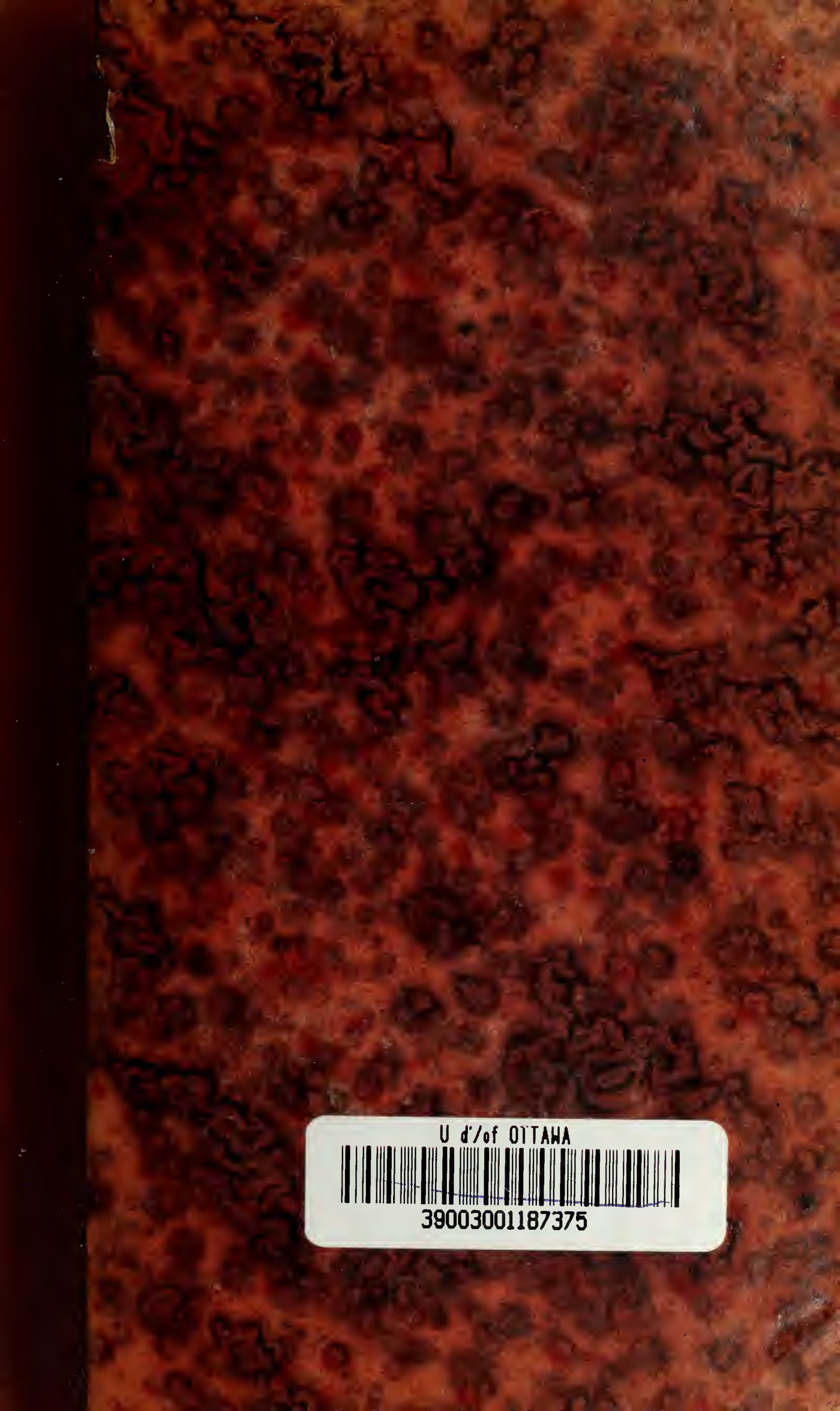
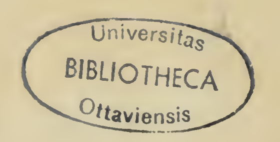

U d'/of OTTAWA
39003001187375



COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE VILLARS, TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE HENRI IV JUSQU'A LA PAIX DE PARIS CONCLUE EN 1763;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR, ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE OUVRAGE,

PAR MESSIEURS

A. PETITOT ET MONMERQUÉ.

TOME LXIX.



PARIS,

FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DE SORBONNE, N° 9.

1828.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL DE VILLARS.

SECONDE PARTIE.

SUITE DES MÉMOIRES,

RÉDIGÉE PAR ANQUETIL.

L'avénement du duc d'Anjou au trône d'Espagne changea le système politique de l'Europe. De confédérés avec la France, l'Angleterre et la Hollande devinrent ses ennemis, mais ennemis secrets, pendant quelque temps. Le roi Guillaume publia que Louis XIV l'avoit trompé, quoique dans le fond il n'eût à reprocher à ce monarque que d'avoir profité des circonstances que la lenteur et l'incertitude de l'Empereur avoient fait naître ; ce que tout autre auroit fait à sa place. Pour Léopold, il tomba dans un état de perplexité d'autant plus fâcheux qu'il ne pouvoit s'en prendre qu'à lui-même d'avoir laissé échapper une si belle occasion d'établir l'archiduc Charles, et peut-être quatre archiduchesses ses filles, à l'aide de quelques petits démembremens qu'on auroit pu faire. Il aimoit ce fils, qui étoit doux et tranquille ; au lieu que le roi des Romains, son aîné, chagrinoit quelquefois le père par sa vivacité et sa pétulance. Quant aux princesses, l'avénement de Philippe V au trône

d'Espagne auroit pu en placer une, puisque ce prince, conformément aux volontés du testateur, offroit d'épouser une des quatre, apparemment la plus proportionnée à son âge (1).

[1701] Mais la cour de Vienne étoit bien éloignée de ces dispositions pacifiques : elle ne s'occupoit que de vengeance, et tâchoit de faire entrer dans ses projets tous ceux qui étoient capables de seconder son ressentiment contre la France, qu'elle haïssoit en rivale, et en rivale malheureuse. Les Anglais étoient sa première ressource : elle pouvoit compter sur eux sitôt qu'il seroit question de rupture avec les Français. Quant à la Hollande, on espéroit qu'elle ne seroit pas indifférente au danger qui pouvoit la menacer, dès que l'union des deux monarchies cesseroit de rendre la Flandre barrière entre elle et la France. Au défaut d'intérêts aussi pressans, l'Empereur avoit pour les autres puissances des amorces auxquelles elles s'étoient déjà laissées prendre : une couronne pour l'électeur de Brandebourg, qui, en reconnoissance, lui entretenoit huit mille hommes; un neuvième électorat pour le duc de Hanovre, qui en donnoit six mille; l'électeur palatin promettoit un

(1) L'ambassadeur en envoya au Roi, dans une lettre du 13 décembre, le portrait qu'on lui avoit demandé. Il paroît qu'elles avoient les grâces de la jeunesse, sans grande beauté. « L'Impératrice, dit-il, fait un de « ses principaux devoirs de l'éducation de ces princesses. L'aînée sait « parfaitement le français, l'espagnol, le latin et l'italien, et a l'esprit orné « de sciences plus qu'il n'est nécessaire à une femme : les autres ont les « mêmes connoissances selon leur âge, et l'on dit des merveilles de leur « esprit, de leur humeur douce et honnête. Cela, je ne puis en juger que « sur le rapport d'autrui; car, outre que l'on n'entre jamais en conver- « sation avec les princes de la maison d'Autriche, ces princesses-là sont « encore plus retirées, et hors de commerce. » (A.)

fort contingent, acheté par d'autres grâces. On se flattoit aussi de la jonction des cercles de Souabe et de Franconie, très-dépendans du prince Louis de Bade, qu'on espéroit gagner par l'appât du commandement qu'on lui défèreroit. Quant à l'électeur de Bavière, on n'étoit pas fâché, selon la maxime attribuée au grand Gustave, qu'il restât neutre, afin d'avoir quelqu'un à piller; c'est pourquoi on ne lui fit pas de grandes avances : au contraire, on mit tout en œuvre pour gagner le duc de Savoie, parce qu'il pouvoit empêcher les Français de défendre Naples, Sicile, le Milanais, et les autres Etats d'Italie dépendans de la monarchie d'Espagne, que Léopold avoit dessein d'entamer par ce côté. Il y envoya des émissaires, dont les efforts ne furent pas heureux. Le prince de Vaudemont, gouverneur du Milanais, refusa d'écouter autrement qu'en présence de témoins le comte de Castel-Barco, qui venoit lui proposer de se donner à l'Empereur, et lui répondit qu'en conséquence des ordres de la régence d'Espagne il étoit obligé de reconnoître Philippe v, auquel la couronne avoit été déférée. Les comtes de Sangro et Caraffo, napolitains, envoyés dans leur patrie, réussirent encore moins; et le premier, ayant voulu joindre la séduction à la négociation, fut arrêté et décapité.

On pense bien que pendant ces mouvemens contre la France le rôle de son ambassadeur à Vienne n'étoit pas fort agréable. Les personnes qu'il avoit vues jusqu'alors le plus familièrement se retiroient insensiblement de son commerce, dans la crainte de passer pour gagnées ou corrompues : il ne lui resta que le prince Eugène de Savoie, le prince de Bade, et

quelques autres seigneurs trop au-dessus des soupçons pour s'embarrasser de l'opinion des courtisans. Le marquis de Villars profita de cette espèce de solitude pour étudier le caractère de ces généraux, qu'il alloit peut-être avoir à combattre. Il le jugeoit par leurs discours, dont il fait ainsi le récit au ministre (1):

« Vous ne serez pas fâché de connoître quelque « chose du caractère de messieurs les princes de Bade « et de Savoie, et vous en jugerez sur ce que je leur « ai ouï dire de celui des généraux. Les uns, disent-« ils, parvenus aux dignités à force d'années et de « patience, se trouvant un commandement inespéré, « et qu'ils doivent plutôt à leur bonne constitution « qu'à leur génie ou à leurs actions, sont plus que « contens de ne rien faire de mal; d'autres, plus « heureux par des succès qu'ils doivent uniquement « à la valeur des troupes, aux fautes de leurs enne-« mis, enfin à leur seule fortune, ne veulent plus la « commettre, quelque avantage qu'on leur fasse voir « dans des mouvemens qui pourroient détruire un « ennemi déjà en désordre, sans les trop engager. « Mais une troisième espèce d'hommes, assez rare à « la vérité, compte de n'avoir rien fait tant qu'il reste « quelque chose à faire, profitant de la terreur qui « aveugle presque toujours le vaincu, à tel point que « les plus grosses rivières, les meilleurs bastions ne « lui paroissent plus un rempart.

« Ceux-là, à la vérité, ajoute Villars de lui-même, ne « sont pas communs : mais comment ne s'en trouve-« roit-il pas sous le règne du plus grand roi du monde,

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 13 mars 1701. (A.)

« et dans des armées toujours victorieuses? Vous « avez trop bonne opinion de la nation pour ne pas « croire qu'elle puisse produire des gens qui, soute- « nus uniquement par leur zèle, osent penser noble- « ment, et sans être retenus par tous les foibles et « misérables égards qui font taire tout ce qui n'est « pas animé par la force de la vérité, et par une ar- « deur pour le service du Roi que tout autre intérêt « ne peut suspendre; trop heureux s'ils peuvent en « être bien connus, et si des ministres éclairés, at- « tentifs, justes, sans humeur et sans passions, les « démêlent à travers tous les mauvais offices dont de « tels gens sont d'ordinaire accablés (1). »

Dans ces réflexions, Villars se peignoit lui-même, et peignoit aussi les envieux et les ennemis qui le tourmentèrent toute sa vie. Déterminé à servir sa patrie dans les armées, et à quitter la cour, il étoit naturel qu'il se précautionnât contre ceux qui y restoient. Comme eux, il eut aussi la tentation de présenter des plans d'opérations, mais du moins fondés sur la connoissance des lieux et des intérêts des princes. Il proposoit une guerre défensive sur le Rhin, de s'y procurer un passage, et de tenir de notre côté une petite armée d'observation, afin d'ôter aux ennemis la liberté de se promener tranquillement à l'abri de cette rivière, et de menacer perpétuellement de là l'Alsace et nos autres provinces. « Il ne faut pas craindre, disoit-il (2), de s'attirer sur « les bras, par cette expédition, les princes de l'Em- « pire; car ou ils sont déterminés à soutenir leur op-

(1) Lettre au Roi, du 23 janvier 1701. (A.) — (2) Lettre à M. de Chamillard, du 13 mars. (A.)

« position au neuvième électorat, ou ils ne le sont « pas. S'ils le sont, il est plus de leur intérêt que de « celui du Roi que Sa Majesté ait un passage sur le « Rhin pour leur donner la main : s'ils ne le sont « pas, le Roi les aura contre lui trois mois après le « commencement de la guerre. » Si on ne vouloit pas attaquer le fort de Kelh, dans la crainte d'alarmer tout l'Empire, il proposoit de fortifier Huningue, et d'en faire une espèce de place d'armes qui donneroit en même temps le moyen et d'ouvrir un passage sur le fleuve, et de retenir les Suisses.

Ces mesures prises, il étoit d'avis qu'on portât la guerre offensive vers les Pays-Bas, parce qu'à l'abri des places espagnoles on pourroit pénétrer partout dans la Hollande, dans les Etats de l'électeur de Brandebourg, ceux de Cologne, et le Palatinat; que la prise de la seule ville de Maëstricht rendoit le Roi maître de tout le cours de la Meuse, et qu'à l'aide de ce point d'appui on pousseroit jusqu'à Utrecht et Aix-la-Chapelle les contributions, qu'on pourroit faire monter dès la première campagne peut-être à neuf et dix millions, outre l'avantage de vivre et d'hiverner sur les terres ennemies. Il recommandoit surtout de mettre les possessions d'Italie dans un état de défense respectable.

Les places frontières des Pays-Bas ne furent pas une conquête difficile : le Roi n'eut qu'à se présenter devant, comme étant aux droits du roi d'Espagne son petit-fils; et les Hollandais, qui les gardoient pour leur servir de barrière, en retirèrent leurs garnisons. Louis XIV en cette occasion fit trop et trop peu, ainsi que le jugea le prince de Bade : « Nous

« savons, dit-il au marquis de Villars, que vous avez « non-seulement approuvé mais conseillé le dessein « de se servir des places et des troupes; mais approu- « vez-vous qu'on n'ait gardé que les places? Pour « moi, comme vous ne raccommoderez point par ce « ménagement votre réputation auprès de nous, j'au- « rois profité de l'occasion, et gardé les troupes. — « Vous avez raison, répondit l'ambassadeur; mais le « Roi a préféré la générosité à son intérêt, qui ne « permettoit assurément pas qu'on rendît une armée « de quinze à vingt mille hommes, destinée à nous « faire la guerre. »

Mais Louis XIV avoit beau être généreux, il ne pouvoit empêcher que, sur d'anciennes prétentions, on ne le crût toujours disposé à envahir les Etats de ses voisins. L'Empereur fortifioit cette crainte dans l'esprit des princes italiens, afin de les trouver favorables pendant la guerre qu'il étoit disposé à commencer dans leur pays. Le nonce du Pape, de concert avec les Vénitiens, se donna beaucoup de mouvemens pour empêcher les hostilités : Léopold répondit qu'il accepteroit volontiers la médiation de Sa Sainteté, à condition qu'on laisseroit en séquestre entre les mains du Pape les royaumes de Naples et de Sicile, qui, étant fiefs de l'Empire, ne pouvoient tomber sous la disposition d'un testament; que, par la même raison, les Etats de Milan et quelques parties des Etats de Flandre, qui étoient aussi fiefs ou arrière-fiefs de l'Empire, seroient aussi donnés en dépôt à des princes dont on conviendroit.

A ces propositions, le marquis de Villars répliqua qu'il ne voyoit pas pourquoi le Roi livreroit à d'autres

des Etats qu'il possédoit déjà et par le testament, et par l'acquiescement des peuples; que si le Pape craignoit la guerre, le seul moyen de l'éviter étoit de faire connoître à l'Empereur qu'en vain il tâcheroit de troubler l'Italie, parce que tous ses princes étoient déterminés à laisser les choses sous Philippe V comme elles étoient sous Charles IV. « Mais, disoit le prince « de Bade, il faut bien que vous soyez déterminés à « ne pas tout garder, puisque vous souffrez que le « Pape entame une négociation; car quiconque offre « sa médiation à quiconque a tout perdu doit être « assuré de lui faire rendre quelque chose. — Qui- « conque, répliqua Villars, offre sa médiation à qui « ne peut rien reprendre veut l'empêcher de perdre « encore. »

Ainsi le marquis de Villars, pendant que d'autres assembloient les armées, se trouvoit réduit à combattre de paroles : espèce de lutte qui lui réussissoit assez, mais à laquelle il auroit préféré la guerre avec tous ses périls. Ne pouvant la faire sur le terrain, il la faisoit pour ainsi dire de son cabinet, en étudiant les mouvemens des généraux de l'Empereur qui marchoient en Italie, et en mandant à ceux du Roi de s'avancer (1), d'occuper le Tirol, de garnir les gorges des montagnes, de répandre leurs troupes le long des rivières afin d'en défendre le passage, de contenir les ennemis sur les hauteurs où les subsistances étoient difficiles, et les empêcher de descendre dans les plaines fertiles du Mantouan et du Milanais : conseils qui furent mal suivis par faute ou par impossibilité, puisque le prince Eugène passa l'Adige et s'éta-

(1) Lettres au marquis de Tessé, depuis mai jusqu'en juin 1701. (A.)

blit sur le Pô, d'où il pouvoit se porter où il voudroit.

L'ambassadeur de France eut le désagrément d'apprendre ces succès chez l'Empereur même, où ils lui furent racontés avec affectation, et exagérés. Son poste à cette cour étoit fort embarrassant : il marchoit toujours entre la crainte de laisser manquer à son caractère, et celle de paroître trop susceptible. Le peuple le regardoit de fort mauvais œil : il courut plusieurs fois risque d'être insulté, et ce ne fut qu'en usant de la plus grande prudence qu'il prévint des affronts dont la réparation auroit été difficile. Cette haine populaire étoit produite par le bruit qu'on répandit que l'ambassadeur de France étoit impliqué dans une conjuration du prince Ragotski, qui n'alloit pas à moins, disoit-on, qu'à se défaire de l'Empereur. Cette calomnie s'accrédita si fort, que le marquis se crut obligé d'en demander justice. Elle lui fut rendue par les ministres, qui reconnurent publiquement qu'il n'avoit aucune part à la conspiration des Hongrois mécontens.

Le peuple n'étoit pas seul à lui marquer de la mauvaise volonté. « Un jeune homme, dit-il (1), s'avisa, « il y a quelques jours, de me demander, avec quel« que apparence d'intention, s'il étoit impossible d'a« voir affaire avec un ministre étranger. Je répondis : « Comme on leur doit beaucoup de respect et d'é« gards, surtout à ceux du plus grand roi du monde, « ils doivent aussi avoir une extrême attention à ne « donner aucun sujet de plainte à personne ; mais « ma pensée est que si malgré cela il y avoit quelque « curieux indiscret, il n'auroit qu'à se trouver sur le

(1) Lettre au marquis de Torcy, du 18 mai. (A.)

« chemin de Laxembourg, le prier civilement de sor-
« tir de son carrosse : et comme ces ministres étran-
« gers sont la politesse même, et surtout ceux de
« France, selon les apparences ils sortiroient volon-
« tiers. A la vérité, le curieux pourroit s'exposer à
« quelque réprimande de l'Empereur, et à quelque
« chose de plus fâcheux de la civilité du ministre.
« Voilà tout ce que pourroit faire celui de France,
« qui, devant montrer en tous lieux une crainte res-
« pectueuse des défenses de son maître, ne peut ac-
« cepter un duel, mais peut se défendre quand on
« l'attaque. »

On peut croire que les ministres cherchoient aussi à l'inquiéter, s'ils furent les auteurs d'une aventure qu'il raconta au ministre en ces termes (1) : « Un
« homme est venu me trouver avec beaucoup de
« mystère. Il s'est dit enflammé d'un grand désir de
« vengeance contre l'Empereur, qui l'a ruiné par une
« injustice; qu'il avoit des habitudes sûres dans les
« bureaux, et qu'il y a découvert deux choses : la
« première, qu'on doit m'arrêter sous prétexte que
« j'ai tramé avec les Hongrois une conspiration contre
« la vie de l'Empereur et celle de ses deux fils; qu'on
« me transportera dans un château éloigné, et qu'a-
« près quelques formalités on me fera mourir. La
« seconde, qu'un nommé don Juan de Salis, espa-
« gnol de qualité, a été envoyé, par le duc de Me-
« dina-Sidonia, proposer à l'Empereur d'empoison-
« ner le roi d'Espagne; que pendant que cela s'exé-
« cuteroit on n'avoit qu'à envoyer l'archiduc, et qu'il
« feroit déclarer tout le royaume en sa faveur. Le

(1) Lettre au Roi, du 4 juillet. (A.)

« dénonciateur n'a voulu dire ni son nom ni sa de-
« meure ; il m'a seulement indiqué une heure et un
« lieu où je pourrois le trouver. »

L'ambassadeur écrivoit que pour ce qui le concernoit il ne s'en embarrassoit pas beaucoup ; mais qu'il n'avoit pas cru devoir laisser ignorer le rapport qui regardoit la vie du roi d'Espagne, quoiqu'il n'y ajoutât pas grande foi. On répondit de Versailles (1) qu'il y avoit, dans les particularités que cet homme avoit ajoutées à ses dépositions, des choses vraies, et qu'il n'avoit pu savoir que par une liaison intime avec les ministres de Vienne ; qu'il falloit tâcher de retrouver cet homme, et le faire parler. L'ambassadeur le chercha inutilement, et conclut, comme il l'avoit déjà fait sentir, et comme le Roi le conjecturoit lui-même à la fin de sa lettre, que c'étoit un homme aposté pour effrayer l'ambassadeur et lui faire quitter la partie. Peut-être aussi, dans le dessein de lui causer de l'épouvante, les ministres de l'Empereur firent semblant d'en avoir eux-mêmes, et ils lui offrirent une garde ; mais il les en remercia, craignant que ce ne fût moins une précaution contre la violence qu'un moyen plus sûr d'attenter à sa liberté.

C'étoit ce qu'il redoutoit le plus au commencement d'une guerre qui faisoit espérer de la gloire et de l'avancement à ceux qui y seroient employés. Aussi écrivoit-il souvent à Paris qu'on eût l'œil ouvert sur le comte de Sinzendorff, ambassadeur de l'Empereur, qui devoit lui servir d'otage, et qu'on ne le laissât pas évader. En même temps il ne cessoit de demander son rappel. Enfin il l'obtint ; et le 26 juillet il prit

(1) Lettre du marquis de Torcy, du 18 juin. (A.)

congé de l'Empereur, en l'assurant, par ordre du Roi, que l'intention de Sa Majesté avoit toujours été d'observer ponctuellement les derniers traités, et d'entretenir avec Sa Majesté Impériale la bonne intelligence nécessaire au repos de l'Europe et à l'avantage de la religion. Les réponses de l'Empereur, de l'Impératrice, du roi, de la reine des Romains et de l'archiduc furent très-polies, et marquoient une considération personnelle pour l'ambassadeur. A son départ, il reçut mille témoignages d'amitié de toute la cour.

Il avoit déjà eu le plaisir d'éprouver qu'entre personnes qui jugent sainement des choses, les querelles et l'animosité des souverains, s'ils en ont, n'influent pas sur les sentimens des particuliers : car, en partant pour l'Italie, le prince Eugène se plut à lui donner publiquement des marques d'estime et de cordialité (1). Quelques courtisans paroissoient étonnés de voir tant d'amitié entre des personnes qui alloient peut-être se trouver vis-à-vis l'un de l'autre le pistolet à la main. L'ambassadeur leur dit : « Messieurs, « je compte sur les bontés de M. le prince Eugène, « et je suis bien persuadé qu'il me souhaite toute « sorte de bonheur, comme de mon côté je lui désire « toutes les prospérités qu'il mérite, excepté celles « qui peuvent être contraires aux intérêts du Roi « mon maître. Mais voulez-vous que je vous dise où « sont les vrais ennemis du prince Eugène? c'est à « Vienne, et les miens sont à Versailles (2). »

(1) Lettre à M. de Torcy, du 3 mars. (A.) — (2) Cette manière de s'exprimer est bien différente de celle que les compositeurs des Mémoires imprimés de Villars lui prêtent, tome 2, page 24 : « Le prince Eugène

Ainsi finit l'ambassade du marquis de Villars, qui dura près de trois ans. Elle eut tout le succès que permettoient les circonstances; mais comme ses services furent moins brillans que réels, on n'en prit pas l'idée qu'on auroit dû en avoir, et ils furent peu récompensés. En rappelant cette injustice au ministre deux ans après (1), il prouve ainsi l'importance de sa négociation : « Il faut, je crois, représenter ses services, « surtout quand on n'est pas assez habile ou assez heu« reux pour se ménager de puissantes protections. « Personne n'est plus convaincu que moi du mérite de « M. le duc d'Harcourt, et ne trouve plus justes les « grâces qu'il a reçues de la bonté de Sa Majesté : quant « à la part qu'il a eue à mettre la couronne d'Espagne « sur la tête du roi régnant, je serois bien fâché de « diminuer le mérite des négociations heureuses par « lesquelles il peut avoir favorablement disposé les « esprits; mais, monsieur, on ne peut me refuser « d'avoir autant contribué que personne à ce grand « événement, puisque, pendant que M. le duc d'Har« court étoit encore à Paris, le cardinal Porto-Car« rero, et ceux qui ont le plus contribué ensuite au « testament, portèrent le feu roi d'Espagne à envoyer « à l'Empereur le pouvoir de s'emparer de tous ses « Etats d'Italie, et firent donner ordre à tous les « vice-rois et gouverneurs de recevoir les ordres et « les troupes de l'Empereur dans toutes leurs places.

« J'ai vu les princes Eugène et de Vaudemont

« aura bientôt de mes nouvelles, car dès que je serai à l'armée je cher« cherai l'occasion de me trouver aux prises avec les ennemis, que je « veux étriller, pour y rétablir la confiance. » (A.)

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 17 juin 1703. (A.)

« prêts à partir, et les ordres déjà expédiés pour les « régimens qui devoient aller dans les Etats de Milan « et de Naples. Le Roi me fit l'honneur de m'avertir « de cette résolution des Espagnols par un courrier, « m'ordonnant de ne rien omettre pour traverser un « dessein qui mettoit l'Italie entre les mains de l'Em- « pereur. Après vingt-sept jours d'une négociation « très-vive, j'eus le bonheur d'obtenir de l'Empereur « un engagement par écrit, qui me fut remis par mes- « sieurs les comtes d'Harrach et de Kaunitz, par le- « quel l'Empereur promettoit de n'envoyer aucunes « troupes en Italie, où étoient celles de Sa Majesté : « ce fut cette résolution du conseil de l'Empereur « qui porta le roi des Romains à de si grandes fu- « reurs contre le ministère, qui l'obligea à dire qu'il « falloit faire pendre les ministres; que j'avois reçu « et distribué à propos cinq cent mille écus pour cela.

« Le refus de l'Empereur à profiter de la bonne vo- « lonté du roi d'Espagne arriva à Madrid peu de se- « maines avant la mort de ce prince, et marqua si « bien la foiblesse de la cour de Vienne, que ces « mêmes ministres, qui vouloient se donner à l'ar- « chiduc, conclurent à un parti contraire. Ne pou- « vois-je pas me flatter d'avoir rendu dans cette oc- « casion un service assez important? et la crainte « qu'avoit l'Angleterre avec la Hollande d'un accom- « modement du Roi avec l'Empereur, dont je pa- « roissois toujours ne pas désespérer pour tenir ces « puissances en inquiétude, n'a-t-elle pas pu contri- « buer à faire trouver à M. de Tallard, auprès du roi « Guillaume, des facilités pour le traité de partage? « Cependant à mon retour je trouvai que j'avois battu

« les buissons, et mes camarades pris les oiseaux. »

En effet, il ne reçut que des remerciemens de Louis XIV : il est vrai qu'ils furent vifs et tendres. « Il faut donc, dit-il au Roi, que je porte écrit sur « ma poitrine tout ce que Votre Majesté me fait l'hon- « neur de me dire ; car qui pourra penser que je l'aie « bien et fidèlement servie, lorsqu'elle ne fait rien « pour moi ? — Soyez tranquille, répondit affectueu- « sement le monarque : vous apercevrez, aux pre- « mières occasions, à quel point je suis content de « vous. »

C'étoit à la guerre désormais à faire naître ces occasions : le marquis de Villars alla les chercher en Italie. Ce fut cependant avec quelque répugnance, parce que les affaires y avoient été mal commencées, et qu'il savoit d'ailleurs que le duc de Savoie, qui s'étoit déclaré pour nous, étoit en mésintelligence avec nos généraux. Avant que d'arriver à l'armée, il eut une rencontre qui lui fit honneur. Le général Mercy, instruit de son voyage, l'attendoit sur la route avec un corps de cavalerie et d'infanterie beaucoup plus fort que son escorte. Quand le marquis de Villars aperçut l'ennemi, il se mit à la tête des troupes qui l'accompagnoient, sans savoir qui elles conduisoient. Sitôt qu'il en fut reconnu, elles s'écrièrent : « C'est notre général, que Dieu nous a envoyé ! » Et elles chargèrent avec tant de furie, qu'en un instant les Allemands furent dispersés. Le maréchal de Villeroy vint le recevoir à la tête du camp, et lui fit compliment sur la confiance que le soldat lui montroit. Ils étoient accoutumés, ainsi que toute la cour de Louis XIV de ce temps, à citer des vers dans les

conversations. Villars répondit au compliment par ceux-ci de Racine, dans Bajazet :

> Comptez qu'ils me verront encore avec plaisir,
> Et qu'ils reconnoîtront la voix de leur visir.

Dans une armée dont les chefs étoient divisés, il ne pouvoit point se passer de grands événemens. Les Français avoient été sinon battus, du moins repoussés à Chiari, et le prince Eugène, maître des rivières, s'étendoit librement dans la plaine. Nous soupçonnions toujours une intelligence secrète entre ce prince de la maison de Savoie et le duc : la défiance alla si loin, qu'on cachoit à celui-ci l'ordre des marches et des campemens, et les opérations même indifférentes. Il se trouva même un jour investi de fossés et de redoutes qu'il n'avoit pas commandées, et dont au contraire on lui avoit déguisé le but en les faisant. Cette conduite lui causoit une vive indignation : il en porta ses plaintes au marquis de Villars. Le marquis, sentant que ces plaintes devoient attaquer le maréchal de Villeroy et le prince de Vaudemont, ses amis, auroit bien voulu éviter les confidences du duc ; mais il fut obligé de les entendre.

« J'ai besoin, lui dit ce prince, de vous ouvrir « mon cœur sur la manière dont on en agit à mon « égard. Vous en avez été témoin en partie. Rien de « si offensant pour un prince comme moi que les dé- « fiances qu'on me marque : je ne m'en suis pas re- « buté, et je n'en ai pas moins montré de zèle pour « les intérêts des deux couronnes. On sait que dans « l'affaire de Chiari les troupes du Roi étant rebutées, « j'ai offert les miennes, et de recommencer le com-

« bat à leur tête : enfin je suis outré, et j'aurois de-« mandé justice, si je n'étois convaincu que je ne « dois pas en attendre beaucoup des deux rois contre « les généraux qui commandent leur armée. » Le marquis supplia Son Altesse qu'elle voulût bien qu'il ne fût pas chargé de ses plaintes. Le duc lui répondit, avec l'attendrissement d'un homme sincère : « Vous « en ferez comme il vous plaira; mais j'ai voulu vous « parler comme à un honnête homme dont je con-« nois le mérite, que j'estime et que j'aime, et qui « me doit aussi quelque amitié. » Si Villars parla à Louis XIV, les soupçons contre le duc ne furent pas effacés par son rapport, ou du moins on continua à se conduire comme s'ils ne l'étoient pas.

[1702] Le quartier d'hiver qu'il passa à Paris fut plus long qu'à l'ordinaire. Il s'y maria avec demoiselle Rocque de Varangeville, et lorsqu'après quelques jours donnés à l'hymen il comptoit retourner en Italie, Louis XIV, qui avoit sur lui des desseins secrets, le retint pour l'Allemagne; on y avoit besoin d'un général actif, afin de seconder le duc de Bavière, qui s'étoit allié aux deux couronnes. Ce prince commença les hostilités par la prise d'Ulm, place dont la possession le mettoit au milieu des Etats de l'Empereur.

Mais il avoit mal pris son temps pour se déclarer. Le roi des Romains, ayant sous lui le prince de Bade, venoit de prendre Landau : notre armée, commandée par le maréchal de Catinat, retirée sous Strasbourg, montroit trop qu'elle vouloit se tenir sur la défensive (1); et il étoit possible dans cette circonstance,

(1) Les Mémoires qui m'ont été fournis disent que *le maréchal de Ca-*

aux Allemands, de détacher une partie de leur armée, de lui faire passer les montagnes Noires dont ils étoient maîtres, et de tomber sur le duc de Bavière avant qu'on pût le secourir.

Villars, arrivé à notre armée vers la fin de mai, remontra qu'on n'auroit pas dû laisser étendre si librement les ennemis en Alsace, qu'il auroit été aisé de les inquiéter pendant leur siége ; mais il eut la douleur de ne trouver ni dans le général ni dans les troupes l'ardeur qu'il auroit désirée. « Elles ont oublié la « guerre, écrivoit-il cette année même au minis- « tre (1) ; elles ont oublié la guerre pendant la guerre « même. La valeur y est toujours ; mais l'application, « la discipline, savoir se roidir contre les peines et « les difficultés, une attention pour les marches, se « bien poster dans les quartiers, en un mot tout ce « qui s'appelle esprit de gens de guerre, leur man- « que, hors le courage. »

C'étoit donc une raison de profiter du moins de ce qui s'y trouvoit, c'est-à-dire du courage. Ainsi pensoit un des amis du marquis de Villars, piqué comme lui de notre inaction (2). « Il semble, lui écrivoit-il, « qu'on ne veuille se servir que du bouclier ; mais « je crois qu'il faudroit se servir de l'épée. Il y a des

tinat avoit montré dans sa campagne d'Italie beaucoup de foiblesse, et que la force ne lui étoit pas revenue ; que le marquis de Villars parlant devant ce général des gens de guerre, dit, sans avoir intention de le noter, qu'*il arrivoit quelquefois que les mêmes hommes ne pensoient pas toujours de même.* « Vous avez raison, répondit Catinat l'œil hu- « mide, et en lui serrant la main ; vous avez raison, monsieur, les mêmes « hommes ne pensent pas toujours de même. » Je ne trouve pas cette anecdote dans les lettres qui sont correspondantes aux Mémoires. (A.)

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 15 novembre. (A.) — (2) Lettre de M. de Desaleurs au marquis de Villars, de Bonn, le 30 juillet. (A.)

« temps où les Fabius sont de bon usage, et des « temps où les Marcellus sont nécessaires. » Louis XIV pensa de même dans un moment où il étoit très-important de montrer au duc de Bavière qu'il n'y avoit rien qu'on ne fût disposé à tenter pour le secourir. La meilleure manière d'y réussir étoit de le joindre : une grande rivière, une armée, des montagnes entrecoupées de précipices, mettoient obstacle à cette jonction. Néanmoins Villars consulté avoit démontré dans ses lettres qu'elle étoit possible (1), quoique très-difficile; et le Roi, se souvenant de la parole qu'il lui avoit donnée de lui montrer un jour combien il l'estimoit, le chargea de l'exécution.

Sitôt qu'il eut reçu les ordres, il écrivit à l'électeur de Bavière (2) : « Je mène à Votre Altesse Electorale « trente des meilleurs bataillons de France, quarante « très-bons escadrons, avec un équipage d'artillerie « de trente pièces, et outre cela quarante charettes « haut le pied, pour servir aux divers besoins imprévus. J'ai cent mille écus pour les premières dé« penses; car après cela j'espère en vérité que les « troupes de Votre Altesse Electorale, aussi bien que « celles de Sa Majesté, pourront vivre aux dépens « de ses ennemis, et que, par les divers passages que « l'on peut avoir sur le Danube, l'on pourra porter « une guerre bien avantageuse de tous côtés. » Tel est le plan de cette expédition, dont les détails nous ont été transmis par le général lui-même. Villars savoit aussi bien dire que bien faire. Voici comme il s'exprime :

(1) Lettres au Roi et au ministre, dans les mois de juillet et août. (A.) — (2) Lettre du 28 septembre.

Je me rendis en poste à Huningue le 28 septembre. J'avois pour lieutenans généraux le comte Du Bourg, les messieurs Desbordes et de Laubanie; pour maréchaux de camp, les marquis de Biron, de Chamarante, Saint-Maurice et Magnac. Mon armée arriva en même temps, et je trouvai que celle du prince de Bade étoit déjà placée dans son camp de Friedlingen. L'ouvrage à corne d'Huningue, placé dans une île du Rhin, avoit été rasé à la paix de Riswick, et les ouvrages au-delà du Rhin qui couvroient le pont absolument détruits. On avoit commencé, depuis quelques semaines seulement, à relever dans l'île la face gauche d'une partie de cet ouvrage, et quelque chose de la courtine.

Ce fut de ce morceau de terre élevé dans l'île que je conçus la première espérance d'effectuer un passage. Le bras du Rhin qu'il falloit traverser étoit de dix toises de large, et les ennemis avoient une ligne sur le bord opposé. J'établis un pont de bateaux sur ce grand bras, couvert par l'île; et dès qu'il fut achevé je fis placer douze pièces de vingt-quatre dans la face de ce demi-bastion, et garnir d'artillerie tous les cavaliers, les bastions de la ville et les petites hauteurs, d'où on pouvoit battre les postes avancés.

Cette première disposition faite, je fis amener, la nuit du premier au 2 octobre, le nombre de bateaux nécessaire pour faire un pont sur le petit bras au-delà de l'île; mais le feu des ennemis fut si violent, qu'on ne put l'achever. Cependant, comme le nôtre portoit sur leurs retranchemens, il leur fut impossible d'y tenir, et le pont s'acheva le lendemain. Aussitôt on commença un petit ouvrage pour en couvrir la tête. Cinquante grenadiers protégeoient les travailleurs :

ils furent assaillis par des bataillons entiers, dont ils soutinrent long-temps la charge hors de l'ouvrage. Ils y rentrèrent ensuite, et le défendirent si bien, aidés de notre artillerie, que les ennemis n'osèrent plus l'attaquer.

J'avois passé le Rhin; mais ce qui restoit à faire pour me joindre à l'électeur de Bavière étoit très-difficile. Avant que de pouvoir même m'approcher des montagnes Noires, qui étoient mon seul chemin, il falloit éloigner le prince de Bade. Il occupoit une hauteur qui domine à demi-portée de canon la petite plaine où je devois commencer à me former. Au pied de cette hauteur est un ruisseau, sur ses bords un château bien percé, avec un bon fossé; sur la crête de la hauteur, le fort de Friedlingen; enfin à droite et à gauche, et à mi-côte, des redoutes fraisées et palissadées. Les Impériaux n'ayant pu tenir sur les bords du Rhin, s'avançoient par tranchées de ce château qu'ils avoient dans la plaine, pour nous empêcher de nous étendre. De mon côté, je faisois tous les jours des ouvrages pour gagner du terrain. S'ils étoient protégés par le canon des hauteurs de leur camp, nous l'étions par celui de notre île et d'Huningue: ainsi en fait de poste nous étions à peu près égaux, mais ils étoient beaucoup plus forts en hommes. J'appris très à propos qu'on me destinoit, sous la conduite du comte de Guiscard, un renfort de dix bataillons et vingt escadrons, qui me mettroit en état d'attaquer les ennemis avec avantage, si l'électeur faisoit pour me joindre les démarches promises. Mais en vain je levois les yeux vers les hauteurs, je n'y voyois point ses drapeaux: j'appris même qu'au lieu de s'approcher des

montagnes Noires pour faciliter la jonction, comme il l'avoit fait espérer, il tournoit du côté opposé.

Cependant j'avois ordre de donner bataille, tant pour montrer à ce prince qu'on n'omettoit rien de ce qui pouvoit procurer la jonction, qu'afin d'empêcher l'ennemi de prendre des quartiers d'hiver en Alsace, comme il se le promettoit. Mon parti étoit donc pris d'attaquer, la nuit du 13 au 14 octobre, les retranchemens ennemis les plus proches des miens; de passer, après les avoir emportés, la petite rivière de Weill; de me former dans la plaine du petit Huningue, appartenant aux Suisses, et de prendre par là l'armée impériale à revers. Les nobles cantons, qui prévoyoient cette marche, m'envoyèrent, à l'instigation du prince de Bade, toute leur députation pour m'en détourner. Je les amusai, partie de complimens, partie de reproches, de ce qu'ils avoient eux-mêmes porté atteinte à la neutralité, en permettant que de gros bateaux chargés de pierre et d'artifice, destinés à rompre et à brûler notre pont d'Huningue, passassent, pour y parvenir, sous leur pont de Bâle. Heureusement on les avoit détournés avant qu'ils arrivassent à notre pont; mais je ne m'en plaignis pas moins aux Suisses, qui s'en retournèrent assez mécontens, et je continuai mes dispositions.

Pendant que je m'en occupois, je reçus la nouvelle de la prise de Neubourg, petite ville sur le Rhin, à quatre lieues d'Huningue. Sa position étoit propre à protéger un second pont, et à partager l'attention de l'ennemi : c'est ce qui me fit tenter de m'en saisir. J'avois chargé de cette entreprise M. de Laubanie, à qui je donnai mille hommes choisis, commandés par

le marquis de Biron et les sieurs de Jossand et d'Amigny, brigadiers d'infanterie. Un capitaine de grenadiers, nommé La Petithière, marcha au pied de la muraille; un cadet du régiment de Lorraine grimpa sur les épaules de quelques soldats, et entra le premier dans la place : les grenadiers suivirent, et quatre cents Suisses qui en composoient la garnison furent pris ou tués.

Cet événement étoit bien important, puisqu'il me donnoit la facilité de passer le Rhin où je voudrois; et si c'étoit à Neubourg, de livrer bataille dans un terrain moins rétréci, et à peu près égal à celui du prince de Bade. Aussi, dès que je sus cette conquête, je fis descendre des bateaux pour y construire un pont; j'envoyai ordre au comte de Guiscard, qui ne m'avoit pas encore joint, de s'y rendre avec son détachement, et j'y ajoutai deux régimens de dragons.

Le prince de Bade voyant filer ces troupes vers Neubourg, y voyant descendre des bateaux, et apprenant la prise de cette place, fit marcher, deux heures avant la nuit du 13, presque toute sa droite sur cette ville, pour tâcher de l'emporter avant que j'eusse eu le temps de m'y bien établir. Moi, je mis toute mon armée en mouvement; je remplis d'infanterie notre île, et de cavalerie tout le grand bras du Rhin, qui étoit presque à sec depuis quatre jours; de sorte que je pouvois le forcer de combattre avec désavantage. Voyant mes dispositions, il renonça à son entreprise sur Neubourg, et fit rentrer sa droite dans son camp.

Je l'observois de près : cependant il pensa m'échapper. Je tenois sur lui les sieurs Tressemanes, major général d'infanterie, Desbordes, lieutenant général,

et Chamarante. Ils m'envoyèrent avertir le 14, au point du jour, que les ennemis se retiroient. Je donnai les derniers ordres, montai à cheval, traversai le pont à toutes jambes, et les troupes qui étoient préparées dès la veille remplirent en un instant cette petite plaine sur la Weill, qu'on se disputoit depuis les premiers jours d'octobre.

Le prince de Bade étoit sur la hauteur au fort de Friedlingen. Me voyant déterminé à le suivre, il s'arrêta, persuadé qu'il me combattroit plus avantageusement dans le terrain même qu'il vouloit abandonner, que dans sa marche. Il destina son infanterie à gagner les hauteurs de Tulik, sur la gauche de Friedlingen, et plaça sa cavalerie, supérieure à la mienne de vingt escadrons, la droite appuyée au fort, la gauche à cette montagne qu'il falloit occuper.

Le succès dépendoit de la diligence à s'emparer de la hauteur. J'y fis marcher l'infanterie; et quoique la pente fût très-escarpée, et embarrassée de vignes, elle se mit à monter avec ardeur, et plus d'ordre que le lieu ne permettoit. Pendant ce temps je mis la cavalerie en bataille dans la plaine, et j'y fortifiai la gauche de seize compagnies de grenadiers qui me restoient, les autres étant à Neubourg. Je regagnai ensuite à toute bride la tête de l'infanterie. Pour arriver sur la hauteur, elle fut obligée de traverser un bois si épais, que l'on ne put juger de l'approche de l'infanterie impériale que par le bruit des tambours : enfin on se joignit. L'infanterie ennemie tira; la nôtre essuya le feu, chargea la baïonnette au bout du fusil, et après une forte résistance défit entièrement celle des ennemis, quoiqu'elle eût du canon. Les

deux infanteries perdirent un grand nombre d'excellens officiers ; la nôtre chassa les Impériaux des bois, les mena battant jusque sur le bord de la descente, d'où ils se précipitèrent dans la vallée.

Quelques-uns de nos soldats ayant poursuivi indiscrètement les fuyards, furent repoussés par le gros, revinrent à la hâte, se rejetèrent sur nos propres troupes, et les entraînèrent en désordre dans le bois. Etonné de ce mouvement rétrograde, je courus à eux, et leur criai : « A qui en avez-vous, soldats ? « la bataille est gagnée : vive le Roi ! » Ils répondirent : *Vive le Roi !* mais avec une foiblesse à laquelle je ne m'attendois point de la part d'une armée victorieuse ; et la terreur continuant toujours, je pris un drapeau, et les ramenai à la tête du bois sur le bord de la pente.

De là je jetai les yeux sur la plaine, et je vis que notre cavalerie, ayant battu celle des ennemis, revenoit tranquillement sur ses pas. Je craignis que la cavalerie allemande, sentant qu'elle n'étoit pas poursuivie, ne se ralliât, et que l'étonnement de l'infanterie continuant, il n'arrivât qu'une bataille gagnée se perdît. Je pris donc le parti de revenir à la cavalerie. Comme je descendois précipitamment à travers les vignes, ma bonne fortune m'envoya un soldat qui me dit : « Où allez-vous ? vous vous jetez dans trois « bataillons ennemis qui sont à vingt pas d'ici. » Je pris sur la gauche, et je les évitai. Dodeval, mon secrétaire, qui m'accompagnoit, et me servoit souvent d'aide-de-camp, tomba entre leurs mains, et fut le seul prisonnier qu'ils firent.

Je joignis ma cavalerie, qui me reçut avec des cris

de joie : j'entendis, non sans émotion, que plusieurs me proclamoient maréchal de France. Mais tout n'étoit pas fait : quelques escadrons ennemis, suivis mollement, commencèrent à se rallier. J'envoyai contre eux mille chevaux, et ils disparurent. A peine avois-je chassé le peu de cavalerie qui restoit dans la plaine, que notre infanterie y descendit, toujours saisie de la même terreur, quoiqu'elle n'eût aucun ennemi autour d'elle. Elle fut bientôt rassurée; mais ce contretemps fit perdre des momens qu'on auroit pu employer à faire un grand nombre de prisonniers. On voit par cet événement que le désordre peut se mettre dans les plus braves troupes quand elles ont perdu beaucoup d'officiers, et qu'elles ont peu de grenadiers, qui sont l'ame de l'infanterie. Les ennemis eurent environ quatre mille hommes tués sur le champ de bataille, et on en prit à peu près autant. Ils perdirent trente-cinq drapeaux ou étendards, trois paires de timbales, et onze pièces de canon. Le fort Friedlingen, qu'on appeloit *le fort de l'Etoile*, se rendit le lendemain à discrétion.

Je fis, en écrivant au Roi, l'éloge des corps et des officiers qui s'étoient distingués. « Nous avons « perdu, lui mandois-je, le lieutenant général Des- « bordes, de Chamilly et Chavannes, brigadiers d'in- « fanterie, et le chevalier de Sèves, colonel de ca- « valerie. Chamarante a été blessé dangereusement. « Les brigades de Champagne, Bourbonnais, Poitou « et la Reine ont soutenu intrépidement le premier « feu. La cavalerie, commandée par messieurs de Ma- « gnac et de Saint-Maurice, n'a pas tiré un seul coup, « selon ses ordres, ni mis l'épée à la main, qu'à cent

« pas des ennemis. Elle ne s'est débandée ni pour
« faire des prisonniers ni pour piller ; les nouveaux
« ont été aussi sages que les anciens. Messieurs
« d'Auriac, de Marbach, Du Bourg, le prince de Ta-
« rente, messieurs de Saint-Pouange, Fourquevaux,
« Conflans, ont fait des merveilles. Messieurs de
« Skelleberg et de Camilly, tous les jeunes colonels
« d'infanterie, Seignelay, Nangis, Coatquin, le jeune
« Chamarante, le comte de Choiseul, M. de Raves-
« tein, ont montré la plus grande bravoure. Le cheva-
« lier Tressemanes, major général, et M. de Beaujeu,
« maréchal des logis de la cavalerie, ont très-bien
« servi. Enfin il est rare que dans une affaire aussi
« rude on n'ait perdu ni drapeaux ni étendards (1). »

Le fruit de la victoire auroit dû être la jonction avec l'électeur de Bavière. D'une heure à l'autre, j'espérois apprendre qu'il paroissoit. J'envoyai des partis jusqu'à dix lieues, pour en avoir des nouvelles. N'en recevant pas, j'assemblai les officiers généraux. Il n'y en eut pas un qui ne déclarât que ce seroit vouloir perdre l'armée que de penser à traverser les montagnes sans être assuré des vivres ni de rencontrer

(1) Lettre au Roi, du 16 octobre. Il n'y est pas parlé de la terreur panique, sans doute parce que les choses déplaisantes ne se disent pas si clairement aux rois. Mais ce fait doit passer pour très-vrai, tant parce que le maréchal de Villars l'a raconté souvent, que parce qu'il se trouve dans les Mémoires manuscrits. On n'y voit pas non plus ce qui se dit dans les Mémoires imprimés, tome 2, page 48, que les officiers s'empressant autour de lui après la victoire, et le félicitant de ce qu'il avoit battu un aussi grand général que le prince de Bade, il leur répondit : « Je m'y attendois ; je le lui avois promis. Je l'ai toujours gagné au pi-« quet, et j'aurai toujours l'avantage, à quelque jeu que je joue contre « lui. » Ses lettres ne présentent non plus rien qui approche de ce ton plus qu'avantageux. (A.)

l'électeur, quand le soldat auroit consommé la provision de quatre ou cinq jours qu'il pouvoit porter. Ainsi, quelque désir que j'eusse de remplir le principal objet de ma mission, je fus obligé de m'en tenir à l'avis du conseil de guerre. Après avoir fait raser le fort de l'Etoile, rétabli les fortifications de l'île et du pont d'Huningue, je me mis à observer le prince de Bade.

Pendant cette marche je reçus le bâton de maréchal de France, avec une lettre du Roi très-flatteuse, en ce qu'elle me marquoit beaucoup de confiance. J'en reçus d'aussi agréables de M. le Dauphin, de M. le duc d'Orléans, de toute la cour en un mot; une surtout de madame la princesse de Conti, qui me disoit: « Je vous ferois mon compliment sur la récompense « que le Roi vient de vous donner, si vous pouviez « sentir d'autre plaisir que celui de l'avoir méritée. « Réjouissez-vous de ce que tout le monde ait sou- « haité de s'en réjouir. » Et elle ajoutoit, dans le langage à la mode :

> ......,........... Vous n'avez pas déçu
> Le généreux espoir que nous avions conçu.
> Vos pareils à deux fois ne se font pas connoître,
> Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Le prince de Bade avoit été battu; mais son armée n'ayant souffert que dans le choc, et n'ayant pas été poursuivie, se trouvoit toujours réunie, et encore plus forte que la mienne (1). Il tenta de couvrir sa

(1) « En faveur du peuple crédule, on fit à Vienne et chez les princi- « paux alliés les frais d'un *Te Deum* et de quelques feux d'artifice. Cette « ruse étoit nécessaire dans un commencement de guerre. » Journal de Verdun, supplément, tome 2, page 377. (A.)

défaite par une action éclatante, comme auroit été celle d'emporter Neubourg sous mes yeux. Il s'y présenta avec toute son armée, la fit approcher en bataille à la portée du canon, y vint de sa personne à la portée du mousquet. Je fis border de troupes les remparts, et j'y fis planter plus de trente drapeaux, pour faire voir aux ennemis que nous étions en état de les recevoir. Après avoir passé une partie de la journée dans cette situation, leur armée se retira, et marcha diligemment vers le Bas-Rhin.

Je ne voyois aucun motif à cette marche précipitée, et j'ai toujours été persuadé que le prince ne l'avoit faite que pour me laisser la liberté de me jeter dans les montagnes, afin de tâcher de joindre l'électeur. Par mes lettres, qu'il avoit interceptées, il savoit que c'étoit là mon premier dessein, et il pouvoit croire que j'ignorois de mon côté que le duc de Bavière, mal conseillé, s'éloignoit du Rhin au lieu de s'en approcher. Le prince de Bade se flattoit sans doute que, dans l'incertitude où j'étois des mouvemens de l'électeur, je pourrois m'enfoncer dans les montagnes, où l'armée du Roi, arrêtée à chaque pas par les difficultés naturelles, et par les forteresses qui se trouvoient sur la route, harcelée par les gens du pays, et pressée en queue par son armée entière, périroit infailliblement : c'est pourquoi il m'offroit une entrée si facile.

Mais je me refusai à cette espèce d'invitation ; je me contentai de détacher le comte Du Bourg avec un corps de troupes vers le Fort-Louis, et lui recommandai d'empêcher surtout les ennemis de jeter un pont sur le Rhin. Moi-même je repassai ce fleuve avec le

reste de l'armée : je l'employai à nettoyer l'Alsace, à chasser l'ennemi de tous les postes qu'il avoit sur la Sarre et sur la Moutre, jusqu'à Haguenau. Je passai par Strasbourg, que je rassurai contre les contributions, et j'y fus reçu comme en triomphe.

J'écrivis au Roi que, pour empêcher les ennemis de faire des incursions en France, je croyois important de s'assurer de Nancy. Il approuva cette entreprise. J'en chargeai le comte de Tallard, qui venoit de prendre Trarbach. Nous étions dans le mois de décembre : ses troupes étoient fatiguées, et n'avoient même pas de tentes. Il me représenta ces difficultés, et entre autres que pendant la gelée on ne pouvoit ouvrir la terre ni se servir des rivières, et que pendant les pluies on ne pouvoit faire les charrois. Je lui répondis : « Pendant les pluies on se sert des « rivières et on ouvre la terre, et pendant la gelée « on fait les charrois. » Qu'il barraqueroit ses troupes dans les villages voisins ; que d'ailleurs cela ne pouvoit pas être long, parce que le duc de Lorraine, se voyant sans espérance d'être secouru, aimeroit mieux livrer sa ville que de l'exposer à être ruinée ; et la chose arriva comme je l'avois prévu : il ne fallut que se montrer, et les portes de Nancy s'ouvrirent.

Dans le même temps, je reçus enfin une lettre de l'électeur de Bavière, qui m'exhortoit à m'approcher de lui, et m'indiquoit plusieurs chemins. Je lui répondis (1) : « Après la bataille gagnée, j'aurois eu huit « jours pour tenter le passage, si Votre Altesse Elec- « torale m'avoit secondé, et vraisemblablement j'y « aurois réussi ; à présent cela n'est plus possible.

(1) Lettre du 12 décembre. (A.)

« Cette vallée de Neustadt, que Votre Altesse me « propose, c'est ce chemin que l'on appelle le *Val* « *d'Enfer*. Hé bien ! que Votre Altesse me pardonne « l'expression, je ne suis pas diable pour y passer. « Il faut donc remettre à l'année prochaine, et se « mieux concerter. »

[1703] Mes quartiers bien assurés, je partis pour Paris, où j'arrivai le premier janvier. Je trouvai ma femme accouchée d'un fils, dont la naissance ajouta au bonheur de l'année qui venoit de finir. Je me rendis ensuite promptement à Versailles. Le Roi me reçut avec une bonté, une affabilité qui ne sortira jamais de ma mémoire : il m'apprit que c'étoit de lui-même, sans en conférer avec ses ministres, qu'il m'avoit donné la préférence sur un maréchal de France et cinq lieutenans généraux plus anciens que moi, pour le commandement de l'armée chargée de l'expédition dont le succès lui tenoit le plus à cœur. « Je « suis autant Français que roi, ajouta-t-il; ce qui « ternit la gloire de la nation m'est plus sensible « que tout autre intérêt. C'est d'ordinaire sur les six « heures du soir que Chamillard vient travailler avec « moi, et pendant plus de trois mois il ne m'apprenoit que des choses désagréables. L'heure à la« quelle il arrivoit étoit marquée par des mouvemens « dans mon sang. Vous m'avez tiré de cet état; comp« tez sur ma reconnoissance. »

Après cette première conférence, il fut question de projets pour la campagne prochaine. Celui qui occupoit le plus le Roi étoit la jonction avec le duc de Bavière; elle n'avoit manqué que par les irrésolutions de ce prince, et il faut avouer qu'elles étoient fon-

dées; car, après la prise de Landau par les ennemis, il se trouva dans un péril extrême. Notre armée restoit cantonnée sous Strasbourg, sans oser rien entreprendre; celle de l'Empire, sous le prince de Bade, nous fermoit le passage du Rhin : ainsi l'électeur se trouvoit au milieu de l'Empire sans défense. Dans ces circonstances, sa femme, ses ministres, toute sa cour, dévoués à l'Empereur, n'oublioient rien pour lui persuader qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de s'accommoder.

On a su depuis qu'il avoit prêté l'oreille à ces représentations; et je m'en doutai quand après la victoire de Friedlingen, au lieu de venir au devant de moi, je sus qu'il s'obstinoit à rester près d'Ulm. Heureusement l'Empereur fit le difficile sur quelques articles préliminaires du traité qui s'entamoit. L'électeur, dont nous relevâmes les espérances, fit le difficile à son tour; et nous nous l'assurâmes, en lui promettant qu'on lui feroit parvenir un secours tel qu'il voudroit, sitôt que le passage des montagnes deviendroit praticable par la fonte des neiges.

C'étoit, à la vérité, principalement cette promesse qu'il falloit songer à remplir : mais je représentai au Roi qu'à la guerre, comme dans toute autre matière importante, il étoit dangereux de n'avoir qu'un objet, parce que si on le manquoit, on se trouvoit sans vues et sans desseins, et par conséquent dans une inaction ruineuse. Je proposai donc le siége du fort de Kelh, comme indépendant de la jonction en la facilitant; « car, disois-je, si le prince de Bade veut s'y oppo-
« ser, il ne le pourra qu'en rassemblant ses forces,
« et plaçant son armée derrière la Quinche. Alors on

« pourra le masquer dans ses lignes avec un corps « d'armée; et l'électeur marchant vers le Haut-Da- « nube, moi vers Walkirck et la vallée de Saint- « Pierre, on ne trouvera aucun obstacle à percer les « montagnes, et la jonction s'exécutera de bonne « heure. Si le prince de Bade ne s'oppose point au « siége de Kelh, on le prendra, et ce sera un chemin « de plus pour aller à l'électeur. » Le Roi approuva ce projet, et me laissa liberté entière pour toutes les entreprises que je croirois convenables à son service.

Je ne tardai pas à mettre la main à l'œuvre, puisqu'étant arrivé à Paris le premier de janvier, j'en repartis dès le 13. Les chemins étoient si rompus, qu'en prenant même sur la nuit, on ne pouvoit faire que quinze à dix-huit lieues de poste. Aussi ne trouvai-je presque point d'officiers à l'armée. Cette espèce de désertion ne me donnoit pas grande espérance pour mes premières entreprises. « On est sûr du succès, « mandois-je au ministre (1), quand les troupes sont « dans l'état où elles devroient être; mais point de « colonels ni de brigadiers, peu de capitaines. Quelle « confiance voulez-vous que l'on prenne dans des « bras sans tête? Pour moi, je me souviens, en pa- « reilles occasions d'ouverture de campagne préma- « turée, d'être parti de Paris en poste; ne trouvant « plus de chevaux de poste à Châlons, m'être mis « dans une charrette, et la charrette ne pouvant plus « aller, avoir gagné Sainte-Menehould à pied, mon « valet portant le porte-manteau, et des paysans nos « bottes et nos selles. »

Tout en faisant mes dispositions, je m'occupois de

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 12 février. (A.)

quelques réformes utiles au soldat et à la discipline. Pour le soldat, je proposai de rendre à la cavalerie l'usage des cuirasses, ou du moins des plastrons. « Comme nous ne compterons pas les escadrons en- « nemis dans une action, disois-je à M. de Chamil- « lard (1), soyons du moins en état de les pouvoir « forcer à continuer de tirer, de peur qu'enfin leurs « expériences fâcheuses ne les déterminent à aban- « donner leur feu pour ne se servir que de l'épée, « auquel cas l'homme habillé de fer a grand avan- « tage sur celui qui n'a nulle bonne défense : et si le « Roi croit qu'on ait peine à forcer les officiers à « porter des cuirasses, je serai le premier à en don- « ner l'exemple. »

Quant à la discipline, c'étoient quelques réformes concernant les officiers supérieurs. Je retirai de Metz M. de Cheyladet, maréchal de camp, et le comte de Lille, brigadier d'infanterie, et les plaçai dans des forts sur la Sarre. J'en donnai cette raison au ministre (1) : « Les commodités et les délices d'une grande « ville, si l'on n'y prend garde, amollissent insensi- « blement, et font paroître ces séjours préférables à « ceux qui sont plus voisins des ennemis. Je sais « bien qu'un peu de complaisance, en pareille occa- « sion, pour le goût des officiers captive leur bien- « veillance ; mais vous ne me trouverez jamais de ces « foiblesses-là. Je prendrai la liberté de représenter « fortement à Sa Majesté leur application et leur « zèle. Ils me trouveront juste, et attentif à faire con- « noître leur mérite, mais peu complaisant sur ce

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 18 janvier. (A.) — (1) Lettre au même, du 19 janvier. (A.)

« qui peut ne pas convenir au bien dû service. Les « officiers généraux me connoissent sur ce pied-là, « et je ne les ménagerai pas plus que les autres au « détriment du service. »

Je parlai aussi, par occasion, des inspecteurs de cavalerie et d'infanterie. « Autrefois, disois-je (1), ils « passoient les hivers entiers sur les frontières, et ils « sont bien payés pour cela : maintenant ils ne sont « bons qu'à toiser et mesurer leurs hommes, et à « envoyer à la cour de beaux états. Ce n'est point de « leurs deux revues dont il est question, mais d'exer- « cer les troupes très-souvent, de les connoître, de « leur parler, de leur inspirer l'esprit de guerre. « C'est à quoi je donnerai mes heures libres sur la « frontière, ne croyant rien de si capital que d'en- « tretenir les soldats, leur faire entendre ce qu'ils « doivent faire dans le combat, et leur parler comme « à gens qui doivent se préparer à voir plusieurs ac- « tions pendant la campagne. Je me souviens, mon- « sieur, de ce que vous m'avez dit que dans votre « jeunesse vous alliez deux et trois fois la semaine « voir les vieux régimens manœuvrer, et que tous les « capitaines y assistoient bien sérieusement. Cela est « bon, il faut le rétablir. »

Le Roi fit dans ce temps dix maréchaux de France : il n'y en avoit pas beaucoup dans ce nombre qui eussent mon estime. J'en écrivis ainsi au ministre (2) : « J'apprends que Sa Majesté vient de faire dix maré- « chaux de France. Je prendrai la liberté de dire que

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 19 janvier. (A.) — (2) *Ibid.* C'est sans doute cette *liberté*, peut-être trop grande dans un homme en place, qui lui a fait tant d'ennemis à la cour. (A.)

« je souhaiterois, comme je crois bien, monsieur, « que vous le souhaitez aussi, qu'elle eût fait autant « de bons généraux d'armée. » M. de Chamillard me fit valoir dans sa réponse (1) la distinction que le Roi m'avoit accordée en me nommant seul. « Mais, ajouta-« t-il, ce n'est pas assez pour vous d'avoir fini glo-« rieusement la dernière campagne; il faut mériter « pendant celle-ci d'être connétable. » Si cette cajolerie me fit monter à la tête quelques fumées de vanité, on ne fut pas deux mois sans les rabattre.

Je me donnois tous les mouvemens possibles pour l'exécution de mon entreprise; mais j'étois désolé de me trouver si peu d'officiers généraux. Prêt à passer le Rhin, je ne m'en voyois que deux : le chevalier de La Feronnaye pour commander la cavalerie, et le chevalier de La Vrillière les dragons. Dans mon dépit, j'écrivis cette lettre à un officier dont j'avois eu d'ailleurs plus d'une fois occasion de me louer (2) : « J'ai appris, par votre dernière lettre, que vous avez « pris le parti de suivre les journées de votre régi-« ment. J'avois cru écrire à un brigadier de dragons « quand je vous ai prié, par ma lettre du 3 de ce « mois, de vous rendre auprès de moi aussitôt que « vous l'auriez reçue. J'avois compté vous faire com-« mander les dragons; mais puisque je vois que vous « vous en êtes tenu aux fonctions de colonel, je vous « prie de suivre votre régiment conformément à la « route ci-jointe. Je vous dirai de plus que, sans l'es-« time que j'ai pour vous, vous connoissant un bon « et brave officier, je vous aurois envoyé passer trois

(1) Lettre de M. de Chamillard, du 24 janvier. (A.) — (2) Lettre du 11 février. (A.)

« mois dans le château de Béfort, pour vous ap-
« prendre à obéir plus régulièrement à mes ordres. »

Mais si ces lenteurs me chagrinoient, je fus un peu consolé par la nouvelle que l'électeur de Bavière avoit pris Neubourg sur le Danube. Je l'en félicitai en ces termes (1) : « Monseigneur, vous venez de prendre « Neubourg, deux mille hommes tués ou prisonniers. « Je l'apprends par une petite lettre du sieur de Mon- « tigny, que je paierois dix mille écus. Je reconnois « le vainqueur de Belgrade, celui qui a passé la Sarre « devant des armées formidables. Vous en passerez « bien d'autres; et de cette affaire-ci, monseigneur, « il faut que vous partagiez l'Empire, et que je sois « connétable. Par ma foi je suis transporté, et Votre « Altesse Electorale me trouvera le même que j'étois « en Hongrie et à Munich : bonnes batailles, beaux « opéra; bien se battre, bien se réjouir. Voici une « lettre bien extraordinaire; mais j'avoue que je suis « transporté du succès de Neubourg. J'ai l'honneur « d'écrire à Votre Altesse Sérénissime d'un autre Neu- « bourg, en passant le Rhin. Je marche avec cin- « quante bataillons et quatre-vingts escadrons, et je « vais chercher les ennemis partout où j'en pourrai « trouver entre les montagnes et le Rhin. »

Ils étoient cantonnés dans la plaine le long de la Quinche, couverts de bonnes redoutes et de retranchemens. Il falloit les forcer pour arriver à Kelh, et les disperser si bien, que le siége fût fini avant que le prince de Bade pût les rassembler. Je traversai le Rhin le 12 février à Neubourg. Tous les heureux hasards semblèrent se réunir pour favoriser mon entre-

(1) Lettre du 12 février, du camp sous Neubourg. (A.)

prise. D'abord obligé de rester une nuit entière à voir défiler les troupes, je laissai sur les bords du Rhin, où j'étois, un rhume violent qui me tourmentoit depuis long-temps. Quand il me fallut ensuite passer entre les montagnes et Brisach, sous le canon de la basse ville, un brouillard épais couvrit l'armée; et sitôt que je fus au-delà de ce dangereux passage, il se dissipa, et au brouillard succéda la gelée, qui prit fortement, et rendit praticables des chemins noyés et des marais assez fâcheux que j'avois à traverser. Ravis de ce beau temps, les soldats, qui marchoient gaiement, sans tentes et sans équipage, l'appeloient *le temps de Villars*, et je n'étois pas fâché qu'ils s'accoutumassent à me croire heureux.

Cependant j'avoue que je ne l'étois guère. « Mes « tribulations sont grandes, écrivois-je au ministre (1), « quand je considère que je mène une armée au mi- « lieu des places ennemies, avec une foible artillerie, « et des vivres conduits comme on peut, sans routes « et à travers champs, sans secours pour les détails, « regardant deux heures de pluie comme un péril cer- « tain, forcé de me roidir seul contre les obstacles, « et d'imposer silence à tout ce qui veut croire cer- « tains projets impossibles. Vous conviendrez qu'une « pareille commission est assez épineuse. » Dieu merci, je m'en tirai par ma diligence.

Après avoir passé Brisach, qui donna l'alarme au pays par quelques volées de canon, je me mis à la tête de quatre mille cavaliers et dragons, poussant deux cents hussards devant moi; et, suivi de toute

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 19 février. (A.)

l'armée, nous nous étendîmes sur le front de la ligne des quartiers ennemis. Leurs corps avancés n'eurent que le temps d'en sortir. Je ne leur donnai pas celui de se rassembler; et pour les empêcher de se mettre derrière la Quinche, où étoit leur rendez-vous, j'y marchai moi-même. Je la trouvai assez haute. Cependant j'y découvris un gué, et me jetai le premier dans l'eau. Quelques escadrons ennemis qui arrivoient se présentèrent sur le bord. Je les chargeai et renversai : c'étoit le prince de Bade lui-même, qui avoit cru comme moi avoir besoin de la plus grande diligence. Quelques momens plus tôt, il défendoit le passage et renversoit mes desseins. Se voyant prévenu, il envoya ordre à l'infanterie la plus prochaine de se jeter dans Kelh, et il se retira vers Stollhofen.

Sans songer à le poursuivre, je m'appliquai, après avoir rassemblé l'armée, à m'emparer des postes entre le Rhin et les montagnes. Le général Pibrak y commandoit les troupes impériales, au nombre de quatorze bataillons et quelques escadrons de dragons. Il ne put jamais les contenir ensemble, tant l'épouvante avoit gagné. Il abandonna son canon, que l'on m'amena, et fit prendre les drapeaux aux officiers, criant aux soldats de se jeter dans les montagnes. Le prince de Bade n'eut pas non plus le temps de retirer les troupes de plus de cinquante forts et redoutes qu'il avoit le long de la Quinche et du Rhin : il y avoit dans quelques-unes du canon, et beaucoup de munitions de guerre. Tout ce qui les gardoit fut fait prisonnier. Les villes d'Offenbourg, Zell, Wilstadt et Radstadt furent abandonnées. On trouva dans la

première vingt-huit pièces de canon, quantité de munitions de guerre et de bouche, et tout l'équipage d'artillerie de l'armée.

J'envoyai le chevalier de La Vrillière, jeune et brave officier, porter au Roi la nouvelle de ces succès; et après avoir donné les ordres pour commencer la circonvallation du fort de Kelh et préparer l'ouverture de la tranchée, j'employai le temps nécessaire à ces travaux à parcourir la vallée de la Quinche. J'avançai, à la tête de cinq mille chevaux et de quelques détachemens de grenadiers, jusqu'à Honbach. Je m'emparai des petites villes de Harlach, Gegenbach et Hosen, dans lesquelles je trouvai assez de fourrages pour fournir à la cavalerie une subsistance qu'elle ne trouvoit plus en Alsace. Par ce moyen, les magasins ennemis et les contributions nourrirent l'armée du Roi, à qui j'épargnai des dépenses considérables. Cette marche eut encore l'avantage de répandre l'épouvante dans la Souabe, et fit revenir diverses troupes impériales qui marchoient vers la Bavière.

Arrivé devant Kelh, je trouvai les ordres que j'avois donnés bien exécutés. La tranchée fut ouverte la nuit du 25 au 26, et menée jusqu'à la première digue, à la faveur des maisons du village. Dès les premières attaques, je m'aperçus que la contenance des assiégés n'étoit pas ferme, et je résolus de les presser, sans trop m'assujétir aux règles. Ce fut donc contre l'opinion du plus grand nombre des ingénieurs que je conduisis le siége, mais sur les avis du sieur Terrade, qui avoit lui-même construit le fort sous les ordres de M. de Vauban, et qui en connoissoit mieux qu'un autre les endroits foibles. J'évitai, d'a-

près ses conseils, de m'engager dans l'attaque régulière et successive de plusieurs ouvrages, qui m'auroit mené loin. Ce fut par cette méthode que je pris une redoute importante établie dans une des îles du Rhin, qui ne seroit venue qu'après d'autres, et dont la prise rendoit celles-ci inutiles aux assiégés. M'apercevant, par les précautions de ceux qui la gardoient, qu'ils craignoient, j'y fis passer en bateaux un détachement de grenadiers, qui l'emportèrent d'emblée; et on y plaça une batterie qui fit un grand effet. La nuit du 4 au 5 mars, je me logeai dans l'avant-chemin couvert. L'ardeur des grenadiers fut telle, que les attaques de droite et de gauche se rencontrèrent, et tirèrent l'une sur l'autre. Mauroy, brave officier du régiment de la Reine, y fut blessé dangereusement (1).

Ces succès ne s'obtenoient pas sans peine. Je ne quittois presque pas la tranchée. « Il n'est pas néces-« saire, me disoient les ingénieurs, qu'un maréchal « de France y soit si souvent. — Non, répondois-je; « mais avouez que cela ne fait pas mal. » Ma présence encourageoit le soldat, ma familiarité lui faisoit supporter gaiement les fatigues du siége. « Je passe avec « eux une partie de la nuit, écrivois-je au ministre (2). « Nous buvons un peu de brandevin ensemble : je « leur fais des contes, je leur dis qu'il n'y a que « les Français qui sachent prendre les villes l'hiver. « Je n'en ai pas fait pendre un seul. Je leur garde « deux grenadiers qui l'ont bien mérité, pour leur « donner leur grâce en faveur de la première bonne « action que leurs camarades feront : enfin j'y fais

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 5 mars. (A.) — (2) *Ibid.*, du 28 février. (A.)

« tout de mon mieux. Tout ira bien, s'il plaît à « Dieu; mais si quelqu'un vous dit que tout ceci est « bien aisé, ayez la bonté de ne le pas croire. Encore « hier, peu s'en est fallu que tout notre camp n'ait « été inondé par une irruption subite de la Quinche. « Il a fallu faire des saignées, rompre des digues, « travailler de ma personne par un temps affreux, « pour donner l'exemple. Des entreprises comme ce « siége donnent de mauvais quarts-d'heure à ceux « qui les exécutent. Les fortunes de cour sont sujettes « à moins de tribulations. »

Je fis donner le 6 l'assaut à l'ouvrage à corne, qui fut emporté. Je me souviens qu'en dictant l'ordre de l'attaque dans la tranchée, je trouvai que le capitaine de grenadiers qui avoit la tête de l'attaque s'appeloit La Retournade; je lui dis en plaisantant : « Au moins « vous ne retournerez pas. — Non, monseigneur, ré- « pondit-il; je ne retournerai qu'après y être entré, « à moins que je ne sois tué en montant. » La valeur des troupes imprimoit la plus grande terreur aux assiégés, et je me servis de cette terreur pour les pousser sans relâche, *persuadé*, comme je le mandois au Roi (1), *qu'à la guerre tout dépend d'en imposer à son ennemi; et dès qu'on a gagné ce point, ne lui plus donner le temps de reprendre cœur*. Cette action, la plus importante du siége, fut vigoureusement conduite. Les assiégés ne firent plus après qu'une médiocre défense : ils laissèrent prendre assez mollement le chemin couvert le 9, et capitulèrent le 10. Il m'auroit peut-être été possible, en attendant encore quelques jours, de les avoir prisonniers;

(1) Lettre au Roi, du 6 mars. (A.)

mais je crus inutile de démanteler davantage un fort qu'on vouloit garder. Il me parut assez beau d'avoir pris, en treize jours de tranchée ouverte, une des meilleures places de l'Europe : enfin j'appréhendai, en différant, de voir naître des difficultés qui me rejetteroient peut-être bien loin. J'accordai donc des conditions honorables, et je fis bien; car, le jour même que je signai la capitulation, il tomba deux pieds de neige qui nous auroient fort embarrassés.

Je ne manquai pas, selon mon ordinaire, de nommer au Roi et au ministre ceux qui s'étoient distingués dans la durée du siége et aux principales attaques (1): « Le sieur Makfis, capitaine réformé dans « les Irlandais, ingénieur volontaire; le comte Du « Bourg, commandant l'assaut de l'ouvrage à corne. « J'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté qu'elle « peut compter de trouver en lui un bon officier gé- « néral, beaucoup d'application et d'ardeur pour le « bien du service. Le marquis Du Bourg son fils, « qu'il a demandé pour être auprès de lui, s'est fort « distingué. M. de Marivault, maréchal de camp de « tranchée, a été blessé par un éclat de nos bombes, « et a servi utilement dans la fausse attaque de l'ou- « vrage à corne, qui a fait une grande diversion: « elle a été commencée par le sieur Moreau, lieu- « tenant de Provence, le même que Votre Majesté « vient d'honorer d'une gratification pour la fermeté « qu'il a marquée à la défense de la redoute de Tas- « landt. M. le marquis de Maulevrier, qui doit être « premièrement très-loué d'être parti d'auprès de « Votre Majesté avec une santé fort attaquée, a mar-

(1) Lettre au Roi, du 6, et à M. de Chamillard, du 10 mars. (A.)

« ché des premiers. M. de Bligny, brigadier de jour « à la même attaque. M. Colambert commandoit les « trois compagnies de grenadiers de Navarre ; M. de « Liret, celles de Champagne ; le sieur Dubignon, « les trente grenadiers qui ont eu la tête. Le sieur de « Blanzy, chef des ingénieurs. Le sieur de La Re-« tournade, nom qui m'a fait de la peine quand il a « monté à l'assaut, commandoit les premières com-« pagnies des grenadiers de Vermandois ; le sieur de « Beauvisé, celles de Provence. On ne peut trop « louer le sieur Dumarcé, le sieur de La Bastie, com-« mandant à Strasbourg, messieurs de Chamarante, « de Sainte-Hermine, de Tressemanes, major géné-« ral, de Vezelles, maréchal des logis, lesquels ne « s'en tinrent pas aux fonctions de leurs emplois ; le « sieur d'Ouville, commandant l'artillerie ; les sieurs « Portail, Fierts, et principalement Terrade, in-« génieurs. » J'indiquai le sieur de Saint-Georges, lieutenant de roi au Fort-Louis, pour gouverneur du fort de Kelh, et je n'oubliai pas de faire mention d'un cornette de Listenois, nommé d'Arche (1), qui, allant en parti avec douze dragons, fut poussé par cent cinquante hommes, se barricada dans une maison, et les força de se retirer.

Ce siége, brusqué contre l'avis des ingénieurs, de M. de Vauban lui-même qui offrit d'y venir servir, du Roi enfin qui m'écrivit qu'il verroit avec peine que je m'écartasse du plan d'attaque que M. de Vauban m'avoit envoyé, donna beau jeu à mes envieux. Des courtisans, des officiers généraux, des maré-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 9 mars. (A.)

chaux de France, qui raisonnoient de loin, décidèrent d'abord que je ne réussirois pas; et quand j'eus réussi, ils dirent que c'étoit un heureux hasard, mais que j'étois un téméraire, un homme qui se croyoit des lumières supérieures à celles de tous les autres; que, n'ayant jamais été que dans la cavalerie, je prétendois savoir mieux le service de l'infanterie que ceux qui y avoient vieilli; que j'aimois à me mettre au-dessus des règles; que cela réussissoit quelquefois; mais que si on me donnoit des commandemens importans, il pourroit arriver que mon caractère indépendant causât en une fois des pertes plus grandes, plus irréparables, que mes bonnes qualités n'auroient procuré d'avantages. Je sus ces discours, et je me crus obligé de faire mon apologie, que j'envoyai au ministre. Sans doute elle imposa silence pour le moment; mais les traits lancés contre moi ne manquèrent pas tout-à-fait leur but. Il m'en resta la réputation d'homme difficultueux avec les autres, et trop entreprenant; ce qui rendit le Roi circonspect dans sa confiance, et moi timide dans les grandes occasions, de peur qu'on ne me rendît responsable de l'événement.

Après ce succès, sans que je parlasse de récompense, M. de Chamillard me manda qu'il avoit songé à demander pour moi la dignité de duc; mais que le moment n'étoit pas encore arrivé. Puisqu'on faisoit tant que de me prévenir de cette bonne envie, je crus qu'il m'étoit permis de marquer que je trouvois le délai assez mal fondé. Je ne cachai donc pas mon sentiment au ministre, et je lui fis ce raisonne-

ment (1) : « Si, le 30 septembre de l'année dernière, « lorsque les courtisans déploroient le malheur de « l'Etat; que l'armée du Roi, retirée sous Strasbourg, « se couvroit des mêmes barrières qui ont servi à la « circonvallation de Kelh; que le prince de Bade, « campé à Bitchevilliers, pouvoit marcher jusqu'à « Saverne; que Marsal étoit tout ouvert, Nancy neu- « tre, et par conséquent libre, sans qu'on osât y « trouver à redire, de fournir des vivres à l'armée « impériale, qui auroit pu pénétrer par la Cham- « pagne jusqu'au cœur du royaume; lorsqu'enfin on « étoit obligé d'aller joindre le duc de Bavière sans « savoir comment; si, dis-je, dans ce temps quel- « ques gens d'affaires fussent venus vous dire à l'o- « reille : Monsieur, faites un maréchal de France et « un duc; moyennant cela nous nous engageons « qu'avant qu'il soit quatre mois et vingt jours vous « aurez passé le Rhin, battu M. le prince de Bade, « pris le fort de Friedlingen, détruit les retranche- « mens qui fermoient Huningue, rétabli cette place, « fortifié Neubourg, traversé les quartiers d'hiver de « l'armée impériale, passé la Quinche malgré tant de « retranchemens, pris Kelh en douze jours sans qu'il « en coûte même de la poudre au Roi, pris tous les « magasins d'Offenbourg, ôté les quartiers d'hiver à « vingt mille hommes, poussé les contributions plus « loin qu'elles n'alloient la dernière guerre, chassé « les ennemis de cinquante lieues de pays bordé de « forts et de retranchemens; si on avoit ajouté : L'on « vous mettra en état de donner à M. l'électeur de « Bavière l'espérance d'être soutenu, de lui relever

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 22 mars. (A.)

« le courage, et de le joindre, sans hasarder l'armée
« du Roi; n'est-il pas vrai que les courtisans, qui font
« les choses si faciles après l'exécution, et qui me
« croient assez récompensé d'avoir été fait maréchal
« de France sans qu'on y ajoute la dignité de duc,
« auroient été les premiers à vous conseiller d'ac-
« cepter le marché? Patientons donc : mais j'espère
« en faire tant par la suite, que je vous inspirerai
« plus de courage pour m'obliger.

« M. de Sainte-Hermine, ajoutois-je, vous dira que
« le siége de Kelh n'a été si vite que parce que je n'ai
« pas perdu les travailleurs de vue, et que j'ai été
« souvent huit et neuf heures de suite derrière eux,
« montrant aux ingénieurs, non sur le papier, mais
« sur le terrain, ce qu'il falloit faire. Je vois bien
« que, pour avancer sa fortune, il faudroit s'en tenir,
« comme nos généraux d'été, à la maxime du cour-
« tisan, qu'il vaut mieux plaire que servir. Mais,
« permettez que je vous le demande, peut-on plaire
« sans servir? On n'en voit que trop d'exemples. Et
« peut-on servir sans plaire? Hélas! oui. »

J'aurois bien désiré rester au-delà du Rhin, où j'étois, afin de profiter de la première occasion de passer les montagnes, et de joindre l'électeur; mais je me trouvois une armée délabrée, harassée d'avoir fait la guerre pendant onze mois sans relâche, sans tentes, sans équipages, de mauvaises armes; qui enfin avoit besoin de tentes, de chariots, de recrues de toute espèce, et de son air natal pour se refaire. Je savois d'ailleurs que dans cette saison les rivières débordent quelquefois, tellement qu'on ne peut aller qu'en bateau depuis le Rhin jusqu'aux montagnes.

Pour toutes ces raisons, je résolus de rentrer en France, afin d'y laisser reposer l'armée pendant un mois ou six semaines; et comme j'avois plein pouvoir, j'exécutai ce projet, en me réservant cinq ponts sur le Rhin, et en mettant les troupes les plus éloignées à quinze lieues au plus, afin qu'elles fussent toutes prêtes à repasser au premier ordre.

Pendant que l'armée se retiroit tranquillement, je pris mille chevaux et neuf cents hommes d'infanterie, avec lesquels j'avançai du côté des montagnes, seulement pour me remettre l'idée du pays, que j'avois parcouru autrefois. Je ne m'attendois pas que ma promenade seroit si heureuse. « En approchant de Keut-« singen (1), j'appris par les gens du pays que les « Impériaux occupoient cette petite ville, et qu'il y « avoit huit cents hommes des régimens de Sall et de « Marilly, qui est la vieille infanterie de l'Empereur. « Je crus que l'on pouvoit intimider ces troupes; et « à mon arrivée quelques religieux étant sortis pour « m'apporter les contributions, je les renvoyai dure-« ment, avec ordre de dire aux Impériaux qu'ils mis-« sent les armes bas; que je consentois à les recevoir « prisonniers de guerre : mais que s'ils me faisoient « tirer un seul coup, il n'y auroit de grâce ni pour la « ville ni pour la garnison. Tout cela se disoit en « mauvais latin, que nous ne parlions pas plus aisé-« ment l'un que l'autre.

« Les religieux furent si saisis de frayeur, qu'ils la « communiquèrent à la ville; et, voulant leur imposer « encore davantage par un air d'audace, je fis placer « toute mon infanterie à cent cinquante pas des mu-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 19 mars. (A.)

« railles, comme prête à monter à l'assaut. Les reli-
« gieux revinrent, et dirent que si j'envoyois un offi-
« cier, on pourroit s'accommoder. Le chevalier de
« Tressemanes s'avança, et n'oublia rien pour les
« étonner. Le commandant et les officiers s'ébran-
« lèrent, et répondirent que pour prisonniers de
« guerre, ils n'y consentiroient jamais; mais qu'ils
« vouloient bien me remettre la place.

« Tressemanes retourna, et dit que je consentois
« à laisser la liberté aux officiers, mais que je voulois
« avoir les soldats. Tous les religieux et les principaux
« bourgeois revinrent intercéder pour la garnison. Je
« redoublai de fureur et de menaces, et les renvoyai.
« Cette comédie dura deux heures. Je faisois devant
« eux travailler aux fascines, et apprêter les échelles.
« J'envoyai ordre à M. Du Rozel, qui faisoit un four-
« rage de l'autre côté de l'Eltz, d'approcher. Enfin
« jamais gens n'ont eu tant de peur que les ennemis
« et moi, car je n'avois pas de quoi leur faire grand
« mal. M. de Tressemanes étant une dernière fois
« retourné leur dire que je consentois à les laisser
« sortir, mais sans armes, les soldats, qui étoient de
« vieilles troupes, moins effrayés que leurs officiers,
« prirent la parole, dirent qu'ils ne se laisseroient
« jamais désarmer, et qu'il n'y avoit qu'à tirer.

« Conclusion : moyennant la seule liberté de se re-
« tirer, ils m'abandonnèrent ce poste très-important.
« C'est une place isolée par l'Eltz, qui forme un tor-
« rent tout autour dans le fossé, qui a d'ailleurs une
« muraille terrassée presque partout, et qu'ils forti-
« fioient depuis quelque temps jour et nuit. J'y trou-
« vai quatre pièces de canon de fonte, pièces de rem-

« part; plus de quarante milliers de poudre, quan-
« tité de boulets, de mèches, de grenades chargées,
« d'outils, de farine, enfin le dépôt des munitions de
« l'armée du prince de Bade, qui s'étoit retirée de ce
« côté après la bataille de Friedlingen.

« Je dus ce succès au terrible latin que je parlai
« aux religieux, latin qui les effraya si fort, qu'après
« avoir porté mes dernières fureurs à la garnison, ils
« ne voulurent plus rentrer dans cette malheureuse
« ville, dont je déplorois la ruine, bien incertain de
« pouvoir la procurer. Je commençai à faire raser les
« murailles devant moi, et j'ordonnai aux habitans
« de continuer, sous peine d'exécution militaire :
« de manière que, dans un temps limité que je leur
« donnai, il n'en resta pas trace. » Cette ville nous fermoit la vallée à droite et à gauche de l'Eltz, et n'auroit cessé de nous donner de l'inquiétude pour la tête du pont que je faisois fortifier à Cappel. Après cette heureuse expédition, je suivis l'armée, qui rentroit en France, et j'eus le plaisir de voir dans cette marche les ennemis, troublés, abandonner précipitamment tous les postes et petits châteaux qu'ils avoient autour de Brisach et de Fribourg, et jeter leur canon et leurs munitions dans le Rhin.

Cependant ce retour en France, si bien motivé, essuya beaucoup de critiques à Versailles. On ne concevoit pas, dans les appartemens bien échauffés du château, et dans les allées bien unies du parc, comment une armée qui venoit de prendre Kelh ne pouvoit pas, à la fin de février, franchir les montagnes Noires, et joindre l'électeur de Bavière. C'étoit le comte de Monasterol, envoyé du prince, et chargé

de hâter notre marche en avant, qui excitoit les murmures, et les fortifioit par des plaintes. Il ne cessoit de demander du secours, et il avoit raison, car tous les cercles de l'Empire rassembloient leurs forces contre son maître, et il se voyoit à la veille d'être assailli par ces troupes réunies, qui pouvoient entrer de plain-pied chez lui, pendant qu'il me falloit forcer nature pour y arriver. Il sentoit si bien mes difficultés, que, dans un plan de jonction qu'il m'envoya dès le mois de février, il me donnoit jusqu'à la fin d'avril pour l'exécution.

Il faut observer que la correspondance entre lui et moi étoit presque impraticable : on ne pouvoit en avoir de directe, parce que les vallées et les montagnes étoient perpétuellement battues par des patrouilles qui arrêtoient également courriers, messagers et voyageurs. Nous ne pouvions nous servir des Suisses qui commercent en Allemagne, parce qu'ils avoient été tellement menacés, qu'ils n'osoient se charger d'aucune lettre; et nos maîtres de poste de la frontière, si féconds d'ordinaire en expédiens, étoient à bout de leur adresse : de sorte que nous étions, pour ainsi dire, aussi séparés de la Bavière que des antipodes. Malgré ces difficultés, le duc me donna le moyen de lui faire savoir le jour auquel je pourrois le joindre, moyen d'autant plus sûr, que l'électeur se servoit du canal des ennemis mêmes.

« J'enverrai, m'écrivit-il (1), un courrier au prince
« Louis de Bade, et je lui manderai que j'attends une
« eau d'un fameux oculiste de Paris pour les yeux

(1) Lettre de l'électeur de Bavière au maréchal de Villars, de Munich, le 28 février. (A.)

« de ma fille, et que ce sera un trompette du gou-
« verneur de Strasbourg qui apportera les fioles dans
« lesquelles on me fera tenir cette eau. Je le prierai
« de les vouloir faire consigner à mon trompette,
« pour que je puisse les recevoir sûrement et sans
« perte de temps. Par le nombre des fioles, j'enten-
« drai le jour du mois que vous serez à Wollingen;
« par exemple, dix fioles signifieront le 10 du mois :
« ainsi autant de fioles, autant de jours du mois. Si
« c'est du mois de mars, elles seront couvertes d'un
« taffetas blanc; d'un rouge, si c'est du mois d'avril. »
Je mandai à l'électeur, par une voie sûre, qu'il ne s'étonnât pas si, au lieu de blanc ou de rouge, il trouvoit du taffetas vert, qui voudroit dire le mois de mai.

En effet, malgré les plans qu'on m'envoyoit de tous côtés, je ne voyois pas que je pusse exécuter cette opération plus tôt, à moins d'un beau temps extraordinaire qui m'engageât à me risquer vers le 20 ou le 25 avril. Mais les propos qui se tenoient à la cour sur les hasards de cette expédition me désoloient, en ce qu'ils me décréditoient, et faisoient tort à mon armée. Aussi ne cachois-je pas mon mécontentement au ministre : « Il paroît, lui disois-je (1),
« que les officiers généraux, entre autres messieurs
« les comtes de ***, n'ont pas brigué avec ardeur le
« voyage d'outre-mer ; c'est qu'à commencer par le
« général la faveur ne s'y trouvera guère. Il n'y a que
« le pauvre marquis de Chamarante que vous m'aban-
« donnez. Je ne vois pas que les autres lieutenans
« généraux, maréchaux de camp, brigadiers, soient

(1) Lettres à M. de Chamillard, des 23 et 25 mars. (A.)

« fort empressés à servir dans une armée qui doit se « battre souvent. Je vois bien que les armées de cour « sont les meilleures ; et, à cette occasion, je me « rappelle d'avoir vu un vieux lieutenant général « nommé La Motte, que le Roi connoissoit bien, dire « à un général qui lui donnoit un poste difficile : « *Envoyez-y vos généraux de cour; vous en avez « tant!* »

Dans l'embarras où je me trouvois, balancé entre le désir de marcher à l'électeur, et la crainte qu'on ne m'accusât ensuite de l'avoir fait inconsidérément, je voulus du moins qu'on ne pût me prêter des intérêts particuliers, comme on en avoit supposé à mon retour en France ; car on avoit débité que je n'y étois revenu que pour voir madame la maréchale de Villars à Strasbourg. « Je sais, écrivois-je au prince de « Conti (1), que, sur les terrasses de Versailles et de « Marly, moi pauvre diable, on me traite d'extrava- « gant, ou par l'amour (2), ou par l'avarice, ou par la « vanité : j'ai ouï dire qu'il n'y a que ces trois petits « points dans mon procès ; or c'est bien assez pour « faire juger un homme pendable. » Je voulois donc et je demandai qu'on m'envoyât le comte de Monasterol, afin qu'un homme attaché à l'électeur vît par lui-même les obstacles qui m'arrêtoient, du moins les obstacles apparens, car je ne trouvois pas prudent de montrer tout ; par exemple, ce que je mandois à

(1) Lettre à M. le prince de Conti, du 14 avril. (A.) — (2) *Ou par l'amour :* La beauté, l'esprit et même la galanterie de la maréchale de Villars étoient célèbres. Villars ne sut pas se défendre d'un peu de jalousie. Louis XIV même lui fit des remontrances sur la précaution assez inutile qu'il prenoit de ne pas laisser la maréchale à Paris, et de la forcer à le suivre dans ses campagnes.

M. de Chamillard (1) que le tiers de nos bataillons étoit sans fusils, et qu'au siége de Kelh ceux qui descendoient la tranchée étoient obligés d'en laisser la plus grande partie pour ceux qui la montoient.

« Voudriez-vous, ajoutois-je, que je donnasse « une bataille dans cet état? Depuis long-temps nos « arsenaux sont en désordre, à un tel point qu'au « lieu de l'abondance que j'y ai vue, on n'y a pas « même le nécessaire. Dans les nécessités pressantes, « on auroit trouvé dans celui de Strasbourg pour « armer vingt mille hommes; et, à notre siége de « Kelh, nous n'y avons trouvé que de mauvais fu- « sils de rempart, qui ne portoient pas à moitié de « l'ordinaire. » Il étoit important de ne pas laisser connoître à nos alliés l'état de délabrement où nous nous trouvions; c'est pourquoi je désirois seulement que le sieur de Monasterol vît que les chemins étoient réellement impraticables. Pour tous les autres obstacles, j'écrivis au ministre que je passerois par dessus quand celui-ci seroit levé (2). « Dès que M. l'électeur « me pressera, lui disois-je, et que la fonte des neiges « nous laissera quelque passage, je ne sais plus autre « chose qu'enfoncer mon chapeau, et *vogue la ga- « lère!* Mais si vous voulez que j'aie le courage né- « cessaire, par ma foi, monsieur, ne tremblez pas « quand vous parlerez au Roi pour moi, et dites, je « vous prie, à Sa Majesté que quand elle l'aura bien « voulu, personne ne fera mieux tuer ses troupes « que moi. »

Armé de cette résolution, j'attendois l'ordre positif

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 23 mars. (A.) — (2 Lettre au même, du 27 mars. (A.)

du Roi : il vint en des termes qui tenoient le milieu entre l'approbation et l'improbation de ce qui s'étoit passé (1). « La conjoncture de Bavière, m'écrivoit Sa « Majesté, est si singulière, l'importance de conserver « cet allié si grande, que tout ce qu'un général pense « de plus sage est détruit par l'impossibilité de pou- « voir s'assurer de conserver l'électeur de Bavière s'il « n'est promptement secouru, soit par une diversion « ou par une jonction. » Ainsi, diversion ou jonction, c'étoit là à quoi je devois m'attacher. J'en conférai avec le maréchal de Tallard, qui commandoit une armée destinée à tenir les ennemis en échec près du Rhin, et à soutenir la mienne par échelons à mesure que je m'enfoncerois dans les gorges. Nous cherchâmes ensemble les moyens de donner de la jalousie au prince de Bade de plusieurs côtés, afin de l'empêcher d'inquiéter notre passage, de l'obliger au contraire à partager ses forces; ce qui me fourniroit l'occasion ou de l'attaquer, ou de me glisser dans les montagnes.

En conséquence, toutes les troupes placées dans les Evêchés, l'Alsace, la Comté et le long de la Sarre, s'ébranlèrent en même temps, pour être sur le Rhin vers le 8 ou 10 avril. Le maréchal de Tallard marcha sur Passove pour menacer la Lutter, et le marquis de Lauzun sur le Fort-Louis. Je fis passer le marquis de Rozel à Huningue, et moi-même je me portai sur la petite rivière de Benken, pour examiner le poste de Bihel, où le prince de Bade étoit retranché. « Je « pense, écrivis-je au prince de Conti (2), que le

(1) Lettre du Roi, du 27 mars. (A.) — (2) Lettre à M. le prince de Conti, du 14 avril. (A.)

« parti le plus sage, quand une armée menée par un « bon général peut traverser nos desseins, c'est d'aller « chercher cet ennemi, et de ne rien oublier pour le « forcer au combat. Si, dans l'exécution de ce des- « sein auquel je marche actuellement, je fais quelque « faute, envoyez-moi les grands raisonneurs : nous « les menerons aux retranchemens de M. de Bade, « et là nous tâcherons de nous justifier devant eux. « Ils y seront plus traitables que sur les terrasses de « Versailles et de Marly. »

Mais si je marchois à l'ennemi avec assez de confiance, parce que l'armée, pendant trois semaines qu'elle avoit passées en France, s'étoit recrutée, fournie d'armes, de bagages et de munitions, j'avois un fond de tristesse de voir la langueur qui régnoit dans les officiers. « L'année passée, disois-je au mi- « nistre (1), on parloit avec la plus grande joie du « monde pour cette jonction; et cela vient de ce « qu'on voyoit l'armée remplie de gens de faveur et du « grand air. Vous connoissez le Français. Cette der- « nière fois on voit bien peu de ces messieurs-là, et le « découragement s'est emparé des officiers généraux « et autres; ce qui vient des lettres écrites de Ver- « sailles et de Paris. On ne doute pas que cette armée « ne puisse voir une grande action dans peu de jours : « cependant cette ardeur qui faisoit autrefois partir « tous les volontaires en poste, à la moindre apparence « de bataille, n'est plus si vive. J'ai vu M. de Lesdi- « guières, après avoir quitté le service, se rendre « jour et nuit à l'armée de M. de Luxembourg, qui « n'étoit pas du tout de ses amis, sur les bruits d'un

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 6 avril. (A.)

« combat pour le secours de Charleroy. Présente-
« ment la plupart de ces messieurs-là ont l'oreille
« basse; il faut les réveiller. J'y ferai bien de mon
« mieux; mais vous savez bien, monsieur, que la
« moindre parole de la part du Roi feroit tout un autre
« effet. Pour une guerre comme celle que je vais
« entreprendre, je n'ai qu'un seul bon partisan, qui
« est le sieur Yveau, colonel de Béarn. Vous sentez
« que j'en ai besoin d'un plus grand nombre; et vous
« m'obligeriez beaucoup si vous pouviez me déta-
« cher messieurs de La Croix frères, dont le mérite
« est connu. »

Malgré tous ces inconvéniens dont je me plaignois, après avoir bien examiné le poste du prince de Bade à Bihel, je résolus d'attaquer la nuit du 21 au 22 avril, et j'en donnai les ordres : mais, des deux lieutenans généraux qui devoient commander, l'un m'envoya dire à minuit qu'une inondation lui barroit le passage ; l'autre, qu'il étoit retenu par des ravins qu'on n'avoit pas reconnus, et qu'on ne pouvoit franchir. Ma première résolution fut de faire marcher, malgré ces remontrances; ma seconde, d'assembler le conseil de guerre, et je m'y tins. J'en dis au ministre les raisons en ces termes (1) : « La prudence, monsieur,
« est très à la mode dans les armées. Les bontés de
« Sa Majesté, l'honneur de sa confiance me donnent
« du courage; mais permettez-moi de vous parler
« avec liberté. Ce qui est arrivé après Kelh, lorsqu'on
« m'a blâmé d'avoir ramené l'armée en France, a fait
« une impression sur mon esprit, laquelle se détruira;
« mais on est homme, et une certaine activité qui

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 23 avril. (A.)

« m'a fait agir jusqu'à présent sans trop consulter,
« une fois désapprouvée, ne se rétablit pas tout d'un
« coup. Elle reviendra; mais j'ai vu clairement que
« si je n'emportois pas le poste de M. le prince de
« Bade, on me regarderoit comme un fou.

« Si après Kelh on m'avoit honoré de quelque élé-
« vation, on se dit à soi-même : Suivons notre génie,
« et la véritable raison de guerre; ne soyons pas re-
« tenus par des craintes basses. Au pis aller, que me
« feront ces misérables? je me trouve toujours une
« dignité qui établit ma famille. Mais une malheu-
« reuse petite fortune à peine commencée, chance-
« lante, ébranlée dans les occasions qui devroient
« l'affermir, l'on se dit : Ne faisons rien qu'à la plu-
« ralité des voix; et l'on ne fait rien qui vaille. » C'est
ce qui arriva. Le conseil de guerre décida, contre
mon opinion, qu'il ne falloit pas attaquer; et je man-
quai une occasion que je regretterai toute ma vie.

Je fis sentir mon mécontentement à ceux qui en
étoient cause. Ne les ménageant pas dans mes dis-
cours, je pensai qu'ils ne me ménageroient pas auprès
du ministre, et je pris les devants (1). « Je ne doute
« pas, lui dis-je, que plusieurs officiers généraux se
« plaignent de moi, car je n'ai pu leur cacher mon
« indignation sur leur mollesse. Je vous supplie,
« monsieur, ne me faites pas d'ennemis. Je vous
« ouvre mon cœur, par l'amitié dont vous m'hono-
« rez. On a, pour ainsi dire, cabalé, pour faire croire
« impossible ce qui n'étoit tout au plus que difficile.
« L'armée ennemie n'a jamais osé faire venir son ca-
« non : elle étoit plus foible de moitié que celle du

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 2 mai. (A.)

« Roi; et quelle différence pour la qualité! Vous me « direz : Maïs, avec tant de raisons, que ne preniez- « vous sur vous? Je vous ai déjà dit les miennes : « cinq lieutenans généraux, de huit, s'opposoient. « Ceux qui commandoient l'infanterie firent toujours « des difficultés, même quand l'ordre étoit donné; « et enfin on avoit totalement découragé mon infan- « terie, laquelle la première fois avoit une ardeur à « laquelle rien au monde n'auroit pu résister. »

Ce premier découragement me faisoit beaucoup appréhender pour la suite. Je ne pus m'en taire dans la même lettre au ministre. « Je crains, lui disois-je, « ces mêmes esprits sur ce que nous avons à faire « encore. Bien que je tienne les discours les plus « propres à animer tout le monde, croiriez-vous que « les discours contraires de plusieurs sur la crainte « de passer en Bavière font impression jusque sur le « soldat? Que le Roi compte que je marche à la jonc- « tion avec une ardeur infinie. Elle est infaillible, si « M. l'électeur veut envoyer au devant de moi un « corps un peu considérable. Ceux qui m'ont fait « tant de difficultés pour attaquer une hauteur, que « me diront-ils quand ils trouveront celles où nous « marchons défendues? Ils diront, ma foi, ce qu'il « leur plaira; mais ils les attaqueront bon gré mal gré, « car pour cette fois je ne les consulterai pas, si Dieu « me donne force et santé.

« Quand la dernière me manqueroit, cela ne se- « roit pas fort étonnant; car tout ce que j'ai eu de « peines de corps et d'esprit depuis huit jours n'est « pas concevable. Croiriez-vous bien, monsieur, que « hors M. Du Bourg, dont je dois me louer, personne

« ne m'a parlé pour m'ouvrir un moyen de réussir?
« mais tous ont voulu croire l'affaire impossible, sans
« l'avoir même examinée. C'est moi qui ai fait placer
« les batteries. Personne qui aille chercher à droite, à
« gauche, des hauteurs, pour voir un flanc de leur
« camp, pour l'incommoder, lui faire quitter un ter-
« rain, en gagner sur lui; car voilà comme se font
« ces sortes de guerres de campagne. Mais point : dès
« le premier jour, vouloir toujours tout croire im-
« possible. Monsieur, je ne vous le cèle pas : si la
« guerre dure, et cette léthargie dans les esprits, je
« ne reconnois plus la nation que dans le soldat, dont
« l'ardeur est infinie. »

Ce coup manqué, je ne songeai plus qu'à la jonction. De l'avis de M. de Monasterol et de tous les officiers généraux, je choisis pour y parvenir la vallée de la Quinche. Ce chemin étoit défendu par le comte de Staremberg à la tête de plusieurs bataillons de vieilles troupes, et de toutes les milices de Wurtemberg, commandées par le général Mercy. Je fis marcher en avant le marquis de Blainville, avec dix-huit bataillons et vingt escadrons, et ordre de faire la plus grande diligence; je le suivis avec la même promptitude. Il n'y avoit que ce moyen qui pût prévenir les entreprises du prince de Bade contre nous. A la vérité, le maréchal de Tallard tenoit son armée en échec; mais le prince pouvoit, par le circuit des montagnes, envoyer de gros détachemens qui nous auroient pris en tête, en queue et en flanc.

Heureusement notre marche ne fut pas troublée par le prince; mais nous trouvâmes partout des postes fortifiés, et bien garnis de troupes. Nous les empor-

tâmes avec une rapidité qui ne laissa pas à l'ennemi le temps de se reconnoître. Je m'exposai beaucoup dans ce commencement; ce qui m'attira une lettre très-obligeante du ministre, à laquelle je répondis (1) : « Vous me dites que je dois me conserver, et vous « savez qu'il ne marcheroit peut-être pas quatre com- « pagnies de grenadiers si je ne me mettois à la tête. « Je veux espérer que, le trajet fait, je retrouverai « des hommes; mais jusqu'à présent je n'en ai reconnu « que dans le soldat, tant l'horreur de se dépayser « étonne tout le monde. Cependant, pour tâcher « d'encourager par des récompenses, j'ai rempli les « brevets de brigadiers que le Roi m'a envoyés des « noms de milord Clare, du marquis de Touroure, « du comte d'Aulezy, et de M. de Fourqueux, homme « sage, et de beaucoup de valeur. J'en réserve un pour « M. de Mailly, bon et brave officier; et je n'ai pas « manqué de rendre à M. de Marivault et au cheva- « lier de Denac ce que le Roi m'a ordonné de leur « dire, que Sa Majesté se souviendra d'eux quand il se « présentera quelque occasion de leur faire du bien. »

Mais j'avois beau tenter tous les moyens de ranimer la vertu guerrière, apanage ordinaire de la nation, je ne trouvois dans la plupart des officiers généraux qu'indifférence pour le succès. Ils me secondèrent assez bien à l'attaque d'Haslach, des retranchemens de Pibrak, et de plusieurs redoutes tant sur la crète des montagnes que dans les vallons; mais ils pensèrent me faire échouer devant Hornberg. Cette ville, entourée d'une bonne muraille, avec un fort château

(1) Lettres au Roi et à M. de Chamillard, depuis le 28 avril jusqu'au 8 mai. (A.)

sur une hauteur escarpée, renfermoit quatre mille hommes de troupes réglées, avec des vivres et du canon. Comme elle tenoit le milieu de la vallée, et fermoit absolument le passage, je n'avois d'autre parti à prendre que de la brusquer : je fis donc escalader la ville et le château. M'apercevant du haut de celuici, dont je conduisois l'attaque, que celle de la ville alloit mollement, j'y cours à travers les roches, je mets pied à terre, et m'avance à la tête des grenadiers. « Hé quoi! messieurs, dis-je aux officiers, il « faut donc que moi, maréchal de France et votre « général, je monte le premier, si je veux qu'on at-« taque? » Ce peu de mots remit tout dans l'ordre : soldats et officiers se pressèrent à l'envi. La ville et le château, tout fut pris en même temps. Nous n'y perdîmes qu'une cinquantaine d'hommes, et on fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il s'en trouva plusieurs de marque.

Si les ennemis eussent eu seulement l'idée de se rassembler sur les hauteurs, il y a nombre d'endroits où il ne leur auroit fallu que des pierres pour nous détruire, entre autres les deux lieues depuis Hornberg jusqu'au haut de la montagne (1). « Le chemin « est toujours dans le fond d'un précipice, où cin-« quante arbres abattus arrêteroient une armée, ou « bien il rampe le long du penchant d'une montagne « escarpée : il n'en faudroit qu'égratigner les terres, « pour qu'on ne pût plus passer qu'en faisant des « échafauds. Je ne puis m'empêcher de le dire : il « n'y a que l'opinion de l'impossible qui a rendu pos-« sible ce que nous avons fait. »

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 8 mai. (A.)

Après ces actions de vigueur, les Impériaux n'osèrent nous attendre nulle part, et nous arrivâmes bien entiers à Wollingen, le débouché des montagnes où je comptois trouver l'électeur. Il m'auroit été très-important de prendre cette ville, pour en faire une communication avec les forts où je tenois des garnisons dans les montagnes, et de là avec la France. C'est à quoi je dirigeai toujours mes vues, sans pouvoir y réussir, n'ayant jamais été maître de lever les obstacles qui s'opposèrent à mon désir. Dans cette circonstance, par exemple, je ne pus m'arrêter à Wollingen (1), parce que le pain que l'électeur nous y avoit promis manqua. Je me contentai d'y envoyer quelques boulets rouges; mais, voyant qu'on faisoit bonne contenance, je passai outre, entraîné par les vives instances de l'électeur, qui m'envoyoit courriers sur courriers, et ne me permettoit point de relâche que je ne l'eusse joint. Je dis au comte Du Bourg (2) : « Voici une précipi« tation qui vient de M. le comte de Monasterol. « Elle nous dérange; mais il ne faut pas que M. l'é« lecteur trouve le moindre retardement à ses pre« miers ordres : ainsi marchons. Et je m'approchai « de Dutlingen. »

L'armée étoit en bon état, malgré les fatigues que nous avions essuyées depuis le 28 avril jusqu'au 8 mai, onze jours de marche continuelle, dont aucun ne s'étoit passé sans combat. Se trouvant en pays ennemi, le soldat se crut en droit de piller, et j'eus d'abord de la peine à empêcher la maraude. « Pour y réussir (3),

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 8 mai. (A.) — (2) Lettre au même, du 6 mai. (A.) — (3) Lettre au Roi, du 16 mai. (A.)

« j'obligeai les colonels à faire arrêter eux-mêmes leurs
« soldats, parce qu'il arrive quelquefois que les vieux
« envoient les nouveaux marauder malgré eux, et les
« battent quand ils ne rapportent rien à la chambrée :
« de sorte que ces malheureux, tombant entre les
« mains du prevôt, sont punis, pendant que les vrais
« coupables échappent. Or, comme il est à présumer
« que les colonels connoissent leurs sujets, en les
« chargeant de cette police, qui ne leur plut pas
« beaucoup d'abord, je me flattai d'arrêter le mal dans
« sa source, et je réussis.

« Ma grande application étoit de rassurer les peu-
« ples, sans quoi nous n'aurions eu ni pain ni argent.
« Les désordres et les cruautés de la dernière entrée
« des Français dans le Wurtemberg avoient été si
« terribles, quoique monseigneur le Dauphin com-
« mandât l'armée, que les peuples, s'attendant aux
« mêmes fureurs, fuyoient à dix lieues à la ronde.
« Dieu merci, disois-je au ministre, je regagne tous
« les jours quelque chose sur le soldat ; et, bien qu'il
« ne soit pas encore aussi sage qu'il seroit à souhai-
« ter, cependant il ne brûle plus. Aussi n'oublie-
« t-on rien auprès de lui, discours, remontrances,
« exemples ; et j'espère qu'à la fin nous en viendrons
« à bout. » Il étoit bien nécessaire de regagner les
gens du pays, pour nous faire trouver de quoi sup-
pléer au peu de provisions que nous portions, et au
défaut de celles que nous avions inutilement atten-
dues de la prévoyance de l'électeur.

Ce prince, qui étoit si intéressé à la jonction, ne
fit rien pour la procurer : il se contenta de se trouver
sur la lisière de ses Etats. Je me doutai, même avant

que de le voir, qu'avec les conseillers dont il étoit environné nous ne serions pas toujours d'accord. Je savois l'empire qu'il laissoit prendre sur lui à ceux qui l'approchoient ; que c'étoit ainsi que la maison d'Autriche l'avoit toujours captivé, plus en le maîtrisant qu'en le persuadant. C'est pourquoi je jugeai à propos de demander au Roi d'abord le traité d'alliance fait avec ce prince, afin de m'y conformer ; ensuite un plan de conduite tant pour le cabinet que pour l'armée, les contributions, et d'autres objets qui pouvoient causer diversité d'avis. Ce plan étoit d'autant plus nécessaire, qu'on avoit fait entendre à Sa Majesté que j'aurois bien de la peine à me prêter aux ménagemens que ma position exigeoit. Je me permis une lettre au Roi, assez ferme, sur tous ces points. Je lui écrivois en propres termes (1) : « Je ne suis pas trop en peine « de l'impression que fera sur Votre Majesté l'opinion « que plusieurs de ses courtisans veulent avoir que « je ne me conduirai pas bien avec M. l'électeur de « Bavière. Cependant Votre Majesté me permettra de « lui dire que je ne suis pas encore bien armé contre « la malignité de ces gens-là : je ne commence qu'à « connoître leur injustice et leur noirceur. Mais ne « voudroit-elle point leur donner la mortification de « voir qu'un homme sans appui, sans cabale, uni- « quement occupé de l'envie de la bien servir, s'é- « lève malgré eux? Je ne songe au monde qu'à mor- « tifier les ennemis de Votre Majesté : qu'elle ait la « bonté de mortifier un peu les miens. » Je tâchai aussi de bien pénétrer le ministre de la nécessité de soutenir mon crédit : « L'intérêt de Sa Majesté, lui

(1) Lettre au Roi, du 8 mai. (A.)

« disois-je (1), est qu'on me croie si solidement établi « dans son esprit, que l'on n'entreprenne pas même « de donner la moindre atteinte à la confiance dont « elle daigne m'honorer. » On me fit sur tous ces articles des réponses obligeantes, flatteuses, mais générales, s'en rapportant entièrement à ma prudence; ce qui ne me mettoit pas fort à mon aise.

Je comptois ne me rendre auprès de l'électeur qu'à la tête de l'armée; mais, pour le contenter, je fus obligé de prendre les devants. « Son impatience de « me voir étoit telle (2), que quoiqu'il ne m'attendît « qu'à midi, et qu'il fît un temps horrible, il monta « à cheval à sept heures du matin, gagnant les hau- « teurs d'où il pouvoit découvrir ma marche, en- « voyant courriers sur courriers au devant moi; et « enfin, dès qu'il sut que j'approchois, il vint lui- « même au galop, et dès qu'il put m'apercevoir poussa « à toutes jambes. Je parus vouloir descendre de che- « val : il courut à moi, m'embrassant avec des larmes « de joie, et fut prêt à me jeter à terre, et à y tomber « aussi. Tous ses transports étoient violens et sin- « cères, ses expressions pleines de reconnoissance; « que j'avois sauvé sa personne, son honneur, sa « famille; enfin tout ce que le changement de la si- « tuation terrible dans laquelle il s'étoit vu, à l'état « triomphant où une armée puissante l'alloit mettre, « peut inspirer. »

Je le félicitai sur le bonheur de la jonction, et sur quelques avantages qu'il avoit eus, lui répétant ce que je lui avois écrit la veille (3) : « L'étoile heureuse de

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 8 mai. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 16 mai. (A.) — (3) Lettre à l'électeur, du 7 mai. (A.)

« Votre Altesse Electorale nous a donné des secours « miraculeux ; et où cette étoile ne nous menera-t-elle « point, après ce que vous avez fait cet hiver? Votre « armée a volé et triomphé partout. J'ai l'honneur de « vous en donner une qui meurt d'envie de combattre « sous vos ordres, et Dieu m'a accordé enfin la grâce « que je lui demandois depuis si long-temps. Votre « Altesse aura la bonté de se souvenir que je la con- « jurai il y a trois ans, à Munich, de vouloir bien se « mettre à la tête d'une armée de Français au milieu « de l'Empire. Je suis transporté d'avoir pu rendre « à Sa Majesté le service qui lui tenoit le plus à « cœur, et à Votre Altesse celui de le mettre en état « d'imposer la loi à nos ennemis.

« (1) J'ai trouvé l'armée de M. l'électeur en bataille. « J'ai été content de l'ordre, de la discipline et du « bon état des troupes. Il m'a souvent dit qu'il n'é- « toit pas comme autrefois, qu'il songeoit à ses af- « faires, et n'a rien oublié pour me persuader son « application. Le temps nous apprendra ce qu'il faut « croire de ce changement. Après avoir vu les trou- « pes, il a ordonné de me saluer par trois salves « avec son canon, et à chaque fois il a crié *vive le* « *Roi!* jetant son chapeau en l'air, et en vérité pleu- « rant de joie. Je suis obligé d'avertir Votre Majesté « qu'à table je n'ai trouvé nulle différence pour moi « d'avec tout ce qui y étoit; nulle chaise distinguée, « ni pour laver, ni gens pour me servir : c'étoit de « simples valets de pied, comme pour tout le reste. « Je dois exposer toutes choses à Votre Majesté : « c'est à elle à examiner ce qui est de sa dignité,

(1) Lettre au Roi, du 16 mai. (A).

« par rapport à celle dont il lui a plu de m'honorer,
« commandant une des plus grosses armées qu'elle
« ait jamais eues au milieu de l'Empire. J'ai vu
« M. de Saint-Géran chez le feu électeur de Bran-
« debourg : les mêmes chambellans de l'électeur,
« c'est-à-dire gens égaux en charge, servoient l'élec-
« teur et M. de Saint-Géran. Un chambellan appor-
« toit à laver à l'électeur ; un autre, de même qualité,
« apportoit à laver à M. de Saint-Géran. Une chaise
« distinguée. Je crois, sire, qu'après le caractère
« d'ambassadeur de Votre Majesté, il n'y en a pas de
« plus important que celui de maréchal de France
« qui commande ses armées, puisque, dans cette
« qualité, il ne donne la main à personne. A tout
« cela, sire, ma pensée est qu'il n'y a rien de pressé ;
« il faut songer à la guerre et aux projets. Le céré-
« monial sera réglé quand Votre Majesté le trouvera
« à propos : je dois seulement lui conter les faits. »
Le Roi ne trouva pas cet objet indigne de son attention, et m'ordonna de demander un autre traitement (1) ; mais l'importance des autres affaires fit perdre celle-ci de vue.

Avec ces détails, qui seroient minutieux s'ils ne tenoient pas à la dignité de la couronne, la même lettre (2) contenoit les petits intérêts qui partageoient la cour de Bavière, et qui influoient trop sur les grands. J'en fus instruit dans une longue conversation que j'eus avec M. de Ricous, envoyé de France auprès de l'électeur, et que je trouvai chez moi en quittant la table. Je lui parlai de l'envie extrême que me

(1) Lettre du Roi, du 3 juin. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 16 mai. (A.)

montroit l'électeur de faire marcher sur-le-champ l'armée contre le général de Styrum, qui commandoit celle des cercles : que ce seroit un faux mouvement, parce qu'il n'y avoit pas de certitude que ce général fût où on l'assuroit; et que quand même il y seroit, sur les premiers avis de notre marche il se retireroit, et que nous n'aurions que le foible avantage de le pousser plus loin : ce qu'il faudroit peut-être acheter par mettre notre cavalerie hors d'état de servir de trois mois ; que quand elle seroit outrée une fois, il ne seroit pas bien aisé de la rétablir, nos chevaux étant très-abattus de vingt-quatre camps que j'avois faits depuis le 12 avril, et plus encore des mauvaises nourritures.

« Ce n'est point du tout pour attaquer Styrum, me « dit M. de Ricous, que M. l'électeur veut que vous « marchiez ; c'est que la première contribution qu'il « a imposée est de deux cent mille écus sur le pays « où vous êtes présentement, et qu'elle ne lui sera « pas payée si vous y restez, mais à vous; et, en sui- « vant la même idée, Monasterol lui a mandé, deux « jours après que vous avez passé les montagnes, « qu'il falloit qu'il vous fît rejoindre incessamment, « parce que vous aviez demandé de grandes sommes « au pays de Wurtemberg, et que quand l'armée du « Roi sera tout-à-fait jointe, c'est à l'électeur à im- « poser et à toucher, et à vous quand elle est sé- « parée.

« Je m'en suis douté, ai-je répondu; et même j'ai « dit à M. Du Bourg que cette marche précipitée que « l'électeur désiroit venoit apparemment de Monas- « terol. Mais vous, comment le savez-vous? — C'est,

« m'a-t-il répondu, que comme il arrive souvent à
« M. l'électeur qu'en me lisant les lettres qu'il re-
« çoit, pour avoir un air de confiance, il me lit faux,
« ou ne me lit pas ce qu'il y a, je jette les yeux sur
« ce qu'il ne lit pas. Or, au bas de la première lettre
« que Monasterol lui a écrite après avoir passé les
« montagnes, j'ai vu qu'il y avoit ce que je viens de
« vous dire. Quand l'électeur m'a eu lu ce qu'il lui
« plaisoit, il a levé tout à coup les yeux, a surpris les
« miens sur sa lettre : il l'a refermée avec précipita-
« tion. Pour moi, me voyant pris sur le fait, j'ai cru
« ne devoir rien ménager, et je lui ai dit : *Hé quoi!*
« *monseigneur, c'est déjà l'envie d'empêcher que*
« *l'armée du Roi ne fasse des impositions qui vous*
« *oblige de la faire marcher, malgré l'état où*
« *vous savez qu'elle est? Au nom de Dieu, monsei-*
« *gneur, que ces petites vues n'en empêchent pas*
« *de plus grandes. Voyez auparavant M. le ma-*
« *réchal de Villars, et concertez-vous avec lui.* Il
« a été bien fâché de ce que j'avois lu, et l'a mandé
« à Monasterol. Celui-ci en a été au désespoir; il n'a
« pas pu s'empêcher de dire, à gens qui me l'ont
« rapporté, que j'étois bien hardi d'avoir lu ce qu'on
« ne me montroit pas.

« Il est bon que vous sachiez, a ajouté M. de Ri-
« cous, que l'électeur doit à Monasterol, d'argent du
« jeu, plus de sept cent mille francs; trois cent mille
« écus au général d'Arcos, autant à Bombarde; et
« qu'il n'y a pas un de ces gens qui ne compte se
« faire payer sur les contributions. »

Outre ces vues mesquines, j'ai trouvé dans l'élec-
teur une grande indécision sur les opérations mili-

taires. Le duc d'Arcos, son général, ne m'a pas caché qu'il l'avoit toujours connu tel. « Dans l'affaire des « Saxons, m'a-t-il dit, près de Passaw, j'ai attaqué « malgré lui; et dans la dernière, plus importante « encore, près de Ratisbonne, lui ayant représenté « qu'il falloit sans balancer attaquer les premières « troupes de Styrum qui paroîtroient, il m'a dit : *Mais « si on ne peut les battre, je suis perdu, moi, ma « femme, mes enfans; je n'ai plus de ressource.* « Sur cela je me suis tu. Il est rentré dans sa maison; « et moi, continuant à observer les ennemis, je ne « cessois de lui mander qu'il falloit marcher sans « perdre de temps. Il m'a envoyé chercher, et m'a « demandé ma pensée, comme si je ne la lui avois « pas déclarée. Je n'ai encore rien répondu. Enfin, « comme il me pressoit, je lui ai dit : *Mais, monsei- « gneur, vous me parlez de votre femme, de vos « enfans : que voulez-vous que je vous dise? Il « falloit y songer avant la guerre; et vous me de- « manderiez mon sentiment cent fois, que cent fois « je vous dirois que si vous n'éloignez pas Styrum, « il va se rendre maître de Ratisbonne, et vous êtes « perdu. — Faites donc ce que vous voudrez,* me « dit-il. J'engageai l'action, et je réussis. »

« Ce comte d'Arcos, ajoutois-je au Roi, a plus d'es- « prit de guerre que l'on ne dit : on lui connoît beau- « coup de courage; il a toujours conseillé la guerre. « Peut-être les trois cent mille écus que l'électeur « lui doit n'ont-ils pas nui à lui faire désirer le moyen « par lequel il pourroit s'en procurer le paiement, « c'est-à-dire la guerre. Il se conduit d'ailleurs avec « l'électeur comme sont obligés de faire ceux qui

« veulent le gouverner, c'est-à-dire avec fermeté et « roideur. C'est ce que j'avois toujours pensé, et « M. Ricous me l'a confirmé. *Tant de respects qu'il « vous plaira*, m'a-t-il dit, *mais toujours la der- « nière hauteur ; et moi, qui ne suis pas maréchal « de France, et à la tête d'une armée, je n'ai « trouvé que cette voie.* »

Mais je ne crus pas devoir le mener si durement : je m'imaginai que l'insinuation réussiroit mieux dans les circonstances, et je m'appliquai à lui faire abandonner les projets qu'on lui avoit inspirés, et à lui faire adopter les miens. On lui avoit persuadé qu'il falloit commencer par combattre le comte de Styrum, qui, à la tête des contingens de l'Empire, menaçoit d'entrer en Bavière ; et que si on le battoit, les cercles retireroient leurs troupes, et accepteroient la neutralité ; qu'enfin, libres de ce côté, nous porterions nos armes où nous voudrions.

Le Roi lui-même avoit conçu ces espérances (1). Je lui en fis voir l'illusion dans des lettres qui contenoient les raisons dont je me servis auprès de l'électeur (2). « Ce seroit, leur disois-je, une entreprise « téméraire et inutile d'attaquer le comte de Styrum. « M. le comte Du Bourg et tous les officiers géné- « raux n'ont pas balancé à me dire ce que je vois « moi-même, que l'on pourroit perdre deux cents « chevaux par jour, en ne leur donnant pas le temps « de se remettre : mais quand même cet obstacle in- « vincible ne nous arrêteroit pas, je supplie Votre « Majesté de vouloir bien considérer que le comte

(1) Lettre du Roi, du 8 juin. (A.) — (2) Lettres au Roi, du 7 et du 17 juin. (A.)

« de Styrum est derrière le Necker; qu'avant que d'y « arriver il faut passer ce qu'on appelle les *petites* « *Alpes*, qui sont de très-grandes montagnes, et « assez difficiles à traverser; que ce comte trouve, « derrière le Necker et ces montagnes, des postes où « il seroit impossible de le forcer.

« D'ailleurs Votre Majesté sait que les Etats de « Souabe sont gouvernés par des princes entièrement « dévoués à l'Empereur. Des deux directeurs, l'un « est l'évêque de Constance, entièrement dépendant, « sa capitale gardée par des troupes impériales; le « duc de Wurtemberg est un jeune étourdi que le « prince de Bade tient sous sa férule, avec le secours « d'un ministre dévoué à la cour de Vienne. Le reste « est la maison de Bade, que le chef gouverne. Le « marquis de Dourlach le père ne voudroit que le « repos et la paix; le fils est d'un esprit bien diffé- « rent. On peut regarder la Franconie à peu près de « même : les directeurs dépendent tous de l'Empe- « reur. » J'en concluois qu'il ne falloit pas se flatter qu'un échec reçu par les troupes des cercles les détermineroit à la neutralité; mais que pendant que nous serions occupés de cette expédition, que la disposition des princes rendroit inutile, nous donnerions à toutes les forces de l'Empire le temps de se rassembler sur le Danube, et que nous serions obligés de tout quitter pour revenir défendre la Bavière.

« J'ose dire à Votre Majesté, ajoutois-je, qu'il y a « une chose plus grande, et en même temps plus « sage et plus solide : c'est d'aller entre Passaw et « Lintz attaquer l'une de ces deux villes qu'on saura « la plus dégarnie; et, avant que l'Empereur ait pu

« rapprocher auprès de lui un nombre suffisant de
« troupes, nous nous présenterons devant Vienne.
« Je dois connoître cette place, par le séjour que j'y
« ai fait. Sans nulle difficulté on se loge, dès le pre-
« mier jour, sur la contre-escarpe; l'on occupe en ar-
« rivant Léopoldstadt; et si nous n'y trouvions que
« ce régiment de la parade ordinaire que j'ai vu bat-
« tre par les écoliers de Vienne, ce ne seroit peut-
« être pas un siége de huit jours. On objecte que,
« pendant que nous serons occupés du côté de
« Vienne, les troupes des cercles tomberont sur la
« Bavière. Je réponds que ce sera l'affaire du maré-
« chal de Tallard, avec l'armée qu'il a sur le Rhin,
« d'empêcher que celle des cercles ne se grossisse de
« celle du prince de Bade, et de nous faire passer
« des secours contre Styrum par le même chemin
« qui m'a conduit sur les frontières de la Bavière. »

On pouvoit encore prendre un autre parti : c'étoit d'entrer dans le Tirol et l'Autriche, où il ne se trouvoit pas huit cents hommes de troupes : pays qui n'avoit pas éprouvé de guerre depuis Charles-Quint, d'où on pouvoit se flatter de tirer de bonnes contributions, et de donner la main à nos armées d'Italie, avec lesquelles on seroit revenu dans le centre de l'Empire. Ces deux projets furent discutés avec attention, et l'électeur s'arrêta à celui qui devoit mener le plus tôt à Vienne, comme le plus propre à finir la guerre peut-être en une campagne, et nous concertâmes les moyens de l'exécuter.

Il fut résolu que j'étendrois les troupes françaises par quartiers jusqu'à Ulm, comme si je n'avois d'autre intention que de rétablir la cavalerie, qui en avoit

besoin; que l'électeur retourneroit à Munich sous prétexte de revoir sa famille, pendant que les armées se reposoient; que toutes les troupes bavaroises se cantonneroient sur le Danube, depuis Ulm jusqu'à Ratisbonne; et qu'à jour dit, vers le milieu de juin, toute l'infanterie de l'électeur, avec un détachement considérable de la mienne, s'embarqueroit sur des bateaux qu'on tiendroit prêts dans toutes les villes riveraines; qu'elle descendroit vers Passaw avec toutes les troupes que l'électeur avoit sur l'Inn, et l'équipage d'artillerie nécessaire, qui étoit dans Braunau, place fortifiée sur cette rivière. Je regardois comme infaillible que l'on prendroit Passaw en trois jours, en pareil temps Lintz, qui n'étoit pas plus fort, d'où on descendroit en vingt-quatre heures à Vienne. L'Empereur en étoit si persuadé, que j'ai su depuis qu'il avoit délibéré s'il quitteroit cette ville, et qu'il n'en fut détourné que par les conseils du prince Eugène, qui lui remontra que peut-être nous n'avions pas ce projet, et que fuir de sa capitale ce seroit nous en donner l'idée.

Les obstacles qui pouvoient traverser l'entreprise avoient été prévus. Pendant les mouvemens des troupes sur le Danube, je devois me tenir entre Dillingen et Donawerth; de ce poste, observer une armée qui se formoit sous les ordres du prince de Bade des troupes qu'il tiroit des bords du Rhin, où l'armée de Tallard l'inquiétoit peu. N'ayant ni places ni bateaux sur le Danube, ce prince ne pouvoit marcher au secours de Vienne que lentement, et toujours en front de bandière, parce que, s'il avoit séparé ses troupes pour la commodité ou la diligence de la

marche, étant maître des ponts, j'aurois pu passer le Danube, et les attaquer éloignées les unes des autres. De plus, nos soldats se trouvant transportés par bateaux, auroient été plus frais à l'arrivée; et l'Empereur en ce moment n'étoit pas en état de nous opposer grand monde, parce qu'il étoit obligé d'en tenir beaucoup en Hongrie, où la révolte du prince Ragotski étoit alors dans toute sa force, et aussi en Bohême, où il y avoit de la fermentation.

Toutes nos mesures prises, je recommandai le plus grand secret à l'électeur, et au comte d'Arcos son général, le seul qui eût connoissance du projet. Quant à moi, je n'en parlai à personne, pas même au comte Du Bourg, pour qui je n'avois guère de secrets: mais quelques jours s'étoient à peine écoulés, que j'appris qu'il étoit publié à Ulm qu'on alloit embarquer l'infanterie de France et de Bavière pour attaquer Passaw. Ce dessein une fois divulgué, le reste n'étoit pas difficile à deviner, ni d'où venoit l'indiscrétion. Il n'y avoit que peu de jours que, m'étant plaint à l'électeur d'un chiffre que je tenois de lui, et que cependant tout le monde devinoit (1), il m'avoit avoué bonnement que ce chiffre étoit connu des ennemis un peu mieux que de lui-même. Je ne fus donc pas étonné de ce que mon secret étoit devenu public : je n'en fus pas non plus découragé, et je ne m'appliquai qu'avec plus d'ardeur à tâcher de regagner par la diligence les avantages que l'indiscrétion nous faisoit perdre.

Tout étoit prêt pour l'exécution, fixée au 2 juin, lorsque, trois jours auparavant, l'électeur me manda

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 22 mai. (A.)

qu'il ne pouvoit plus marcher vers Passaw, parce qu'il étoit obligé d'aller secourir le château de Rotenberg, que le général Styrum menaçoit. Une si belle entreprise, manquée par la prétendue nécessité de secourir un château, me mit au désespoir. « Hé quoi! monseigneur, lui écrivis-je dans ma douleur (1), la perte « de deux cents hommes, de trois canons, et d'un « château qui n'est pas encore attaqué, vous fait « manquer le grand, le solide projet d'attaquer l'Autriche dépourvue de toutes ses forces, et donne à « l'Empereur le temps de se reconnoître! Votre Altesse Electorale veut-elle donc qu'il soit dit que la « première expédition d'une armée florissante que je « lui ai amenée de France soit d'aller secourir un « château, pendant qu'il dépend d'elle de faire trembler toute l'Autriche? Elle dit que le comte de « Styrum va être renforcé d'un grand nombre de « troupes, et qu'il n'est pas à propos dans cette circonstance qu'elle s'éloigne de moi. Je la conjure « de n'avoir nulle inquiétude pour tout ce que peut « faire le comte de Styrum : s'il approche trop, je le « combattrai. Je supplie donc Votre Altesse de ne « rien changer à sa résolution, et de suivre son premier projet. » J'écrivis à peu près les mêmes choses au comte d'Arcos et à M. de Ricous, et j'envoyai le comte Du Bourg pour appuyer mes lettres.

Ce fut en vain qu'il fit tous ses efforts. L'électeur étoit environné de gens gagnés par l'Empereur; ils l'intimidoient, le harceloient, ne lui montroient que des difficultés et des suites fâcheuses dans une entreprise qui pouvoit au contraire avoir l'issue la plus

(1) Lettre à l'électeur, du 30 mai. (A.)

avantageuse et la plus brillante : de sorte que tout ce que le comte Du Bourg put obtenir, ce fut de se rabattre sur l'expédition du Tirol.

Elle pouvoit avoir son utilité, et mener au même but, si on avoit été bien secondé. J'en traçai la manière et les moyens dans deux lettres au Roi, qui étoient une espèce d'effusion de cœur que ce grand prince vouloit bien me permettre (1). Après avoir marqué mon regret de ce qu'on avoit abandonné le projet de Vienne, dont je faisois encore voir les avantages en homme bien fâché de ce qu'on ne l'avoit pas laissé le maître, j'ajoutois : « Nous avons regagné « d'aller au Tirol. Votre Majesté, à cet égard, ne « me montre d'inquiétude que sur savoir si M. de « Vendôme pourra empêcher l'armée de l'Empereur « de marcher au secours de ce pays-là et de ses au- « tres Etats; et l'inquiétude de Votre Majesté sur cet « objet ne diminue pas, quoique M. de Vendôme « lui ait mandé qu'il fera l'impossible pour suivre « cette armée, et qu'il espère y réussir. Ah! sire, « ne seroit-ce pas un grand avantage de la diversion « du Tirol d'en être à l'inquiétude de savoir si on « pourra joindre les Impériaux quittant l'Italie? Ils « la quitteroient donc cette Italie qui est notre coupe- « gorge, et laisseroient Votre Majesté soulagée d'une « guerre que tout le monde a jusqu'à présent regar- « dée comme ruineuse en hommes et en argent.

« J'avoue, sire, que, dès que je saurai M. de « Vendôme maître paisible de l'Italie par la retraite « des Impériaux, je commencerai à respirer. Ce sera « toujours un rafraîchissement, en attendant que

(1) Lettres au Roi et au ministre, des 17, 21 et 30 juin. (A.)

« j'aie imaginé de quelle manière ses troupes nous « joindront. Je suis bien persuadé que le premier « mouvement de M. l'électeur vers Lintz nous auroit « procuré cet avantage. Je l'espère de sa marche en « Tirol; mais l'autre étoit plus sûr, et point du tout « téméraire ni chimérique, comme on a voulu le « faire croire.

« Car enfin, sire, j'y reviens encore, j'aurois bordé « le Danube depuis Lintz jusqu'à sa source, tirant « des contributions de l'autre côté de cette rivière « dont j'ai tous les ponts, faisant vivre vos troupes « pour rien, et nous préparant des quartiers d'hiver « tranquilles : cela, sire, sans nous commettre au ha- « sard d'une bataille; car, quoiqu'on m'accuse d'être « trop hardi, je suis ferme dans la maxime qu'il ne faut « jamais risquer de ces grandes actions où le hasard « a tant de part, à moins que la foiblesse ou la mau- « vaise situation d'un ennemi ne promette un avan- « tage presque certain.

« Jusqu'à présent, sire, je n'ai été malheureux ni « à la guerre ni dans les négociations. Si j'osois parler « du bonheur que j'ai eu depuis trente-deux ans que « je vais à la guerre, peut-être Votre Majesté auroit- « elle peine à le croire, en petites et en grandes oc- « casions. Il ne me convient pas de les citer : je dirai « seulement que, des diverses compagnies que j'ai « eues, ou de mon équipage, je n'ai pas eu six che- « vaux pris au fourrage, et jamais en désertion; « et, grâces à Dieu, jusqu'à présent j'ai toujours vu « fuir les ennemis, même quand je me suis trouvé « dans les armées de l'Empereur. Dieu me conserve, « sire, une fortune qui peut être utile au service de

« Votre Majesté, qui m'est plus chère que la vie! »

Dans cette même lettre, que j'envoyai par mon secrétaire, afin qu'il suppléât ce qui manquoit aux détails, j'expliquai les moyens que j'avois pris pour établir les hôpitaux aux dépens des villes ennemies circonvoisines, en exigeant d'elles draps, lits, linges; ce qui étoit une grande épargne pour notre caisse. J'y faisois aussi une comparaison de ce qu'il en coûtoit au Roi dans les autres armées pour les mêmes objets; ce qui devoit donner bonne idée de mon économie, comme l'emploi des contributions prouvoit mon désintéressement.

Si éloigné, si délaissé, pour ainsi dire, et si étranger à la cour, je croyois devoir toujours prévenir le Roi et ses ministres tant sur mes actions que sur mes désirs. On m'accusoit d'avidité et de présomption : « Mais, disois-je à M. de Chamillard (1), en deman-« dant une grâce éclatante à Sa Majesté, j'ai eu prin-« cipalement pour motif un désir vif de la voir mor-« tifier ses ennemis; car je nomme ainsi ceux qui « ne se déclarent les miens que parce que j'ai le bon-« heur de la servir plus heureusement qu'un autre, « et qu'une grâce aussi grande que la dignité de duc « puniroit ceux qui veulent ternir les meilleures ac-« tions, et attaquer une conduite jusqu'à présent, « j'ose le dire, aussi sage qu'heureuse.

« Je n'ai pas l'honneur d'être encore bien connu « de Sa Majesté. J'espère, de celui qu'elle m'a fait de « me mettre à la tête de ses armées, les plus sensibles « récompenses pour moi; c'est la gloire de lui rendre « de grands services. Qu'elle ne craigne jamais que

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 17 juin. (A.)

« mon intérêt particulier ait la moindre part à mes
« actions. J'ose dire que je suis né véritable et ver-
« tueux. Peut-être qu'avec certains généraux il fau-
« droit songer quelquefois : A-t-il intérêt que la
« guerre finisse? profite-t-il des plus heureuses con-
« jonctures pour accabler ce qui est ébranlé? Pour
« moi, j'irai toujours au bien avec la même ardeur,
« et suivant la droite raison, autant que je la pourrai
« connoître. Grâces à Dieu, jusqu'à présent je ne
« me suis pas trompé dans les projets, et j'espère le
« même bonheur, puisque j'aurai toujours le même
« zèle et la même ardeur, et pour vous, monsieur,
« toute la considération que mérite le plus honnête
« homme qui ait jamais été ministre. »

Je savois qu'il y avoit des murmures sourds contre ma fermeté; c'est pourquoi j'ajoutai : « Si quelqu'un
« de messieurs les officiers généraux qui servent dans
« cette armée se plaint de moi, il est d'une profonde
« dissimulation. Je n'en vois aucun qui ne me montre
« et beaucoup d'estime et beaucoup d'amitié. Mon
« caractère naturellement n'est pas bien caressant,
« mais il ne m'est jamais arrivé de dire aucune pa-
« role dure. Comme rien ne convient mieux à ceux
« qui ont l'honneur de commander qu'une politesse
« infinie, et toujours des termes qui adoucissent ce
« qu'il y a de dur dans l'obéissance, il y a aussi de
« la foiblesse à être trop occupé de plaire et de ca-
« resser. Celui qui en fait son premier soin se défie
« de son génie et de sa vertu. Les qualités les plus
« nécessaires à ceux qui commandent, c'est justice
« et fermeté : elles attirent le cœur des honnêtes
« gens, et mènent les autres par la crainte. N'ayez

« aucune inquiétude sur les manières dont je vivrai
« avec tout le monde : hors les paresseux et mé-
« chans officiers, vous verrez que l'on sera content
« de moi.

« Vous me demandez en finissant de vous dire li-
« brement ma pensée sur nos principaux officiers. Il
« y a de l'esprit, de la capacité. Je ne vous dirai rien
« d'aucun ; mais quand ils auront bien fait, je ne
« manquerai pas de vous en rendre un compte fidèle.
« Ce que je connois tous les jours dans la pratique
« des hommes, c'est que l'on ne les connoît point.
« Je suis quelquefois forcé de me rendre à cette opi-
« nion des Espagnols, laquelle j'ai toujours combat-
« tue, qui veulent que l'on dise : *Cet homme étoit*
« *brave ce jour-là*. Ce qu'il y a de bien certain, c'est
« que la vertu ferme, solide, constante, est bien
« rare. Si par hasard vous la trouvez soutenue de
« quelque génie, ne la rebutez pas, pour les défauts
« dont elle peut être accompagnée. Vous qui êtes un
« grand ministre, chargé des plus importantes affaires
« du plus beau royaume de l'univers, vous avez une
« tâche plus difficile que de régler les finances et
« l'état de la guerre : c'est d'étudier et de connoître
« les hommes qui n'approchent jamais du Roi et de
« vous qu'avec un masque sur le visage. »

Mais, quoique je songeasse à moi, comme il paroît par ces lettres, je songeois encore plus à faire réussir notre expédition du Tirol, qui commençoit d'une manière satisfaisante, et d'en tirer toute l'utilité possible. Je m'en expliquai ainsi au Roi (1) : « Si Votre
« Majesté veut me croire, j'ose me flatter qu'elle sera

(1) Lettre au Roi, du 21 juin. (A.)

« maîtresse de l'Empire dans cette année. Nous voilà « comme assurés du Tirol, et j'ose dire que j'ai « donné un bon conseil : celui d'aller au comte de « Styrum, et de là à Nuremberg, étoit certainement « dangereux. Qu'à présent Votre Majesté ait la bonté « d'ordonner (et cela sans écouter les représentations) « à M. de Vendôme d'envoyer vingt mille hommes « par le Tirol; qu'elle veuille bien suivre son projet « à l'égard de monseigneur le duc de Bourgogne, « c'est-à-dire que cette armée, composée de soixante « bataillons et quatre-vingts escadrons, ou marche « au Necker, comme Votre Majesté m'a fait l'honneur « de me le mander (pour cela il faut emporter les « retranchemens de Bihel, qui étoient mal gardés il « y a huit jours, et ne le sont peut-être pas mieux « encore); ou, si on le trouve difficile, faire le siége « de Fribourg, et marcher droit à Willingen.

« Je ne sais, sire, quels avantages Votre Majesté « ne pourroit pas attendre d'une telle résolution. « L'Allemagne est ouverte, il n'y a qu'à suivre : mais « si Votre Majesté se rend aux diverses représenta- « tions, M. le maréchal de Tallard voudra attaquer « Landau, qui ne donne qu'une place à Votre Ma- « jesté, car elle ne poussera pas ses conquêtes de « ce côté du Rhin; M. de Vendôme se flattera d'em- « porter le camp des Impériaux peut-être aussi inu- « tilement que l'année passée, et perdra encore vingt « mille hommes de maladie, et vingt-cinq millions « que coûte la solde des Espagnols et des Savoyards : « au lieu que, faisant ce que je propose, il est impos- « sible que l'Empereur ne rappelle pas son armée d'I- « talie, voyant tous ses pays héréditaires prêts à être

« envahis; et celles de Votre Majesté, sans donner « aucun combat, tiendroient depuis Huningue jus- « qu'à Vienne, ayant tous les ponts du Danube, et « les ennemis aucun. »

J'insistois aussi fortement auprès du ministre (1), et, comme il convient, plus librement qu'avec le Roi. « Au nom de Dieu, lui disois-je, faites-vous un petit « plan sur moi, et dites : Nous avons affaire à un « homme qui entend moins la cour que l'armée, et « qui mène assez heureusement la guerre : ne le lan- « ternons pas; croyons-le, puisqu'il n'a pas fait de « fautes, et qu'il est heureux dans ses conseils et dans « ses entreprises. Permettez-moi de vous citer un « petit exemple du cardinal Mazarin. On vouloit le « porter à employer un homme dont on vantoit l'es- « prit et le mérite : *J'en conviens*, disoit-il, *mais il* « *est malheureux*. A la guerre comme au jeu, pariez « pour les gens heureux. Si le Roi veut en croire mon « conseil, nous sommes maîtres de l'Empire. S'il ne le « croit pas, vous aurez Landau, et ce sera à recom- « mencer l'année prochaine. Je vous ai ouvert l'Em- « pire, suivez-moi : j'en ai présentement toutes les « forces sur les bras, je tiendrai bon, et ne me com- « mettrai pas, jusqu'à ce que je sache ce que vous « voulez faire; mais, au nom de Dieu, écrivez-moi. »

Je parlois ainsi, parce que je ne recevois des lettres que très-rarement, faute de communication. Après avoir manqué Willingen, j'envoyai plusieurs officiers, et des meilleurs, tâter à droite et à gauche plusieurs places tenant aux montagnes, dont la possession m'auroit assuré des passages du moins pour

(1) Lettres à M. de Chamillard, des 21 et 30 juin. (A.)

les courriers : mais les unes avoient été trouvées inattaquables, les autres insuffisantes pour mon objet; et les lettres que je recevois ne m'arrivant que par la Suisse, ou par des voies qui les exposoient à être interceptées, ne s'expliquoient jamais clairement. Sous prétexte de s'en rapporter uniquement à ma prudence et à mes talens, il sembloit qu'on voulût me charger de l'événement, moi qui n'avois passé les montagnes que par des ordres exprès, qui n'étois pas cause si on les laissoit refermer derrière moi, et si on m'exposoit dans un pays serré, tel que le Wurtemberg, à des armées entières qu'on laissoit revenir sur moi, pendant qu'on auroit pu les retenir sur le Rhin.

Le Roi, à la vérité, me rassuroit avec bonté sur la crainte que je marquois d'être sacrifié, et encore blâmé : « J'ai lieu d'espérer, me disoit-il (1), par les soins « que vous vous donnez et votre application conti- « nuelle, que vous réussirez heureusement dans tout « ce que vous entreprendrez. Je vous ai mandé plu- « sieurs fois qu'il ne se pouvoit rien ajouter à la sa- « tisfaction que j'ai de vos services; que les discours « que l'on tient, et dont on vous informe avec tant de « soin, ne doivent faire aucune impression sur vous; « que rien ne peut à mon égard diminuer le mérite « de ce que vous avez fait depuis l'année dernière, « et que vous devez continuer avec le même zèle. » Ces paroles certainement étoient satisfaisantes et consolantes; mais elles ne me promettoient pas positivement les secours et les diversions que je demandois : au contraire, le Roi paroissoit, dans cette même lettre, tenir toujours à l'opinion que j'aurois dû combattre

(1) Lettre du Roi, du 8 juin. (A.)

d'abord le comte de Styrum, pour tâcher d'amener les cercles à la neutralité; mais il y tenoit sans me blâmer d'en avoir suivi une autre.

Pendant que j'étois dans cette position, ni abandonné, ni sûr d'être secouru, couvrant la Bavière contre l'armée de Styrum et celle du prince de Bade, à laquelle on permettoit de revenir sur moi des bords du Rhin où je l'avois laissée, l'expédition de l'électeur contre le Tirol avançoit d'une manière brillante. « Il prit en deux heures (1), par une espèce de mi-« racle, Cowestein, ville très-forte qui est la clef du « pays, et qui auroit pu tenir long-temps. Le gou-« verneur, à l'approche des troupes, voulut faire « brûler quelques maisons qui avoisinoient la ville. « Le feu de ces maisons, poussé par un grand vent, « se communiqua à la ville, qui fut consumée en un « moment. Le feu de la ville passa au château. Un « ingénieur français, nommé Desventes, que j'avois « donné à M. l'électeur, demanda cinquante grena-« diers pour approcher d'une tour qu'on croyoit ac-« cessible, et que le grand feu empêchoit les ennemis « de défendre. Nos grenadiers grimpèrent les uns « sur les autres, ayant à leur tête, après Desventes, « le sieur Chambeau, lieutenant au régiment de « Guienne, et emportèrent la ville et le château. « *Je vais,* disoit M. l'électeur en me mandant cette « nouvelle, *expédier le reste.* » Ce reste consistoit en trois ou quatre forts qu'il prit d'emblée en marchant à Inspruck, qui se rendit sans coup férir.

Je lui écrivis, sur ces succès, d'un style que je sa-

(1) Lettre au Roi, du 21 juin; lettre du comte d'Arcos, du 16 août. (A.)

vois convenir à son goût : « Il me semble, lui disois-« je [1], qu'il y a un trésor à Inspruck : que Votre « Altesse Electorale m'en donne quelque chose, mais « de bon. Je ne veux point de curiosités, comme « quelques peaux de bêtes extraordinaires, de ces « épées qui ont coupé cinq cents têtes : je voudrois « quelques beaux rubis des anciens ducs d'Autriche ; « on dit qu'ils en étoient curieux. Par exemple, le « chevalier de Tressemanes m'apprend qu'il y a je « ne sais combien de belles statues d'argent des em-« pereurs. Je supplie très-humblement Votre Altesse « que, dans la part qu'elle voudra bien me faire du « trésor, il y ait plutôt de ces statues que quelques « gros lézards ou crocodiles. Enfin, de tout ceci, qu'il « me revienne quelque chose de bon. Par ma foi, je « suis bien aise : j'espère que M. le général Wolfrem-« dorf ne refusera pas une rasade à la santé de Votre « Altesse Electorale.

« Enfin, monseigneur, c'est à vous à faire. Que « Dieu vous bénisse ! mais ne vous exposez pas trop ; « songez qu'il faut commencer par vivre, pour jouir « du bonheur et de la gloire. Vous êtes heureux ; et « moi, qui ai l'honneur de vous servir, je ne suis pas « malheureux non plus. C'est ce que me disoit le « baron de Simeoni, et qui lui donnoit bonne idée « de nos affaires. » J'affirmois à l'électeur, comme je le croyois fermement, que le Roi avoit donné des ordres positifs au duc de Vendôme de le joindre, et au maréchal de Tallard de se rapprocher de moi. « Ainsi, lui disois-je, avant deux mois Votre Al-« tesse Electorale sera à la tête de quatre-vingt mille

1 Deux lettres à l'électeur, du 20 juin. (A.)

« hommes. Après cela, ma foi, je vous demande un « duché en Bohême, ou bien où il vous plaira. Mais « comme vous pourrez disposer des couronnes, il fau- « dra bien que votre petit serviteur ait un duché. »

Hélas! mon duché, ces couronnes, ce fut vraiment la fable du pot au lait. Les paysans du Tirol et de l'Autriche, qui sont presque tous chasseurs, revenus de leur première surprise, et aidés de quelques troupes réglées, se mirent à harceler le duc de Bavière, qui avançoit vers l'Italie au devant du duc de Vendôme. Il fut obligé de rétrograder vers Inspruck, dont la bourgeoisie s'étoit mutinée. A son exemple, celle de toutes les petites villes dont la reddition de la capitale avoit entraîné la soumission se révolta aussi. Bientôt il se trouva entouré d'ennemis, souvent coupé et arrêté dans des défilés très-dangereux, dont les habitans tenoient les hauteurs. Il fallut livrer des combats de postes fort périlleux. Dans une de ces rencontres, il eut obligation de son salut à un bataillon du régiment de Noailles que je lui avois donné. « Je ne peux, m'écrivoit-il (1), assez « me louer de la valeur de cette troupe, et du lieute- « nant colonel qui commandoit, aussi bien que du « major et de tous les autres officiers. » Il se trouva réduit à affoiblir son armée, en laissant derrière lui des troupes dans les endroits suspects, à mesure qu'il se portoit en avant : trop heureux de pouvoir se soutenir dans ces lieux difficiles, en attendant la jonction du renfort d'Italie qu'il espéroit !

Pendant que de mon côté j'attendois les secours du maréchal de Tallard, je voyois grossir l'orage au-

(1) Lettre de l'électeur, du 4 juillet. (A.)

tour de moi par la réunion de presque toutes les forces de l'Empire. J'appris, le 26 juin, que le prince de Bade, à la tête d'une armée plus forte que la mienne, et qui s'augmentoit encore tous les jours, étoit venu camper dans la plaine de Languenau. Je pris toutes mes précautions pour l'empêcher de pouvoir me dérober un passage sur le Danube. J'envoyai pour cela un corps à la hauteur d'Ulm, et des partis continuels le long de ce fleuve. J'avertis en même temps l'électeur de l'inquiétude où j'étois pour Ausbourg et Ratisbonne. De ces deux grandes villes, la dernière étoit gardée par les Bavarois, mais en petit nombre; et pour la sûreté de la première l'électeur n'avoit pris que deux conseillers, comme otages de la fidélité des habitans. Connoissant l'importance de cette place, située sur le Leck; sachant qu'elle pouvoit devenir un point d'appui pour le prince de Bade, si, passant le Danube vers sa source, il vouloit retomber sur la Bavière, je fis tous mes efforts pour engager l'électeur à y mettre au moins cinq cents hommes de pied, qui fussent maîtres d'une porte de la ville, et en état de la garder contre le dedans et le dehors. « Cette précaution suffit, lui disois-je, parce « que tant que la bourgeoisie aura à craindre que les « Français n'entrent par une porte tandis qu'elle en « livreroit une aux Impériaux, elle ne voudra pas « s'exposer à voir une bataille dans la rue des Or- « fèvres, où elle a d'immenses richesses. » Mes remontrances furent inutiles: quelques ministres de l'électeur, vendus à ceux de l'Empereur, l'empêchèrent de suivre mon conseil.

Le dernier jour de juin, le prince de Bade avança,

avec toutes ses forces, sur la petite rivière de Brentz. J'étois très-avantageusement campé, ma gauche à Lauwengen, petite ville sur le Danube, fermée de très-bonnes murailles de cinq pieds d'épaisseur, avec un double fossé ; la droite à Dillingen, autre ville plus considérable sur la même rivière, et dont les murs étoient meilleurs encore que ceux de Lauwengen. Un petit ruisseau couvroit le front de mon camp presque entier.

Les ennemis publioient qu'ils venoient m'attaquer ; et je le désirois, étant bien assuré de la bonté de mon poste. Pour leur en donner l'envie, j'occupai en leur présence un petit village qui étoit au-delà du ruisseau qui couvroit mon camp. Quoique séparé de moi par le ruisseau, il étoit flanqué à droite et à gauche par mes retranchemens ; de sorte que pour l'attaquer il falloit que les ennemis marchassent en bataille sous le feu même de ma mousqueterie. Comme ils se vantoient de me forcer de reculer, je ne fus pas fâché de leur faire cette espèce de défi.

Tandis que les ennemis tâchoient d'en imposer par des bravades, je voyois avec plaisir que nos officiers se distinguoient à l'envi par des actes d'une valeur réfléchie. J'en fis l'éloge dans mes lettres au Roi et au ministre. La Tour, lieutenant colonel de Fourqueux (1), dont j'avois déjà éprouvé la valeur dans plus d'une occasion, se signala à Donawert. Je l'avois envoyé dans cette ville pour étendre les contributions. Il y fut averti que les hussards ennemis enlevoient les bestiaux dans les villages voisins, et il sortit avec cent trente chevaux et cent cinquante

(1) Lettres à M. de Chamillard, du 10 mai et du 4 juillet. (A.)

hommes du régiment de Champagne pour les reprendre. A peine étoit-il à une demi-lieue, qu'il se trouva investi par plus de deux mille hommes. Sans se déconcerter, il se jeta dans un cimetière. A la faveur de mauvaises murailles, il soutint plusieurs attaques avec tant d'avantage, que les ennemis se retirèrent en désordre. M. de Marivault (1), à la tête de cent hommes de pied et de cinquante chevaux, battit trois cents cavaliers en plaine (2). M. de La Billarderie, outre beaucoup d'intelligence et d'intégrité dans la répartition et la levée des contributions, montroit dans cet emploi, souvent périlleux, une fermeté peu commune (3). Le chevalier de Denac, capitaine réformé à la suite du régiment de Montmorin, obtint, sur mon rapport, des louanges du Roi lui-même pour un coup de main bien ménagé.

Je ne puis mieux terminer ces témoignages rendus au mérite que par une lettre que j'écrivis à Sa Majesté (4), en lui annonçant que, selon ses ordres, j'avois donné un brevet de brigadier au prince d'Isenghien. « C'est, lui disois-je, un très-digne sujet, fort « appliqué. Je dois de plus me louer de presque tous « vos colonels : outre le courage, je vois une appli- « cation parmi les jeunes gens qui promet à Votre « Majesté de bons officiers généraux. M. le marquis de « Nangis a eu une petite vérole très-maligne, qui ne l'a « pas empêché de suivre. S'il fût mort, c'eût été une « perte; et ce sera un jour un bon officier général, « mêlant à beaucoup de courage bien de l'esprit, et

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 4 juillet. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 24 mai. (A.) — (3) Lettre au même, du 4 juin. (A.) — (4) Lettre au même, du 17 juin. (A.)

« plus de sagesse que l'on n'en trouve d'ordinaire à
« son âge. J'en dis autant de M. de Seignelay. Je crois
« aussi devoir vous nommer M. de Nettancourt, et le
« sieur de Rott, irlandais, qui a un talent singulier
« à contenir le soldat, et qui, plus que tout autre,
« contribue à soutenir la discipline. » Je me louois aussi beaucoup du comte de Santini, auquel j'avois confié Ratisbonne, gouvernement très-important (1).

Mais si je parlois ainsi au Roi et à ses ministres, il y avoit des choses que je ne disois qu'à mes amis, celles surtout qui pouvoient ne pas cadrer avec la manière de penser à la mode à la cour. On trouvoit mauvais, par exemple, qu'ayant devant moi une armée bien plus nombreuse que la mienne, je souffrisse des escarmouches qui me coûtoient toujours des hommes.
« J'ai essuyé, disois-je au comte de Marsan (2), plu-
« sieurs représentations sur cela; mais j'ai des raisons
« pour laisser quelque liberté. Premièrement, pour-
« quoi ne pas rembarrer les ennemis quand ils osent
« sortir de leur camp? Il est vrai que nos officiers les
« provoquent souvent; mais nos escarmouches sont
« toujours heureuses. Nous n'avons encore eu aucun
« officier de pris, et nous avons beaucoup des leurs.
« D'ailleurs, il n'est pas mauvais que de jeunes sub-
« alternes, qui n'ont pas encore vu l'ennemi, s'ac-
« coutument à leur tirer des coups de pistolet de
« bien près.

« Nous étions assez accoutumés aux escarmouches
« de notre jeunesse : non-seulement elles étoient
« permises aux cornettes, mais les colonels, les gé-

(1) Lettre à l'électeur, du 6 juillet. (A.) — (2) Lettre à M. le comte de Marsan, du 6 avril. (A.)

« néraux quelquefois s'en mêloient; et j'ai été témoin
« d'un grand prince qui appuya le pistolet sur le
« menton au commandant d'un escadron ennemi, et
« tourna entre le commandant et l'escadron. A pré-
« sent, quelques-uns de nos généraux devroient lire,
« après le repas, un petit chapitre des guerres de
« Gustave-Adolphe, dont les généraux, aussi bien
« que ce grand prince, étoient très-imprudens. Pour
« moi, j'ai déclaré que je prétendois être le plus
« prudent de l'armée. J'ai tâché de ne pas oublier
« entièrement ce que j'ai appris des guerres de cam-
« pagne sous M. le prince, M. de Turenne, mes-
« sieurs de Luxembourg, Schomberg et de Créqui.
« Nous pratiquions alors; et je me souviens que le
« duc d'Harcourt, Feuquières et moi disions sou-
« vent, quand nous étions quelque temps sans sor-
« tir : Nous oublierons la guerre pendant la guerre,
« si nous n'y prenons garde.

« Mais, à propos, pourquoi ne s'en sert-on pas de
« ce Feuquières? Je vous le donne pour officier gé-
« néral très-entendu, et des meilleurs. Je sais qu'il
« auroit ardemment désiré de servir, même depuis
« qu'on a fait des maréchaux de France. On dit qu'il
« est méchant : et qu'importe au Roi que l'on soit
« méchant? Vous trouverez les qualités du plus grand
« général du monde dans un homme cruel, avare,
« perfide, impie. Qu'est-ce que tout cela fait? J'ai-
« merois mieux, pour le Roi, un bon général qui
« auroit toutes ces pernicieuses qualités, qu'un fat
« que l'on trouveroit dévot, libéral, honnête, chaste,
« pieux. Il faut des hommes dans les guerres impor-
« tantes; et je vous assure que ce qui s'appelle des

« hommes sont très-rares. Vous trouverez de très-
« bonnes gens de leur personne; si on leur ordonne
« de se jeter dans le plus grand péril, ils ne balan-
« ceront pas; s'ils sont seuls, ils n'attaqueront pas
« une chaumière. Pour ôter ces sortes de craintes,
« j'ai déclaré de bouche et par écrit que, ne pouvant
« ordonner positivement à un officier général que
« je détache d'attaquer ce que je ne connois pas,
« cependant, toutes les fois qu'ils attaqueront, je
« prendrai sur moi le manque de succès. Je veux
« bien leur donner tout l'honneur de ce qui réus-
« sira, et me charger du blâme de ce qui ne réus-
« sira point. »

A l'aide des escarmouches, qui m'apprenoient ce qui se passoit, je restois tranquille dans mon camp. Le prince de Bade sortit du sien le 2 de juillet avec toute son armée. Il se présenta à la portée du canon de la mienne, et rentra après avoir resté près de trois heures en bataille. Les prisonniers et déserteurs rapportèrent qu'il avoit réellement dessein de livrer bataille, mais que, pour le faire plus sûrement, il attendoit un corps de dix mille hommes qui approchoit, sous les ordres du marquis de Bareith. Sur cet avis, quelques officiers généraux me pressèrent de mettre le Danube entre moi et une armée si formidable; mais je connoissois trop bien l'importance et la bonté de mon poste pour me déterminer à un parti si foible. Outre que, par ma position, j'occupois plusieurs villes qui me donnoient de grandes subsistances, je ne pouvois me persuader qu'il eût vraiment dessein de m'attaquer; et je fus confirmé dans l'opinion contraire quand je le vis commencer des retranchemens. J'en

conclus qu'il alloit laisser devant moi un corps d'armée pour me garder pour ainsi dire à vue, pendant qu'il chercheroit un passage sur le Haut-Danube, afin de retomber sur moi par les derrières, et me mettre entre deux feux.

C'étoit une nouvelle raison de s'assurer d'Ausbourg autrement que par les deux otages; car il étoit clair que quand le prince de Bade, après avoir passé le Haut-Danube, se trouveroit entre ce fleuve et l'Isler, il pouvoit, s'il étoit maître d'Ausbourg et s'il ne m'attaquoit pas, se jeter sur la Bavière, la ravager, et y prendre ses quartiers d'hiver. C'est pourquoi je renouvelai à plusieurs reprises mes instances auprès de l'électeur, afin qu'il retînt cette ville par un bon corps de troupes; mais ce fut toujours inutilement (1). Je lui conseillai aussi de bien fortifier les postes qu'il tenoit dans le Tirol et l'Autriche, de mener sévèrement les habitans, qui, malgré les ménagemens qu'on avoit pour eux, puisqu'on n'en exigeoit pas même de contributions, traitoient leurs prisonniers avec une cruauté atroce. S'il m'en avoit voulu croire, il auroit fait un exemple de la ville de Hall, qui s'étoit distinguée par les marques de son aversion contre les Français et les Bavarois. Enfin je l'exhortai à tenir bon dans le Tirol comme je faisois sur le Danube, afin qu'il ne pût pas nous être reproché par messieurs de Vendôme et de Tallard que nous ne les avions pas attendus, et que c'étoit nous qui avions fait manquer la jonction, dont je me flattois toujours.

Les ennemis publioient dans toutes les gazettes qu'ils me tenoient bloqué, que je n'osois sortir de

(1) Lettre à l'électeur, du 2 août. (A.)

mon camp, et qu'ils alloient m'accabler avec une armée de cinquante mille hommes, et délivrer l'Empire. J'eus occasion de leur donner un démenti public, et je ne la manquai pas. Toujours persuadé que le prince de Bade ne cherchoit qu'à se mettre au-delà du Danube, j'envoyois continuellement des partis le long de ce fleuve en le remontant, tant pour éclairer ses mouvemens que pour tâcher, si le passage s'effectuoit, qu'il se fît du moins le plus loin qu'il seroit possible, afin que j'eusse le temps de prendre mes mesures. A ces courses, qui demandoient autant d'activité que d'intelligence, j'employois ordinairement de préférence deux officiers que j'estimois beaucoup, le sieur de Legal, maréchal de camp, et le sieur Du Héron, brigadier de dragons.

« Le premier, disois-je à l'électeur en lui rendant « compte de leur principale expédition (1), est un « très-sage et vaillant officier, auquel j'ai toujours « connu beaucoup de sens, d'audace, et dans toutes « les affaires pensant noblement, et voulant se faire « du mérite et se distinguer, qualités que je cherche « dans les officiers généraux, et qui me feront tou- « jours préférer ceux en qui je les trouve à toutes les « recommandations que la naissance ou la protection « pourroient donner. Dans le conseil de guerre qui « fut tenu pour attaquer les lignes de Bihel, M. de « Legal opina conformément à la dignité de la nation « et au bien des affaires, et je l'ai toujours trouvé « capable de toutes les commissions que je lui ai « données. » M. Du Héron, élevé pour être conseiller au parlement de Rouen, s'étoit jeté dans le service

(1) Lettre à l'électeur, du 2 août. (A.)

par un goût dominant. Il y avoit montré tant d'activité, de prudence jointe à la bravoure, que je n'avois pu m'empêcher de le distinguer; ce qui avoit quelquefois causé de la jalousie, et m'avoit forcé, pour lui obtenir de France des grâces qu'il méritoit, d'employer la protection de l'électeur de Bavière, dans la crainte que ma recommandation ne fût suspecte de prévention (1).

« Avec ces deux hommes, je pouvois commander « de loin (2). J'avois été informé par mes espions que « le comte de La Tour rassembloit un corps com- « posé du régiment de Bareith, de hussards, de « quelque infanterie tirée des places frontières, du « régiment des cuirassiers, du Vieux-Hanovre et « d'Anstadt, et d'un détachement de cavalerie fourni « par le prince de Bade. Enfin c'étoit une tête d'ar- « mée d'à peu près six mille hommes, des meilleures « troupes de l'Empire. Je sus en même temps que ce « corps devoit passer le Danube au-dessus d'Ulm, à « peu près à quinze lieues de moi, et marcher droit « à l'Isler du côté d'Ausbourg, pour ouvrir le chemin « au prince de Bade. Il ne m'étoit pas possible d'em- « pêcher de si loin le passage du Danube, qui se fit « à Munderkingen; mais je mis aux trousses du comte « de La Tour le sieur de Legal, qui, avec deux mille « hommes, soutenu du sieur Du Héron, qui le sui- « voit avec neuf escadrons de dragons, s'avança jus- « qu'à Offenhausen près d'Ulm. Il m'écrivit de là, « m'expliqua la situation du camp des ennemis, et « me demanda la permission de les attaquer. Je la

(1) Lettre à l'électeur, du 30 juin. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 2 août. (A.)

« donnai, lui recommandant seulement d'observer « si le camp des ennemis n'étoit pas soutenu par le « voisinage de quelque autre corps d'armée, soit des « troupes hollandaises, que l'on disoit devoir les « joindre incessamment, soit de celles de Brande- « bourg, que je savois n'être depuis quatre jours « qu'à quatre ou cinq lieues de l'armée impériale. « Moyennant que ces obstacles ne rendissent pas son « entreprise trop difficile, je lui donnai carte blan- « che : je lui dis de se servir de la brigade de Poitou, « que j'avois fait avancer jusqu'à Goualsbourg, et des « détachemens que nous avions tant dans Ulm qu'ail- « leurs, sous les ordres du sieur de Fontboissard, « brigadier. Tout cela composoit un corps d'environ « quatre mille cinq cents hommes. »

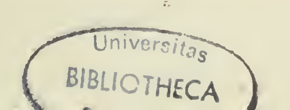
Les commandans se concertèrent si bien, que, partis le 30 juillet de différens points, ils arrivèrent ensemble à demi-lieue de l'armée ennemie, sans qu'elle s'en doutât; mais le jour les ayant surpris, les ennemis eurent le temps de se mettre en bataille, leur droite à Munderkingen, leur gauche au Danube, et devant eux un ruisseau, dont ils commencèrent à rompre le pont; mais un lieutenant colonel de cavalerie, nommé Bozot, très-vaillant homme, qui avoit la tête de tout, empêcha qu'il ne fût rompu entièrement, fit rétablir ce qui étoit défait, et chassa ceux qui le défendoient. Du Héron se mit en bataille sur la gauche du pont, L'Isle du Vigier sur la droite, et M. de Legal forma le centre avec l'infanterie, commandée par le marquis de Montgaillard, brigadier.

Les ennemis se défendirent vaillamment. Le combat fut très-rude, mais enfin la fermeté des troupes

du Roi l'emporta. Après plusieurs charges, ils furent entièrement renversés dans le Danube. Rodemack, lieutenant colonel, le passa pêle-mêle avec eux, à la tête d'un détachement du régiment de Choiseul; onze étendards et deux paires de timbales furent les trophées de la victoire. Les ennemis perdirent beaucoup d'officiers d'une naissance distinguée, entre autres le prince Maximilien d'Hanovre, frère de l'électeur depuis roi d'Angleterre, dont on ne put retrouver le corps. Nous eûmes M. d'Aubusson et deux lieutenans colonels tués. Le pauvre Du Héron, blessé d'un coup de fusil à travers le corps, ne voulut jamais se retirer : il mena deux fois son aile à la charge, et mourut dix-huit jours après de sa blessure. Sa mort et celle de plusieurs autres braves gens diminua la joie de ce succès. Il en coûta davantage aux ennemis. On ne fit sur eux que huit cents prisonniers, parce que la plus grande partie se noya dans le Danube. Le bruit qui se répandit de cet avantage fit connoître, malgré les gazetiers de Hollande, que si j'étois renfermé dans mon camp comme ils le publioient, du moins je faisois d'assez belles sorties. J'envoyai cette nouvelle au Roi par Roideau, un de mes aides de camp, homme très-sensé, qui étoit en même temps chargé d'obtenir des ordres positifs et pressans au maréchal de Tallard de marcher à Willingen, et d'ouvrir une communication.

Elle étoit devenue d'une nécessité indispensable par l'état où se trouvoit le duc de Bavière. « Il lui « est arrivé, écrivois-je au duc de Bourgogne (1), « des malheurs que l'on n'a jamais dû craindre. Les

(1) Lettres à M. le duc de Bourgogne, des 6 et 19 août. (A.)



« châteaux de Hornberg et de Rotenbourg, places
« excellentes et bien munies, sont tombées, sans se
« défendre, au pouvoir de l'ennemi. Il y avoit dans
« la première, imprenable par elle-même, trois cents
« hommes de bonnes et vieilles troupes, quarante
« pièces de canon de fonte, vingt mille sacs de fa-
« rine, et vingt mille de grains. Elle s'est rendue
« à deux mille paysans qui l'attaquoient avec deux
« arquebuses à croc : l'artillerie est médiocre pour
« un tel siége. La seconde place, aussi bonne, n'a
« pas fait plus de résistance. Je tiens les comman-
« dans pendus présentement, et la garnison décimée.
« Au moins M. l'électeur m'a promis que la punition
« égaleroit le crime. »

Mais il auroit eu bien des exécutions pareilles à ordonner, s'il avoit voulu punir tous les traîtres. Sa cour en étoit pleine, et chacun le trompoit à sa manière. Les uns demandoient grâce pour les pauvres habitans du Tirol, dont le prince auroit pu tirer plus de cinq cent mille écus de contributions, et dont il n'exigea rien; et ces courtisans compatissans recevoient en secret des sommes considérables, pour récompense des sauve-gardes qu'ils procuroient. D'autres, payés par la cour de Vienne, me blâmoient, blâmoient le conseil de France, se désoloient au moindre revers, diminuoient les succès, et élevoient dans l'ame du prince des craintes et des soupçons qui rendoient sa conduite incertaine. Il n'y avoit de sincère que sa famille; sa femme surtout, dont l'attachement à la cour impériale étoit connu, qui souffroit de voir son mari lié avec la maison de Bourbon, et qui profitoit de toutes les circonstances pour le ramener à la maison

d'Autriche : de sorte que comme les affaires commencèrent à mal tourner, je vis aussi l'électeur commencer à chanceler dans son attachement pour nous.

Comme il ne demandoit qu'un prétexte pour revenir dans ses Etats, dont il auroit voulu ne pas sortir, à la première nouvelle qu'un corps de ses troupes, commandé par le général Tattembach, avoit été battu par les Impériaux près de Scharding, il rompit son armée, en envoya une partie sur le Danube pour couvrir la Bavière, se rendit avec l'autre à Munich, et me manda que la nécessité de pourvoir à la sûreté de ses Etats, menacés de tous côtés, le forçoit de quitter le Tirol. Mais il ne faisoit pas attention qu'en revenant dans ses Etats il y attiroit la guerre, dont ils alloient être le centre sans que je pusse l'empêcher; car le prince de Bade, que j'avois toujours en présence, continuoit de marquer, par toutes les mesures qu'il prenoit, qu'il avoit vraiment dessein de pénétrer en Bavière. Il fit augmenter les fortifications du camp du général Styrum, placé devant le mien. Je sus qu'il rassembloit tous les chevaux du pays, et qu'il avoit ses ponts sur les haquets prêts à marcher. Je mandai ces circonstances à l'électeur, qui étoit à Munich. Je lui écrivis que ces mouvemens ne pouvoient regarder qu'Ausbourg, dont il falloit absolument s'assurer avant le prince de Bade ; sans quoi nous allions avoir derrière nous une grosse ville malintentionnée, qui donneroit à nos ennemis la liberté de nous enfermer entre deux armées (1).

(1) Lettres au Roi, au duc de Bavière, à M. le duc de Bourgogne, à M. de Chamillard, au maréchal de Tallard, à M. de Ricous, depuis le 27 août jusqu'au 24 septembre. (A.)

Je fus confirmé dans mon opinion par la patience du comte de Styrum. Le prince de Bade s'ébranla le 23 août, et marcha, comme je l'avois prévu, vers le haut de l'Isler, pour approcher d'Ausbourg. Je fis alors toutes les tentatives imaginables pour attirer Styrum à un combat : je sortis de mon camp, je poussai ses grand'gardes, j'avançai jusques entre ses redoutes, je fis toutes les dispositions d'une attaque. Il me regarda avec flegme et tranquillité, retira ses troupes, me laissa la plaine libre; et quand il se vit un peu serré, il mit son armée en bataille derrière ses retranchemens, qui étoient inattaquables.

Ne pouvant engager une action avec l'armée campée, je résolus de ne la pas manquer avec le prince de Bade lorsqu'il se trouveroit entre le Danube et l'Isler. « Car enfin, sire, disois-je au Roi, nous en « sommes au point d'être forcés à chercher un com-« bat. » Je lui en expliquois les raisons dans une lettre qui peignoit l'état pénible de mon ame (1) : « Pendant qu'embarrassé par deux armées, lui di-« sois-je, je cherche à me débarrasser de l'une ou de « l'autre, les ennemis, avec plusieurs corps de trou-« pes, dont l'un est entré jusqu'au milieu de la Ba-« vière, et l'autre marche vers Ratisbonne, ont obligé « M. l'électeur à retenir toutes ses troupes sous Mu-« nich, d'où j'ai cru que le service de Votre Majesté « obligeoit indispensablement de le retirer. Ce prince, « dont je crois les intentions droites, auroit peut-être « de la peine à les conserver fidèles aux intérêts de « Votre Majesté, au milieu des larmes et des cris de « sa famille et de tous ses peuples. Son état est vio-

(1) Lettre au Roi, du 30 août. (A.)

« lent, et Votre Majesté en jugera. Il voit, sire, mais
« trop tard, quelle faute capitale il a faite de ne pas
« marcher à Passaw, suivant le premier projet réglé.
« Il ne peut s'empêcher de s'apercevoir qu'il est ou
« trahi, ou du moins très-mal servi. La conduite du
« comte d'Arcos, son général dans le Tirol, a été
« misérable. La fortune lui avoit donné plus qu'on
« ne pouvoit espérer ; car je laisse à juger à Votre
« Majesté si mille hommes de pied, avec douze pièces
« de canon, pouvoient se flatter de prendre Horn-
« bach, place excellente. Il est encore plus étonnant
« que cent hommes de troupes réglées, avec deux
« cents paysans, l'aient reprise sur trois cents hommes
« des meilleures troupes de l'électeur, et qu'enfin,
« sans être menacés que par des paysans, dix-huit
« bataillons aient cru devoir quitter le Tirol, aban-
« donner Inspruck la nuit, avec un tel désordre
« que l'on n'a pas même songé à prendre des otages
« pour les contributions ; et l'électeur en est revenu
« avec des porcelaines prises dans le cabinet de l'Em-
« pereur, et un cheval de bronze. Ses généraux et
« son ministre n'en sont pas sortis de même. Dieu
« veuille les récompenser selon leur mérite! (1)

« Enfin j'ai gagné que M. l'électeur se rendra in-
« cessamment à l'armée. Nous prendrons ensemble
« un parti sur le poste de Dillingen, dans lequel on
« ne pourra peut-être pas laisser assez de troupes
« pour le soutenir, voulant marcher à M. de Bade
« avec des forces qui approchent des siennes. J'a-

(1) Je trouve dans les Mémoires manuscrits que, l'année suivante, le comte de Monasterol se voyant prêt à être recherché pour intelligence avec la maison d'Autriche, et menacé de la prison, s'empoisonna. (A.)

« voue, sire, que je ne vois pas sans une mortelle « douleur que, de la plus heureuse situation du « monde, et qui pouvoit rendre Votre Majesté maî- « tresse de l'Empire, nous soyons venus dans une « dangereuse; car, sans une bataille qui ouvre la « communication avec la France, nous ne sommes « assurés ni de pain ni d'argent. Nos Français com- « mencent à être inquiets sur le manque de com- « merce; mais je suis sûr du soldat et du cavalier, et « je réponds à l'excès de leur valeur. »

Cette disposition des troupes me rassuroit, mais il falloit la mettre en œuvre. Les momens devenoient précieux. Le prince de Bade ayant passé le Danube au-dessus d'Ulm, avançoit diligemment vers Ausbourg; j'envoyai sur son chemin le corps de M. de Legal, et le fis soutenir par le comte Du Bourg avec trente escadrons, trois brigades d'infanterie, et une d'artillerie. Je priai l'électeur et le conjurai de s'emparer d'Ausbourg pendant qu'il en étoit encore temps; de m'envoyer une partie de ses troupes pour remplacer celles que je devois laisser dans le camp de Dillingen, et de venir avec le reste se mettre à la tête de l'armée du Roi, afin d'aller ensemble à la rencontre du prince de Bade.

Il se rendit à mes instances, mais de mauvaise grâce, puisqu'il fut huit jours à se rendre de Munich à mon camp. Quand il arriva, je le priai de me laisser partir pour aller joindre le comte Du Bourg, et de me suivre au plus vite avec toute l'armée. Il consentit à ce qui me regardoit; mais, pour lui, il ne voulut partir que le lendemain : encore ne fit-il que trois lieues. Je m'approchai du comte Du Bourg avec

vingt escadrons, et toute la nuit j'envoyai divers messagers à l'électeur (Verseilles, maréchal des logis de l'armée, le colonel Oxford, et d'autres) pour le presser d'avancer, lui faisant dire qu'avec mes cinquante escadrons je répondois bien d'arrêter le prince de Bade, et de donner à l'électeur assez de temps pour le joindre et le combattre, parce qu'embarrassé d'un grand attirail de bagage, d'artillerie et de pontons, il ne pouvoit marcher que lentement.

Voici le résultat de tant de remontrances et de sollicitations, tel que je l'écrivis au Roi le 8 septembre (1). Après avoir détaillé les moyens qu'on pouvoit prendre pour rompre les mesures du prince de Bade, je disois : « M. l'électeur, par une opiniâtreté que notre « armée entière croit une perfidie, m'a empêché d'au- « torité de prendre ce parti-là, et enfin n'a marché « vers Ausbourg que si lentement, que l'ennemi y « est arrivé une journée entière avant nous. A peine « ce prince a-t-il vu l'armée ennemie occuper cette « ville, que son abattement et sa consternation ont « paru conformes au péril de ses Etats. Tout le monde « a cru sa douleur feinte, et qu'ayant été aussi vive- « ment sollicité par moi sur une entreprise indispen- « sablement nécessaire, ce prince, raccommodé se- « crètement avec l'Empereur, avoit voulu une raison « qui parût le forcer à changer de parti.

« Je ne dis pas, sire, que moi-même je n'aie eu « la même pensée ; mais enfin, voyant que l'armée « de Votre Majesté étoit perdue sans ressource s'il « vouloit se livrer aux Impériaux, et voyant qu'il « n'y avoit de parti à prendre, pour voir s'il étoit vé-

(1) Lettre au Roi, du 8 septembre. (A.)

« ritablement changé, que de tâcher de relever son
« courage par quelques grands desseins, je lui ai de-
« mandé : *Voulez-vous vous livrer à nos ennemis,*
« *ou persévérer dans le parti du Roi?* Il m'a répondu
« qu'il sacrifieroit sa vie pour me le prouver. Prenons-
« donc, lui ai-je dit, une grande résolution; mais je
« vous demande qu'elle ne soit connue de personne
« au monde.

« Vous avez trente-trois bataillons, le Roi en a
« cinquante. Vous avez quarante-cinq escadrons, le
« Roi soixante. Faisons deux armées : que l'une dé-
« fende le Leck et couvre la Bavière; que l'autre
« marche en Autriche. Des deux armées ennemies,
« l'une sera forcée de courir au secours de l'Empe-
« reur; et puisque nous avons les rivières, l'autre
« pourra être contenue par celle que vous laisserez
« sur le Leck, et qui gardera la ligne. Rien n'empê-
« chera qu'elle ne soit jointe par le secours qu'enverra
« monseigneur le duc de Bourgogne. En un mot, fai-
« sons trembler l'Empereur pour le cœur de ses Etats,
« relevons le courage abattu de vos sujets, et vous
« verrez que tout ira mieux que jamais.

« Ce prince m'a embrassé avec des larmes que je
« crois véritables, et m'a dit que c'étoit le Saint-
« Esprit qui m'inspiroit. Enfin, sire, c'est un grand
« parti, mais c'est le seul qui puisse sauver votre ar-
« mée, laquelle à présent se croit perdue sans res-
« source, du moins les officiers; mais le soldat est
« ferme. Car, sire, quel autre parti pour notre salut?
« Quand je donnerois à ce prince des troupes pour
« mettre sous Ulm, dont les ennemis ont déjà con-
« sommé les fourrages et les subsistances, je ne m'en

« trouverois pas moins entre l'armée du prince de
« Bade et celle du comte de Styrum, sans pouvoir
« avancer ni reculer qu'avec un grand péril d'être
« défait, dans plusieurs marches qu'il faut faire à
« travers un pays difficile pour s'approcher des mon-
« tagnes Noires.

« J'espère, sire, pouvoir ainsi rétablir les affaires
« et l'esprit chancelant de l'électeur; mais, après
« cela, j'ai une grâce à demander à Votre Majesté,
« c'est la permission de quitter un commandement
« qui expose ma réputation, laquelle m'est plus chère
« que la vie. Je ne saurois servir sous un prince en-
« vironné de traîtres, qui font manquer les plus sages
« et les plus grands projets; et je conjure Votre Ma-
« jesté de m'accorder cette permission, laquelle je
« préfère aux plus grandes grâces dont elle pourroit
« m'honorer. Ma santé est si altérée de ces dernières
« agitations, que mon corps ni mon esprit ne peu-
« vent plus les soutenir. Je me trouve assez de forces
« encore pour ce que j'entreprends; mais, sire, si
« Votre Majesté ne veut pas perdre un serviteur dont
« la première qualité est le zèle, qu'elle me permette
« un peu de repos, et de n'être plus exposé à la mor-
« telle douleur de me voir chargé d'une honte que je
« n'ai pas méritée. »

Je finissois cette longue lettre par une récapitulation de ma conduite, qui pouvoit servir à préserver le Roi des préventions qu'on auroit peut-être voulu lui inspirer contre mon caractère et mes projets. Quand je
« prends la liberté, disois-je, de supplier très-humble-
« ment Votre Majesté de m'accorder mon congé, ce
« n'est point du tout que je sois mal avec M. l'électeur:

« il me marque beaucoup d'amitié, et je sais qu'il a
« donné des ordres réitérés au baron Simeoni pour
« obtenir des grâces de Votre Majesté pour moi ;
« mais ce n'est point du tout celui qu'il aime et qu'il
« estime le plus dont il suit aveuglément les conseils,
« c'est de celui qui l'obsède, et le mène par opiniâ-
« treté à son but. Cela, sire, est si contraire à mon
« naturel, que, pour ma vie, je n'y tiendrois pas.
« D'ailleurs, qui est l'homme sage qui, étant soumis
« à un prince, veut prendre sur soi, dans des occa-
« sions difficiles, d'agir contre sa volonté, et s'ex-
« poser par là à répondre de tous les événemens ?

« Votre Majesté n'a pas un sujet dans ses armées
« qui ne soit plus propre que moi à commander sous
« l'électeur. Ce prince n'a jamais pu me dire d'autre
« raison, pour n'avoir pas suivi le projet concerté de
« marcher à Passaw et Lintz, si ce n'est qu'il a cru
« que M. de Bade m'accableroit. J'en ai été bien
« embarrassé de M. de Bade ! Cependant j'ai con-
« servé, avec quarante-cinq bataillons assez foibles
« et soixante-six escadrons, malgré toute sa supério-
« rité, tout le Danube depuis Ratisbonne, c'est-à-
« dire les postes suivans, Ratisbonne, Kellheim, In-
« golstadt, Donawert, Hochstedt, Dillingen, Lau-
« vengen, Lephein, Ulm, Aschein et Memmingen.
« Dès que l'ennemi a passé le Danube, il a été atta-
« qué et battu ; et je l'aurois fait même en dernier lieu,
« si M. l'électeur ne fût venu pour m'en empêcher.
« Votre Majesté saura un jour que l'Empereur étoit
« perdu si on avoit marché à Passaw (1), et il n'y a

(1) Cette prophétie s'est accomplie à Radstadt. Le prince Eugène, qui y traitoit la paix avec le maréchal de Villars, lui dit, en présence des

« que des gens gagnés par l'Empereur, ou des igno-
« rans, qui aient pu s'opposer à ce dessein. »

Mais ces regrets ne faisoient qu'ajouter au tourment que me causoit la situation périlleuse où je me trouvois. Mon cœur étoit si plein d'amertume, qu'en écrivant au Roi lui-même je ne pus m'empêcher de laisser éclater le chagrin qui me dévoroit. C'est ainsi que je commençai brusquement ma lettre du 10 septembre (1) : « Sire, quand on veut absolument prendre
« de fausses mesures, on a le malheur et la honte de
« les voir toutes manquer. M. l'électeur a abandonné
« presque aussitôt qu'approuvé le projet inspiré, di-
« soit-il, par le Saint-Esprit d'aller attaquer l'Empe-
« reur dans ses foyers. Il a voulu se rapprocher
« d'Ausbourg avec vingt-six bataillons de Votre Ma-
« jesté et douze des siens, et quarante-huit esca-
« drons : le reste étoit avec M. d'Usson dans le camp
« de Dillingen, ou dans Ulm avec M. de Blainville.
« Nous avons marché, par une plaine de cinq lieues,
« jusqu'aux portes d'Ausbourg. Ne pouvant plus pas-
« ser par cette ville, M. l'électeur m'avoit dit que son
« général Arcos seroit de l'autre côté du Leck, avec
« tous les matériaux nécessaires pour faire un pont
« de radeaux sur cette rivière. Et admirez, sire !
« nous avons trouvé que le général l'avoit abandonné
« par les ordres de l'électeur lui-même, dont je n'ai eu
« aucune connoissance ; que, toujours par les mêmes
« ordres, ce général avoit séparé ses troupes, et en-

sieurs de Saint-Fremont, Broglie, Contades et autres, que si on avoit suivi ce parti, la paix qui se traitoit en 1714 auroit été faite en 1703 bien à l'avantage de la France. (*Tiré des Mémoires manuscrits.*) (A.)

(1) Lettre au Roi, du 10 septembre. (A.)

« voyé une partie à Munich, le reste à Friberg, qui
« seront prisonniers de guerre demain si elles ne se
« retirent pas cette nuit. Ainsi nous n'avons eu dans
« cette marche que l'avantage de présenter la bataille
« au prince de Bade, lequel ayant déjà deux ponts
« sur le Leck, et fait entrer un corps de troupes en
« Bavière, n'a pas seulement laissé sortir un escadron
« de son camp pour nous reconnoître.

« L'armée de Votre Majesté est si consternée de
« toutes ces fausses démarches qu'on lui fait faire de-
« puis huit jours, qu'elle croit l'électeur dans une
« intelligence secrète avec les ennemis : et certaine-
« ment, sire, si on agissoit de concert avec eux pour
« faire réussir tous leurs desseins, l'on n'auroit pas
« une autre conduite. Plusieurs des officiers géné-
« raux de Votre Majesté m'ont prié de sonder l'élec-
« teur sur les sentimens dans lesquels il peut être :
« je l'ai fait, lui demandant même s'il seroit possible
« qu'il eût pris quelques mesures avec l'Empereur.
« Je dois dire, sire, qu'il m'a paru dans une fermeté
« entière pour les intérêts de Votre Majesté ; mais il
« n'en fait pas moins tout ce qui leur est contraire,
« et quand je l'ai conjuré de se rendre maître d'Aus-
« bourg, il m'a écrit, pour toute réponse, de n'y pas
« songer, et qu'il avoit des raisons insurmontables.
« C'est tout ce que j'en sais. Je garde l'original de sa
« lettre, comme une justification des bons conseils
« que je lui ai donnés, dont il n'a voulu suivre aucun.

« Dans cette dernière circonstance, sire, toutes mes
« mesures étoient prises pour combattre le prince de
« Bade avant qu'il se fût procuré des ponts sur le
« Leck. J'avoue que je suis outré de douleur que,

« hors l'armée de Votre Majesté, informée de ma con-
« duite et de mes projets, toute l'Europe puisse me
« croire capable des fautes puériles que nous faisons
« depuis huit jours. Ce qu'il y a de pire, c'est que
« nous sommes sans une pistole et un sac de grain
« assuré pour le mois de septembre. Je suis obligé de
« nourrir et payer le peu de troupes que M. l'élec-
« teur m'a laissées. Ses commandans de place volent
« tout pour eux, et ne trouvent rien pour leur maître.
« Ses domestiques sont les premiers à dire qu'il est
« trahi, ou qu'il s'accommode.

« Je le répète : si j'en avois été cru, le prince de
« Bade n'auroit pas gagné Ausbourg sans un combat,
« dans lequel je n'aurois pas craint la supériorité en
« nombre des ennemis ; car jamais armée n'a montré
« une si grande fermeté que celle de Votre Majesté, et
« je suis sûr de renverser tout ce qui ne sera pas cou-
« vert de rivières ou de murailles. Il est vrai que l'in-
« quiétude leur prend : le soldat et presque tous les
« officiers se croient trahis. Pour moi, je suis dans la
« plus terrible agitation que puisse ressentir un fidèle
« serviteur ; car enfin, sire, M. le prince de Bade,
« maître d'Ulm, et y laissant trois ou quatre mille
« hommes avec des milices, peut, à jour nommé,
« donner un rendez-vous à l'armée du comte de Sty-
« rum, le joindre dans le confluent de l'Isler et du
« Danube, au-dessus d'Ulm : alors je ne puis plus ai-
« der en rien le secours que monseigneur le duc de
« Bourgogne voudroit m'envoyer, et l'armée de Votre
« Majesté n'ayant plus d'argent ni de vivres que pour
« un mois, court risque d'être perdue. »

De toutes ces agitations, celle qui me travailloit le

plus étoit l'incertitude des dispositions de l'électeur, que je soupçonnois toujours d'intelligence avec les ennemis. Voici les motifs de mon opinion, tels que je les présentai au ministre (1) : « Le prince de Bade, « qui a des ponts faits sur le Leck, n'a pas envoyé « le moindre détachement en Bavière, ni fait de- « mander des contributions : je sais même qu'un lieu- « tenant colonel de hussards ayant fait quelque dés- « ordre dans un village de Bavière, le prince de « Bade l'a fait mettre en prison. Voilà une conduite « bien honnête pour des ennemis aussi irrités que « le doivent être les Impériaux contre M. l'électeur. « Il est vrai qu'il n'a demandé aussi aucune contri- « bution dans le Tirol. Ce prince passa hier la jour- « née entière en musique, à laquelle il me fit appeler « par une porte de derrière. J'avoue que lorsqu'on « le devoit croire accablé du péril de ses Etats, il « est étonnant de le voir de la meilleure humeur du « monde. Il ne parle plus de faire sortir madame « l'électrice de Munich, et l'on peut compter que « les prétendus ordres qu'il a donnés pour cela ne « sont que dissimulation.

« Il est du bien du service que Sa Majesté m'ac- « corde mon congé, puisque parmi le très-petit « nombre de talens que Dieu m'a donnés, celui de « conduire un prince comme l'électeur ne s'y trouve « pas assurément. Il n'y a pas de malheur compa- « rable à celui de commander une armée sous lui : il « est tel pour un honnête homme, que je préfére- « rois l'exil, la perte de tout mon bien, à celui de « faire une campagne comme les dix jours que je

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 13 septembre. (A.)

« viens de passer. Dieu me fasse la grâce de résister
« aux cruelles agitations que je souffre! Au nom de
« Dieu, tirez-moi de cette galère : j'y suis absolu-
« ment inutile au service du Roi, et d'ailleurs je n'y
« vivrois pas. »

Pendant que j'épiois l'occasion de me tirer avec honneur du pas difficile où je me trouvois, je reçus le 18 septembre un courrier du sieur Depery, qui me mandoit que l'armée du général Styrum avoit quitté le camp qu'elle occupoit devant celui de l'armée du Roi à Dillingen, et qu'elle marchoit vers Donawert. Déterminé, comme je l'étois, à combattre celle des deux armées ennemies qui m'en présenteroit l'occasion, j'espérai pouvoir joindre celle de Styrum avant qu'elle arrivât à Donawert (1). Je donnai d'abord ordre à toute l'aile gauche de monter à cheval, et j'allai trouver l'électeur, lui faire part de la nouvelle que je venois d'apprendre, et de ma résolution de marcher sur-le-champ à Donawert.

Il voulut entrer dans de grands raisonnemens.
« Monseigneur, lui dis-je, vous devez regarder l'oc-
« casion de combattre comme l'unique espérance de
« salut. Vous savez ce que je pense depuis la mal-
« heureuse situation où nous sommes. Si j'ai manqué
« le prince de Bade dans sa marche, ce n'est point ma
« faute : je ne manquerai pas le maréchal de Styrum.
« Je supplie Votre Altesse Electorale de faire mettre
« l'armée en marche dès qu'elle aura pris du pain,
« et de vouloir bien me suivre à Donawert. » Après ces mots, je sortis de la chambre de l'électeur, et trouvai ma cavalerie prête à marcher. Comme elle

(1) Lettre à M. le marquis d'Usson, du 18 septembre.

s'ébranloit, l'électeur étant monté à cheval courut à moi pour m'arrêter. « Non, monseigneur, lui dis-je « pour la dernière fois; je ne puis sauver l'armée du « Roi que par une bataille, et je n'en manquerai pas « l'occasion. » En même temps, comme l'électeur ne donnoit point d'ordres, je dis au marquis de Lanion de faire distribuer le pain, et de me suivre. Pour moi, avec un corps de cavalerie, je me rendis le plus diligemment que je pus à Donawert.

« (1) En partant, j'envoyai ordre au colonel La « Tour, qui y commandoit, de faire sortir un parti « de cavalerie au devant des ennemis, afin qu'en ar- « rivant dans cette ville je pusse être informé préci- « sément de l'endroit où ils auroient campé. Je trou- « vai le parti revenu avec les prisonniers qu'il avoit « faits. J'en appris qu'ils avoient laissé l'armée campée « au-dessous d'Hochstedt, leur camp s'étendant du « bord du Danube au pied des montagnes. Les lettres « de M. d'Usson, qui commandoit les troupes que j'a- « vois laissées à Dillingen, me le confirmèrent; et j'é- « crivis à Son Altesse Electorale, à deux heures après « minuit du 18, que je croyois absolument néces- « saire qu'elle suivît notre première résolution, et « s'approchât de Donawert. Pendant le 19, les avis « furent un peu incertains. La plupart cependant « confirmoient que l'armée de M. de Styrum étoit « toujours dans le même camp. On défendit de laisser « sortir personne de Donawert, de peur qu'on ne dé- « couvrît nos mouvemens; et j'allai trouver Son Al- « tesse Electorale, que je rencontrai comme elle ar-

(1) Lettres au Roi, à M. le duc de Bourgogne, et à M. de Chamillard, des 21 et 24 septembre.

« rivoit dans son quartier d'Oberndorf, à près de deux « lieues de Donawert. M. de Cheyladet, qui avoit ordre « d'observer les mouvemens des ennemis avec la ca- « valerie de M. d'Usson, m'envoya son frère me dire « que très-assurément ils étoient campés à la hauteur « de Gremingen. Sur cela, je mandai à M. d'Usson « de prendre ses mesures pour arriver à la pointe du « jour près des ennemis; que dès qu'il verroit leur « armée, il tirât trois coups de canon; que l'on feroit « la même chose de notre côté; et il fut résolu qu'on « marcheroit dès dix heures du soir, laissant tous les « bagages entre le Danube et la Wernilts.

« Son Altesse Electorale partit d'Oberndorf à minuit. « Cependant, quelque diligence que l'on pût faire, « les marches de nuit étant toujours embarrassantes, « et l'armée ayant la Wernilts et le Danube à passer « sur un seul pont, et près de quatre lieues à faire, « on n'arriva à vue des ennemis que sur les huit « heures du matin. Cependant M. d'Usson se trompa « sur le signal de trois coups de canon, parce que les « ennemis le voyant approcher, en tirèrent autant « pour rappeler leurs fourrageurs. Il crut que c'étoit « nous, passa le ruisseau d'Hochstedt, et se mit en ba- « taille devant eux, commençant même un gros feu « d'artillerie que nous n'entendions pas, parce que « le vent étoit contraire. Les ennemis, qui n'étoient « pas attaqués de notre côté, marchèrent tous à lui; « et se trouvant toute leur armée sur les bras, il « rentra dans les lignes de Dillingen. Sa cavalerie, « dans cette retraite, fit plusieurs charges heureuses. « Messieurs de Vivans, Saint-Contest, d'Aubusson, « Montmain s'y distinguèrent. Les régimens de ces

« derniers prirent quelques étendards et des timbales.
« Cependant notre armée, que commandoit Son
« Altesse Electorale, approchoit : elle se mit en ba-
« taille, la droite au pied des montagnes, la gauche
« au château de Schuening, dans lequel les ennemis
« avoient cent hommes, que l'on somma, et qui ré-
« pondirent fièrement. On les fit garder par un esca-
« dron de dragons. En approchant de l'ennemi, on
« trouva qu'il avoit quitté son camp, et qu'il s'étoit
« mis en bataille sur deux lignes bien formées der-
« rière le ruisseau de Clanthein. La plupart des tentes
« étoient tendues, et l'on aperçut d'abord que leur
« bagage commençoit à s'ébranler pour prendre le
« pied des montagnes. L'armée marcha aux ennemis,
« et poussa quinze à seize pelotons de cavalerie qui
« se retiroient à mesure que nous avancions, laissant
« toujours deux cents pas d'intervalle.
« Quand on se trouva sur le bord du ruisseau der-
« rière lequel étoient les ennemis, l'on songea à ga-
« gner le pied des montagnes pour les tourner. La
« brigade de Dauphin eut ordre de border les bois,
« et l'on passa plusieurs petits ruisseaux et marais
« très-difficiles, mais que l'ardeur de la cavalerie lui
« fit franchir promptement; M. le comte de Lanion
« commandant l'aile droite, lequel dans tout le cours
« de cette action a marqué sa valeur ordinaire. En
« approchant d'un petit village au bas des monta-
« gnes, l'on fut fort étonné d'y trouver la brigade de
« Bourbonnais du corps de M. d'Usson, laquelle n'a-
« voit pu se retirer avec le reste de ses troupes. Cette
« brigade, qui étoit fort inquiète, ne fut pas fâchée
« de nous voir arriver. L'on appuya diligemment

« la droite à ce village; la brigade de Dauphin eut « ordre de s'en approcher, et l'on attendit que l'in- « fanterie eût gagné un autre village qui étoit dans « le centre, pour marcher de front aux ennemis. Les « Irlandais l'occupèrent avec une ardeur de com- « battre qu'on ne peut assez louer, et alors on mar- « cha de tous côtés aux ennemis.

« M. de Lanion, à la tête des brigades de Con- « flans et de Bouzoles, composées des escadrons des « gardes de Son Altesse, des régimens de Royal, « Royal-Piémont, prince Charles, Livry, d'Heudi- « court et Conflans, chargea la gauche des ennemis « avec une extrême vigueur. L'on ne peut trop louer « tant ces deux brigades que leurs colonels. L'on « trouva devant soi plusieurs bataillons qui se reti- « roient avec beaucoup de fermeté; et comme le gros « de l'infanterie de Votre Majesté, qui avoit fait près « de huit lieues sans repos, n'arriva pas assez vite, « l'on ordonna aux escadrons de Dauphin et de Ba- « rentin de charger cette infanterie. Ils le firent avec « une extrême valeur. Le marquis de Kercado s'y « jeta malgré un très-gros feu, rompit deux batail- « lons, et prit un drapeau; mais comme il n'avoit pas « d'infanterie, celle des ennemis reprit sa marche.

« Dans le même temps, l'on vit divers bataillons « des ennemis qui appuyoient leur gauche à un bois « près des montagnes. M. de Lée marcha pour les « attaquer à la tête de la brigade de Dauphin, que « celle de Bourbonnais suivoit. Les ennemis firent « un assez gros feu, qui ébranla un peu nos brigades « de Dauphin et de Guienne. Les escadrons de Dau- « phin furent commandés pour soutenir cette infan-

« terie, mais elle n'en eut pas besoin; elle se rétablit
« d'elle-même, et fit de très-belles attaques, et très-
« hardies. Le régiment de La Feronnaye attaqua aussi
« les bataillons de l'arrière-garde, et rompit les der-
« niers rangs, mais le reste fit un feu prodigieux; et
« quoique notre cavalerie, que M. de Damville faisoit
« suivre et servir le plus promptement qu'il étoit pos-
« sible, leur fît diverses charges, cette infanterie fit
« plus de deux lieues et demie depuis le premier
« champ de bataille, sans être en façon du monde
« rompue. Cependant la cavalerie la côtoyoit tou-
« jours, gagnoit même les devants; et la brigade des
« Irlandais et quelques compagnies de grenadiers
« ayant joint les derniers rangs, le désordre s'y mit :
« elle fut entièrement rompue. Nos troupes en tuè-
« rent beaucoup dans les bois, où le massacre fut
« fort grand, lequel même a duré toute la nuit.

« Il est certain que les ennemis ont eu plus de cinq
« mille hommes tués sur le champ de bataille. Le
« nombre des prisonniers passe sept mille, et à tous
« momens nos partis qui sont dans les bois nous en
« amènent; et il en arrive quantité d'eux-mêmes,
« espérant plus de quartier de l'armée que de ceux
« qui les poursuivent. L'ennemi a perdu son artillerie
« entière, consistant en trente pièces de fonte, dont
« plusieurs de vingt-quatre, un pont de bateaux sur
« des chariots, qu'ils avoient dessein de jeter sur le
« Danube au-dessous d'Hochstedt, pour séparer l'ar-
« mée du corps de M. d'Usson; généralement tout
« leur bagage, quantité d'étendards, drapeaux, tim-
« bales, dont on ne sait pas encore le nombre. Jamais
« armée n'a fait un plus grand butin : mais l'on doit

« cette louange aux troupes, qu'elles ont traversé les « bagages sans qu'aucun homme ait quitté les rangs; « et hors les hussards, qui n'ont fait que piller, au- « cun cavalier ni soldat n'a eu part au butin qu'après « l'affaire entièrement consommée.

« La cavalerie de Votre Majesté y a fait tout ce que « l'on peut attendre de sa réputation si établie. Quant « à l'infanterie, commandée par messieurs de Magnac « et de Chamarante, c'est un bonheur qu'elle n'ait pu « joindre dès le commencement celle des ennemis, « qu'elle auroit bien battue; mais ce n'eût pas été sans « perte, et nous l'avons défaite plus tard, mais plus « sûrement, sans qu'il nous en ait rien coûté. M. de « Lée, qui se trouva à la tête de ces bataillons Dau- « phin ébranlés, paya dignement de sa personne, et « a été percé de cinq ou six coups. Il en reviendra, « comme je l'espère. Messieurs Durozet et de Druy, « qui menoient les secondes lignes, l'ont fait avec « tout l'ordre et la capacité que leur expérience leur « donne. Messieurs de Marivaux et Legal ont par- « faitement bien fait. Je dois nommer singulièrement « M. le marquis de Levy, commandant la cavalerie; « messieurs les marquis de Conflans, Bouzoles, Mas- « sembach, de Kercado, jeune Du Bourg, d'Heudi- « court. Enfin, sire, tout ce qui s'est trouvé à portée « d'attaquer les ennemis les a parfaitement battus. « M. le comte de Tressemanes, major général, et « M. de Beaujeu, maréchal des logis de la cavalerie, « ont très-utilement servi. J'oubliois M. de Beaufre- « mont, et M. de Listenois son frère, dont le régi- « ment a pris deux étendards (1). »

(1) Lettre au Roi, du 18 octobre. (A.)

Je finissois ma lettre par un éloge de l'électeur, qui en effet fit très-bien de sa personne; mais comme elle devoit passer sous ses yeux, je n'eus garde de mander combien j'avois été mécontent des troupes bavaroises qui se trouvoient dans l'aile gauche que je commandois. J'avois fait dire aux comtes d'Arcos et de Monasterol, qui étoient à la tête, de charger plus vivement. Ils s'approchèrent. Les ennemis tirèrent, et se replièrent. La cavalerie bavaroise tira, et se replia de même; de sorte que je me trouvai un moment sur le champ de bataille entre les deux troupes, seul avec messieurs de Tressemanes, de Barrière, de Verseilles, et mes aides de camp.

Je ne parlai pas non plus de la précipitation de M. le comte d'Usson, qui se retira trop tôt, après avoir très-bien fait dans son attaque. A la vérité, il fut trompé par la confusion des signaux; mais il auroit dû attendre, et entretenir quelque temps le combat, puisque l'officier qui commandoit à Hochstedt l'avertit que, du haut du clocher, il voyoit arriver l'armée du Roi. Cette retraite trop prompte sauva une partie de l'armée ennemie, qui se seroit trouvée entre deux feux, et empêcha que la défaite ne fût entière. Je fus obligé de faire au Roi dans la suite un récit plus fidèle (1), parce que je sus qu'on donnoit à Versailles tout l'honneur de l'action à celui dont la manœuvre peu réfléchie avoit empêché que la victoire ne fût complète. Le zèle de ses amis lui fut nuisible, parce que l'élevant trop, ils m'obligèrent de dire pour

(1) Lettre au Roi, du 21 octobre; et à M. de Chamillard, de même date. (A.)

ma justification des vérités peu agréables que j'aurois tues.

Enfin je ne nommai pas non plus un officier général de l'armée du Roi, qui, voyant la quantité de prisonniers qu'on amenoit dans les cours et les jardins du château d'Hochstedt, au nombre de plus de sept mille, me proposa de les faire passer au fil de l'épée, pour s'exempter de l'embarras de les garder et de la dépense de les nourrir : une pareille proposition me fit horreur. « Si dans l'action, lui dis-je, « j'ai ordonné qu'on ne se chargeât pas de prison-« niers, je trouverois inhumain et barbare de faire « périr par ordre du général ce qui a échappé à la « fureur du soldat. » Du nombre de ces prisonniers étoit le lieutenant général Nasmar, beaucoup de généraux, de colonels et de capitaines.

L'électeur m'embrassa sur le champ de bataille, me dit une troisième fois que je lui sauvois l'honneur et la vie, et celle de sa femme et de ses enfans. J'envoyai une partie des drapeaux et étendards à madame l'électrice, qui auroit peut-être mieux aimé voir un traité avec l'Empereur, que les trophées d'une victoire remportée sur ses troupes. En effet, tout ce qui avoit quelque crédit sur l'électeur, au loin comme auprès, l'exhortoit à entrer en négociation. Il me dit, deux jours après la bataille, que son ministre à la diète de Ratisbonne lui mandoit (1) que ceux de l'électeur de Brandebourg et du duc de Hanovre, et de plusieurs autres princes, l'avoient pressé d'entendre enfin à un accommodement; que bien que ses

(1) Lettre au Roi, du 24 septembre. (A.)

affaires fussent dans une dangereuse situation par la supériorité des forces du prince de Bade, lequel étant maître d'Ausbourg l'étoit aussi de toute la Bavière, il ne différoit de la mettre à feu et à sang que pour lui donner le temps de se reconnoître; que cependant tous les Etats de l'Empire, considérant qu'il étoit de leur intérêt d'en soutenir un membre aussi considérable, emploieroient leurs offices auprès de l'Empereur pour que, malgré les justes raisons qu'il avoit d'être fort irrité, il consentît à un accommodement.

« M. l'électeur m'a dit, ajoutois-je au Roi, qu'il « ordonnoit à son ministre de Ratisbonne de ré-« pondre conformément au changement qui vient « d'arriver dans les affaires. Votre Majesté peut être « assurée que nous n'étions pas à deux jours près de « voir l'accommodement terminé, et Dieu sait quelles « en auroient été les conditions pour l'armée de « Votre Majesté! L'électeur avoit déjà dit, et par « deux fois, à l'intendant que l'armée de Votre Ma-« jesté ne devoit avoir nulle inquiétude, et qu'il fe-« roit en sorte que l'armée et le général se retirassent « contens de lui. » Ces promesses n'étoient pas fort capables de me rassurer de la part d'un prince que je connoissois très-inconstant, bon et honnête homme à la vérité, mais foible, et peut-être capable de s'abandonner à des gens qui pourroient sacrifier notre armée à l'espérance d'obtenir dans un traité des conditions plus avantageuses pour l'électeur.

D'ailleurs il paroissoit lui-même se lasser de la guerre, et il regardoit comme importuns tous les avis qui ne tendoient pas à ses plaisirs. « Quand je le

« presse, écrivois-je au Roi (1), de faire un peu rac-
« commoder Munich, il me parle des ouvrages de son
« château de Scheleiskemb; qu'ils ont été interrom-
« pus pendant trois ou quatre jours, par la peur qui
« a pris aux ouvriers; mais que tout y est revenu.
« Quand j'insiste, et lui représente la nécessité de
« ces fortifications, il me parle de celle de profiter
« du mois d'octobre pour incruster les marbres de
« son orangerie. Il tient plus que jamais à ces baga-
« telles : mais en quoi je ne peux le blâmer, c'est
« de préférer ses Etats à la Flandre, et aux pensions
« que Votre Majesté lui offre en cas de malheur (2);
« car, dit-il, quand même je tirerois plus d'argent
« des Pays-Bas que de la Bavière, je serois réelle-
« ment moins riche, parce qu'il me faudroit em-
« ployer presque tous les revenus à payer les gar-
« nisons. Quant aux pensions, croyez-moi, mon
« cher maréchal, un prince dont on a reçu des ser-
« vices, et qui n'est plus utile, ressemble à une
« vieille maîtresse, qu'on voit avec peine et qu'on
« paie à regret. »

Le Roi, bien instruit des dispositions de l'électeur et de sa cour, ne voulut point s'obstiner à conserver un allié qui, ou n'agissoit point du tout, ou n'agissoit qu'à contre-cœur. Il m'écrivit, avant que d'avoir reçu la nouvelle de la bataille (3) : « S'il n'est pas possible
« de préserver les Etats du duc de Bavière, je lui
« mande, par la lettre que vous trouverez dans votre
« paquet, que, dans l'extrémité où il se trouve ré-
« duit, ses intérêts m'étant aussi chers que les miens,

(1) Lettre au Roi, du 17 octobre. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 21 octobre. (A.) — (3) Lettre du Roi, du 21 octobre. (A.)

« il doit travailler à faire son accommodement avec
« l'Empereur, plutôt que de perdre ses Etats; et dans
« cet accommodement procurer une entière sûreté
« pour que mon armée puisse rentrer en Alsace. Je
« mande au maréchal de Tallard de se tenir prêt à
« marcher vers Villingen, pour se rendre à jour
« nommé, aussitôt que vous lui aurez donné de vos
« nouvelles; et en les attendant, de se tenir de l'au-
« tre côté du Rhin, afin d'être plus à portée de vous
« secourir, si vous êtes forcé de prendre le parti de
« vous retirer. »

Je ne donnai pas cette lettre au prince, espérant que le gain de la bataille changeroit peut-être la face des affaires; mais ce fut une espèce de malheur que notre victoire, puisque le maréchal de Tallard en étant informé, crut que je n'avois plus besoin de lui: il s'attacha au siége de Landau, au lieu qu'il auroit établi par Villingen la communication, dont j'étois malheureusement le seul à sentir le besoin. L'électeur n'avoit d'autre désir que de se renfermer dans ses Etats avec notre armée, persuadé qu'elle suffiroit pour les garantir de toute insulte. Je lui remontrai qu'en se concentrant dans la Bavière, on seroit infailliblement assailli d'un côté par les débris de l'armée de Styrum, qui alloit incessamment être remise en état par les renforts que lui enverroient les cercles de l'Empire, de l'autre par le prince de Bade, qui ne cesseroit de nous resserrer; qu'insensiblement notre terrain se rétréciroit, et que nous nous trouverions pris comme dans des toiles. Je concluois de ces raisons que si on vouloit se mettre dans la Bavière, il falloit du moins écarter auparavant le prince de Bade

par une action. On me refusa. Je me rabattis à proposer d'étendre l'armée depuis le Danube jusqu'à Villingen, de manière que nous eussions un pied dans la Bavière et un autre dans les montagnes, afin d'avoir toujours au besoin la communication libre avec la France. A cette proposition, tout le conseil de l'électeur s'éleva contre moi, et même le sieur de Ricous. Il avoit toujours sur le cœur le refus du grade de maréchal de camp, qu'il me demanda en revenant du Tirol. Il s'y étoit à la vérité bien comporté; mais je ne crus pas devoir le faire passer par dessus d'autres officiers plus anciens, et qui le méritoient autant que lui : de sorte que, tant par pique que pour regagner les bonnes grâces de l'électeur, qu'il avoit perdues en s'opposant aux avis des mauvais conseillers qui l'entouroient, il ne montroit plus depuis quelque temps qu'une complaisance aveugle à ses volontés. « Je le fis « venir en présence de messieurs de Lanion (1), Du « Bourg, Du Rozet et de Dury, lieutenans généraux, et « lui dis qu'il s'éloignoit du service de Votre Majesté « de soutenir toujours des partis opposés aux miens, « et surtout celui de vouloir faire entrer l'armée de « Votre Majesté en Bavière. Il me dit devant ces « messieurs que je voulois abandonner l'électeur, et « me retirer aux montagnes Noires. Je dis mon al- « phabet, pour ne me pas laisser aller à la colère « qu'un tel discours pouvoit me causer, et je lui dis « qu'il imposoit, avançant un discours contre la vé- « rité; et ces messieurs indignés lui ont dit qu'il « n'avoit jamais été question que de ne pas aban- « donner la communication d'Ulm, et au plus d'en-

(1) Lettre au Roi, du premier octobre. (A.)

« voyer un corps pour faciliter le débouché des mon-
« tagnes. »

Pendant cette indécision nous restions oisifs; l'ennemi se renforçoit, et notre armée souffroit. Je ne cessois de demander au Roi des ordres précis sur le parti qu'il faudroit prendre; « après quoi, lui disois-
« je (1), Votre Majesté sera satisfaite de ma fermeté
« à les suivre, quelque périlleux qu'ils puissent être.
« Elle peut compter que le soldat français ne trou-
« vera rien de difficile pour le combat; mais je ne
« puis répondre qu'il méprise autant la peine, la mi-
« sère et le manque de pain, que l'ennemi. L'officier
« d'ailleurs qui ne tire aucun secours de chez lui est
« déjà réduit à de dures extrémités, surtout le sub-
« alterne, bien que je l'assiste autant que je puis. »
Je me désespérois de voir une armée, composée de si braves gens, après une bataille gagnée, se fondre dans l'inaction. A la veille de l'hiver, je ne me voyois point de quartiers assurés : j'étois dans des transes mortelles, tant de la crainte de ne point recevoir de lettres du Roi, que de l'inquiétude de ce qu'elles contiendroient. « Si Votre Majesté, lui écrivois-je (2),
« m'ordonne de m'enfermer en Bavière, et si elle
« veut voir périr son armée, je me ferai tuer à la
« première rencontre, plutôt que de voir vivant un
« tel malheur. » Aussi n'envoyai-je pas une lettre qui ne réitérât la demande de mon congé.

En l'attendant, je m'armai de fermeté, pour ne pas me laisser entraîner par lassitude ou par impatience aux mauvais projets de l'électeur et de ses conseillers. Je lui avois déjà résisté efficacement, lorsqu'après la

(1) Lettre au Roi, du premier octobre. (A.) — (2) *Ibid.* (A.)

bataille il me pressa d'entreprendre le siége d'Ausbourg. « Et comment, lui dis-je (1), prendre une ville « sous laquelle il y a une armée retranchée de plus « de vingt mille hommes ? et commencer ce siége à « l'entrée de l'hiver, c'est vouloir faire périr tout ce « qu'on vous enverroit de troupes. Une ville dans « laquelle il y a plus d'artillerie et de poudre que « nous n'en pouvons rassembler, une circonvallation « dans des lieux épuisés de fourrage à tel point que « nous serions obligés de nous en éloigner dans « cinq ou six jours, permettent-elles de concevoir « un pareil dessein ? Je le conjurai d'y renoncer, et « il se laissa fléchir ; mais il n'adopta pas le projet « que je lui proposai de faire de Munich la tête de « ses quartiers d'hiver ; couvert de cette grosse ville « et de la rivière d'Isler, pousser ses troupes par « Braunau vers l'Autriche, s'emparer de Passaw s'il « étoit possible, et obliger les ennemis de partager « leurs forces, pendant que l'armée de Votre Majesté « donneroit de la jalousie à tout le Wurtemberg, et « obligeroit les troupes de Souabe à aller garder « leurs propres Etats. Loin d'entrer dans mes vues, « il me pressa, peut-être pour la centième fois, de « m'enfermer dans la Bavière. »

Je demeurai ferme à n'y pas consentir. Au contraire, jugeant qu'il étoit d'une extrême nécessité de me mettre à portée de Villingen si le maréchal de Tallard en approchoit, je résolus de marcher à Memmingen, tant pour faciliter mon projet favori de la jonction, que pour empêcher les débris de l'armée de Styrum de revenir vers l'Isler, pour s'unir au

(1) Lettre au Roi, du 3 octobre, dans les Mémoires. (A).

prince de Bade (1). Après avoir plusieurs fois représenté à l'électeur la nécessité de prendre ce poste, et toujours inutilement, je me déterminai à faire de moi-même ce qu'exigeoit la raison de guerre. J'allai chez lui à l'heure de l'ordre, et commençai par lui dire : « Est-il possible, monseigneur, que tout ce « que j'ai eu l'honneur de représenter à Votre Altesse « Electorale ne lui fasse aucune impression, et que « je sois assez malheureux pour ne pouvoir lui per- « suader les seuls bons partis qui puissent nous rendre « maîtres de la guerre? » Il me répondit froidement qu'il croyoit son dessein de s'enfermer dans la Bavière plus raisonnable que le mien. « Je dois donc, répli- « quai-je vivement, déclarer le mien à Votre Altesse : « c'est que l'armée du Roi marchera demain matin « à Memmingen. » A cette parole, le rouge lui monta au visage; il jeta de dépit sur la table son chapeau et sa perruque. « J'ai commandé, dit-il, l'armée de l'Em- « pereur avec le duc de Lorraine, assez grand géné- « ral, et jamais il ne m'a traité ainsi. — Feu M. de « Lorraine, lui répondis-je, étoit un grand prince et « un grand général; mais moi je réponds au Roi de « son armée, et je ne l'exposerai pas à périr par les « mauvais conseils qu'on s'obstine à suivre. » Là-dessus je sortis de la chambre.

Deux heures après, il m'envoya prier de venir chez lui, et chargea de cette commission le comte Sangfré, un de ses lieutenans généraux, brave homme, et fidèle à son maître, quoique marié richement dans les Etats de l'Empereur. « Votre Altesse, lui dis-je en entrant, « a-t-elle quelques ordres à me donner? — C'est

(1) Ce récit est tiré des Mémoires manuscrits. (A.)

« vous, répondit-il, qui me les donnez, et c'est à « moi de les suivre. » Le voyant à peu près subjugué, je lui exposai mes raisons avec tranquillité et respect, accompagnant mes remontrances d'expressions flatteuses sur sa science militaire et sa valeur, qui le rendoient capable de tout quand rien ne l'empêchoit d'en suivre les impressions. « Hé bien, me dit-il, je « marcherai avec vous, puisque vous le voulez, et « j'irai où il vous plaira. — Votre Altesse Electorale, « lui répondis-je, verra dans cette occasion, comme « dans plusieurs autres, que je prends le seul bon « parti. »

En effet, l'armée du Roi n'avoit pas fait deux marches sur Memmingen, que le prince de Bade abandonna les environs d'Ausbourg pour gagner le haut du Leck, et assurer s'il pouvoit les débris de Styrum qu'il attendoit. Je fis attaquer plusieurs postes que les ennemis avoient sur l'Isler, et je pris deux bataillons des troupes de Styrum dans la ville de Kempten.

L'électeur, ravi de ces heureux succès, en parloit au comte Du Bourg et au marquis de Druy, sans savoir que j'étois derrière lui. « Il faut bien remercier « Dieu, leur disoit-il, du bon parti que nous avons « pris, et sans lequel nous étions perdus. — Sans « doute, lui dis-je en me montrant, sans doute, « monseigneur, il faut toujours rendre grâces à Dieu, « la première cause de nos bonheurs; mais ne ferez- « vous jamais aucune réflexion favorable sur les causes « secondes? Vous me faites périr de tristesse; jamais « je ne puis prendre un bon parti que par force, té- « moin la bataille d'Hochstedt et celui-ci. Comme les

« plus sages dans la guerre ont encore besoin de for-
« tune, le général d'armée qui a un supérieur s'ex-
« pose trop quand il est obligé de combattre et les
« sentimens du supérieur et l'ennemi. Votre Altesse
« Electorale devroit un peu mieux me connoître, et
« se souvenir de ce qu'elle a eu la bonté de me dire
« après mon entrée dans l'Empire, et sur le champ
« de bataille d'Hochstedt. »

Pendant ce mélange de trouble et de calme, occasioné par les contradictions et les succès, je suivois toujours mon projet de retraite, et j'insistois sur mon congé. Il arriva enfin ce congé si désiré, signé du 14 octobre, mais précédé de lettres auxquelles je fus très-sensible. « Je voudrois l'être moins, écrivois-je
« au ministre (1); mais avez-vous pu croire que je ne
« serois pas outré de douleur que dans la première
« lettre dont Sa Majesté daigne m'honorer après la
« bataille, sans qu'il paroisse la moindre attention
« sur un tel service, elle ne soit occupée que de ce
« qu'on lui écrit faussement de ma conduite avec
« M. l'électeur et ses généraux? Je vous avoue, mon-
« sieur, que je sens vivement un tel malheur, étant
« aussi occupé que je le suis de la gloire de plaire au
« Roi. Peut-être n'est-il jamais arrivé qu'à moi que la
« première lettre que reçoive un homme qui vient de
« gagner une grande bataille donnée malgré l'électeur
« et son petit ministre, le général qui sauve l'électeur
« et l'armée pour la quatrième fois ne reçoive aucune
« marque de la satisfaction que l'on a de sa conduite. »
Je m'en plaignis vivement à madame de Maintenon (2)

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 21 octobre. (A.) — (2) Lettre à madame de Maintenon, du 21 octobre. (A.)

et au Roi lui-même (1), auquel je ne dissimulai point que mon plus grand chagrin étoit de ce qu'il ajoutoit trop de foi aux jaloux de mes succès et aux détracteurs de ma conduite.

« Je n'écris point ces lignes, sire, lui disois-je, « sans avoir les larmes aux yeux; et je connois trop « la grande bonté de Votre Majesté pour n'être pas « persuadé qu'elle est sensible à ma juste douleur, « laquelle certainement ne rétablira pas ma santé. Je « n'y aurois pas de regret, et même à ma vie, si la « perte en pouvoit être utile à votre gloire et à votre « service; mais je souffre assurément, et depuis long-« temps, plus que je ne puis dire, car cette vivacité « que Votre Majesté a quelquefois désapprouvée, et « qui l'a pourtant heureusement servie, me coûte « cher. Heureux, sire, heureux les indolens! »

Au milieu de mes peines, j'eus du moins la consolation de voir que le Roi choisit pour commander l'armée que je laissois, non quelqu'un des officiers généraux qui avoient cabalé contre moi, mais celui précisément que j'avois indiqué en demandant ma retraite (2); d'ailleurs la lettre du Roi qui me l'accordoit étoit écrite de manière à me contenter. Il me disoit (3) : « Après avoir pesé toutes vos raisons, j'ai pris « le parti de vous accorder la permission que vous « me demandez de revenir en France, et d'envoyer « le comte de Marsin auprès de l'électeur. Vous lui « connoissez les talens propres à gouverner une cour « difficile : vous en voyez la nécessité. Vous m'assu-

(1) Lettres au Roi, des 12 et 21 octobre. (A.) — (2) Lettre du Roi, du 3 octobre, qui se trouve dans les Mémoires manuscrits. (A.) — (3) Lettre du Roi, du 14 octobre. (A.)

« rez que vous ne pouvez plus y demeurer. La con-
« joncture est si délicate, et les conséquences du re-
« tardement sont si grandes, que j'ai jugé plus con-
« venable à mes intérêts de vous employer ailleurs,
« que de vous laisser dans une situation à ne pouvoir
« me rendre tous les services que vous pourriez faire,
« si vous n'aviez pas à combattre la mauvaise volonté
« des uns et le peu de capacité des autres. Prenez
« donc vos mesures pour passer le plus promptement
« et le plus sûrement que vous pourrez à Schaffhouse,
« où vous trouverez le comte de Marsin le 9 ou 10 du
« mois prochain; et prenez telle escorte que vous ju-
« gerez nécessaire. Je me réserve, lorsque vous serez
« de moi à vous, de vous faire connoître toute la sa-
« tisfaction que j'ai des services importans que vous
« m'avez rendus. »

J'étois donc sûr que le Roi, de lui à moi, étoit content; et s'il ne me témoignoit pas publiquement sa satisfaction, j'avois droit de présumer que c'étoit par des ménagemens auxquels les princes les plus absolus sont quelquefois forcés de s'assujétir comme les autres. Dans cette persuasion, je crus devoir, avant que de quitter, tâcher de rendre au Roi un dernier service qui le mettroit en liberté d'avouer les premiers.

Campé à Memmingen (1), après avoir pris Kempten et plusieurs postes sur l'Isler, je tenois le prince de Bade dans une situation assez embarrassante. Les débris de l'armée de Styrum, fortifiés par divers secours tirés du Rhin, restoient sur le Haut-Danube sans oser approcher. Le prince de Bade étoit avec son armée

(1) Ce récit est tiré des Mémoires manuscrits.

auprès de Reichelrod, couvert d'un ruisseau, comptant toujours que l'électeur reviendroit sur le Leck, et le craignant, parce que son armée, privée de ses renforts, n'étoit plus comparable à la nôtre. Le voyant dans cette position, si j'avois marché avec diligence, je pouvois le forcer à une action, ou à une retraite désavantageuse. J'allai donc trouver l'électeur, et lui dis : « Le prince de Bade, informé de tout ce qui se « passe chez vous, a marché pour réunir toutes ses « forces. Il sait le malheur que j'ai de vous déplaire, « que je veux m'en retourner; et j'ose, sans vani« té, assurer Votre Altesse qu'il en a grande envie. « Voulez-vous me donner une marque de confiance « qui vous sera pour le moins aussi utile que tout ce « que j'ai fait jusqu'à présent pour votre service? « Marchons cette nuit au prince de Bade : nous le « détruirons à coup sûr, ou nous le forcerons de « se retirer dans le Tirol, ou chez les Suisses. Nos « forces sont unies, l'armée du Roi désire une ac« tion, et voici la plus éclatante qui ait jamais été « entreprise. Au nom de Dieu, faites-moi la grâce de « me croire. » Mes prières furent inutiles : l'électeur refusa opiniâtrément, et je finis par lui dire : « Hé « bien! je prends congé de Votre Altesse Electorale, « car j'ai mon congé dans ma poche. » Il marqua une grande surprise, et assura qu'il ne consentiroit jamais que je me retirasse. Sans disputer, je me contentai de lui dire : « Je viendrai demain saluer Votre « Altesse à la pointe du jour, et lui dire adieu. » Toute la nuit se passa en voyages du comte de Sangfré pour tâcher de me retenir. Il y employa tous ses efforts, et jusques aux larmes, aussi bien que plu-

sieurs officiers généraux. L'électeur me fit dire qu'il ne me donneroit pas d'escorte. Je répondis que j'en prendrois d'autorité, puisque l'armée étoit à mes ordres; et en effet j'en commandai une de deux mille chevaux, et j'allai dès la pointe du jour chez l'électeur, selon ma promesse.

Il n'oublia rien pour me faire changer de résolution; mais je demeurai ferme dans celle que j'avois prise ou d'aller attaquer le prince de Bade, ou de me retirer. Il persista aussi dans celle de ne point risquer d'action; ainsi il fallut se séparer. En prenant congé, je lui dis : « Je souhaite que Votre Altesse « Electorale se trouve, après mon départ, dans des « situations aussi heureuses que celles où je la laisse. « J'ose vous dire que vous êtes environné de gens « qui vous vendent à l'Empereur. Vous avez pu mar« cher à Vienne, et donner la loi à l'Empire : ils vous « en ont empêché. Vous êtes encore maître du Da« nube : prenez Passaw, fortifiez vos villes, surtout « Sternberg, ce fort sur Donawert, dont le grand « Gustave nous a appris l'importance. Voilà, monsei« gneur, les conseils que je dois au zèle que j'ai pour « le service du Roi et le vôtre, et au caractère de « vérité et de probité que Dieu me fera la grâce de « conserver toute ma vie. » Le prince m'embrassa affectueusement, et honora mon départ de quelques larmes. En retournant au camp, je trouvai les soldats et les officiers en pleurs hors de leurs tentes, entre autres milord Clare et le comte de Nettancourt, dont les marques de douleur étoient violentes. Je ne pus à mon tour m'empêcher de m'attendrir sur le sort de

tant de braves gens, que je laissois exposés à des périls qui me paroissoient inévitables. J'arrivai sans accident à Schaffhouse le 19 novembre. J'y trouvai le comte de Marsin, auquel je remis l'escorte. Je l'instruisis de ce qui étoit le plus pressé, et je lui laissai d'Hauteval, mon premier secrétaire, pour le mettre au fait des choses courantes qu'il lui étoit important de savoir.

Je trouvai aussi à Schaffhouse un courrier du cabinet, chargé d'une dépêche du Roi, qui me proposoit le commandement de l'armée d'Italie, opposée à celle du feld-maréchal comte de Guido de Staremberg. Le duc de Vendôme en commandoit une autre, composée en partie des troupes du duc de Savoie. Ce prince étoit soupçonné par la cour de France d'une intelligence cachée avec l'Empereur, et j'en eus indice par un hasard assez singulier, qui prouve qu'en fait de secret un ministre doit se défier de tout ce qui l'environne. Je fis part au Roi de ma découverte par celui même qui l'avoit faite : c'étoit un courrier que le comte de Kaunitz avoit congédié de son service parce qu'il étoit Français. En entrant auprès de moi, il me fit ce récit (1) : « Le comte de Staremberg « a une petite fille de dix à douze ans, très-éveillée, « qui va souvent chez le comte de Kaunitz son grand- « père, qui l'aime beaucoup. Se trouvant un jour « dans sa chambre, et faisant semblant de badiner, « elle écoutoit le comte de Kaunitz, qui entretenoit « M. d'Aursberg. La petite fille a dit, à l'homme qui « porte ma dépêche à Votre Majesté, avoir entendu

(1) Lettre au Roi, du 12 octobre. (A.)

« le comte de Kaunitz dire à M. d'Aursberg : *Dé-*
« *guisez-vous tant que vous pourrez, et ne soyez*
« *que peu de jours à Turin.* »

Il paroît par là qu'il y avoit une relation entre le duc et l'Empereur, ou du moins qu'on vouloit l'établir. M. Phelipeaux, ambassadeur de France en Savoie, étoit persuadé que le premier tort venoit de Versailles. Il me découvrit un jour, en présence de M. le chancelier de Pontchartrain son parent, la marche de toute cette mésintelligence, qui vint d'une offre faite mal à propos. Il s'agissoit de s'assurer l'alliance de ce prince, et la France et l'Espagne ne crurent pas trop l'acheter en proposant de lui céder le Milanais pour la Savoie. Il accepta de grand cœur, et se contenta de dire : « Vous me donnerez bien « Final; car encore faut-il que je puisse voir la mer. » Phelipeaux répondit qu'il n'en étoit point parlé dans ses instructions. Cette affaire ainsi entamée, on ne sait par quelle fatalité le Roi changea de sentimens. Le ministre dépêcha un courrier, qu'on supposa apparemment devoir atteindre le premier, pour retirer la proposition; mais elle étoit faite de la veille.

Le duc de Savoie, informé que l'ambassadeur avoit reçu un second courrier, et voyant qu'il ne se pressoit pas de renouer la conversation entamée sur le Milanais, eut quelques inquiétudes, surtout remarquant que l'ambassadeur s'abstenoit de venir à la cour comme à son ordinaire. Il n'y parut que le troisième jour, et au premier abord le duc lui dit : « Reprenons « la conversation; vous avez bien vu que j'ai été « content de la première proposition. » Phelipeaux répondit avec un air gourmé, qui lui étoit assez na-

turel : « Votre Altesse Royale ne l'a pas approuvée, « puisqu'elle a demandé le marquisat de Final. — Il « est vrai, je vous l'ai demandé, répondit le prince; « mais je n'ai pas dit que je n'écouterois rien sans cet « article. Reprenons la matière. — Qui demande plus, « répliqua Phelipeaux, n'accepte pas le moins. — « Monsieur, reprit le duc de Savoie, vous avez reçu « un courrier avant-hier. Vous n'êtes pas venu ici « depuis trois jours : y a-t-il du changement ? » Phelipeaux parut embarrassé. Le duc lui dit : « Les bonnes « volontés ne sont pas longues chez vous, » et se tut. Depuis ce temps les défiances augmentèrent, et elles allèrent au point que l'on arrêta les troupes de Savoie qui servoient dans l'armée du Roi en Italie, et les autres qu'il avoit en France. Le duc de Vendôme le traita en ennemi, et marcha contre ses Etats.

Ce fut dans ces circonstances que le Roi me proposa le commandement de l'autre armée. Les peines que j'avois eues en Bavière sous un prince auquel il falloit déférer furent pour moi un avertissement de ne me pas exposer aux mêmes embarras avec un collègue plus ancien que moi, et qui avoit en chef la direction de cette guerre. C'est pourquoi je suppliai Sa Majesté de me dispenser d'accepter ce commandement, ce qu'il m'accorda; et je pris à petites journées le chemin de la cour, où j'arrivai à la fin de décembre.

Les courtisans étoient bien empressés de voir si le mécontentement qu'ils supposoient qu'on avoit eu de ma mésintelligence avec l'électeur prévaudroit sur mes services, et plusieurs le désiroient. Mais le Roi trompa leur attente; il me marqua beaucoup de bonté.

Quoiqu'il n'y eût pas de logement destiné pour moi à Marly, où étoit la cour quand je me présentai, il m'en fit marquer un : et comme, depuis cinq ou six ans que je n'y avois été, il s'y étoit fait beaucoup d'embellissemens, le Roi eut la complaisance de me les montrer lui-même, et de faire jouer les eaux pour moi. Il m'entretint avec une confiance qui dut mortifier les jaloux. « Sa Majesté me parla (1) d'un « officier qui, dans le dessein de se donner les hon-« neurs de la victoire d'Hochstedt, lui avoit dépêché « un courrier avant le mien pour lui en annoncer la « nouvelle. Je le jugeai indigne de ma colère, et ré-« pondis seulement à Sa Majesté que l'on pouvoit lui « pardonner d'avoir manqué à son général, puisque « le bonheur d'être le premier à annoncer une bonne « nouvelle tourne quelquefois la tête ; mais que cette « action, qui pouvoit être blâmée, étoit cependant « une des plus raisonnables qu'il eût faites. M. de « Chamillard ne me dit rien sur ce qui s'étoit passé : « je ne lui en parlai pas non plus. C'étoit lui qui « avoit fait les fautes, et les ministres ne les avouent « jamais. Le Roi trouva bon que j'allasse me reposer « dans mes terres, et y rétablir ma santé. »

[1704] Les commandemens se distribuoient pour la campagne de 1704, sans qu'il parût être question de moi. Le maréchal de Villeroy étoit destiné pour la Flandre, M. de Vendôme pour l'Italie, le maréchal de Tallard pour le Rhin. « Quand vous vous repose-« riez après deux aussi belles campagnes, me dit le « maréchal de Villeroy, c'est demeurer sur la bonne « bouche. » Que ce fût ironie ou compliment, je lui

(1) Lettre à M. le comte Du Bourg, du 2 septembre 1704. (A.)

répondis sur le même ton : « Je ne sais si le Roi me « laissera sans commandement. Si cela arrive, j'aurai « quelque ennemi à la cour qui s'en réjouira; mais les « ennemis du Roi s'en réjouiront encore davantage. »

Cependant le Roi ne me perdoit pas de vue : il me destinoit le commandement du Bas-Languedoc, qui étoit depuis plusieurs années le centre d'une révolte opiniâtre. Sa Majesté m'apprit elle-même, sur la fin d'avril, sa résolution en ces termes pleins de bonté : « Des guerres plus considérables à conduire vous « conviendroient mieux; mais vous me rendrez un « service bien important si vous pouvez arrêter une « révolte qui peut devenir très-dangereuse, surtout « dans une conjoncture où, faisant la guerre à toute « l'Europe, il est assez embarrassant d'en avoir une « dans le cœur du royaume. »

Je pris peu de jours pour me préparer à mon départ, et pendant ce court intervalle je tâchai de me former une idée de l'état des choses, autant qu'il se pouvoit d'après les relations contradictoires qui venoient de ce pays. Ce que je démêlai le plus clairement, c'est qu'on employoit contre les coupables les supplices les plus cruels, sans grâce aucune; et je jugeai que c'étoit peut-être cette rigueur inflexible qui les portoit aux actions barbares qu'on leur reprochoit, et à exposer sans ménagement dans les combats une vie qu'ils étoient infailliblement destinés à perdre par une mort ignominieuse et cruelle. Je me proposai d'essayer une autre conduite; et en prenant congé du Roi et ses derniers ordres, je lui dis : « Si Votre Ma- « jesté me le permet, j'agirai par des manières toutes « différentes de celles que l'on emploie, et je tâcherai

« de terminer par la douceur des malheurs où la sé-
« vérité me paroît non seulement inutile, mais to-
« talement contraire. » Il me répondit : « Je m'en
« rapporte à vous ; et vous croyez bien que je préfère
« la conservation de mes peuples à leur perte, que
« je crois certaine si cette malheureuse révolte con-
« tinue. »

Le ministre me dit en partant que si j'apaisois la révolte, je rendrois au Roi un service plus grand que de gagner trois batailles sur la frontière, et que j'en serois bien récompensé. J'étois accoutumé à ces douceurs, à les voir sans effet, et ne m'en pas moins sacrifier à tout ce que je croyois utile. « Je me mis dans
« la tête de tout tenter (1), d'employer toutes sortes
« de voies, hors celle de ruiner une des meilleures
« provinces du royaume ; et même que si je pouvois
« ramener les coupables sans les punir, je conserverois
« les meilleurs hommes de guerre qu'il y ait dans le
« royaume. Ce sont, me disois-je, des Français, très-
« braves et très-forts, trois qualités à considérer. »

Plein de ce projet, je me mis en route avec confiance (2). On me fit de grands honneurs à Lyon, et dans les principales villes où je passai. L'empressement des peuples me dédommagea bien de la froideur des courtisans. Le vice-légat d'Avignon vint me recevoir à mon bateau hors de la ville, avec sa cavalerie, consistant en une compagnie. Le frère du cardinal Maldaquini, qui la commandoit, a titre de général, et le privilége de ne jamais monter à cheval (3). J'allai

(1) Lettre à M. le cardinal Janson, du 6 août. (A.) — (2) Lettre à M. de Chamillard et à madame de Maintenon, du 13 mars. (A.) — (3) Tiré des Mémoires, 61e cahier. (A.)

de là descendre à Beaucaire, où M. de Lamoignon de Baville, intendant, et les premiers de la province, m'attendoient. Ils me montrèrent une prophétie de Nostradamus, qui marquoit que le commandant qui arriveroit dans le Languedoc par Beaucaire dissiperoit les révoltés, et rétabliroit entièrement le calme. J'aurois pu dire de la prophétie comme le cardinal Mazarin de la comète dont on voulut lui appliquer les influences : « Elle me fait trop d'honneur. » Mais je laissai croire, cela ne pouvant nuire à mes opérations.

Je trouvai une grande ressource dans M. de Baville, et je n'hésitai pas à lui rendre dès les premiers jours un témoignage que je confirmai quand je l'eus mieux connu. « Il voit, écrivis-je au ministre (1), « plus clair que personne dans les sentimens de cette « province : vingt années qu'il y a passées, la solidité « de son esprit, et son extrême application au bien « du service, le mettent plus en état que personne « du monde de ne se pas tromper. Aussi n'ai-je pas « hésité à suivre ses sentimens, qui m'ont paru aussi « zélés que remplis de vérité et de bon sens. Ces « mêmes qualités lui ont fait beaucoup d'ennemis « dans la province : cependant le général qui y com« manderoit sans son secours seroit embarrassé. »

Il fut d'abord question de connoître les gens à qui j'avois affaire, et M. de Baville m'y servit beaucoup. J'en instruisis le Roi. « Le mérite de M. de Baville, « lui dis-je (2), est si connu de Votre Majesté, qu'il « ne me convient pas d'en parler. Mais quand je

(1) Lettres à M. de Chamillard, des 30 mai et 2 août. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 2 août. (A.)

« pense qu'une infinité de gens me pressoient de
« commencer par supplier Votre Majesté de vouloir
« bien nommer un autre intendant, ils connoissoient
« bien peu ce qui convient au service de Votre Ma-
« jesté; et pour moi, sire, j'étois bien persuadé que
« ses lumières me seroient d'un grand secours, et je
« dois me louer infiniment de la manière dont il a
« bien voulu me les donner. » Aussi pris-je dès-lors
avec lui un plan de conduite qui ne se démentit point.
« Nous étions entourés d'esprits légers (1), présomp-
« tueux et mutins, gens qui croyoient en savoir bien
« plus que ceux qui les gouvernoient. Je reçus une
« infinité de lettres anonymes contre lui; il n'y a rien
« qu'on ne fît pour nous brouiller : mais je lui mon-
« trai tout ce qu'on m'écrivoit, et je lui dois cette
« justice que personne dans ces troubles n'a servi le
« Roi plus utilement. »

Il m'apprit donc (ce que j'eus lieu de vérifier en-
suite par moi-même) qu'en général nous avions af-
faire à des têtes bien extraordinaires (2), à un peuple
qui ne ressemble en rien à tout ce que j'ai connu, vif,
turbulent, emporté, susceptible d'impressions légères
comme profondes, tenace dans ses opinions. « Joi-
« gnez à cela le zèle de la religion, aussi ardent chez
« le catholique que chez l'hérétique, et vous ne serez
« pas surpris, disois-je au ministre, que nous soyons
« souvent très-embarrassés.

« Il y a trois sortes de camisards (3) : les premiers,
« avec lesquels on pourroit entrer en accommode-
« ment, pour être las des misères de la guerre, et

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 30 mai. (A.) — (2) Lettre au même, du 9 mai. (A.) — (3) Lettre au même, du 23 juin. (A.)

« connoissant qu'elle causera tôt ou tard leur perte;
« les seconds, d'une folie outrée sur le fait de la re-
« ligion, absolument intraitables sur cet article. Le
« premier petit garçon ou petite fille qui se met à
« trembler (1), et assure que le Saint-Esprit lui parle,
« tout le peuple le croit; et si Dieu, avec tous ses
« anges, venoit leur parler, il ne les croiroit pas
« mieux. Gens d'ailleurs sur lesquels la peine de
« mort ne fait pas la moindre impression : ils remer-
« cient dans le combat ceux qui la leur donnent; ils
« marchent au supplice en chantant les louanges de
« Dieu, et exhortent les assistans : de manière qu'on
« a été souvent obligé d'entourer les criminels de tam-
« bours, pour empêcher le pernicieux effet de leurs
« discours. Les troisièmes enfin (2), gens sans reli-
« gion, accoutumés au libertinage, au meurtre, à se
« faire nourrir par les paysans, et à ne plus faire que
« voler, et même beaucoup de débauches; canaille
« furieuse, fanatique, et remplie de prophétesses. »

Beaucoup des catholiques n'étoient guère plus raisonnables, et pouvoient aussi se partager en plusieurs classes. « Entre les anciens, les uns (3), aveuglés par
« leur zèle, trouvoient du danger pour la religion
« dans tous les adoucissemens qu'on croyoit devoir
« accorder aux hérétiques, par l'espérance de les ra-
« mener; d'autres, entraînés par leur cupidité (4), se
« voyant les plus nombreux et les plus forts, regar-
« doient le bien des hérétiques, et même des nou-
« veaux convertis, comme une proie qui leur étoit

(1) Lettre à M. de La Feuillade, du 10 juin. (A.) — (2) Lettre à M. de Chamillard, du 30 mai. — (3) *Ibid.* (A.) — (4) Lettre au même, du 12 mai. (A.)

« due. Il n'y avoit pas en eux la moindre ombre de « charité chrétienne : à les entendre, il n'y avoit « d'autre parti à prendre que de tuer tous ces gens-« là, du moins de les chasser du pays sans distinc-« tion (1); ils tenoient à cet égard des propos mêlés « de menaces qui revenoient aux révoltés, et les ai-« grissoient. Enfin le plus petit nombre étoit de ceux « qui plaignoient l'aveuglement des hérétiques, sans « leur faire de mal, ni désirer qu'on leur en fît. » Quant aux nouveaux convertis, j'ai su de gens sensés, ecclésiastiques, grands vicaires et autres, que, sur mille, il n'y en avoit peut-être pas deux qui le fussent véritablement : ceux des villes qui avoient quelque chose à perdre (2) n'osoient rien dire ; mais ils gémissoient en secret d'être obligés de se faire violence, et aidoient d'argent et de conseil ceux de leurs frères qui exposoient leur vie pour la cause commune. Nous découvrîmes même (3) que, malgré les précautions prises pour empêcher toute correspondance, il y avoit un consistoire secret qui dirigeoit les mouvemens des troupes. On crut bien faire d'opposer aux camisards armés des compagnies de cadets, formées de nouveaux convertis qu'on nomma *camisards blancs*. Ils réussirent quelque temps à arrêter l'extrême brigandage des *camisards noirs* (4) ; mais bientôt ils eurent les vices de ceux qui, ayant perdu la religion qu'ils professoient, ne connoissent plus ni celle-là ni celle qu'on veut leur donner, et deviennent

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 30 mai. (A.) — (2) Lettre au même, du premier novembre ; et à M. le chancelier, du 8. (A.) — (3) Lettre à M. de Chamillard, du 28 juin. (A.) — (4) Lettre au même, du 5 juin. (A.)

capables des plus grands crimes : ils nous firent même craindre quelque temps de les voir se réunir aux camisards noirs, sous le prétexte toujours flatteur pour le peuple de s'opposer à l'augmentation des impôts. Il me fallut beaucoup d'adresse et de circonspection pour manier ces esprits mal disposés (1). Je prévis qu'il n'en faudroit pas moins pour conduire nos propres troupes. Le soldat n'aimoit pas cette guerre (2), et même la craignoit, parce qu'il falloit se battre contre des gens déterminés, parens et amis de leurs hôtes ordinaires. L'officier la détestoit et redoutoit encore davantage, parce qu'il n'y avoit ni honneur ni sûreté, étant réduit à faire le métier de prevôt et d'archer, dans la crainte perpétuelle des représailles (3). Nous découvrîmes aussi que parmi nos commandans (ceux surtout qui étoient du pays) il y en avoit qui craignoient la fin de la guerre, qui leur auroit fait perdre leur petite domination; qu'ils écrivoient aux révoltés (4) des lettres dures, qui leur faisoient croire que les offres de grâces dont ils accompagnoient leurs menaces n'étoient qu'un leurre pour les surprendre. Nous eûmes lieu de croire que quelques massacres qu'on vouloit faire passer pour fortuits avoient été ménagés pour intimider et éloigner plus que jamais des rebelles qui étoient prêts à se rendre. Ce conflit d'intérêt étoit cause qu'à la moindre alarme nous étions assaillis de donneurs d'avis

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 22 septembre. (A.) — (2) Lettre au même, du 18 juin. (A.) — (3) Lettre au même, du premier mai. (A.) — (4) Lettre de M. d'Aigaliers, du 2 juin; à M. de Bombelles, du 12 juin; d'autres, de diverses dates, à messieurs de Planque et de La Lande, dont il loue les services. (A.)

qui prétendoient que leurs conseils fussent préférés, qui se fâchoient quand on ne les suivoit pas, et dont il falloit pourtant se défier, parce que la plupart n'étoient guidés que par la haine, la jalousie, la vengeance, l'avarice, et très-peu par le vrai désir du bien. Tel est le tableau que je me fis de l'état des choses, et le labyrinthe dans lequel je m'enfonçai.

Pour m'y conduire (1), et en sortir avec honneur, je pris la résolution, de concert avec M. de Baville, de joindre persévéramment la douceur et la fermeté, de poursuivre les rebelles à outrance, de ne leur point donner de relâche, ni grâce à ceux qui seroient pris les armes à la main; mais d'accorder à ceux qui se rendroient tout ce que les circonstances pourroient permettre : c'est-à-dire aux uns de se retirer en pays étranger, en emportant le prix de leur bien, qu'on leur laisseroit vendre; aux autres, de rester dans leur patrie sous le cautionnement de quelques catholiques connus, qui répondroient de leur conduite; mais à aucun, ni dans aucun cas, l'espérance d'exercer leur religion. Je fis connoître ces intentions dans les évêchés de Nîmes, d'Alais, de Mende, et partie de celui de Montpellier, par des placards, et je les expliquai moi-même à ceux qui purent m'entendre. « L'on me « flattoit (2) que mes discours au peuple faisoient « quelque impression. Je les faisois devant messieurs « les évêques même, afin qu'ils vissent que je ne « sortois pas de mon caractère; et messieurs de Nîmes « et d'Alais m'ont assuré que je disois précisément ce « qui étoit le plus propre à ramener les esprits. »

(1) Lettre à M. de Chamillard, du premier mai. (A.) — (2) Lettre au même, du 9 mai. (A.)

Mais je dois avouer que je réussis mieux à les forcer qu'à les persuader. Quand j'eus un peu étudié le pays, je distribuai et plaçai en différens endroits mes troupes, qui consistoient environ en deux mille cinq cents hommes, avec des ordres de partir toutes ensemble, comme pour une chasse générale. Afin que les officiers supérieurs n'eussent point de répugnance en se voyant réduits à commander de petits corps, moi, maréchal de France (1), je me mis à la tête d'un parti de quatre cents hommes. Je parcourus la plaine, je m'enfonçai dans les montagnes. « Nous avons fait, « mandai-je au ministre (2), une course très-rude « par des pays horribles. M. de Baville en a été : j'ai « voulu aller dans les retraites les plus secrètes de « ces gens, où on n'avoit pas encore pénétré. En « même temps que cinq détachemens, dont je com- « mandois un, fouilloient les fermes, les hameaux, « les villages, les garnisons des petites villes s'éten- « doient comme un filet le long des rivières, gar- « doient les ponts et les défilés, battoient l'estrade, « et se donnoient la main par des vedettes de corres- « pondance.

« Les rebelles, ainsi pressés, se sont séparés par « petites troupes, dont les unes se cachent dans les « cavernes, d'autres rôdent dans les forêts, favorisés « par les gens du pays, qui les soutiennent ; de sorte « qu'il est impossible, ni par argent ni par menaces, « de savoir où ils sont retirés. Une recherche si exacte « les désole, et les met sur les dents ; les provisions « leur manquent. J'ai su que Cavalier, leur principal

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 4 mai. (A.) — (2) Lettre au même, du 9 mai. (A.)

« chef, a envoyé à minuit demander du pain dans un « village voisin de l'endroit où j'étois. *Vous allez « vous perdre,* a-t-on répondu à ces pourvoyeurs; « *M. le maréchal est ici près avec toute sa troupe.* « *— N'importe où il soit,* ont-ils dit; *il vaut au-« tant être tué que de mourir de faim. Il y a deux « jours que nous n'avons mangé.* Ils se sont infor-« més curieusement de ce que je dis aux commu-« nautés à mon passage, et il paroît que les promesses « de grâce et de bons traitemens, dont on leur a fait « part, les ont touchés, puisque, sur leur rapport, « la troupe de Cavalier, qui est d'environ quatre cents « hommes, s'est émue au point que ce chef, qui a « grande autorité sur eux, a éclaté en reproches. « *Ceux de vous autres,* leur a-t-il dit, *qui veulent « abandonner Dieu, je les abandonne au démon. « Partez, mais au moins laissez-moi vos armes. « J'en trouverai d'autres qui défendront avec moi « la cause de Dieu, ou je mourrai à leur tête.* Par « ses discours, il les a retenus encore un jour; mais « ensuite ils se sont séparés par petits pelotons de « quinze ou vingt, et moins encore, dont la plupart, « n'étant plus encouragés par leur nombre, viennent « se rendre successivement. »

Cette désertion fit connoître à Cavalier que de la manière dont je m'y prenois, offrant la grâce à ceux qui se soumettoient, ne faisant point de quartier à ceux qui résistoient, et surtout ne leur manquant jamais de parole, il étoit impossible que sa troupe ne défilât, et qu'il ne se vît bientôt lui-même réduit aux dernières extrémités. Pour les prévenir, il résolut de traiter. Je le sus, et je lui détachai des gens qui lui

donnèrent des espérances. Il m'écrivit, je répondis; il demanda une entrevue, je l'accordai (1). Voici ce qui me parut de cet homme, et le portrait que j'en fis au ministre (2) : « C'est un paysan du plus bas étage, « qui n'a pas vingt-deux ans, et n'en paroît pas dix- « huit; petit, et aucune mine qui impose, quali- « tés nécessaires pour les peuples ; mais une fermeté « et un bon sens surprenant. Je vous en conterai ce « trait. Il est certain que, pour contenir ses gens, « il en faisoit souvent mourir ; et je lui demandois « hier : *Est-il possible qu'à votre âge, et n'ayant* « *pas un long usage du commandement, vous* « *n'eussiez aucune peine à ordonner souvent la* « *mort de vos propres gens ? — Non, monsieur,* « me dit-il, *quand elle me paroissoit juste. — Mais* « *de qui vous serviez-vous pour la donner? Du pre-* « *mier à qui je l'ordonnois, sans qu'aucun ait ja-* « *mais hésité à suivre mes ordres.* Je crois, mon- « sieur, que vous trouverez cela surprenant : d'ailleurs « il a beaucoup d'arrangement pour ses subsistances, « et dispose aussi bien ses troupes pour une action « que des officiers bien entendus le pourroient faire. « C'est un bonheur si je leur ôte un pareil homme. »

Du moment que Cavalier eut commencé à traiter jusqu'à la fin, il agit toujours de bonne foi. Il y eut plusieurs conditions agréées et rejetées, avant qu'on tombât d'accord. Il se flattoit de ramener à la soumission environ trois mille hommes, et il proposoit de tirer de ce nombre de quoi former un beau régiment qu'il commanderoit sous mon nom, et consentoit d'al-

(1) Lettres à M. de Chamillard, depuis le 13 mai jusqu'au 30 juin. (A.) — (2) Lettre au même, du 5 juin. (A.)

ler servir en Alsace, en Portugal, et partout où on l'enverroit. Il demandoit, pour ceux que des raisons de famille, d'intérêt ou autres, retiendroient dans le pays, permission de professer leur religion publiquement dans des endroits dénommés. Je répondis que jamais ce dernier article ne passeroit : qu'à la bonne heure, comme je l'avois déjà promis de vive voix et par des placards, on accorderoit à ceux qui voudroient s'expatrier permission de vendre leurs biens; que ceux qui ne vendroient pas pourroient rester dans leurs maisons, sous le cautionnement de personnes connues, qui répondroient de leur conduite; que les prisonniers seroient délivrés, ou pour s'en aller ou pour rester, à ces conditions : qu'à l'égard de Cavalier, plus il rameneroit de monde, plus il seroit récompensé; que si on formoit un régiment, il en seroit le colonel; mais qu'en attendant il en auroit toujours le titre, avec une pension.

J'assignai la petite ville de Calvisson pour tous ceux qui voudroient imiter la troupe de Cavalier, que j'y établis avec des vivres, des habits, et les autres choses nécessaires à ces malheureux, qui y vinrent manquant de tout. Pour Cavalier lui-même, à la tête d'un petit détachement composé des plus sages de ses gens, il se mit en route pour aller chercher ses lieutenans, et leur faire entendre raison s'il pouvoit. Je le suivis, pour être à portée de traiter ou de combattre, selon les circonstances. Les plus considérables d'entre eux, qui jusqu'alors s'étoient dits lieutenans de Cavalier, mais qui par sa retraite devenoient chacun chef indépendant, étoient Roland, Ravanel et Catinat, ce dernier ainsi nommé parce qu'il avoit servi sous ce général.

Pendant que nous les cherchions, comme on croyoit que ceux de Calvisson ne demeureroient pas longtemps dans cette ville, on leur permit de faire leurs prières publiques, et de chanter leurs psaumes. Cela ne fut pas plus tôt connu des environs, que voilà mes fous qui accourent des bourgs et châteaux voisins (1), non pour se rendre, mais pour chanter avec les autres. On ferme les portes; ils sautent les murailles, et forcent les gardes. Les curés et autres ecclésiastiques murmurent de ce concours occasioné par une tolérance momentanée, dont ils craignent la continuité. On publie que j'ai accordé indéfiniment le libre exercice de la religion, et que je ne dois qu'à cette condition le retour de ceux qui se soumettent. Ce bruit se répandit jusqu'à la cour, où je fus obligé d'écrire pour me justifier (2). Les plus sensés, loin de me faire un crime de ma correspondance, la regardoient comme un mal nécessaire. « Bouchons-nous les oreilles, disoit « l'archevêque de Narbonne, et finissons. »

Cavalier réunit avec peine les deux troupes de Ravanel et de Roland : pour Catinat, il s'étoit sauvé dans les Hautes-Cévennes. « Il leur fit un discours qui les « ébranla (3); de sorte que Malplet et Mialet, deux « jeunes hommes très-bien faits, des premiers officiers « de Roland, et au-dessus du paysan, vinrent me « trouver de sa part, et m'assurer que sous deux jours « lui Roland, et tout ce qu'il pourroit rassembler, « viendroient se mettre entre mes mains. » J'ajoutois au ministre : « Les nouveaux convertis font des mer« veilles. La crainte des maux qu'ils prévoient, l'es-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 30 mai. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 14 juin. (A.) — (3) Lettre à M. de Chamillard, du 6 juin. (A.)

« pérance de voir la tranquillité rétablie, un zèle « de bons Français et bons serviteurs du Roi, les « animent. J'ai tellement exhorté tous les paysans, « que les mères même vont arracher leurs enfans du « milieu des camisards ; et l'on m'a assuré que celle « de Roland a été le trouver, et lui a dit : *Tu ne me* « *tueras pas, car je suis ta mère ; et je ne te quitte-* « *rai pas que tu n'aies donné le repos à ton pays.* « Enfin j'ose à présent espérer la fin entière de tous ces « désordres. Cependant, quand on a à ramener un « peuple qui a la tête renversée, on ne peut répondre « de rien que tout ne soit consommé. »

En effet, pendant que Cavalier, aidé du sieur d'Aigaliers, gentilhomme du canton, traitoit avec ces troupes, qu'il voyoit prêtes à se rendre, « Ravanel, « qui n'avoit jamais été bien disposé, se laisse tomber « de cheval (1), est un quart-d'heure à trembler, et « puis dit de la part de Dieu que Cavalier et Roland « les trahissent ; qu'il faut les arrêter. La discorde « se met aussitôt entre les deux troupes de Roland « et de Ravanel ; elles se battent. Celui-ci ne se trou- « vant pas le plus fort, se rend aux inspirations de « Ravanel. Cavalier, qui heureusement montoit un « de mes chevaux, se sauve de vitesse. Le sieur d'Ai- « galiers demeure au milieu d'eux, offre de se battre « pour la vérité contre Ravanel et ceux qui osent sou- « tenir que Dieu ne préfère pas la paix à la guerre.

« Ayant appris que la négociation étoit rompue, « je fais marcher dès la nuit toutes les troupes par « différens endroits. De ma personne, je me porte « avec huit cents hommes dans les plus périlleux.

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 11 juin. (A.)

« M. de Menou investit Roland dans le château de
« La Prade. Il se sauva tout nu : on prit ses habits,
« ses chevaux, et tout ce qu'il avoit (1). J'envoyai de
« tous côtés des ordres de pousser les rebelles à ou-
« trance, de ne se point laisser amuser par leurs of-
« fres ; que, dans les promesses qu'ils faisoient quel-
« quefois de se soumettre, ils n'avoient pour but que
« de gagner la récolte, après quoi ils deviendroient
« plus insolens. Je commandai de les chercher, de
« les attaquer, de leur faire une guerre si vive dans
« la plaine et dans les montagnes, qu'on ne leur
« laissât pas le temps de respirer. »

Je songeai en même temps à me débarrasser de ceux de Calvisson. J'en trouvai, au retour de ma course, le nombre bien diminué, par des événemens que je n'avois pu prévoir. Il s'étoit répandu un bruit que les ennemis étoient déterminés à soutenir cette année efficacement les rebelles ; que les Anglais devoient jeter sur la côte du Languedoc des armes, de l'argent, des provisions, pendant que le duc de Savoie feroit filer du côté de Nice des officiers, la plupart du pays, et réfugiés dans le sien, capables de discipliner les camisards, et de les former à une guerre régulière. Ce bruit, qui n'étoit pas destitué de fondement, parvenu à Calvisson, y causa bien du changement. Comme s'ils touchoient déjà tous les secours qu'on leur promettoit, ils désertèrent par bandes ; et Cavalier, qui resta fidèle à ses engagemens, se vit réduit à cent vingt hommes. Je les fis partir pour la frontière. Ils étoient précédés et suivis d'un détachement de dragons commandé par le sieur de Bassignac, capitaine et aide-

(1) Lettre à M. de Lalande, du 15 juin. (A.)

major de Firmaçon, homme prudent et ferme, qui s'acquitta très-bien de sa commission. Sur la route, ils prirent tous les prisonniers qui voulurent bien s'incorporer à eux, et qui ne laissèrent pas de grossir la troupe. Cavalier écrivit plusieurs fois pendant sa marche à ses anciens camarades qu'il étoit bien traité, et les exhorta à suivre son exemple. Arrivés en Alsace, on leur permit de se retirer chez l'étranger ou d'entrer dans nos troupes, à volonté. Je fis donner à Cavalier une pension de deux mille livres, mais il n'en fut pas long-temps payé, parce qu'il passa dans les troupes de Hollande, où on lui donna le grade de colonel ; et j'ai su depuis qu'il y a servi avec honneur.

Les rebelles eurent ensuite quelque relâche, parce que je fus obligé de me rendre sur la côte, qui sembloit menacée par une escadre de quarante-cinq vaisseaux de ligne que les Anglais avoient fait entrer dans la Méditerranée. Je fus averti à temps (1) ; et je pris si bien mes mesures, que ni les officiers qu'ils débarquèrent, ni ceux que le duc de Savoie envoya par Villefranche, ne purent pénétrer dans le pays. Il ne me fut cependant pas possible d'empêcher quelques émissaires de s'y glisser avec de l'argent, qui rehaussa les espérances des plus entêtés. Ils se flattèrent que la crainte de voir perpétuer la guerre par ces secours pourroit leur faire obtenir dans ces circonstances des conditions plus avantageuses, comme la permission des exercices de religion moins gênés, si on ne pouvoit les avoir publics. Les consistoires secrets, qui subsistoient toujours dans les villes, malgré les re-

(1) Lettre de M. de Quinson à M. de Villars, du 27 mai ; et du prince Monaco au même, du 2 juin. (A.)

cherches de M. de Baville, firent dire aux camisards qu'il y auroit de la folie à eux de quitter les armes dans le temps que les embarras qui m'environnoient alloient me forcer de tout accorder. On répandit aussi avec profusion les libelles d'un certain abbé de La Bourlié, qui faisoit une peinture affreuse des tourmens qu'il supposoit qu'on faisoit souffrir aux religionnaires, et dont il assuroit que leur soumission ne les exempteroit pas. « Ils étoient écrits avec esprit (1),
« mais follement, et avec assez de malignité et de
« noirceur pour faire impression sur des têtes sèches
« et fanatiques. »

Ce moment fut celui des intrigans de toute espèce (2) : les uns me présentoient des projets de guerre, d'autres d'accommodement ; et le refrain étoit toujours des grâces ou des pensions qu'ils demandoient. Ne se voyant pas trop écoutés, ils envoyoient leurs imaginations à la cour ; quelques-uns y allèrent eux-mêmes malgré moi pour les faire valoir. Je fus obligé d'écrire qu'on ne leur laissât pas entrevoir les moindres espérances, de peur qu'elles ne rendissent plus difficiles ceux avec lesquels je traitois sur les lieux. Il en revenoit toujours quelques-uns à récipiscence : pour les hâter, je fis enlever tout ce que je pus trouver de pères et mères de ceux qui continuoient à porter les armes. Ces espèces d'otages, renfermés dans des lieux sûrs, mais sans mauvais traitemens, en rappelèrent un grand nombre. J'interdis le transport des blés aux endroits les plus suspects. Dans ces lieux mêmes on arrêta tous les jeunes gens indistincte-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 26 juillet. (A.) — (2) Lettres au même, des 22 juillet et 14 septembre. (A.)

ment, sauf à faire ensuite le triage. On renvoyoit ceux qui donnoient des espérances, et on gardoit les autres jusqu'à ce qu'ils laissassent apercevoir quelques signes de soumission.

Mais ces signes étoient rares et très-équivoques. Jusque dans les prisons, lorsqu'ils croyoient n'être pas vus, ils se livroient à leur fanatisme. Le subdélégué de Lunel y entrant un jour brusquement, trouva tous les camisards prisonniers à genoux, dans le plus grand silence, autour d'un de leurs prophètes, qui, couché à terre, trembloit, et faisoit des contorsions effroyables. « J'ai vu dans ce genre des choses que « je n'aurois jamais crues si elles ne s'étoient passées « sous mes yeux (1) : une ville entière, dont toutes « les femmes et les filles, sans exception, paroissoient « possédées du diable. Elles trembloient et prophé- « tisoient publiquement dans les rues. J'en fis ar- « rêter vingt des plus méchantes, dont une eut la « hardiesse de trembler et prophétiser pendant une « heure devant moi. Je la fis pendre pour l'exemple, « et renfermer les autres dans les hôpitaux (2). »

Mais, de toutes ces folies, la plus surprenante fut celle que me raconta M. l'évêque d'Alais, et que je mandai à M. de Chamillard en ces termes (3) : « Un « M. de Mandagors, seigneur de la terre de ce « nom, maire d'Alais, possédant les premières charges

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 25 septembre. (A.) — (2) Ce fait et quelques autres semblables ont donné lieu à l'abbé de Margon d'accuser Villars d'un fanatisme barbare. Il est vrai qu'il ordonna quelques exécutions ; mais si on se reporte à l'époque de cette malheureuse guerre, on se convaincra que le maréchal montra plus d'humanité que la plupart des généraux qui avoient été envoyés par Louis XIV contre les rebelles du Languedoc. — (3) Lettre à M. de Chamillard, du 14 novembre. (A.)

« dans la ville et dans le comté, ayant d'ailleurs été « quelque temps subdélégué de M. de Baville, vient « de faire une chose extraordinaire. C'est un homme « de soixante ans, sage par ses mœurs, de beaucoup « d'esprit, ayant composé et fait imprimer plusieurs « ouvrages. J'en ai lu quelques-uns, mais dans les- « quels, avant que de savoir ce que je viens d'ap- « prendre de lui, j'ai trouvé une imagination bien « vive. Voilà le caractère de cet homme.

« Une prophétesse âgée de vingt-sept à vingt-huit « ans fut arrêtée il y a environ dix-huit mois, et me- « née devant M. d'Alais. Il l'interrogea en présence « de plusieurs ecclésiastiques. Cette créature, après « l'avoir écouté, lui répond d'un air grave et modeste, « et l'exhorte à ne plus tourmenter les vrais enfans « de Dieu; et puis lui parle pendant une heure de « suite une langue étrangère, à laquelle il ne com- « prit pas un mot, comme nous avons vu le duc de « La Ferté autrefois, quand il avoit un peu bu, parler « anglais devant les Anglais. J'en ai vu dire : *J'en- « tends bien qu'il parle anglais, mais je ne com- « prends pas un mot de ce qu'il dit*. Cela eût été « difficile aussi à comprendre, car jamais il n'avoit « su un mot d'anglais. Cette fille parloit grec et hé- « breu de même.

« Vous croyez bien que M. d'Alais fit enfermer la « prophétesse. Après plusieurs mois, cette fille pa- « roissant revenue de ses égaremens, par les soins « et avis du sieur de Mandagors qui la fréquentoit, « on la laissa en liberté; et de cette liberté, et de « celle que le sieur de Mandagors prenoit avec elle, « il en est arrivé que cette prophétesse est grosse.

« Mais le fait présent est que depuis deux jours le « sieur de Mandagors s'est défait de toutes ses charges, les a remises à son fils, et a dit à quelques particuliers, et à M. l'évêque lui-même, que c'étoit par « le commandement de Dieu qu'il avoit connu cette « prophétesse, et que l'enfant qui en naîtra sera le « vrai sauveur du monde. De tout cela, et en un « autre pays que celui-ci, l'on ne feroit autre chose « que d'envoyer M. le maire et la prophétesse aux « Petites-Maisons. M. l'évêque m'a proposé de le « faire arrêter. J'ai voulu auparavant en conférer « avec M. de Baville, ordonnant cependant de l'observer, et la prophétesse aussi, de manière qu'il « ne puisse s'échapper, ma pensée étant qu'au milieu « des fous ce qui regarde un fou de cette importance « doit faire le moins de bruit qu'il est possible; qu'il « falloit par conséquent tâcher de le dépayser tout « doucement, et s'en assurer ensuite. Car vous jugez « bien, monsieur, que de déclarer publiquement « pour prophète un maire d'Alais, seigneur de terres « assez considérables, ancien subdélégué de l'intendant, auteur, et jusques alors réputé sage, au milieu de gens qui sont accoutumés à l'estimer et « le respecter, tout cela pourroit en pervertir plus « qu'en corriger; d'autant plus que, hors la folie de « croire que Dieu lui a ordonné de connoître cette « fille, il est très-sage dans ses discours, comme « étoit don Quichotte, très-sage, hors quand il étoit « question de chevalerie errante. » L'avis de M. de Baville fut, comme le mien, de ne pas brusquer. Ses enfans le menèrent sans éclat dans un de ses châteaux, où on le retint, et la prophétesse fut renfermée.

On commençoit à remarquer un grand libertinage entre eux; ce qui en détachoit les honnêtes gens, et nous servit à en surprendre quelques-uns (1). La plupart des chefs avoient leurs demoiselles. Je fus un jour informé que deux filles de condition, nommées mesdemoiselles Cornely, très-bien faites, honoroient de leurs bonnes grâces Roland, et Maillé son lieutenant. Des lettres de Roland interceptées m'apprirent qu'elles l'attendoient dans le château de Castelnau, et qu'il devoit les y joindre le plus tôt qu'il pourroit. Je le fis guetter, et je sus la nuit même qu'il s'y rendit. Il étoit accompagné de six de ses principaux officiers, et deux valets. J'y envoyai en diligence le sieur de Castelladi, commandant le premier bataillon du régiment de Charolais, avec tous les officiers de son bataillon, et trente dragons choisis. Ils s'avancèrent à toute bride. Mais Roland, averti par une sentinelle qu'il avoit posée au haut du château, sortit du lit, et eut encore le temps de descendre dans la cour, de monter à cheval à poil, et de sortir avec ses gens par une porte de derrière, pendant que les officiers entroient par devant; mais la troupe de dragons, qui avoit fait le tour, les coupa dans la plaine, et les arrêta dans un chemin creux. J'avois fort recommandé que l'on prît Roland vif; mais un dragon le tua, et cinq de ses officiers, dont Maillé étoit un, furent arrêtés.

« On les destina à servir d'exemple (2) : mais la « manière dont Maillé reçut la mort étoit bien plus « propre à établir leur esprit de religion dans ces

(1) Lettres à M. de Chamillard, des 8, 9 et 18 août. (A.) — (2) Lettre au même, du 18 août. (A.)

« têtes déjà gâtées, qu'à le détruire. C'étoit un beau « jeune homme, d'un esprit au-dessus du commun. « Il écouta son arrêt en souriant, traversa la ville de « Nismes avec le même air, priant le prêtre de ne « pas le tourmenter; et les coups qu'on lui donna ne « changèrent point cet air, et ne lui arrachèrent pas « un cri. Les os des bras rompus, il eut encore la « force de faire signe au prêtre de s'éloigner; et tant « qu'il put parler, il encouragea les autres. Cela m'a « fait penser, ajoutois-je au ministre, que la mort la « plus prompte à ces gens-là est toujours la plus con- « venable; qu'il est surtout convenable de ne pas « donner à un peuple gâté le spectacle d'un prêtre « qui crie, et d'un patient qui le méprise; et qu'il « faut surtout faire porter leur sentence plutôt sur « leur opiniâtreté dans la révolte que dans la reli- « gion. » D'après ce principe, on supprima tout-à-fait les supplices, dont l'usage avoit été bien ralenti depuis que j'étois en Languedoc.

Mais je suppléai à ce moyen par d'autres plus efficaces. Outre les camisards épars et isolés, il en restoit encore trois ou quatre troupes errantes. Je m'appliquai à les priver d'asyle, de subsistance, enfin de toute espèce de correspondance. Je faisois raser les maisons de ceux qui entretenoient commerce avec eux, ou qui les recevoient. J'usai quelquefois de la même rigueur à l'égard de ceux qui disparoissoient, sans qu'on sût ce qu'ils étoient devenus. Je supposois qu'ils étoient allés se joindre à des troupes, et ordinairement je ne me trompois pas. Ainsi tourmentés et poursuivis, ils ne savoient où se réfugier. Comme on leur refusoit retraite de peur

d'en être punis, ils la prenoient de force, enlevoient les vivres de leurs propres partisans, pilloient, tuoient, ravageoient à la fin sans distinction. Par là ils se firent détester de tout le pays : ceux même qui les avoient soufferts jusqu'alors se tournèrent contre eux. La désertion s'y mit, parce que ceux qui se soumettoient étoient bien traités. Ils commencèrent à se vendre et à se trahir; ce qu'ils n'avoient pas encore fait. Enfin les chefs vinrent se rendre successivement avec leurs prophètes. L'exemple de ceux-ci fit la plus grande impression, surtout la soumission d'un nommé Castanet, le plus suivi d'entre eux (1) : Ravanel mourut de ses blessures dans une caverne (2); La Rose, Salomon, La Valette, Masson, Brue, Joanni, Fidel, de La Salle, noms dont je ne devrois pas me souvenir, se soumirent, et je leur fis grâce, quoiqu'il y eût parmi eux des scélérats qui n'en méritoient aucune, et que j'aurois bien voulu punir. Ils demandèrent tous à quitter le pays, moins par le désir d'aller professer ailleurs leur religion, que par la crainte d'éprouver, lorsqu'ils seroient désarmés, la vengeance de ceux dont ils avoient massacré les parens et les amis, et ruiné les possessions.

Je les fis conduire par petites bandes, comme celle de Cavalier, jusque sur les frontières du royaume. On les nourrit bien en route; on leur donna des habits, et même quelque argent, dont ils parurent très-contens. Ainsi l'expulsion d'environ trois cents bandits rendit la tranquillité à la province. J'en re-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 13 septembre. (A.) — (2) Lettres à M. de Chamillard, du 3 novembre et du 2 janvier 1705; et à M. de La Vrillière, du 4. (A.)

çus de grands remerciemens des Etats de Languedoc, que je tins pour le Roi à Montpellier. J'eus lieu de me louer des égards qu'on me marqua dans cette assemblée, et de la manière prompte et généreuse dont le don gratuit fut accordé. On me fit entendre que c'étoit en reconnoissance des grands et importans services que je venois de rendre à la province. Il ne resta plus que quelques brigands dans les Hautes-Cévennes, pays qu'il est peut-être impossible de purger de cette engeance.

Mes occupations en Languedoc, quoique pénibles et attachantes, ne m'empêchoient pas de suivre ce qui se passoit en Bavière. J'en avois souvent la carte sous les yeux (1); je suivois les mouvemens de nos généraux, et je tremblois en voyant les fausses démarches que l'électeur leur faisoit faire, parce qu'ils n'avoient pas la force de lui résister. Je fus donc moins surpris qu'affligé de la perte de la bataille d'Hochstedt. Au premier bruit qui s'en répandit, j'écrivis au comte Du Bourg une lettre qui exprimoit ma profonde douleur. « Je serai, lui disois-je (2), « dans une bien vive inquiétude jusqu'à ce que j'ap- « prenne que vous revenez en bonne santé, vous et « tous les amis que je compte avoir dans ma chère « armée. Nous n'avons encore aucun détail : on dit « seulement que M. l'électeur prend le parti d'aban- « donner ses Etats. Voilà, monsieur, une grande « résolution. Comment peut-on être forcé d'aban- « donner tant d'Etats à l'Empereur, la révolte de « Hongrie étant surtout dans sa force, et par consé-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 16 août. (A.) — (2) Lettre au comte Du Bourg, du 2 septembre. (A.)

« quent M. l'électeur toujours en état de faire un
« accommodement, moins avantageux à la vérité
« qu'avant la bataille, mais moins fatal à la cause
« commune ? N'est-il pas toujours temps de se dé-
« pouiller ? Faut-il tant se presser quand il est ques-
« tion de livrer ses villes, ses troupes, ses arsenaux ?
« Et puis vingt mille hommes se rendre sans tirer un
« coup de fusil ! Ah, mon cher comte, quel revers !
« j'en ai le cœur serré. Je vous écris sans savoir si
« vous n'avez pas péri dans cette malheureuse affaire,
« et je vous assure que je fais une vive expérience de
« mes sentimens pour vous et pour mes autres amis
« par toutes les inquiétudes que je ressens. Je suis
« touché de tout ce qui regarde mon armée comme
« je le serois de mon frère. J'espère qu'elle me par-
« donnera la liberté de la nommer ainsi : elle n'a pas
« été assez malheureuse avec moi pour me désavouer.
« Je songe à tous ceux qui avoient employé tant de
« sollicitations pour n'en être pas quand je passois
« en Bavière, les uns tués, les autres prisonniers.
« Hélas ! ils avoient bien raison : mais pouvois-je
« prévoir que je les quitterois ?

« Mille amitiés, je vous prie, à mon cher Lanion,
« à M. de Legal, qui est celui dont j'ai reçu plus de
« marques de souvenir. Je vous demande mille com-
« plimens pour M. de Lée, le major général de Ver-
« seilles, Beaujeu, le pauvre intendant : n'oubliez
« pas le comte de Druy. Mais, mon Dieu, tout cela
« se porte-t-il bien ? Ils peuvent compter que j'ai
« parlé avec chaleur de leurs services au Roi. Que
« j'aurois de plaisir de mes succès ici, si je n'étois
« pénétré de la juste douleur de la perte que nous

« avons faite, et encore de ne savoir si je parle et si « j'écris à des gens morts ou en vie! Mille amitiés à « M. de Levy, M. de Bouzoles, messieurs Marivault, Chamarante. Enfin je vous donne la dispensation de mes complimens. Le pauvre milord Clare, « ne l'oubliez pas : je lui suis obligé de ses larmes « quand je lui ai dit adieu. Ce pauvre Nettancourt, « je le regrette bien. Et mon cher Nangis? je suis en « peine de ce petit garçon. Mon Dieu, que je suis « inquiet! »

Je ne tardai pas à apprendre que ce cruel échec avoit délié la langue de mes amis à la cour; qu'on regrettoit assez publiquement de m'avoir retiré de la Bavière, et qu'on parloit de me donner l'année prochaine le commandement d'une des principales armées. Comme l'occasion s'en présentoit assez naturellement, en répondant au ministre sur quelques observations critiques qu'on m'attribuoit touchant la bataille d'Hochstedt, je jugeai à propos de le prémunir contre les préventions qui m'avoient fait tort. « Je « vois dans vos lettres, lui disois-je (1), des bontés « infinies pour moi, et qui me permettent d'espérer « qu'à la fin je serai un peu mieux connu de vous. « J'aurai l'honneur de vous dire que je ne me flatte « point du bonheur de l'être entièrement de Sa Majesté. On m'a donné à elle pour un homme dur aux « officiers, assez incompatible; j'ai consenti même « de passer pour peu docile. Je vous supplie d'avoir « la bonté de vous informer si on me trouve ces qualités en ce pays. Et ce n'est point pour m'être corrigé, je vous assure : mais je vous prie de vouloir

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 16 décembre. (A.)

« bien vous rappeler que je me suis trouvé nouveau « général à la tête d'une armée qu'il falloit soumettre « à une sévère discipline, selon les ordres mêmes du « Roi. Quelques exemples sur peu d'officiers et de « soldats ont rétabli l'ordre. M. l'électeur de Bavière « vient, et me gâte tellement l'armée, qu'un seul « fourrage sous Neubourg nous a coûté plus de sol- « dats que ma bataille d'Hochstedt.

« D'ailleurs, si on me reproche d'être trop ferme, « on me connoît aussi incapable de m'écarter de la « vérité par aucune considération humaine. Vous « avez vu avec quelle liberté je vous ai mandé que « certains régimens ne devoient pas être donnés aux « neveux de gens qui ont le premier crédit, préféra- « blement à des services plus anciens et plus distin- « gués. Un homme connu de cette humeur-là ne con- « vient qu'au Roi, et à un ministre comme vous.

« Je vous dirai encore que les principaux officiers « d'une armée aimeroient tout autant un général qui « laisse piller, que celui qui, se trouvant au milieu « de l'Allemagne, dira : *Monsieur, je comprends « que vos quartiers d'hiver doivent vous donner les « moyens de servir avec commodité; mais quand « M. le lieutenant général en aura douze mille « écus, et le maréchal de camp six, je ne veux « pas que cela aille plus loin, et toucher le reste au « profit du Roi*. Pensez-vous, monsieur, que le gé- « néral qui est occupé de plaire au particulier aux « dépens du maître ne se fasse pas un plus grand « nombre d'amis? »

« Falloit-il, de peur de déplaire à M. l'électeur [1],

(1) Lettre au prince de Conti, du 4 août. (A.)

« me soumettre à suivre les avis des mauvais conseil-
« lers qui le conduisoient, et m'exposer par là à per-
« dre l'armée de Sa Majesté, comme cela vient d'ar-
« river? Il n'auroit pas fait avec moi ce qu'il vient
« de faire; car, après bien des respects, quand la
« raison ne pouvoit rien sur lui, je lui disois, avec
« une grande soumission : *Je n'en ferai rien;* et c'est
« par là que je l'ai sauvé quatre fois malgré lui. Voilà
« ce qu'on appelle mon incompatibilité. »

« Je vous demande pardon, monsieur (1), de vous
« parler encore de tout cela; mais ne dois-je point
« souhaiter que le Roi et vous connoissiez qu'il n'y a
« point d'humeur dans ma conduite, mais assez de
« droiture et de fermeté pour vouloir le bien du ser-
« vice, et ne m'en laisser détourner par aucune con-
« sidération? Je ne songe à faire de cour à personne,
« pas même à vous, monsieur, ne voulant, quand
« je vous écris, que vous mander la vérité, et vous
« rendre un compte exact et fidèle. Ceux qui dans
« les armées songent à s'élever par leur courage, leur
« zèle, et leur application au service, disent de moi :
« *Voilà notre homme.* Ceux qui comptent sur leurs
« cousins, leurs cousines et leurs tantes, et, au lieu
« d'être occupés de la guerre, ne le sont que de leur
« commerce de cour, me craignent; non que j'aie
« des manières hautes, car jamais il ne m'est arrivé
« de dire une parole dure à personne, mais je ne
« suis pas leur fait. Enfin Sa Majesté a trouvé ses
« principales armées mieux en d'autres mains que
« dans les miennes : je dois être persuadé, par les
« paroles pleines de bonté dont elle m'a honoré, que

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 16 août. (A.)

« ce n'est pas manque d'estime. Cependant je vous « avoue que l'amour propre voudroit quelquefois « qu'on ne trouvât pas tous les hommes égaux. »

Il paroît au reste que les libertés que je prenois ne déplaisoient pas, puisqu'elles n'empêchèrent pas d'accomplir les vues qu'on avoit sur moi (1). M. de Chamillard m'en donna avis en ces termes : « Le Roi « m'ordonne de vous mander de vous rendre inces- « samment auprès de lui. Vous avez si heureusement « rétabli le calme dans la province de Languedoc, et « vous contribuez avec tant de succès à tout ce qui « peut assurer son repos, que Sa Majesté est déter- « minée à vous envoyer ailleurs, où vous aurez ma- « tière à vous employer encore plus utilement à l'a- « venir. Rien ne doit retarder l'empressement que « vous devez avoir de vous rendre auprès de Sa Ma- « jesté, qui n'a point oublié ce qu'elle vous a dit lors- « qu'elle vous a envoyé dans ce pays-là. »

[1705] Je n'avois rien demandé; mais comme demander fréquemment c'est souvent importunité, ne point demander du tout est quelquefois nonchalance répréhensible. J'écrivis donc à M. de Chamillard, pour me défendre de ces deux excès. « J'ai supplié, lui « disois-je (2), Sa Majesté, l'hiver dernier, de vouloir « bien que mon inaction sur briguer des emplois ne « fût pas mal interprétée. Je désire en général, plus « qu'aucun autre de ses sujets, de ne lui être pas « inutile : mais je tiens que nous devons attendre « tranquillement ce qu'un grand maître veut faire de « nous, ne rechercher aucun emploi, faire de son

(1) Lettre de M. de Chamillard, du 29 décembre. (A.) — (2) Lettre à M. de Chamillard, du 2 janvier. (A.)

« mieux dans ceux que nous avons, et les attendre
« uniquement de sa volonté. Pour moi, naturellement
« je suis porté à bien augurer de mon étoile. Si elle
« me met en place, je crois que c'est pour mon bon-
« heur; si elle m'en ôte, je pense la même chose :
« ainsi sur les destinations, dont je suis toujours
« content. »

J'appris alors (1) que, sans avoir sollicité de grâces, Sa Majesté s'étoit souvenue de moi dans la promotion qu'elle venoit de faire des chevaliers de ses ordres. En réfléchissant à ces bontés du Roi et à l'état du royaume, calculant aussi mes revenus, et comptant avec moi-même, je crus pouvoir faire une proposition dont l'acceptation m'auroit comblé de joie. J'en expliquai les motifs et les moyens au ministre dans une lettre que je fis longue, parce que mon désir de réussir étoit sincère, et même violent (2). « Je ne
« doute pas, lui disois-je, que par vos soins vous ne
« soyez tranquille sur les fonds de cette année; mais,
« monsieur, il faut ôter aux ennemis toute espérance
« qu'ils puissent manquer, si la guerre alloit plus
« loin.

« Ils se flattent que les affaires nouvelles sont épui-
« sées : voici les occasions où les bons et fidèles
« sujets doivent donner des marques solides de leur
« zèle pour le plus grand roi et le meilleur maître du
« monde. Comme je suis pénétré des grâces dont il
« m'a honoré, je voudrois bien, monsieur, être des
« premiers à donner les plus fortes marques de re-
« connoissance. Quelque pénétré que j'en sois pour

(1) Lettre de remerciement au Roi, du 6 janvier. (A.) — (2) Lettre à M. de Chamillard, du 14 février. (A.)

« les dignités qu'il a plu à Sa Majesté de m'accorder, « ce ne sont point ses plus sensibles grâces : celle de « sa confiance, marquée par les plus importans em- « plois ; celle qu'elle a eue, il y a deux ans et demi, « de me donner son armée d'Allemagne, n'étant que « le sixième lieutenant général de ses armées, ont « imprimé dans mon cœur des désirs, ou plutôt un « tourment de satisfaire à mes devoirs et à mes obli- « gations, qui ne se peut dissiper que par les services « que je pourrai rendre à Sa Majesté.

« En attendant ceux de la guerre, je vous prie, « monsieur, de m'attirer une grâce de Sa Majesté « d'une nature différente de celle dont elle m'a ho- « noré ; mais auparavant je dois, monsieur, vous « expliquer l'état de mes affaires. En me mariant, je « pris la liberté de dire à Sa Majesté que, parmi tant « de sujets qui se ruinoient à son service, elle ne « seroit peut-être pas fâchée d'en trouver un qui, « en soutenant une dépense au-dessus de son état, « s'étoit enrichi. Je lui montrai que j'avois pour lors « sept cent trente-sept mille livres ; les sauve-gardes « dans l'Empire m'ont valu depuis deux cent dix mille « livres ; ce qui fait neuf cent quarante-sept mille « livres, outre des terres en Dauphiné et en Lyon- « nais qui me viennent de ma famille. Le revenu de « celles-ci est employé à ma mère, mon frère, à qui « je donne une pension, outre sa légitime, et à deux « sœurs auxquelles mon secours est nécessaire. Je ne « comprends pas les biens de madame la maréchale « de Villars ; ce que j'en retire n'a pas fait jusqu'à « présent sa dépense : mais comme je veux retran- « cher les miennes, elle en fera de même.

« Ces neuf cent quarante-sept mille livres ne me « produisent présentement que trente-cinq mille li- « vres de rente, parce qu'il y a là-dedans de l'argent « qui ne porte aucun intérêt, le voulant employer à « une terre. Je laisse donc ce qui reste du revenu de « mes terres, ma mère, mes frère et sœurs payés « avec les biens de madame la maréchale, pour l'en- « tretien de ma famille. Je puis ensuite compter sur « trente-cinq mille livres bien venant du reste de « mon bien. J'ai en outre, des bontés du Roi, quinze « mille francs comme gouverneur de Fribourg, huit « mille livres de pension, et treize mille comme ma- « réchal de France. Cela fait soixante-et-onze mille « livres, dont je prie Sa Majesté de se servir tous les « ans jusqu'à la paix générale.

« Ce qu'elle me fait l'honneur de me donner « comme commandant de ses armées suffira pour « ma dépense, laquelle je modérerai. Mais assuré- « ment, monsieur, ni l'officier ni le soldat n'en au- « ront moins d'estime et d'amitié pour moi, con- « noissant l'usage que je fais de mon bien. D'ailleurs « je n'ai point entendu ni lu que les généraux les « plus fameux l'aient été par le nombre de leurs « chevaux de main, ou par la délicatesse de leur « table. Je conjure Sa Majesté que je sois le premier « à donner un exemple qui sera ardemment suivi. « Au reste, il n'y a pas tant de mérite à le donner. « Nous nous assurons les bienfaits du Roi en lui « fournissant les moyens de soutenir sa gloire et « celle de la nation dans une si juste guerre ; et rien « n'étonnera tant les ennemis que d'apprendre que « le Roi, par ce qui lui reste de libre de ses anciens

« revenus, par la capitation et les efforts de ses sujets, « soutiendra la guerre, quelque longue qu'elle puisse « être. Enfin, monsieur, je vous demande votre « protection pour m'obtenir cette grâce, et je vous « la demande par tout l'attachement que je vous ai « voué. »

M. de Chamillard me répondit (1) : « J'ai lu votre « lettre tout entière au Roi ; vous en aurez tout le « mérite, et il ne vous en coûtera pas beaucoup. Sa « Majesté est bien convaincue de votre bonne volonté, « et espère qu'elle en aura des preuves en tout genre ; « mais elle ne veut pas accepter celle-ci. Cependant, « comme il ne seroit pas juste que vous eussiez fait « voir de l'argent au contrôleur général des finances « sans qu'il vous en coûtât quelque chose, c'est un « peu de temps que je vous demande, et de ne me « pas tenir rigueur sur la régularité des paiemens. « Je serois bien content s'il se trouvoit un grand « nombre de gens dans les mêmes dispositions que « vous ; je ne leur en demanderois pas davantage. « Cela ne laisseroit pas de me soulager. »

Je fus très-fâché de ce que mes offres n'étoient point acceptées. Je les faisois de bon cœur, et par un véritable attachement pour le Roi, « le meilleur « maître du monde (2), et qui méritoit le mieux « d'être bien servi. Avant d'avoir la gloire d'être « admis à certaines conversations dans lesquelles Sa « Majesté s'épanchoit avec ses serviteurs, je ne pou- « vois moi-même penser que, parmi tout ce que « nous avons vu de grand en lui, il y eût autant de

(1) Lettre de M. de Chamillard, du 28 février. (A.) — (2) Lettre à madame de Maintenon, du 11 avril. (A.)

« bonté, d'affabilité, de raison et d'humanité que « j'en ai connu par moi-même. »

Par une suite fâcheuse des mauvaises dispositions faites après la malheureuse bataille d'Hochstedt, nos frontières étoient bien rapprochées du centre du royaume. On auroit pu avec les débris de l'armée, qui étoient encore assez considérables, empêcher les ennemis de passer le Rhin à Philisbourg, et les forcer de descendre jusqu'à Mayence. La saison étoit si avancée, qu'en apportant ainsi quelque délai au passage du Rhin, on auroit pu avoir le temps de se placer derrière Landau, la Kreith devant soi, et par ce moyen empêcher très-aisément que le siége de cette place ne se fît (1). Mais, au lieu de prendre quelque parti, on laissa les ennemis entièrement maîtres de la campagne, et ils placèrent leur armée commodément sur la Lutter. Le roi des Romains, qui vint voir prendre Landau pour la seconde fois, mit son quartier dans Weissembourg. Pendant que les généraux de l'Empereur pressoient le siége, milord Marlborough occupoit Trèves, et s'étendoit le long de la Basse-Sarre; de sorte que quand Landau eut capitulé, les ennemis se trouvèrent avantageusement postés pour fondre, après l'hiver, sur la partie de la frontière qu'ils voudroient percer. Le Roi me donna la plus exposée à défendre, depuis le Fort-Louis jusqu'à Luxembourg, par où les alliés pouvoient facilement pénétrer en Champagne; ce qui leur auroit aussi donné la Lorraine, dont le duc leur étoit fort dévoué.

Je commençai par aller visiter la frontière, et les troupes qui m'étoient confiées. « C'étoit le moyen de

(1) Tiré des Mémoires, 64e cahier. (A.)

« faire connoître à chacun ses devoirs (1), et de hâter
« un peu tout ce qui alloit trop lentement. Je trouvai
« le soldat en bon état, mais point d'officiers. Il y
« avoit des régimens entiers qui n'étoient comman-
« dés que par un lieutenant (2). Cet abus, toujours
« très-dangereux, le devenoit davantage sur une
« frontière perpétuellement menacée. Je m'en plai-
« gnis à la cour; mais en même temps je fis l'éloge
« de ceux dont l'assiduité et le zèle méritoient d'être
« distingués (3).

« Presque au moment de mon arrivée (4), le géné-
« ral Bulter, qui commandoit dans les Deux-Ponts,
« avoit voulu attaquer le château de Bliescastel, où
« le sieur Duvernon, qui y commandoit, lui tua
« beaucoup de gens, et le força de se retirer, et ayant
« envoyé un parti après eux, leur fit plusieurs pri-
« sonniers. Ce n'est pas, disois-je au ministre, un
« grand événement; mais j'espère que c'est un com-
« mencement. Je suis bien aise de commencer à
« porter bonheur à cette frontière : les troupes et les
« peuples me marquent avoir cette opinion. » Le Roi
fut aussi fort content de ce petit succès, et il dit
publiquement que ma présence avoit déjà relevé le
courage de ses troupes (5). »

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 16 février. (A.) — (2) Lettre au même, du 18 février. (A.) — (3) Lettre au même, du 17 février. Il loue les sieurs de Boiseau, de Rodemat, de Rott, et demande qu'on lui conserve son ancien état-major, le sieur de Tressemanes pour major général, le sieur de Beaujeu pour maréchal des logis, le sieur de Verseilles pour reconnoître les camps. Le 25 février, au même, il loue les sieurs de Sommery, Flaische et Despeaux, le vieux La Feronnaye, et surtout le jeune duc de Mortemart, qui donne le meilleur exemple. (A.) — (4) Lettre au même, du 11 février. (A.) — (5) Lettre de M. Le Pelletier au maréchal de Villars, du 21 février. (A.)

Je parcourus le pays, autant que les neiges et les frimas me le permirent. Je ne négligeai pas un ravin, un bouquet de bois, un ruisseau, un monticule, une fondrière. J'examinai avec grande attention les fortifications des places qui pouvoient nous servir de ressource, surtout celle de Thionville. On me l'avoit faite mauvaise. « Je viens, disois-je au ministre (1), de « la visiter par dedans et par dehors. Avec quelques « ouvrages que l'on peut faire, je la trouve très- « bonne, et vous pouvez compter qu'elle peut tenir « les ennemis très-long-temps. J'en ai fait convenir « les ingénieurs. Je ne me pique pas d'un profond « savoir dans leur art, mais j'en sais assez pour qu'on « ne me puisse pas faire prendre le blanc pour le « noir. » Je fis dans ma course de bonnes observations, et je revins assez content à la cour, où j'étois appelé pour conférer avec les maréchaux de Villeroy et de Marsin (2) : le premier devoit commander en Flandre, le second sur le Rhin, moi dans le centre, sur la Sarre et la Moselle. Dans l'incertitude où on étoit de l'endroit vers lequel les ennemis dirigeroient leurs plus grands efforts, il fut convenu que les trois armées, occupant des points principaux chacune dans le district qui leur étoit assigné, tiendroient entre elles des communications libres depuis Liége jusqu'à Huningue, pour s'envoyer réciproquement du secours.

Revenu de ce voyage, qui ne dura que quatorze jours, je ne tardai pas à m'assurer que c'étoit à moi que les ennemis en vouloient. Ils faisoient à Trèves

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 16 février. (A.) — (2) Lettre au même, du 6 mars. (A.)

d'immenses provisions de guerre et de bouche, des amas considérables de farine, d'avoine, paille, foin, poudre, boulets, mortiers, canons, qui leur arrivoient journellement par le Rhin et la Moselle. Il n'étoit pas vraisemblable que de pareilles dépenses se fissent pour épouvanter seulement : elles marquoient nécessairement l'approche d'une grosse armée; et en attendant qu'elle pût par elle-même protéger son dépôt, les ennemis avoient, pour sa sûreté, couvert toutes les avenues de Trèves de fortifications.

Mon dessein étoit d'aller les visiter, pour rompre, s'il étoit possible, leurs projets. « Et voici, écrivois-je « au ministre (1), ce que je me proposois : d'em-« porter Hombourg, les Deux-Ponts et Hornbach, « qui ne pouvoient nous arrêter que peu d'heures, « moyennant des pièces de seize que j'aurois fait « suivre; me rabattre après cela sur ma gauche; et « déjà informé, à la hauteur de Sarre-Louis, des « forces que les ennemis auroient pour lors dans « Trèves, m'en approcher, faisant attaquer Sarre-« bourg par un petit corps que j'aurois fait marcher « de Thionville à Sirck; tout cela prisonnier de « guerre : et ensuite reconnoître par mes yeux si, « dans la haute opinion que les ennemis avoient de « leurs forces, et s'imaginant que les nôtres ne pou-« voient être sitôt en état, ils n'auroient pas négligé « quelques points par où je pourrois les attaquer. »

Mais il fit un temps horrible : la pluie tomboit avec une abondance effrayante; les moindres ruisseaux étoient devenus des fleuves. A chaque moment je me mettois à ma fenêtre, et j'avois la douleur de voir

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 8 avril. (A.)

tout inondé. Je profitai cependant de quelques jours moins fâcheux pour inquiéter les ennemis, et mon succès me fit regretter de n'avoir pas pu faire davantage. « Nous avons trouvé, écrivois-je au ministre (1), « le seul pont dont on pouvoit se servir sur la Blise « soutenu par une redoute et quelques retranche- « mens. On a fait passer cent cinquante grenadiers « dans de petites nacelles, qui ont pris les ennemis « par les derrières, tandis qu'on les amusoit par de- « vant. On a emporté la redoute ; le commandant a « été pris, et trente hommes des troupes de M. l'é- « lecteur palatin. En même temps M. de Streff a mar- « ché avec les dragons de Despeaux sur quelques « quartiers de cavalerie que les ennemis avoient au- « près des Deux-Ponts, lesquels avertis par le feu, « et leurs chevaux plus frais que les nôtres, il a été « impossible à M. de Streff de joindre le gros. On a « pris quelques traîneurs. M. de Druy arrivé sur Hom- « bourg, et ne pouvant raccommoder assez promp- « tement le pont que les ennemis avoient rompu, les « a vus se sauver dans la campagne, après avoir jeté « une bonne garnison dans le château. On voulut « l'attaquer ; mais il auroit fallu monter du canon sur « la montagne, ce qui demandoit du temps. Le four- « rage nous manquoit absolument, le pain même « avoit suivi avec peine ; et la maudite pluie revenant « plus horrible que jamais, il a fallu se contenter de « quelques chariots de bagages, et de cent cinquante « hommes que M. Du Pozet a pris. C'est la moindre « partie de ce que nous espérions. Cependant il faut « avouer que nous ne devons pas être tout-à-fait mé-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 21 avril. (A.)

« contens : c'est toujours avoir fait voir l'armée du « Roi aux ennemis, qui s'imaginoient que nous n'o« sions nous montrer, et les avoir chassés de leurs « quartiers d'hiver. Comptez que tout fuit actuelle« ment vers Mayence et Landau, et cela ne nous a « pas donné beaucoup de peine. »

J'ajoutai cette observation, parce que M. de Chamillard me marquoit la plus grande appréhension que les troupes, fatiguées dans ce commencement de campagne, ne pussent la soutenir entière. Cette crainte étoit d'autant plus naturelle, que notre cavalerie, sur laquelle devoit rouler le fort de cette expédition, étoit presque toute remontée en jeunes chevaux, à cause d'une mortalité affreuse qui l'avoit dépeuplée l'année dernière. Je rassurai le ministre, en lui marquant les précautions que j'avois prises. « J'ai eu attention, lui dis-je (1), que l'on ne menât « que les chevaux les mieux en état. L'on n'a passé « qu'une seule nuit dehors, ayant eu le couvert « toutes les autres. On a séjourné un jour sur sept « de marche; on a toujours eu pain et avoine. Enfin, « monsieur, cela ne s'appelle pas une bien rude cor« vée; et celle que j'ai faite une fois en ma vie, où « nos soldats disoient qu'ils changeoient de draps « blancs tous les jours, parce qu'ils couchèrent douze « jours de suite sur la neige, étoit bien différente. »

Mais le plus difficile avec le Français n'est pas de lui faire supporter la fatigue; c'est de le retenir dans son penchant pour les plaisirs, le goût du luxe, le jeu et la bonne chère, qui rend négligent et peu appliqué. Je tâchai, au commencement de la cam-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 26 avril. (A.)

pagne, de bannir ces défauts de mon armée, et j'appelai pour cela à mon secours la fermeté du ministre. « Je ne crois pas, lui disois-je (1), qu'il y ait beau-« coup d'officiers dont on ait lieu de se plaindre; « mais s'il s'en rencontre qui, emportés par le plaisir, « ne font pas leur devoir, je prendrai la liberté de « vous recommander à leur égard la sévérité : car « l'esprit de l'homme est tel, que celui qui a bien « rempli son devoir reçoit une certaine satisfaction « quand on punit le fainéant. Cette justice instruit « pour l'avenir. Pour moi, monsieur, je ne connois, « pour mener les hommes, que la justice : il ne la « faut pas accompagnée de duretés personnelles; il « faut que l'on paroisse récompenser avec plaisir et « punir avec peine, et que ces deux moyens-là « marchent toujours également. »

J'entrepris de me faire autoriser par le Roi lui-même, et j'en écrivis à madame de Maintenon en ces termes (2) : « Je prends la liberté, madame, de vous « exhorter à faire que le Roi fasse des défenses ré-« solues pour les dépenses de table et des équipages. « Je voudrois que Sa Majesté daignât s'expliquer à « peu près en ces termes : *Je fais ce qui m'est* « *possible pour empêcher la noblesse de se ruiner,* « *en l'exhortant à plus d'ordre dans ses dépenses,* « *et jamais prince n'a tant fait pour l'enrichir,* « *ni si prodigieusement donné, que moi; mais je* « *ne puis empêcher que les dissipateurs, gens sans* « *ordre, ne se ruinent, malgré toutes mes peines.* « *Que n'ai-je pas donné à messieurs d'H...., de*

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 10 avril. (A.) — (2) Lettre à madame de Maintenon, du 11 avril. (A.)

« *B...., et d'autres? Est-ce ma faute si ces gens-*
« *là n'ont pas laissé de très-grands biens à leurs*
« *familles? Enfin quand je regarde ceux de mes*
« *sujets à qui je donne le moins, je trouve que c'est*
« *encore assez pour soutenir une sorte de dépense*
« *convenable à leur état. Je prends pour exemple*
« *un lieutenant général : il tire de moi pendant*
« *la campagne, en appointemens ou en fourni-*
« *tures, plus de douze mille francs. On ne me per-*
« *suadera pas qu'avec cela il ne puisse pas donner*
« *à dîner à une douzaine d'officiers, qui ne lui de-*
« *mandent ni entrées, ni entremets, ni des fruits si*
« *délicats, mais un peu meilleure chère qu'ils ne*
« *la font chez eux.*

« Enfin, madame, quand ces discours ne réussi-
« roient pas, au moins qu'ils servent à faire dire que
« le Roi persiste à vouloir établir un ordre dans ses
« sujets, et qu'il ne puisse pas être justement im-
« portuné par tout ce qui vient crier qu'il se ruine.
« Et pourquoi se ruinent-ils? Je désire donc que le
« Roi fasse renouveler ses pragmatiques contre le
« luxe des tables, n'en tirât-il d'autre utilité que
« d'avoir fait ce qui dépend de lui pour rendre ses
« sujets plus sages et plus réglés. »

Ces réglemens me paroissoient nécessaires dans l'oisiveté des camps, que cette campagne sembloit m'annoncer, puisqu'il paroissoit que je serois obligé de me tenir sur la défensive. Je m'arrangeai, pour les hommes, les munitions et l'argent, avec les gouverneurs des villes les plus menacées. Celui de Sarre-Louis demandoit qu'outre le prêt des troupes, il fût fait un dépôt de deux cent cinquante mille livres

pour les besoins qui pourroient survenir. Je lui remontrai que cinquante mille écus étoient plus que suffisans : « car, lui disois-je (1), quand tout l'argent « comptant de la garnison seroit épuisé, comme rien « ne sort d'une place assiégée, le gouverneur pour- « roit le retrouver dans la bourse des cabaretiers, « aubergistes, marchands et autres bourgeois, chez « qui le soldat l'a dépensé ; et en s'obligeant pour le « Roi à payer les emprunts, il est maître de les forcer « à prendre ses billets, et à lui remettre l'argent, « qui leur retourne ensuite, et qu'on reprend en- « core après. Ainsi il est inutile d'avoir une si grosse « somme en dépôt : il n'en faut que ce qui est néces- « saire pour suppléer à ce que cachent ordinairement « ceux à qui on demande leur argent pour des billets, « et avoir attention qu'outre l'argent circulant, il y « en ait toujours une bonne masse en caisse pour « parer aux événemens imprévus. » M. de Marcy, major de la place, m'aida à faire entendre raison sur ce point au gouverneur. Ce M. de Marcy étoit une bonne tête, un esprit net et facile, qui alloit bien aux expédiens.

Un autre abus beaucoup plus dangereux que je tentai de réformer fut le droit que prétendoient les gouverneurs de se rendre sitôt que les dehors étoient pris, et que le corps de la place étoit attaqué. J'obtins à ce sujet une lettre du Roi à eux adressée, et conçue en ces termes (2) : « Quelque satisfaction que « j'aie de la belle et vigoureuse défense qui a été « faite dans les dernières places qui ont été assié-

(1) Lettres à M. de Chamillard, des 25 et 26 avril. (A.) — (2) Lettre au même, du 24 mars. (A.)

« gées, et que les commandans se soient distingués « en soutenant plus de deux mois leurs dehors (ce « qui n'a jamais été vu parmi nos ennemis), cepen- « dant j'estime qu'on peut défendre aussi long-temps « et plus les corps de place; et enfin je m'en tiens « aux anciens ordres, contenus dans toutes les pa- « tentes des gouverneurs, de ne jamais rendre une « place que l'on n'ait du moins soutenu plusieurs « assauts au corps de la place. »

J'envoyai cet ordre à tous les gouverneurs; je l'appuyai de vive voix, et j'exhortai le ministre à ne pas mollir sur cet article. « Que l'on ne vous donne « jamais pour raison, lui écrivois-je (1), que l'on veut « conserver les troupes du Roi. Toute garnison qui « marquera de la fermeté ne sera pas faite prison- « nière de guerre; et il n'y a point de général qui, « assuré d'emporter une place, n'aime mieux donner « capitulation que de hasarder de perdre mille hom- « mes pour forcer des gens obstinés. »

Ces soins de détail ne me faisoient pas perdre de vue l'objet principal : c'étoit l'attention sur l'armée des alliés, qui se grossissoit de mon côté. On fut quelque temps en doute de l'endroit vers lequel ils porteroient leurs efforts : le maréchal de Villeroy crut qu'ils tomberoient sur lui d'abord, et le Roi m'ordonna de lui envoyer des renforts. Je les disposai de manière qu'ils pussent continuer leur route vers la Flandre, ou revenir à moi, selon l'exigence des circonstances, et j'écrivis en même temps au Roi (2) : « Je ne sais si messieurs les maréchaux de

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 24 mars. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 17 mai. (A.)

« France sont aussi délicats pour servir les uns sous
« les autres que lors de la dernière guerre; mais je
« supplie très-humblement Votre Majesté de ne point
« me ménager sur cela. J'irai sous M. le maréchal de
« Villeroy tant qu'il plaira à Votre Majesté. »

Mais, dans le temps même que j'écrivois cela, les incertitudes où nous étions sur le plan de campagne des ennemis cessèrent par les nouvelles arrivées de toutes parts que les forces de Flandre et d'Allemagne marchoient pour se réunir sur la Moselle. Prévoyant cet événement, j'avois d'avance supplié le Roi de me faire connoître clairement ses intentions au sujet d'une bataille. « Je n'attendrai pas, disois-je au mi-
« nistre (1), les ordres de Sa Majesté pour profiter
« d'une fausse démarche, ni pour empêcher autant
« que je pourrai l'investiture d'une place; mais si je
« ne le puis qu'en donnant une franche bataille, je
« crois, monsieur, qu'il est de la sagesse de deman-
« der ce que veut Sa Majesté. Ce n'est point pour
« avoir des ordres qui puissent me disculper en cas
« d'événement : la bonté du Roi est trop connue, et
« j'ose me flatter que mon ardeur pour son service
« l'est aussi. Je n'ai aucune timidité d'esprit, et, avec
« l'aide de Dieu, je prendrai hardiment le bon parti;
« mais si je dois chercher une bataille à terrain et à
« avantage égaux, c'est sur quoi Sa Majesté doit voir
« ce qui lui convient. »

J'avois trois villes également importantes à soutenir, Luxembourg, Thionville et Sarre-Louis : la première, fort éloignée de mon centre, les deux autres séparées par des pays ingrats et difficiles. L'essentiel

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 5 mai. (A.)

étoit de bien assurer les rivières qui couvroient ces dernières, la Moselle, la Sarre, et la Nice. « Je tra-« vaillai, comme je le mandois au maréchal de Ville-« roy (1), à mettre quelque bonne intelligence entre « elles; mais ces trois diablesses, lui disois-je, s'il est « permis de parler ainsi des rivières, ne se laissent « pas approcher : non pas la Moselle, elle n'est que « trop honnête, car on la passe partout; mais pour la « Sarre, depuis son embouchure jusqu'à Sarre-Louis, « on n'en approche pas. Enfin je l'ai cultivée tout l'hi-« ver avec messieurs nos généraux, je ne l'ai pas trou-« vée plus gracieuse; et les pays qui sont entre la « Moselle, la Sarre et la Nice, très-peu gracieux aussi. « J'espère qu'ils n'auront pas plus de charmes pour « nos ennemis qu'ils ne nous en ont fait paroître. »

Cependant, quelque disgraciés que fussent ces pays, je ne crus pas devoir en abandonner la possession. Je me plaçai à Fronisberg et sur les hauteurs voisines, d'où je pouvois envoyer du secours à Luxembourg par les bois de Sirck, que j'avois fait ouvrir en tournant les abattis du côté des ennemis. Je couvrois aussi Thionville, et pouvois tirer mes subsistances de Metz. Quant à Sarre-Louis, je fis pratiquer des routes, et fortifier des postes tels que Bouzonville et Bourgaiche, pour être instruit des mouvemens des ennemis, et arriver en même temps qu'eux sur cette ville, ou même les prévenir s'ils la menaçoient.

Je me trouvois dans des circonstances assez singulières. M. de Chamillard m'écrivoit que j'avois autant d'infanterie que les ennemis, et très-peu moins de cavalerie; et il m'insinuoit que s'ils approchoient, je de-

(1) Lettre au maréchal de Villeroy, du 18 mai. (A.)

vois leur disputer le terrain, et ne point songer à reculer. On pensoit tout le contraire dans mon armée. « D'avoir voulu seulement demeurer dans ce camp, « écrivois-je au ministre (1), me fait passer pour té« méraire parmi nos généraux. Je n'entends que dis« cours de sagesse; que j'ai le sort de l'Etat entre les « mains; qu'il vaut mieux que Sarre-Louis, s'ils l'atta« quent, tombe, que de donner une bataille avec une « si grande inégalité de forces. Vous me croyez peut« être trop prudent lorsque je suis presque seul de « mon avis dans les partis je ne dis pas hasardeux, « mais qui n'ont que l'apparence d'audace. Si j'allois « aux opinions, je suis sûr que je repasserois la Mo« selle, ou du moins la petite rivière de Konisma« ker. Jugez de quelle conséquence seroit une pa« reille démarche sur les premiers mouvemens des « ennemis pour s'approcher de moi ! »

Le vrai étoit que les ennemis, qui se donnoient cent dix mille hommes, en avoient au moins quatre-vingt-dix mille effectifs, pendant que, tous les renforts qu'on m'envoya de Flandre et d'Allemagne réunis, je ne m'en voyois au plus que cinquante-cinq mille, excellentes troupes à la vérité, pleines d'ardeur et de courage; mais le nombre y fait. Tout ce que je pouvois étoit donc d'attendre les ennemis dans mon camp, bien situé, fort par lui-même : je n'y fis point faire de retranchemens, ils inquiètent les Français. « Je voudrois, écrivois-je au ministre (2), que les « ennemis voulussent m'attaquer. Je ne vous dirai « pas que je désire une affaire générale : elles sont « si décisives, et il y entre tant de hasards, quelque

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 7 juin. (A.) — (2) *Ibid.* (A.)

« précaution que puisse prendre un général, que tout « homme sage doit regarder ces grands événemens-là « avec respect; mais j'en chercherai de petites, per- « suadé de la supériorité de mes troupes. »

Enfin le 11 juin cette grande armée, composée d'Anglais, de Hollandais, d'Allemands de toutes les provinces de l'Empire, commandée par leurs princes, et en chef par milord Marlborough et le prince de Bade, s'ébranla. Des environs de Trèves, où elle s'étoit assemblée, elle se déploya sur les rives de la Sarre, qu'elle passa, reçut poudre et plomb pour combattre; et, par une marche forcée, elle vint camper le 13 au matin devant moi. « Ils croyoient m'avaler comme « un grain de sel (1). » Milord Marlborough avoit publié partout qu'il me feroit reculer, ou qu'il me battroit. Toute l'Europe avoit les yeux sur nous, et attendoit ce grand événement, qui pouvoit décider du sort de la guerre. Les généraux vinrent examiner mon camp, tinrent plusieurs conseils; et la nuit du 16 au 17 ils délogèrent sans tambours ni trompettes, dans le plus grand silence. On vint me dire au point du jour qu'ils étoient partis. Je pris quinze cents dragons pour tâcher de joindre les traîneurs; mais ils étoient trop loin.

Leur départ fut si prompt et si secret, qu'un envoyé du duc de Lorraine, qui n'étoit qu'à deux lieues des tentes de Marlborough, venant le matin conférer avec lui, fut arrêté par des hussards. Il leur montra son passe-port, signé *Marlborough;* mais c'étoient nos hussards, qui s'étoient déjà établis dans le camp ennemi. Ils dépouillèrent complétement M. l'envoyé

(1) Lettre à M. de Desaleurs, du 17 juin. (A.)

de Lorraine, et me l'amenèrent. J'avois précisément dans ce moment à mon côté un autre envoyé que ce même prince entretenoit auprès de moi. Il ne put s'empêcher de rire en voyant son confrère dans cet état. « Rapportez, leur dis-je (1), à votre prince que « ce qui vous arrive est le sort qui l'attend lui-même, « selon le choix qu'il fera, dans ses alliances, de la « France et de l'Empire. »

En félicitant le Roi sur ce grand événement, je lui dis (2) : « Il semble que Dieu, protecteur des armes « de Votre Majesté, avoit marqué à ce grand nombre « d'ennemis les termes qu'ils devoient respecter. On « les a empêchés de mettre le pied sur vos terres. Le « poste que votre armée a occupé étoit précisément « sur la frontière de ses Etats; et outre les raisons « de guerre plus solides, j'aurois été bien fâché d'a- « voir à me reprocher qu'étant honoré du comman- « dement de ses armées, j'eusse laissé entrer celle « des ennemis dans son royaume. »

C'est en effet tout ce qu'on pouvoit me demander. Le duc de Marlborough le sentit si bien, que lui, les princes de l'Empire et tous leurs généraux, s'excusèrent de leur retraite comme d'une défaite. Il me fit dire qu'il me prioit de croire que ce n'étoit pas sa faute s'il ne m'avoit pas attaqué; que le prince de Bade lui avoit manqué de parole, et qu'il se retiroit pénétré de douleur de n'avoir pas pu se mesurer avec moi (3). Ils se vengèrent du prince Louis de Bade par des sarcasmes, et l'appelèrent le prince *des Louis* (4).

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 19 juin. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 17 juin. (A.) — (3) Lettre au même, du 18 juin. (A.) — (4) Lettre à M. d'Alègre, du 19 juin. (A.)

Le vrai est qu'il avoit trouvé mon poste trop fort, et qu'il n'avoit pas jugé à propos qu'on exposât toutes les forces des alliés ou à un échec, ou au blâme de n'avoir remporté qu'une victoire peu utile, puisqu'en supposant que ma déroute n'auroit pas été complète, je pouvois me porter derrière des rivières ou des villes d'où on n'auroit pu me chasser qu'en risquant d'autres batailles. Le duc de Marlborough, piqué, retourna en Flandre; l'armée du prince de Bade regagna le Rhin, et je me trouvai sans ennemis.

Selon ma maxime que sitôt qu'on cesse d'être sur la défensive il faut se mettre sur l'offensive, « voyant « un corps d'ennemis retiré sous Trèves (1), je cher- « chai à l'ébranler. Pour cela, je chargeai M. le comte « de Druy de marcher sur cette ville avec un petit « corps, qui fut soutenu par le comte Du Bourg. « Celui-ci passa la Sarre à Marsick, et poussa devant « lui un gros parti qui paroissoit marcher vers Sar- « rebourg et Trèves. Ce parti, commandé par Mas- « sembach, en trouva un des ennemis, qui fut bien « battu, et dont les fuyards donnèrent à Sarrebourg « et à Trèves toutes les plus chaudes alarmes que « l'on pouvoit souhaiter; de manière que ces deux « villes furent abandonnées avec plus de terreur « qu'on ne peut imaginer, laissant beaucoup de pou- « dre, grenades, et onze pièces de canon, ayant « brûlé les magasins, ou jeté dans la Moselle sur- « tout une quantité d'avoine prodigieuse. »

Ce mouvement s'étoit fait à double fin, d'abord pour éloigner les ennemis de notre frontière, ensuite pour les retenir à la défense de leurs propres pays,

(1) Lettre à M. le prince de Conti, du 4 juillet. (A.)

qu'ils devoient croire menacés. Mon stratagème réussit. Pendant que je les tenois en échec avec peu de troupes, je m'avançai rapidement en Alsace, où j'étois appelé par les ordres du Roi. J'arrivai ainsi sur la Lutter avant les alliés, qui avoient été retenus sur la Moselle par l'attaque de Trèves. L'armée du maréchal de Marsin et la mienne se réunirent le 3 juillet, et dès le lendemain nous marchâmes aux lignes de Weissembourg, qui étoient plutôt soutenues que défendues par un corps de cinq ou six mille hommes, qui fut très-maltraité. Le général Thungen, qui commandoit en attendant le prince de Bade, recueillit les débris de ce corps dans un camp qu'il avoit fortifié sous les murs de Lauterbourg, où nous résolûmes de l'attaquer.

Le temps pressoit : son armée étoit journellement grossie par des détachemens qui lui venoient de la Moselle par derrière le Rhin, où il avoit un pont communiquant aux lignes de Stollhofen. Nous fîmes ce que nous pûmes pour le déposter : attaques réelles, retraites feintes, rien ne fut oublié pour tâcher de l'attirer hors de son camp ; mais il y resta inébranlable, et si bien couvert, que nous ne jugeâmes pas à propos de risquer une action.

Elle devenoit de jour en jour moins possible, parce que l'armée ennemie, outre les renforts tirés de la Moselle, augmentoit encore par les contingens de l'Empire qui commençoient à arriver, et que la mienne, au contraire, diminuoit par les détachemens qu'on m'ordonnoit de faire passer en Flandre et en Italie : de sorte que je crus devoir m'estimer très-heureux si je pouvois réussir à protéger les lignes

d'Haguenau, empêcher la prise du Fort-Louis, et aller vivre un peu sur le pays ennemi au-delà du Rhin (1). C'est tout le but que je me proposai pour le reste de cette campagne, dont le fardeau alloit tomber tout entier sur moi, parce que le maréchal de Marsin fut appelé en Flandre, où nos lignes avoient été forcées par le duc de Marlborough.

Je m'appliquai d'abord à réunir toutes mes forces, n'ignorant pas que j'allois avoir affaire à une armée bien plus nombreuse que la mienne quand tous les contingens auroient rejoint; ce qui arrive ordinairement dans le mois d'août. Je rappelai donc presque toutes les troupes que j'avois laissées sur la Moselle; mais j'ordonnai au marquis de Conflans, avant que de quitter ce pays, de s'assurer de Bliescastel; et au marquis de Refuge, après avoir rasé les fortifications qui couvroient Trèves, de prendre la ville et le château de Hombourg. Par cette double expédition, nous nous trouvions en état de pénétrer chez l'ennemi, et je le privai des contributions qu'il tiroit auparavant des Trois-Evêchés.

Quant au siége du Fort-Louis, on avoit écrit au ministre que les seules inondations pouvoient empêcher les ennemis de l'investir. « Il n'y a rien, lui répondis-« je (2), de si joli sur une carte, où avec un peu de vert « et de bleu on met en eau tout ce qu'on veut. Mais « le général qui va visiter cela, comme je l'ai fait, « trouve en divers endroits des distances de mille « pas où ces petites rivières, qu'on prétend inonder « la campagne, sont bien sagement dans leur lit na-« turel, plus grosses qu'à l'ordinaire, mais n'empê-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 5 août. (A.) — (2) *Ibid.* (A.)

« chant en façon du monde que l'armée ennemie ne « fasse des ponts, et ne se place au pied du Fort-« Louis, d'où après cela on ne peut plus la chasser, « parce que les inondations mêmes lui servent de « rempart. Je vais donc au contraire examiner, ajou-« tois-je, s'il ne faudra pas plutôt se défaire de ces « prétendues inondations, pour nous conserver une « avenue la plus praticable qu'il sera possible pour « secourir le Fort-Louis par un combat, au cas que « les ennemis veuillent y marcher. »

Ma position étoit assez embarrassante. « Je ne sais, « écrivois-je à M. de Chamillard (1), quels avis vous « avez du nombre de troupes dont est composée l'ar-« mée ennemie. Ce que nous savons positivement, « c'est qu'il y a le pied de quatorze mille hommes de « troupes de l'Empereur, toutes les troupes des cer-« cles de Souabe et de Franconie, celles du duc de « Wurtemberg et de Westphalie, les troupes pala-« tines et de Prusse, plusieurs troupes particulières « de Saxe-Gotha, Wolfenbuttel, d'Amstel; enfin tous « les contingens de l'Empire sur le pied complet, « commandés par le prince de Bade, qui est venu « les rejoindre. Le bruit des prisonniers et de leurs « déserteurs leur donne soixante-dix mille hommes. « Otez-en vingt. Pour moi, je n'en puis compter que « trente-cinq mille. »

Avec cela il falloit défendre douze lieues de lignes depuis les montagnes jusqu'au Fort-Louis. Instruit de ce qui venoit de se passer en Flandre, où on avoit été battu parce qu'on s'étoit trop étendu, j'écrivis au ministre (2) : « Je ne me séparerai pas derrière les li-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 24 août. (A.) — (2) *Ibid.* (A.)

« gnes; je me tiendrai ensemble. Le plus difficile, ce « sont les extrémités. Je ne m'embarrasse pas que les « ennemis percent la ligne : je songerai capitalement « à marcher ensemble sur ce qui voudroit investir le « Fort-Louis, ou pénétrer dans le pays. C'est la con- « duite la plus sûre derrière des lignes. »

Je fis plus : sachant que les ennemis, sûrs de leurs forces, publioient qu'ils alloient m'attaquer, « je crus « qu'il étoit plus avantageux de les aller chercher « que de les attendre (1). Je marchai donc avec l'armée « en bataille le 29 août : je me portai sur leur armée, « et je cherchai pendant toute la journée à me tenir « si près, qu'ils ne pussent sortir de leur camp sans « me donner quelque avantage sur leur arrière-garde; « mais ils se tinrent dans leur camp, d'où ils avoient « dit qu'ils devoient sortir, et les officiers que nous « fîmes prisonniers dans les escarmouches nous assu- « rèrent que certainement le prince de Bade avoit « résolu de nous attaquer, et qu'ils ne voyoient pas « d'autre raison de son changement de résolution « que de ce que nous avons marché à eux. Nos ma- « nœuvres, ajoutois-je au ministre, vous paroîtront « hardies. Je les ai faites, tant pour imposer à l'en- « nemi que pour conserver l'ardeur de nos troupes : « car, en vérité, comptez qu'il est très-dangereux « pour les Français d'être attaqués. »

Le Roi m'envoya vers ce temps un lieutenant général que je ne lui demandois pas; sur quoi je lui écrivis (2) : « Mon zèle pour le service de Votre Ma- « jesté me fait prendre la liberté de lui dire qu'elle

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 31 août. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 25 août. (A.)

« ne peut être trop difficile sur le sujet de ceux qui
« tiennent les premiers postes dans les armées : le
« trop grand nombre même ne convient pas. Par
« exemple, je vois, dans l'ordre de bataille de l'ar-
« mée de Flandre, quinze lieutenans généraux à une
« première ligne, cinq à chaque aile : il est vrai que
« le plus ancien commande l'aile ; mais, sire, le ha-
« sard ne permet pas toujours que le plus ancien soit
« le plus capable. D'ailleurs, gens égaux en dignités
« ne sont point naturellement portés à s'estimer, ni à
« s'obéir assez promptement. La guerre veut une au-
« torité trop décidée pour que la parité puisse s'en
« accommoder. Il y a des gens plus occupés de la
« manière dont ils ordonnent que de la force qui
« doit être dans le commandement. Il est bon de se
« faire aimer des troupes ; mais leur confiance ne
« s'acquiert que par la fermeté et la justice. »

Le mois de septembre se passa en marches et contre-marches. Voyant que les ennemis se renforçoient sous Lauterbourg, je passai le Rhin, l'infanterie sur un pont entre le Fort-Louis et Strasbourg, la cavalerie sur celui de cette dernière ville. Je poussai alors des partis jusque dans les montagnes Noires ; et ces pays, qui se croyoient à l'abri des exécutions militaires, étant protégés par toutes les forces de l'Empire, furent très-étonnés de se voir attaqués. Par cette diversion, j'inquiétai si bien les alliés pour leurs lignes de Stollhofen, qu'ils y rappelèrent la plus grande partie de leurs troupes de Lauterbourg, et me menacèrent d'une bataille. Je repassai le Rhin à propos, et regagnai de nouveau les lignes d'Haguenau. Ils revinrent en force. Alors il fut question de décider si

on abandonneroit cette place, qui étoit fort mauvaise. Je tins un conseil de guerre. La pluralité des voix alloit à l'abandonner. M. de Pery, officier étranger, offrit de la défendre, et promit sur son honneur de sauver la garnison. Je louai sa résolution, et lui donnai de quoi la soutenir.

« Il se défendit parfaitement bien par un très-gros « feu (1), faisant perdre beaucoup de monde aux en- « nemis : ils en avouèrent eux-mêmes plus de mille « tués et blessés. Enfin, voyant deux brèches ou- « vertes, il demanda à capituler. Le prince de Bade « ne voulut le recevoir que prisonnier de guerre : « sur quoi M. de La Chaux, qui étoit allé porter les « articles, revint, disant seulement que toute la gar- « nison étoit résolue à se défendre jusqu'au dernier « homme, et à périr plutôt que de se rendre prison- « nière de guerre. M. de Pery exécuta alors la ré- « solution qu'il avoit prise depuis quelques jours.

« Après avoir laissé M. d'Herling avec quatre cents « hommes pour tenir les derniers postes et faire feu « sur les ennemis avec le reste des troupes, il sortit, « entre huit et neuf heures du soir, par la porte de « Saverne ; et ayant renversé une garde de cavalerie « qui fermoit cette avenue, il arriva avec toutes ses « troupes au point du jour à Saverne. M. d'Herling « le joignit avec le reste quelques heures après, « n'ayant laissé dans Haguenau qu'environ cent ma- « lades ou blessés, et n'ayant eu dans sa route qu'un « seul officier tué, et sept à huit soldats. » En remerciant le ministre des grâces que Sa Majesté accorda à tous les officiers de cette garnison, je ne pus

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 7 octobre. (A.)

m'empêcher de lui dire (1) : « J'ai vu un temps que « nos Français auroient été vivement touchés de voir « un étranger se distinguer parmi eux autrement « qu'en les imitant. »

Je me permis d'autant plus librement ce reproche, que j'étois piqué de ce que je venois de manquer la plus belle occasion de molester les ennemis, et cela par la faute d'un officier en qui j'avois la plus grande confiance. Je l'avois envoyé par les derrières du camp ennemi pour surprendre un convoi, ne pouvant y aller moi-même, parce que j'étois tourmenté de la goutte. Il trouva l'escorte du convoi trop forte pour son détachement, et s'en revint demander du secours : pendant ce temps le convoi passa. Je ne sais comment cet officier, brave et expérimenté d'ailleurs, ne songea pas, avec ce qu'il avoit de troupes, à tenir le convoi en échec, en attendant le renfort que je lui aurois certainement envoyé. C'est là une de ces occasions où la maladie est un double mal.

Ce convoi, dont les ennemis avoient le plus grand besoin, les mit en état de rester en présence. Mais nous touchions à la fin d'octobre, la saison devenoit fâcheuse, et je voyois avec plaisir arriver le temps où je savois que les cercles et les autres contribuables de l'Empire, qui craignent toujours que leurs troupes ne se ruinent, ont coutume de les rappeler.

Cependant, avant que de les voir défiler, le prince de Bade n'auroit pas été fâché de m'entamer, ou du moins il en montra l'envie. De mon côté, je n'étois pas curieux de compromettre, dans l'incertitude d'une action, l'avantage d'une campagne que je pouvois dire

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 27 octobre. (A.)

m'avoir été glorieuse. Ma partie foible étoit la cavalerie : nous avions essuyé une mortalité affreuse, qui avoit dépeuplé des régimens entiers. Il est vrai que les ennemis n'avoient pas été mieux traités; mais, comme ils étoient plus nombreux, ils se ressentoient moins de leurs pertes. Toute mon inquiétude tournée de ce côté en cas d'action me fit imaginer de prendre les chevaux d'artillerie, ceux des officiers, des bagages et autres, ne m'en réservant à moi-même que deux de main. J'ordonnai une revue générale, dans laquelle ces chevaux, au nombre de quatre mille, parurent prêts à être équipés et montés (1). Le prince de Bade apprit avec surprise que je pouvois ajouter un renfort si considérable à ma cavalerie, et me laissa tranquille.

Il ne fut plus question entre nous deux que de voir qui céderoit le terrain le premier. Notre campagne avoit été très-fatigante, quoique renfermée dans le cercle d'une douzaine de lieues depuis Lauterbourg jusqu'à Strasbourg, tant en deçà qu'au-delà du Rhin. Les officiers, grands et petits, s'étoient trouvés forcés, par la mortalité des chevaux, de faire presque toutes nos marches et contre-marches à pied. Le temps étoit affreux : nous campions dans la neige et dans la boue. Presque plus de fourrage; les vivres arrivoient difficilement, et nous étions réduits au pur nécessaire : chacun désiroit impatiemment que l'armée se séparât. Mais les ennemis n'étoient pas mieux; il leur mouroit même beaucoup plus de soldats qu'à nous, parce qu'ils n'en avoient pas tant de soin. J'ai toujours remarqué qu'il semble que les Al-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 5 novembre. (A.)

lemands comptent pour rien les hommes et les chevaux (1). Pour moi, dans la nécessité où je me trouvois de tenir les troupes en campagne, je prenois du moins toutes les précautions propres à adoucir leur état : aussi eûmes-nous peu de déserteurs, pendant que ceux des ennemis nous venoient en foule. D'ailleurs je donnois l'exemple, vivant sous la toile ou dans les barraques comme les autres : cela me donnoit le droit d'être ferme. J'envoyai en prison jusqu'à des colonels qui s'éloignoient du camp pour être plus à l'aise, et je ne fis partir de troupes pour les quartiers d'hiver qu'à mesure et à proportion que les ennemis en faisoient partir eux-mêmes. Enfin ces deux grandes armées disparurent de la campagne, et se retirèrent dans les abris qui leur étoient destinés.

Pendant que nous nous regardions le prince de Bade et moi, il avoit envoyé par ses derrières un gros détachement pour tâcher d'enlever Hombourg, qui gênoit fort l'électeur palatin, et l'empêchoit de lever des contributions dans les Trois-Evêchés, comme il s'en étoit flatté. Mais cette place se trouva trop bien munie, et le détachement revint sans rien faire. J'allai, quand les troupes furent séparées, la visiter moi-même, pour être sûr par mes propres yeux qu'elle étoit à l'abri de toute insulte. Je la regardois comme très-essentielle. « Il est certain, écrivois-je au mi-« nistre (2), que je suis plus attaché au château de « Hombourg qu'à mon château de Vaux. » Cependant le Roi venoit de le décorer du titre de duché, qui me le rendoit d'autant plus précieux que c'étoit

(1) Lettre au Roi, du 2 décembre. (A.) — (2) Lettre à M. de Chamillard, du 23 novembre. (A.)

un témoignage permanent de la satisfaction que Sa Majesté avoit de mes services.

J'eus le malheur, pendant toute cette campagne, de n'obtenir du secours qu'au moment qu'on s'apercevoit que j'allois être écrasé par le nombre; et sitôt que l'égalité commençoit à s'établir, on me retiroit ce qu'on m'avoit donné : de sorte que je ne pus faire aucune entreprise considérable. Je me rabattis sur les petites, qui furent fréquentes et assez heureuses. C'est ce que je fis sentir au Roi, en lui récapitulant ce qui s'étoit passé. « Votre Majesté, lui disois-je (1), « m'aura trouvé assez affligé sur la fin de la cam- « pagne; et j'avoue, sire, que j'ai senti vivement les « petits avantages que la supériorité des ennemis « leur a donné lieu de prendre, et ne suis consolé « que par voir la frontière des Etats de Votre Majesté « la plus importante dans une situation bien différente « de celle du printemps; et l'on peut dire une cam- « pagne heureuse quand les vastes projets des en- « nemis sont détruits.

« Cette armée nombreuse, qui n'avoit laissé dans « les lignes de Maëstricht que vingt-huit escadrons « et trente bataillons, et qui s'étoit fait soutenir de « toutes les forces de l'Empire, s'est retirée honteu- « sement. Celle du prince de Bade, depuis le 14 sep- « tembre, a été aussi beaucoup plus nombreuse que « celle de Votre Majesté. Cependant ses succès se « sont bornés à la conquête des mauvaises murailles « d'Haguenau. Il est vrai que le Fort-Louis est blo- « qué, mais il a de quoi se soutenir au moins pen- « dant l'hiver. Votre Majesté, au contraire, a chassé

(1) Lettre au Roi, du 2 décembre. (A.)

« les ennemis de Sarrebourg, de Trèves, de Hom-
« bourg; dans diverses petites occasions on leur a
« fait un assez grand nombre de prisonniers pour
« retirer les trois meilleurs bataillons des troupes de
« Votre Majesté, pris à Hochstedt. » Je finissois par lui dire que j'allois, avant que de partir pour la cour, visiter les postes le long de la Sarre et de la Moselle.

Ils avoient grand besoin de l'œil du général pour y établir l'ordre et surtout l'économie. « La plupart
« des officiers, écrivois-je au ministre (1), ne songent,
« quand ils entrent en quartier d'hiver, qu'à prendre
« leurs aises, et bien établir leur ustensile. Leur es-
« prit, en général, est que tout ce qu'on gagne sur
« le Roi est bien acquis. Pour moi, je suis assurément
« bien économe de l'argent du Roi; et quand vous
« voudrez examiner les dépenses des autres généraux
« et les miennes, je me flatte que vous trouverez
« quelque différence. » Je pris donc connoissance de l'état des lieux, du prix des denrées, afin que le soldat fût bien, et que le Roi ne fût pas trompé. Je plaçai les officiers généraux, non pas toujours dans les endroits les plus commodes et les plus agréables, mais les plus importans. Je traçai moi-même les voies de communication et de prompte réunion en cas de besoin, et je partis.

Arrivé à la cour, ce fut toujours même réception agréable de la part du Roi, bonté, affabilité, expressions touchantes de satisfaction, et même de reconnoissance; applaudissemens vrais et naïfs de tout ce qui n'étoit pas purement courtisan; froids compli-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 29 novembre. (A.)

mens de ceux-ci, et louanges contraintes, auxquelles ils avoient le plaisir de mêler un peu de critique, parce qu'ils savoient que toutes les opérations de ma campagne n'avoient pas été également approuvées. Mais si on me blâmoit, je me donnois la satisfaction de ne point cacher l'opinion que j'avois de ceux qui faisoient prendre des idées désavantageuses à ma réputation. Je m'en expliquai assez librement à madame de Maintenon l'année suivante. « J'ai vu le Roi, lui « disois-je (1), vous, madame, et M. de Chamillard, « entièrement persuadés que j'avois eu grand tort de « ne pas défendre les lignes d'Haguenau. Je vous en- « voyai pour lors l'ordre de bataille des troupes que « le prince de Bade avoit à ses ordres. Le Roi et « M. de Chamillard sont bien convaincus du nombre « de ces troupes, et ces mémoires viennent de gens « auxquels on a confiance. Les ignorans dans la « guerre, et les mêmes gens qui mourroient de peur « à toutes les apparences d'une action, ont persuadé « que je devois m'opposer à l'entrée des lignes. Il « est vrai que je l'aurois empêchée pour quatre jours : « mais ces ignorans peuvent-ils disconvenir, devant « tout homme qui raisonne juste sur la guerre, que, « dès que je m'éloignois du Rhin, le prince de Bade « rassembloit toutes ses forces sur moi, et qu'il n'é- « toit plus à mon pouvoir d'éviter une bataille, que « je donnois avec sept mille chevaux et vingt-six ba- « taillons moins que les ennemis ? Et d'ailleurs quel « grand intérêt de donner bataille pour soutenir Ha-

(1) Lettre à madame de Maintenon, du 19 juin 1706, dans les Mémoires, 69e cahier. (A.)

« guenau, place mal fortifiée, et qui tombera tou-
« jours, sans grands efforts, au pouvoir de celui qui
« sera maître du pays? »

[1706] Je fus destiné encore cette année pour le Rhin. Le Roi désiroit surtout que les ennemis fussent chassés de leurs lignes sur la Mottern, et de leur camp retranché sous Haguenau. Je devois être aidé dans cette opération par le maréchal de Marsin, qui avoit à ses ordres une armée chargée de défendre la Moselle. Je concertai mes mouvemens dès Paris; et, pour cacher aux ennemis notre véritable dessein, le maréchal de Marsin disposa ses troupes comme si elles eussent dû attaquer Trarbach, et moi celles d'Alsace, comme pour marcher à Fribourg. Le dernier avril, celles de la Moselle, après divers mouvemens, devoient se rendre à Saverne, et les miennes à Strasbourg, où je me rendis le 29 avril.

Le premier mai, je marchai aux ennemis, comme nous l'avions résolu. En approchant de leurs lignes de la Mottern, je trouvai douze cents chevaux, qui furent entièrement défaits par le comte Du Bourg; peu rentrèrent dans leurs retranchemens, qui furent emportés après une médiocre résistance. Le maréchal de Marsin n'en trouva aucune; et le prince de Bade, craignant d'être pris en flanc par le maréchal de Marsin pendant que je l'attaquerois en front, abandonna son camp retranché de Bitchevilliers, et retira ses troupes derrière les inondations qui couvroient Drusenheim et la plaine du Fort-Louis.

La nuit du premier au 2 mai (1), j'envoyai La Billarderie, maréchal général des logis de l'armée, prier le

(1) Tiré des Mémoires manuscrits, 68e cahier. (A.)

maréchal de Marsin d'attaquer de son côté les postes ennemis, pendant que j'attaquerois du mien. Il me manda que les inondations étoient trop hautes, et qu'il ne pouvoit pas. Je lui renvoyai encore Ragemorte, très-habile ingénieur, et qui avoit une connoissance parfaite des eaux, qui paroissoient très-étendues. Le maréchal de Marsin lui fit les mêmes difficultés. Enfin j'y allai moi-même; et comme en passant j'avois vu toutes ses troupes en bataille, je lui dis en le joignant : « Monsieur, je viens de voir une « belle armée, et qui paroît bien disposée à com- « battre. » Il me répondit tout haut : « Elle est trop « belle pour que je la fasse noyer dans cinquante-six « inondations qui me séparent des ennemis. » Cette réponse, entendue des troupes, pouvoit les intimider; je le pris par la main, et le menant dans une maison, je lui dis : « Il faut que nous ayons ensemble « une petite conversation, s'il vous plaît. Vous voyez, « lui représentai-je, que les ennemis montrent peu « de vigueur, puisqu'ils n'ont pas défendu les lignes « d'Haguenau : il faut profiter de leur terreur. J'ai cru « que vous voudriez bien attaquer; car nous sommes « sûrs de réussir en faisant agir tout ce que nous « avons. » Il me proposa un conseil de guerre. « Un « conseil de guerre! lui dis-je; ils ne sont bons que « quand on veut une excuse pour ne rien faire. Vous « savez, ajoutai-je, que depuis la jonction les deux « armées sont également sous mes ordres; mais la « déférence que je dois à un confrère m'a porté à « rester à mon aile. » Il me répondit honnêtement, mais en homme persuadé que je demeurois à l'attaque de la droite parce que celle de la gauche, où nous

étions alors, étoit la plus difficile. « Puisque vous le « croyez ainsi, lui répliquai-je, trouvez bon que « j'attaque tout-à-l'heure. » Je commandai mille grenadiers; et quand ils furent arrivés, je leur criai : *Marchons!* J'en jetai vingt devant moi, qui entrèrent dans l'inondation, et avoient de l'eau au-dessus des reins. J'y entrai le premier après eux, et ordonnai à l'armée de Marsin de suivre. Ses officiers généraux murmuroient. Un d'eux dit tout haut : « Où nous « mène-t-on? » Je lui imposai silence de manière à me faire obéir.

Nous avions un demi-quart de lieue d'eau à passer, et très-haute. Les chevaux perdoient pied en quelques endroits; mais à peine eûmes-nous traversé les deux tiers, que les escadrons des ennemis, qui paroissoient à l'autre bord, s'ébranlèrent, firent une mauvaise décharge, et s'enfuirent. « Vous voyez, « dis-je au maréchal de Marsin, que ce que l'on « veut croire quelquefois impossible n'est même pas « bien difficile. » Il fut un peu honteux. J'appelai dans le moment le comte de Broglie, très-bon officier, et lui dis : « Marchez à Lauterbourg. » En effet, la terreur des ennemis les avoit portés à abandonner ce poste, qui étoit très-fort; mais, revenus de cette consternation, ils y rentrèrent par une porte, en même temps que le comte de Broglie par la porte opposée. Un moment plus tard, nous ne tenions rien, et il auroit fallu un siége en règle pour s'emparer de cette ville, dont quelques coups de fusil nous rendirent maîtres.

Je fis en même temps attaquer un fort que les ennemis avoient à la tête de leur pont sur le Rhin,

près de Stratmatt : il étoit défendu par six cents hommes. Après quelques coups de canon pour rompre les palissades, le marquis de Nangis, à la tête des grenadiers, monta le premier à l'assaut, et tout fut pris ou tué. La garnison du château d'Allen se rendit à discrétion : ainsi la plaine du Fort-Louis fut nettoyée, et je mis sur-le-champ le siége devant Drusenheim et Haguenau.

La première ville fit peu de résistance au marquis de Vieux-Pont, chargé de l'attaque ; la seconde se trouva plus fournie qu'on ne l'avoit cru : les ennemis y avoient mis un train d'artillerie, une grande quantité de poudre, et des provisions de guerre de toute espèce, dans l'intention de s'en servir à attaquer quelques-unes de nos villes. J'en donnai le siége à faire au comte de Pery, qui l'avoit si bien défendue. Les ennemis, après huit jours d'attaque, demandèrent à capituler ; mais il ne voulut pas leur accorder d'autres conditions que celles qu'on lui avoit faites à lui-même, c'est-à-dire d'être prisonniers de guerre, et ils furent obligés d'y passer. Il s'y trouva deux mille hommes, cinquante pièces de canon (dont trente de vingt-quatre), tout l'attirail nécessaire, et trente mille sacs d'avoine. Les rivières étoient blanches des farines qu'ils jetèrent avant que de se retirer de toutes les petites villes qu'ils abandonnèrent. On rassembla dans ces expéditions plus de quatre mille prisonniers, qui servirent à échanger presque tout ce qui restoit aux ennemis de la défaite d'Hochstedt.

Il entroit, dans les arrangemens pris pour la campagne, que sitôt que le Fort-Louis seroit délivré, et les ennemis au-delà du Rhin, le maréchal de Marsin

rétrograderoit sur la Moselle, pour se rendre de là en Flandre : mais voyant que nous n'étions qu'au commencement de mai, et que tout nous réussissoit à souhait, je lui proposai de suspendre sa marche quelques jours, pendant lesquels nous proposerions à la cour d'attaquer Landau ou Philisbourg; et je lui laissai le choix de faire le siége, ou de commander l'armée qui le couvriroit. Mais, malgré toutes mes instances, il ne voulut point attendre le retour d'un courrier que j'avois dépêché de concert avec lui : je sus même qu'il en avoit envoyé un qui précéda le mien, et qui apparemment empêcha le Roi d'entendre à mes propositions.

Cependant je ne me rebutai pas : j'offris de tenter, avec les seules forces qui me restoient, ce que j'avois voulu faire avec celles du maréchal de Marsin réunies, et j'envoyai à la cour le sieur de Laurières, aide-major général, pour représenter toutes les raisons qu'il y avoit de tourner le sort de la guerre vers l'Allemagne, et de demeurer sur la défensive en Flandre : mais je ne fus point écouté, et la bataille de Ramillies se donna, la plus honteuse, la plus humiliante, la plus funeste des défaites. « Que de malheurs n'auroit-on « pas évités, écrivois-je à madame de Maintenon (1), « si, en me laissant agir, on avoit ordonné à M. le « maréchal de Villeroy la sûreté et l'inaction? Je « serois bien fâché que cette manière de plainte que « je prends la liberté de vous faire de n'être pas cru « vous portât à penser que je ne suis pas très-content « de M. de Chamillard. Je dois compter et je compte « sur son amitié. J'ai reçu les plus grandes grâces

(1) Lettre à madame de Maintenon, du 19 juin. (A.)

« sous son ministère, et personne ne lui sera jamais
« plus dévoué que je le suis; mais d'autres ont beau-
« coup plus de part à sa confiance. Ne faudroit-il pas
« quelquefois du moins croire les gens heureux, si
« on ne veut pas les estimer habiles ? »

J'appris que, nonobstant cette triste expérience du danger des fausses mesures qu'on avoit prises, on rassembloit encore toutes les forces du Roi en Flandre; et je le sus parce qu'on me demanda mes meilleures troupes. « Mais sous quel chef? ajoutois-je à madame
« de Maintenon; sous M. l'électeur de Bavière? Au
« nom de Dieu, madame, c'est mon zèle seul qui me
« fait parler : que l'on évite de mettre, pour la troi-
« sième fois, le destin de la France entre les mains
« d'un prince aussi malhabile que malheureux. Sa vie
« entière est une suite de fautes capitales pour sa con-
« duite et celle de ses Etats. Vous me direz : *A qui*
« *donc confier les armées du Roi en Flandre? à*
« *M. le maréchal de Villeroy et à M. le maréchal*
« *de Marsin seuls?* Oui, madame, et que du moins
« ils ne joignent pas leurs trois étoiles pour décider
« de la guerre : je vous le demande à genoux. Que le
« Roi prenne bien garde aux officiers généraux qui
« commanderont les ailes : si M. le maréchal de Vil-
« leroy a l'une, et M. le maréchal de Marsin l'autre,
« je les tiens bien menées. Que l'on songe à l'infan-
« terie. Je m'offrirois, madame, et mon zèle me fe-
« roit servir sous tout le monde : mais j'aurai l'hon-
« neur de vous dire, avec la même liberté, que je
« ne suis pas un trop bon subalterne. Vous croirez
« que c'est par indocilité : non, madame; mais je ne
« suis ni mes vues ni mon génie sous d'autres. Ainsi

« je ne puis me flatter que je fusse d'une grande uti-
« lité sous le duc de Bavière et le maréchal de Vil-
« leroy. »

Malgré un aveu si net de mon inaptitude à servir sous d'autres, on me proposa d'aller commander sous M. le duc d'Orléans l'armée de Lombardie, à la place du duc de Vendôme, qui venoit prendre en Flandre celle que le maréchal de Villeroy laissoit vacante en se retirant. Je reçus cette offre avec respect.
« Mais je crois, répondis-je au ministre (1), que je man-
« querois à la confiance dont Sa Majesté m'honore, et
« je sortirois de mon caractère, si je ne représentois
« sur cela tout ce qui me paroît être du bien du ser-
« vice. Il faut observer d'abord, monsieur, que M. de
« Vendôme a fait toutes ses dispositions; mais, quel-
« que respect que j'aie pour ses projets, chacun a sa
« manière de faire la guerre, et j'avoue que la mienne
« n'a jamais été de tenir par des lignes vingt lieues
« de pays; et si j'avois observé sur les siéges la mé-
« thode de M. de Vauban, beaucoup plus habile
« homme que moi en pareille matière, je n'aurois pas
« pris Kelh en douze jours.

« En second lieu, monsieur, si parmi tous les
« généraux il y en a un moins propre qu'un autre à
« suivre le projet d'un prédécesseur sous l'autorité
« d'un prince qui a déjà de grandes connoissances
« de guerre, et dont il faut d'ailleurs ménager la
« cour en gouvernant l'armée; si, dis-je, monsieur,
« vous voulez jeter les yeux sur le moins propre à
« un pareil emploi, je vous avoue naturellement que

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 27 juin, dans les Mémoires manuscrits, 70e cahier. (A.)

« c'est sur moi. Vous me retirez de celui que j'ai « étudié pour le reste de la campagne, et j'ose vous « dire que je ne crois pas ce changement conve- « nable à l'utilité du service. Si la campagne d'Italie « commençoit, ou s'il y avoit en ce pays-là quelque « désordre, je ne vous représenterois pas tout ce « que j'ai l'honneur de vous dire : mais, monsieur, « n'est-ce pas bien servir le Roi que de se donner « pour ce qu'on est? Encore une fois, si quelque « chose alloit mal en Italie, j'y volerois; mais il n'y « a qu'à conserver : et si Sa Majesté, qui m'a dit au- « trefois elle-même et avec bonté les défauts qu'elle « me connoissoit, a bien voulu les oublier dans cette « rencontre, il est de ma fidélité de les représenter. « Permettez-moi donc d'achever ici ma campagne. « M. le maréchal de Marsin, outre ses grands talens « pour la guerre, a tous ceux encore qui sont né- « cessaires pour ménager l'esprit d'un prince et ce- « lui de sa cour. De ces derniers talens-là, monsieur, « je n'en ai aucun. » Soit sur mon avis, soit par un choix indépendant de mon indication, le maréchal de Marsin fut envoyé en Lombardie, et paya de sa vie, à la bataille de Turin, sa complaisance pour des ordres qu'il n'approuvoit pas.

On continua de me retirer des troupes pour la Flandre, quoique je représentasse que celles de Westphalie, qui repassoient sur le Rhin au lieu d'aller en Italie, jointes à toutes celles que le prince de Bade attendoit des autres cercles, rendroient incessamment ma position bien critique. Le moins qui pût m'arriver étoit d'être réduit à l'inaction, pendant que je voyois qu'avec un peu d'aide j'aurois pu forcer un

passage sur le Rhin en prenant à revers les lignes de Stollhofen, et rentrer ainsi dans l'Empire dans la conjoncture la plus favorable ; car on savoit que le duc de Wurtemberg étoit mécontent, la Bavière prête à se révolter, et la Hongrie sur le point de s'accommoder, si on ne faisoit une diversion en sa faveur. Tant de motifs ne purent déterminer la cour à cesser de m'affoiblir. Je me traçai donc un plan rétréci, conforme à ma situation : ce fut de consommer tous les grains et fourrages jusqu'à Landau et au-delà, et de fortifier de redoutes des lignes que je fis faire depuis les montagnes jusqu'au Fort-Louis, pour couvrir ce qui nous restoit de l'Alsace et la Lorraine; non que je ne voulusse me renfermer dans ces lignes, mais afin de me procurer quelque tranquillité d'esprit de ce côté, pendant que je verrois s'il n'y auroit rien à faire du côté du Rhin.

Le premier juillet, j'appris que le prince de Bade remontoit ce fleuve. Comme il avoit une grande quantité de bateaux sur des haquets, dont il pouvoit faire un pont et dérober un passage, je fortifiai de plusieurs bataillons le comte Du Bourg, que j'avois laissé entre le Fort-Louis et Strasbourg ; et avec le reste des troupes je continuai tranquillement à consommer les vivres autour de Landau, comme si je n'avois pas songé à autre chose. Cependant je m'y occupois très-sérieusement du dessein de me procurer une entrée sur les lignes de Stollhofen, que je ne perdois pas de vue.

Du 10 au 19 juillet, je me donnai tous les mouvemens imaginables pour disposer les bateaux, et autres choses nécessaires à l'entreprise que je méditois.

J'allai en poste du voisinage de Landau à Strasbourg; je retournai de même à l'endroit d'où j'étois parti. Le 20 juillet, je revins toute la nuit au Fort-Louis. On tourna l'artillerie de la place sur les bastions qui commandoient l'île du Marquisat; et, à la pointe du jour, Streiff, maréchal de camp, démarra avec trente bateaux pour faire la descente dans une petite île qui n'étoit séparée de celle du Marquisat que par un petit bras de Rhin. Streiff fut tué des premiers coups, habile et brave officier, que je regrettai beaucoup. J'envoyai à sa place le comte de Broglie, et la petite île fut prise.

Les ennemis firent marcher deux mille hommes, soutenus de six bataillons, pour s'opposer à la descente dans l'île du Marquisat : le comte de Broglie avoit un bras de Rhin si fâcheux à passer, que dans les endroits les plus favorables les soldats avoient de l'eau jusqu'aux épaules. Les grenadiers de Navarre et de Champagne marchant à l'envi les uns des autres, Barberay à la tête de ceux de Navarre, et Pecomme à la tête de ceux de Champagne, abordèrent l'île. Les ennemis y firent une opiniâtre résistance; mais le feu du canon les ayant un peu ébranlés, nos grenadiers, commandés par le marquis de Nangis, les renversèrent. Ils furent entièrement défaits, et eurent plus de cinq cents hommes tués sur la place. Je m'emparai de quelques autres petites îles qui avoisinoient celle d'Alunde, où les ennemis avoient un pont. J'aurois bien voulu le détruire; mais il s'y trouva des obstacles insurmontables. Je me contentai de m'assurer, par quelques fortifications, la possession de ces petites îles, qui pouvoient me servir dans la suite. J'établis

une redoute vis-à-vis l'embouchure de la rivière de Stollhofen, et je fis rétablir tous les ouvrages à corne du Fort-Louis : par là je rendis à cette place une considération qu'elle avoit perdue depuis la paix de Riswick. Les ennemis employèrent diligemment leurs troupes à faire de nouveaux retranchemens le long de la rivière de Stollhofen, qui est souvent guéable, et par où ils avoient lieu de craindre qu'on attaquât leurs lignes.

Mais je n'avois garde d'y penser, puisqu'on cessoit de me demander des troupes pour la Flandre; et en même temps, par une contradiction singulière, on me proposoit de faire le siége de Landau. Cette entreprise auroit été convenable lorsque je le demandois, ayant encore avec moi l'armée de Marsin, ou même peu après; mais, affoibli comme je l'étois, il n'y avoit pas de raison à risquer le siége d'une ville dont la garnison pouvoit être presque aussi nombreuse que l'armée des assiégeans, sans une autre armée pour tenir tête à celle que les ennemis auroient amenée au secours. C'est ce que je représentai au ministre avec le plus de ménagement qu'il me fut possible, de peur de le choquer en lui faisant trop sentir l'absurdité de la proposition. Au contraire, je demandai permission de combattre si les ennemis exposoient un corps d'armée devant moi en deçà du Rhin, parce que j'étois bien sûr qu'obligés comme ils l'étoient de laisser leurs lignes de Stollhofen garnies, ils ne pourroient se présenter qu'avec une armée à peu près égale à la mienne, qui étoit bien supérieure par la qualité des troupes. « Si je suis heureux, disois-je, « j'emporterai sans peine les lignes de Stollhofen.

« j'entrerai dans l'Empire, et je peux faire le siége « de Philisbourg. Si je perds la bataille, il n'en coû- « tera tout au plus que les lignes de la Lauter et Lau- « terbourg, les ennemis n'ayant pas assez de muni- « tions ni d'artillerie pour de plus grands desseins. » On me manda de me borner à la défense de mes lignes, et de ne me pas commettre au sort incertain d'une bataille.

Il fallut donc me résoudre à voir le général Thaugen, qui avoit remplacé le prince de Bade malade à Radstadt, passer le Rhin, se promener devant mes lignes, sans autres actions de part et d'autre que quelques escarmouches, des petites villes ou châteaux pris et repris; enfin rien de décisif. Cela dura jusqu'à la fin de la campagne. Les ennemis la terminèrent en repassant le Rhin le 17 novembre. Ils nous laissèrent Louisbourg dégagé, Lauterbourg, Drusenheim, nos lignes qu'ils n'avoient pas pu percer, et l'île du Marquisat. Dans ces petites expéditions, je ne laissai pas de faire des prisonniers, ce qui me donna lieu d'échanger encore quelques soldats d'Hochstedt; et je fis dire secrètement au petit nombre qui restoit de prendre du service dans les troupes de l'Empereur, persuadé qu'à la première occasion je les aurois par la désertion.

[1707] Avant que de quitter la frontière, j'ordonnai au comte de Broglie, que je laissai commandant de la Basse-Alsace, d'examiner ce qui pourroit être tenté avec succès pour attaquer les lignes de Stollhofen (1), dont la prise m'ouvroit nécessairement

(1) *Les lignes de Stollhofen* : L'attaque de ces lignes est un des faits d'armes les plus éclatans de Villars. La bataille de Friedlingen, et le

le chemin de l'Empire. Ces lignes, regardées comme imprenables, s'étendoient depuis Philisbourg jusqu'à Stollhofen, et retournoient en équerre depuis Stollhofen jusqu'aux montagnes. Elles étoient formées le long du Rhin de doubles retranchemens élevés en amphithéâtre, soutenus de temps en temps par de bonnes redoutes, avec un pont bien fortifié, qui joignoit aux lignes l'île d'Alunde, d'où les ennemis pouvoient facilement jeter un autre pont pour pénétrer en Alsace. Depuis que je m'étois emparé de l'île du Marquisat, ils avoient considérablement renforcé leurs retranchemens de Stollhofen. De ce dernier endroit à Bihel, on mettoit en peu d'heures tout le pays sous l'eau, par le moyen d'écluses et de digues revêtues partie en maçonnerie, partie en gazon, défendues par des fortins correspondant l'un à l'autre. L'espace depuis Bihel jusqu'à la montagne n'étant plus propre aux inondations, parce qu'il s'élevoit insensiblement, étoit retranché avec le plus grand soin, et on n'avoit même pas négligé l'escarpement de la montagne. Tout cela étoit garni d'une nombreuse artillerie, et renfermoit une armée de plus de quarante mille hommes, commandée par le prince de Bareith, qui succédoit au prince de Bade, mort pendant l'hiver.

Le comte de Broglie avoit fait, pour l'attaque des lignes, un projet qui me parut très-solide. Il me l'expliqua quand je le vis à Saverne, où il me joignit à

succès qu'il eut à Stollhofen, malgré d'insurmontables difficultés, ont établi d'une manière solide la science militaire, la pénétration et le courage du maréchal. Il obtint à Denain un résultat plus heureux, mais il ne s'y montra pas plus habile général.

la fin d'avril avec le marquis de Vivans et le marquis de Pery, les trois seuls auxquels je me fusse ouvert de mon dessein. Je renvoyai le premier à Lauterbourg, pour étudier encore mieux les mesures qu'il convenoit de prendre, et cela avec le plus grand secret. Les ennemis étoient campés derrière leurs lignes dès le premier mai. Je fis passer le 16, par Strasbourg, cinquante escadrons au-delà du Rhin, sous prétexte de besoin de fourrage; mais en effet parce que cette disposition convenoit à mon projet. Le même jour, j'allai rejoindre le comte de Broglie à Lauterbourg, et visiter les bords du Rhin avec lui et d'autres officiers généraux qui devoient être employés en cette occasion.

Il avoit reconnu entre Lauterbourg et Hagenbach la petite île de Neubourg, que les ennemis avoient négligée, et qui pouvoit servir à leur cacher les bateaux qu'on mettroit dans le fleuve. Au-delà de l'île se trouvoit un bras facile à traverser, et ensuite une belle plage assez étendue, sans être couverte de bois; de manière que la descente étoit aisée. Le plus difficile étoit d'en cacher le dessein aux ennemis, étendus sur tous les bords du Rhin de leur côté, et ayant un pont à l'île d'Alunde; de manière qu'aucun bateau ne pouvoit passer de Strasbourg au Fort-Louis sans être découvert. Le comte de Broglie, prévoyant cet inconvénient, en avoit fait construire à Strasbourg, qu'on devoit faire arriver par terre; et afin qu'ils pussent approcher sans être aperçus, je fis couvrir par des broussailles certains endroits que les ennemis pouvoient voir, et j'y fis camper quelques troupes, qui paroissoient se mettre à couvert par des feuillées.

Les charretiers eurent ordre, en certains endroits, de ne pas même donner un coup de fouet, et de ne pas dire un seul mot. L'on fit défense d'allumer les pipes, et l'on nomma des officiers sages et attentifs pour faire observer ces ordres avec la dernière exactitude. Toute la journée qui précéda cette marche, il y eut des ordres, le long de la ligne de la Lauter, de laisser entrer dans les barrières tout ce qui viendroit du pays ennemi, mais de ne laisser sortir personne. On observa de même, le long du Rhin, qu'aucun petit bateau ni vedelin n'allât aux ennemis.

Pendant que ceci se passoit, je donnai, le 19 et le 20 mai, grand bal, festin et comédie aux dames de Strasbourg. J'y invitai les officiers généraux, et beaucoup d'autres qui ne paroissoient, comme moi, occupés que des fêtes : mais je les prenois en particulier les uns après les autres, et je leur donnai ainsi, sans qu'on s'en doutât, les ordres qu'ils devoient exécuter. M. de Lée et le marquis de Vieux-Pont furent chargés d'agir du côté de l'île d'Alunde avec quatre bataillons seulement et dix pièces de canon, mais sans pontons, parce qu'ils ne devoient faire qu'une fausse attaque. Celle de l'île du Marquisat, qui n'étoit pas encore la véritable, mais qui pouvoit le devenir selon les circonstances, fut confiée à M. de Pery et au comte de Chamillard. Je leur fis prendre neuf bataillons, quatorze pièces de canon, quelques mortiers, et douze pontons de cuir, avec lesquels ils devoient tenter de passer le bras du Rhin qui séparoit l'île des ennemis, ne fût-ce que pour les inquiéter. Enfin le comte de Broglie et le marquis de Vivans eurent la principale attaque par l'île de Neubourg,

derrière laquelle on plaça les bateaux, avec vingt bataillons, quarante-cinq escadrons, et trente-quatre pièces de canon, dont quatre de vingt-quatre. Pour moi, le 21 mai, à cinq heures du matin, en sortant du bal, je passai le Rhin sur le pont de Kelh avec tout l'état-major de l'armée, et je m'avançai du côté de Bihel, pour favoriser par une diversion l'attaque qui devoit se faire le 22 à cinq heures du soir. J'affectai de me montrer, et de parler même à des gens qui pouvoient le rapporter aux ennemis, dans l'opinion que ma présence leur persuaderoit que la principale attaque se feroit de mon côté, et qu'ils y jeteroient le fort de leurs troupes.

A l'heure dite, dix-huit cents hommes choisis, conduits par les comtes de Broglie et de Vivans, s'embarquèrent derrière l'île de Neubourg sur soixante bateaux, et abordèrent de front de l'autre côté du Rhin, la baïonnette au bout du fusil. Cent hommes qui gardoient ce bord s'enfuirent en faisant leur décharge, qui avertit les généraux ennemis. Ils envoyèrent deux mille hommes; mais nos gens, après leur descente, s'étoient retranchés si diligemment, qu'ils ne crurent pas pouvoir les emporter, et se retirèrent. Des bateaux qui étoient arrivés les premiers, on forma un pont. Les troupes passèrent partie sur ce pont, partie à la nage. On établit des batteries tant dans l'île que sur le bord du Rhin, et en peu d'heures ce poste fut assuré. Pendant ce temps, messieurs de Lée et de Vieux-Pont faisoient grand feu sur l'île d'Alunde, et montroient quelques mauvais bateaux pleins de troupes du côté de Drusenheim, pour attirer l'attention. Les comtes de Pery et de Chamil-

lard, de l'île du Marquisat où ils étoient, battoient vivement le village de Selinghen, en délogèrent les ennemis, et passèrent sur leurs pontons.

De Bihel où j'étois, j'entendois ces attaques; mais je ne pouvois en savoir le succès, parce qu'il falloit venir par le pont de Strasbourg, et faire vingt lieues pour m'apporter des nouvelles. Mais quoiqu'un grand brouillard me cachât, le 23 au matin, les mouvemens des ennemis dans leurs lignes, au ralentissement de leur feu je jugeai qu'ils étoient embarrassés; et lorsque je m'apprêtois à les attaquer, j'appris qu'ils se retiroient. Les troupes qui m'étoient opposées, sous les ordres du prince de Dourlach, gagnèrent les montagnes; les autres se replièrent sur Mulberg, où étoit le marquis de Bareith. Nous nous rejoignîmes de nos différentes attaques dans le centre des lignes, où le camp étoit tendu presque partout. Nous y trouvâmes une quantité prodigieuse d'artillerie, quarante milliers de poudre, des boulets et grenades à proportion; des habillemens complets pour plusieurs régimens, un pont portatif avec tous ses haquets, des magasins immenses de farine et d'avoine : et ce qu'il y eut de plus heureux, c'est que ce grand et prodigieux succès ne coûta pas un seul homme.

Je détachai le marquis de Verseilles avec cinq cents chevaux, qui trouva l'armée ennemie se retirant en désordre, tua beaucoup de soldats et cavaliers, et fit un grand nombre de prisonniers. Le reste du jour fut employé à donner des ordres pour la destruction des levées, digues et écluses, et la construction d'une redoute qui devoit couvrir le pont que j'avois dessein d'entretenir à Selinghen, afin de

communiquer à Lauterbourg et au Fort-Louis, sans être obligé de faire le détour par Strasbourg. J'allai coucher à Radstadt, magnifique palais du prince de Bade, que je trouvai tout meublé, et que je conservai soigneusement. La princesse s'étoit retirée à Estingen : je lui envoyai ses équipages, ceux de ses enfans, ses domestiques, et tout ce qui pouvoit lui être utile.

Je restai trois jours dans ce château avec l'armée, qui s'étoit réunie autour dès le 23 au matin. Pendant ce temps, j'envoyai des ordres aux villes de Stuttgard, d'Heidelberg, et à leurs régences, de préparer dix mille sacs de farine, et de les faire voiturer dans les lieux indiqués, sous peine des plus dures exécutions militaires. Je fus exactement obéi; et l'on voyoit passer les chariots au milieu des troupes ennemies, sans qu'elles osassent s'y opposer, pour ne pas exposer leur propre pays à une ruine et à une dévastation certaine. J'envoyai des mandemens pour les contributions en Franconie et en Souabe, à plus de quarante lieues à la ronde; et comme j'en avois imposé à ces divers Etats lorsque j'étois entré dans l'Empire en 1703, j'exigeai ce qui n'avoit pas été payé depuis que les armées du Roi en avoient été chassées après la seconde bataille d'Hochstedt.

Ce qui me parut le plus important et le plus nécessaire fut d'établir une sévère discipline dans l'armée, parce qu'il n'y a que l'ordre qui fasse subsister dans le pays ennemi lorsqu'on ne peut rien tirer de ses propres magasins. Or j'allois être dans ce cas. Je fis donc assembler les bataillons, et je parlai aux soldats de manière que la plupart me pussent en-

tendre. « Mes amis, leur dis-je (1), j'ai traversé l'Em-
« pire il y a trois ans; votre sagesse et votre bonne
« discipline permettoient aux paysans d'apporter tout
« ce qui vous étoit nécessaire. Nous rentrons dans ce
« même Empire : nous ne pouvons plus compter sur
« nos magasins : si vous brûlez, si vous faites fuir
« les peuples, vous mourrez de faim. Je vous or-
« donne donc, pour votre propre intérêt et pour
« celui du Roi, d'être sages; et vous voyez bien
« vous-mêmes l'importance qu'il y a que vous le
« soyez. J'espère aussi que vous comprendrez les
« bonnes raisons que je vous dis. Je dois commen-
« cer par vous instruire; mais si ces raisons ne vous
« contiennent pas, la plus grande sévérité sera em-
« ployée, et je ne me lasserai pas de punir ceux qui
« s'écarteront de leur devoir. » Ce discours fit impression, et l'armée demeura dans une discipline si exacte, que l'on ne fut obligé à aucun exemple.

J'appris, le 27 mai, que les ennemis étoient derrière Pforzheim : je me mis à leur suite, laissant M. de Quadt avec un petit corps de cavalerie dans nos lignes de la Lauter, pour couvrir l'Alsace. En passant par Etlingen, j'allai saluer la princesse de Bade, que je trouvai encore dans la vive douleur de la perte d'un mari très-estimable, et qui me faisoit l'honneur de m'aimer, quoique j'eusse souvent remporté sur lui des avantages assez remarquables. Elle me dit à ce sujet des choses fort obligeantes. Nous prîmes dans cette ville et dans celle de Kuppenheim des magasins de farine considérables.

Je me fis précéder sur la route de Pforzheim par le

(1) Tiré des Mémoires manuscrits, 72e cahier.

marquis de Vivans, avec quinze cents chevaux. Il eut avis que cinq cents des ennemis étoient près de Dourlach, et il marcha à eux avec une partie de son détachement. Cette cavalerie avoit un défilé devant elle, quelque infanterie, et du canon. Par une marche très-pénible dans des pays montueux et difficiles, M. de Vivans prit ce corps à revers, le défit entièrement, et s'empara des canons. L'action fut chaude; les ennemis y perdirent leurs généraux et beaucoup d'officiers, et nous le marquis d'Audezy, mestre de camp, et le marquis de Lagny, capitaine de cavalerie, qui furent tués.

J'avançois toujours sur les traces des ennemis, sans être bien sûr de leur route. Enfin, le dernier mai, étant campé à Kretsingen, j'appris qu'ils l'étoient à Maluker, sur la rivière d'Ems, et que les opinions de leurs généraux étoient partagées. Les ducs de Wurtemberg et de Dourlach vouloient m'attendre à Pforzheim, et combattre; et le marquis de Bareith, général, vouloit absolument se retirer. Je forçai la marche, mais mon infanterie ne put suivre. J'arrivai à Pforzheim avec la cavalerie à midi : ils avoient quitté leur camp à la pointe du jour, et s'étoient éloignés de près de six lieues. Notre infanterie ne joignit qu'à l'entrée de la nuit, et je fus obligé de lui donner deux jours de repos, pendant lesquels je marchai encore en avant avec la cavalerie et les dragons : l'infanterie suivoit toujours de loin, et difficilement. J'avois trouvé un gros dépôt de poudre et de bombes à Pforzheim ; je trouvai aussi des munitions à Schweibertingen, à Wahigen, et dans les autres petites villes sur ma route. Il n'y avoit que le pain

qui quelquefois ne se trouvoit pas prêt; ce qui nous retardoit.

Etant près d'arriver à Stuttgard, je me fis précéder par des officiers qui allèrent de ma part rassurer les princesses de Wurtemberg; mais ces égards personnels ne m'empêchèrent pas de tirer des Etats voisins tout ce que le droit de la guerre me permettoit. Le Wurtemberg s'abonna, pour sa part, à deux millions cinq cent mille livres; et ceux des électeurs palatin, de Mayence, de Dourlach, à proportion. J'écrivis aussi le 5 juin une lettre très-forte aux magistrats d'Ulm, qui avoient exercé quelques duretés contre M. Dargelot, brigadier, et d'autres prisonniers. « Vous « mériteriez, leur disois-je (1), des punitions sévères, « si je me laissois aller à celles qu'exige la justice, « puisque, contre toute sorte d'équité, vous avez re- « tenu cet officier et plusieurs autres malgré une ca- « pitulation faite avec M. Thaugen, feld-maréchal « général de l'Empire. Si vous n'obéissez pas dans le « moment à l'ordre que je vous donne de me les ren- « voyer, je laisserai dans vos terres des exemples né- « cessaires à gens qui, aveuglés de quelque prospé- « rité, oublient les sacrés devoirs des capitulations : « ce sera de mettre à feu et à sang les villes, bourgs « et villages qui vous appartiennent. Faites-vous jus- « tice à vous-mêmes, et par là évitez la mienne. » Ils obéirent, et firent bien; car réellement j'étois en état de les faire repentir de leur résistance.

Mes partis couroient toute la Franconie, et ne laissoient aucun lieu sans y lever des contributions. Le sieur d'Amicourt étoit avec quinze cents chevaux

(1) Tiré des Mémoires manuscrits, 74e cahier.

au-delà du Danube, qu'il passa au-dessus d'Ulm; et le comte de Broglie, avec un pareil nombre, au-delà du Tauber. J'ordonnai à celui-ci d'envoyer des détachemens de cavalerie et de hussards dans la plaine d'Hochstedt. Comme le bruit s'étoit répandu, et qu'on avoit même lu dans les gazettes de Hollande, qu'après la seconde bataille d'Hochstedt les ennemis avoient fait élever une pyramide avec des inscriptions à la honte des Français, je ne voulus point laisser subsister ce monument de déshonneur, et les détachemens avoient ordre de le chercher et de le détruire; mais ils ne trouvèrent rien qui ait pu donner lieu aux bruits publics, ni aux nouvelles de Hollande.

Le 16 juin, toujours sur la piste des ennemis, que je ne pouvois atteindre, j'arrivai devant Schorendorff, place appartenante au duc de Wurtemberg : elle est entourée de six bastions bien revêtus, d'un fossé revêtu de même, et soutenue d'un très-bon château. Le siége d'une pareille place étoit un peu difficile à une armée qui n'avoit que quatre pièces de batterie, et fort peu de boulets : aussi la plupart des officiers généraux s'opposoient-ils à l'attaque. Bien résolu de ne me pas opiniâtrer à ce siége si les ennemis étoient déterminés à une bonne défense, je voulus essayer ce que la terreur pourroit leur inspirer. Je fis donc ouvrir la tranchée, et dire à la duchesse de Wurtemberg que si cette place attendoit le premier coup de canon, elle serviroit d'un exemple terrible à celles qui oseroient arrêter l'armée du Roi. Malgré cette menace, les assiégés firent un assez gros feu pendant deux jours : au troisième, les magistrats sortirent pour dire que le commandant ne vouloit pas

se rendre. Ils me trouvèrent à la tête de la tranchée, où l'on portoit quantité de fascines. Je leur répondis que j'allois faire combler le fossé, et que, sans m'embarrasser à qui il tenoit qu'on ne se rendît, je ferois tout passer au fil de l'épée. La terreur qui les saisit se communiqua au commandant, et deux heures après il rendit la place. En ayant fait le tour, elle me parut si bonne, que je regardai comme un bonheur de ne l'avoir pas connue, parce que la prudence ne m'auroit pas permis de l'attaquer. J'y trouvai une très-grosse artillerie, beaucoup de vivres et de munitions de guerre.

Avançant toujours, j'appris, le 20 juin, que le lieutenant général James campoit avec un corps de cinq mille hommes à l'abbaye de Lorch, où il étoit retranché derrière une rivière. Quoique sa position fût très-avantageuse, je résolus de l'attaquer : mais comme il falloit surprendre les ennemis de manière qu'ils ne pussent être soutenus de leur armée, ni se retirer, je donnai ordre que personne ne sortît du camp; et, sans parler de mon dessein qu'à l'instant de l'exécution, je commandai quinze bataillons, les dragons du Colonel-général et de La Vrillière, les brigades de cavalerie de Lisle et de Saint-Pouange, avec messieurs de Fremont et de La Châtre pour lieutenans généraux, messieurs Vieux-Pont et Nangis pour maréchaux de camp.

J'envoyai d'abord Verseilles avec les hussards, trois cents chevaux et deux cents grenadiers, qui avoient ordre de se placer en approchant de l'ennemi, comme si c'étoit une escorte de fourrage. Il rencontra deux cents chevaux et quelques hussards, qu'il poussa jus-

qu'aux retranchemens. Je le suivois de près à la tête des dragons, qui portoient des faux et marchoient comme des fourrageurs, cachant leurs étendards, et courant dans la plaine, les uns seuls, d'autres par petites bandes. Le général James, qui avoit été lui-même le matin à la découverte, et qui avoit vu notre armée campée et tranquille, compta toujours que c'étoit un fourrage. Il laissa approcher les premiers détachemens, sans prendre d'autre précaution que de faire monter à cheval. Voyant qu'il restoit dans sa sécurité, et qu'il ne songeoit pas à s'éloigner, je fis approcher les dragons du détachement de Verseilles sans former d'escadrons, et je postai ainsi mes troupes assez près de l'ennemi pour qu'il ne lui fût plus possible de se retirer.

Alors j'envoyai ordre à tout ce qui étoit répandu dans la plaine de se former. Je fis sonner les trompettes, lever les étendards, et on se mit en bataille sur le bord du ruisseau. Les ennemis se présentèrent précipitamment. Le passage n'étoit pas difficile; on les renversa à la première charge : l'infanterie courut à l'abbaye de Lorch, qu'elle investit; et après une légère résistance le général fut pris, blessé, et son corps entièrement défait. Je me louai beaucoup de messieurs de Saint-Fremont, de Broglie, Nangis, Puzieux, de tous les officiers, et surtout des dragons du Colonel-général, qui avoient la tête de l'attaque.

Ma marche étoit toujours tracée par la fuite des ennemis. Le 23 juin, je fus informé qu'ils étoient trois lieues en avant. Je marchai avec la cavalerie, et j'envoyai ordre au marquis d'Hautefort de marcher avec le reste de l'armée pour me joindre : elle n'ar-

riva à Gemont que le soir, à deux heures après minuit. Je fus averti que les ennemis marchoient : je partis dans le moment avec la plus grande partie de la cavalerie, pour joindre leur arrière-garde. Elle fut attaquée, et l'on défit leurs dernières troupes. Un lieutenant colonel fut pris avec cinq capitaines, et on ramena cent cinquante prisonniers et plus de trois cents chevaux.

Il arriva alors une chose qui paroîtra singulière, si on songe qu'elle se passa dans la chaleur de la poursuite. Le marquis de Nangis, entrant dans un village avec huit cents grenadiers, trouva le curé et les habitans faisant la procession de la Fête-Dieu. Le curé s'arrêta pour donner la bénédiction. Les grenadiers se mirent à genoux; et, la bénédiction reçue, on marcha aux ennemis sans que le curé ni la procession parussent alarmés. Il est vrai qu'on avoit établi une discipline si exacte, que les paysans ne prenoient plus la fuite.

Je ne sais jusqu'où j'aurois mené les ennemis si un projet qui me rouloit dans la tête eût réussi, et si on n'eût pas diminué mon armée, déjà affoiblie par les garnisons que j'étois obligé de laisser dans quelques places derrière moi, pour assurer la communication avec mes ponts du Rhin. Ce projet étoit de me joindre avec Charles XII, roi de Suède. Après avoir fait élire Stanislas roi de Pologne, il s'arrêta en Saxe, incertain, à ce qu'il paroissoit, de quel côté il tourneroit ses armes, de l'Empire ou de la Russie. Je lui fis proposer secrètement de nous joindre à Nuremberg; et s'il l'eût fait, jamais prince ne pouvoit se flatter plus vraisemblablement d'une grandeur sans bornes. Il répondit

très-poliment à ma proposition, m'envoya son portrait, avec des complimens très-gracieux et très-flatteurs; mais il ne donna aucune espérance de jonction, ni de concert pour la guerre. J'ai su depuis que son principal ministre (le comte Piper) avoit été gagné par Marlborough, et qu'il porta ce prince intrépide, et jaloux de la gloire d'Alexandre, à entreprendre de traverser autant de terres que ce fameux conquérant, comptant, à son exemple, attaquer des barbares. Mais les barbares que faisoit fuir Alexandre occupoient les plus riches contrées de la terre, et ceux que chassoit le roi de Suède ne lui abandonnoient que des déserts. De sorte que son armée, à demi défaite par la famine et par les rigueurs de l'hiver dans des pays affreux, périt enfin à Pultawa.

Déchu de mes espérances de ce côté, je reçus en même temps des ordres affligeans du Roi, qui me demandoit mes meilleures troupes, entre autres le régiment de Navarre, pour opposer aux ennemis, qui venoient de faire une irruption en Provence. En vain je représentai que j'allois avoir en tête une armée beaucoup plus nombreuse que la mienne, parce que les Saxons, délivrés du roi de Suède, alloient grossir celle de l'Empereur; que d'ailleurs ce qui marchoit du milieu de l'Empire n'arriveroit pas à temps pour sauver Toulon : mes remontrances furent inutiles. La fatalité vouloit que dès que j'avois commencé à rétablir les affaires d'un côté, on me mît hors d'état d'achever. Il n'y eut donc plus à penser de pénétrer plus avant dans l'Empire : le Roi lui-même me marqua qu'il ne le désiroit pas; et quand il l'auroit voulu, à moins qu'il n'eût eu une autre armée pour garder

ses frontières, la marche des ennemis m'auroit forcé de rétrograder.

Ils firent avec une extrême diligence un grand détour par derrière les montagnes, et se rapprochèrent de Mayence. Leur dessein pouvoit être ou d'entrer dans le royaume par les Trois-Evêchés, qui étoient mal gardés, ou, en passant le Rhin à Philisbourg, attaquer les lignes de Lauterbourg, que j'avois laissées peu garnies, et mettre l'Alsace à contribution jusqu'à Strasbourg, et pénétrer en Lorraine. Quel que fût leur projet, j'appris le 5 juillet qu'ils marchoient si précipitamment vers le Rhin, qu'ils avoient fait près de cinquante lieues en six jours. Je n'avois pas attendu cette nouvelle pour tâcher d'interrompre leur marche. Le comte de Broglie s'étoit porté vers Lauffen, où il avoit trouvé un parti considérable des ennemis, qu'il défit, et s'empara de ce poste important. Je marchai à Heidelberg, et j'envoyai le comte Du Bourg avec deux mille chevaux à Manheim. S'il eût fait un peu plus de diligence, il seroit tombé sur quinze cents chevaux, avec lesquels le général Mercy se jeta dans Philisbourg; et s'il avoit saisi, selon ses ordres, l'ouvrage à corne que les ennemis avoient de l'autre côté du Rhin vis-à-vis de Manheim, je faisois venir un pont portatif, je l'établissois à Manheim : je campois ainsi à Philisbourg, et demeurois le maître des deux bords du Rhin jusqu'à Mayence.

J'allai moi-même camper à Manheim le 18 juillet. Par la jonction prochaine des troupes de Saxe et de Hanovre, dont j'eus nouvelle, il me fut aisé de voir que le dessein des ennemis étoit de me forcer à une bataille avec une armée bien inférieure à la leur. Ce

fut à moi à me conduire sagement, et à prendre des postes où se trouvât la sûreté avec la commodité des subsistances. Le temps qui me restoit jusqu'au moment où les ennemis se placeroient en présence, je l'employai à réunir les troupes que j'avois envoyées de divers côtés assez loin, ou pour lever de nouvelles contributions, ou pour ramasser ce qui restoit à payer des premières. Personne ne me manqua, quoique les ennemis fussent alors en état de protéger les refusans. Je tirai de très-grosses sommes, dont je continuai à faire l'usage que j'avois fait de toutes les autres. Je les avois divisées en trois parts : la première servoit à payer l'armée, qui ne coûta rien au Roi cette année; avec la seconde, je retirai les billets de subsistance qu'on avoit donnés l'année dernière aux officiers, faute d'argent, et j'en envoyai une grosse liasse au ministre des finances. Je destinai la troisième à *engraisser mon veau* : c'est ainsi que je l'écrivis au Roi, qui eut la bonté de me répondre qu'il approuvoit cette destination, et qu'il y auroit pourvu lui-même si je l'avois oublié. On me manda aussi qu'un courtisan ayant dit au Roi : « Le maréchal de Villars fait bien ses affaires, » Sa Majesté lui répondit : « Oui; mais il fait bien aussi les miennes. » Elle donna dans le même temps à ma sœur, abbesse de Saint-André de Vienne, l'abbaye de Chelles, une des plus considérables du royaume, et me manda qu'elle se faisoit un plaisir de rapprocher de moi une sœur que j'aimois.

Après divers campemens à Valdorf, à Gotzan, le 14 juillet l'armée du Roi campa à Mulberg, la droite vers Dourlach, que l'on occupa avec douze cents fan-

tassins sous les ordres du marquis de Nangis. Les ennemis marchèrent en même temps en force pour s'en saisir. J'en fus averti, et même que leur tête en étoit fort près. Cette nouvelle m'obligea à faire prendre le galop aux dragons de Firmacon, qui étoient à la tête de tout, et à les faire suivre par la brigade de Saint-Micault : j'y courus moi-même au galop, et fis faire un grand bruit de timbales, de trompettes et de tambours, qui persuada aux ennemis que l'armée entière arrivoit; ce que les bois dont les environs de Dourlach sont couverts ne leur permettoient pas de démêler. Aussi s'arrêtèrent-ils sur les hauteurs en deçà de Kretseing.

Au milieu de la nuit, autre alarme : que les ennemis, qui s'étoient arrêtés, s'ébranloient, et se plaçoient sur Dourlach. J'y envoie dans le moment un détachement de grenadiers, pour fortifier les premières troupes. J'y arrive moi-même à la pointe du jour, et je trouve que les colonnes d'infanterie des ennemis s'étendoient pour embrasser la ville. Comme celle du Roi étoit un peu éloignée, les officiers généraux que j'avois près de moi me pressèrent si fort d'abandonner cette place, que malgré moi j'en donne l'ordre au marquis de Nangis; puis, faisant réflexion que si je l'abandonnois j'allois me trouver peu d'heures après dans une situation embarrassante, sans boulevard contre une armée bien plus nombreuse, qu'il faudroit combattre à terrain égal, je dis à ces messieurs : « Vous voulez me forcer à quitter Dourlach pour éviter l'action présente, et vous ne prévoyez pas que « vous aurez une autre action dans quatre heures, « avec grand désavantage : ainsi ne m'en parlez plus,

« et laissez-moi faire. » Sur-le-champ j'envoie Maupeou porter ordre à Nangis de se défendre ; je fais partir à toutes jambes des aides de camp pour presser la marche des troupes. Les dragons arrivent au galop ; des officiers de Champagne apportent à cheval des drapeaux, et les font paroître dans le bord du bois. Cela, joint au bruit des timbales et des tambours, suspend la marche des ennemis. Un capitaine des grenadiers de Champagne, nommé Châtillon, qui étoit posté dans des jardins au-delà de Dourlach, et qu'on étoit prêt à retirer, reçoit ordre de se défendre. Sa fermeté, la fière contenance des autres troupes du Roi, arrêtent les ennemis presque à une portée de fusil de la ville, et ils se mettent à la canonner.

L'armée arrivoit, et je trouvai à la placer assez avantageusement pour souhaiter que les ennemis prissent le parti de l'attaquer. Je les trouvai aussi postés assez bien pour la sûreté, mais fort mal d'ailleurs, parce qu'ils étoient totalement sous notre canon, et très-découverts ; au lieu que la droite de l'armée du Roi étoit couverte par la ville de Dourlach, et par les bois qui en sont proches. Pour profiter de cette position, j'établis une batterie de quatre pièces de vingt-quatre et de dix de huit, dont je fis masquer les embrasures. Sur le midi, lorsque les troupes reviennent du fourrage et de la pâture, j'ordonnai que l'on fît feu. A la première décharge, il parut seulement quelque surprise ; à la seconde, les soldats abandonnèrent le camp sans ordre. La cavalerie monta à cheval, et se retira hors de la portée. Ils perdirent quatre capitaines, plus de trois cents hommes, et grand nombre de chevaux.

Le prince de Hohenzollern, général de la cavalerie de l'Empereur, avec qui j'avois fait connoissance à Vienne et dans les guerres de Hongrie, et qui étoit fort de mes amis, me proposa une entrevue entre les gardes. J'y allai avec le prince Charles de Lorraine, les comtes Du Bourg et Hautefort. Il s'y rendit de son côté avec le prince héréditaire de Bareith, le comte de Wakerbarl, général des Saxons, le comte d'Erlach, et plusieurs autres officiers. La conversation fut gaie, et il ne fut question que d'assurances réciproques d'estime et d'amitié. La princesse de Dourlach demanda aussi que je permisse aux princes ses enfans, qui étoient dans l'armée de l'Empereur, de la venir voir : je le lui accordai. Cette princesse ne voulut point quitter son palais, sur lequel les boulets des ennemis et les nôtres passoient souvent.

Le mois d'août s'écoula aussi en s'observant réciproquement, sans se faire grand mal, et comme si nous eussions été dans des camps de plaisir; mais j'appréhendois de cette tranquillité quelque retour fâcheux, parce que je savois que l'armée ennemie grossissoit, qu'il y arrivoit journellement des corps de Saxons et d'Hanovriens, bonnes troupes qui alloient être commandées par l'électeur d'Hanovre, plus entreprenant que le prince de Bareith, dont on étoit mécontent, et qui se retiroit. Je songeai donc à m'éloigner : mais comme j'avois à passer l'Albe, petite rivière assez difficile, et que notre armée étoit à demi-portée du canon de celle de l'Empereur, il me falloit prendre des précautions pour n'être pas attaqué avec désavantage dans ce mouvement. Pour cela, huit jours avant que de marcher, j'envoyai mes

gros bagages du côté de Radstadt, sous prétexte de manque de fourrage; et ayant disposé les troupes de manière que la retraite ne pût être troublée, je repassai la rivière sur neuf ponts. Je me mis en bataille de l'autre côté; et, marchant dans le même ordre à travers les plaines de Mulberg, j'allai camper le 30 août à Radstadt.

A l'inaction des ennemis, je jugeai que nous n'aurions pas de grands événemens le reste de la campagne. Ils se contentèrent de se mettre à l'aise en s'étendant le long de l'Albe. J'occupai la petite ville de Kuppenheim, qui étoit à la droite de mon camp. Je fis faire quelques retranchemens sur la hauteur, et pris mon quartier général à Radstadt, dont la rivière couvroit le front de mon camp. Sur mon flanc gauche étoit le petit village de Selinghen, au confluent du Rhin et de la rivière de Stollhofen. En pénétrant dans l'Empire, j'avois ordonné de le fortifier, pour m'assurer un passage sur le Rhin, et rester toujours maître de secourir les lignes de Lauterbourg si on les attaquoit. Les ennemis en firent le semblant : ils cherchèrent aussi à m'inquiéter par les vallées des montagnes Noires. Il y eut, à l'occasion de ces tentatives, de petits combats mêlés de revers et de succès qui ne décidoient rien. En général, nous eûmes plus souvent l'avantage, et je gardai à la vue de leur armée, plus nombreuse, celui de rester sur le pays ennemi. Je me flattois que les ennemis étant chassés de Provence comme on me le mandoit, on me renverroit des troupes, et que je pourrois du moins prendre des quartiers d'hiver chez eux.

Rien n'étoit si aisé. Je pouvois mettre en état de

défense Radstadt, que le prince de Bade avoit fortifié; et comme tout ce pays-là, jusqu'à la hauteur de Brisach, est rempli de petites villes toutes fermées d'assez bonnes murailles, je pouvois soutenir nos troupes et leurs quartiers par cinq ponts sur le Rhin, à Huningue, à Neubourg, à Brisach, à Strasbourg, et à Selinghen ou Radstadt. Ainsi je forçois l'ennemi de mettre des armées entières de l'autre côté des montagnes Noires, pour couvrir l'Empire. On sent que de tels quartiers d'hiver pris sur l'ennemi exigent une attention vive du général : aussi me proposois-je de demander au Roi des officiers généraux qui ne craignissent pas la peine, et de rester moi-même sur les lieux, du moins jusqu'à ce que les neiges eussent fermé les passages des montagnes. Dans cette vue, je m'appliquai à pourvoir de bons commandans les petites villes et châteaux que nous occupions : mais j'y fus le premier trompé, car celui du château de Hornberg, qui étoit de mon choix, se rendit lâchement à un parti qui avoit à peine du canon. Je le fis mettre au conseil de guerre. Les exemples devenoient nécessaires; car à la vérité les défenses de nos places étoient indignes à la nation. Je procurai au contraire au sieur Bergeret le gouvernement de la citadelle de Strasbourg, et l'aide-majorité au sieur Gayet, lieutenant de grenadiers, deux officiers que j'estimois, et dont la bonne conduite méritoit récompense.

Je m'amusai, pendant le mois de septembre et une partie d'octobre, de l'idée de ces quartiers d'hiver, que je me flattois de prendre, écrivant néanmoins toujours au Roi qu'on eût soin de m'envoyer des troupes, parce que l'armée ennemie étoit bientôt du

double plus forte que la mienne, et qu'elle me forceroit de repasser le Rhin; mais on ne voulut pas donner ce plaisir aux ennemis, ni à moi le désagrément de me voir contraint; et le Roi m'ordonna à la fin d'octobre de le repasser de moi-même. J'évacuai, non sans regret, ces places où je m'étois si bien établi; mais je remportai du moins la satisfaction d'avoir fait respecter les armes du Roi depuis le lac de Constance jusqu'à Mayence, et depuis Nuremberg jusqu'à Francfort et Philisbourg, dans une étendue de plus de trois cents lieues de pays qui avoit assez bien payé les frais de la guerre (1).

Quoique l'armée du Roi fût en deçà du Rhin, je comptois passer l'hiver à Strasbourg, pour profiter des occasions qui pouvoient survenir; mais des ordres pressans m'appelèrent à la cour. On y vouloit conférer avec moi sur les moyens de s'emparer de la principauté de Neuchâtel, et on vouloit me charger de cette entreprise. A la mort du souverain de ce petit état, qui arriva au commencement de l'année, plusieurs prétendans à la succession au défaut d'héritiers directs s'étoient présentés, entre autres le

(1) On lit dans le président Hénault : « L'électeur d'Hanovre, après « avoir surpris le marquis de Vivans près d'Offenbourg, contraignit le « maréchal de Villars à repasser le Rhin. » 1° Ce ne fut pas l'électeur d'Hanovre qui surprit le marquis de Vivans : il étoit dans son camp sous Dourlach, comme Villars dans le sien sous Radstadt. Ce fut le comte de Marcy et le prince de Lobkorik, avec deux mille hommes, qui surprirent le marquis de Vivans, qui en avoit quinze cents. 2° Ce petit échec fut promptement réparé, et n'affecta pas la grande armée. 3° Il arriva le 24 septembre, et les Français ne repassèrent le Rhin qu'à la fin d'octobre, sans être le moins du monde inquiétés. Ce ne fut donc pas la surprise du marquis de Vivans près d'Offenbourg qui contraignit le maréchal de Villars à repasser le Rhin. (A.)

prince de Conti et le comte de Matignon. Ils montroient des droits assez bien fondés; mais pendant qu'ils les faisoient valoir en particulier, l'électeur de Brandebourg, qui n'en avoit que d'imaginaires, fit valoir les siens en prince. Il distribua de grosses pensions dans tout le canton de Berne, promit aux principaux habitans de Neuchâtel de leur donner de l'emploi chez lui et à Berlin, traita avec l'Angleterre et la Hollande, qui, charmées d'ôter cet établissement à des Français, s'engagèrent à soutenir l'électeur, moyennant un corps de Prussiens qu'il promit d'envoyer en Italie. Avec ces précautions, il gagna les suffrages, fit trouver ses raisons excellentes, et son droit incontestable.

Quand j'eus examiné l'entreprise qu'on me proposoit, je dis au Roi que si Sa Majesté avoit bien voulu me donner cette commission dans le temps que les divers concurrens disputoient leurs droits, j'aurois fait tomber la principauté à qui elle auroit voulu, et à moi-même si elle l'avoit agréé, quoique je n'y eusse pas le moindre droit. Et en effet, la cour m'ayant ordonné d'envoyer des troupes fortifier celles de Provence dans le temps que j'étois bien avant dans l'Empire, ces troupes, qui pour aller en Dauphiné passoient fort près de Neuchâtel, n'avoient qu'à paroître y marcher pour déterminer les peuples de ce petit pays à se donner à M. le prince de Conti, pour lequel ils avoient de l'inclination; mais il étoit un peu tard pour revenir sur ce qui avoit été fait en faveur de l'électeur de Brandebourg.

[1708] Cependant, après avoir bien écouté ce qu'on jugea à propos de me dire à ce sujet, je me rendis

au commencement de l'année à Besançon, afin d'examiner l'affaire de plus près. Je la trouvai dans une disposition bien différente de ce que le Roi pensoit. Les cantons de Berne et de Zurich, qui ne vouloient pas les Français si voisins d'eux, avoient pris toutes les mesures possibles pour assurer ce petit Etat à l'électeur de Brandebourg. Ils avoient fait marcher beaucoup de troupes pour fermer les passages déjà bouchés par les neiges, et fait avancer du canon. Enfin il n'étoit plus question de surprendre le pays, et de s'en emparer : il falloit attaquer le corps helvétique, ou du moins les partisans déclarés pour l'électeur, déjà en possession. Il est vrai que les cantons catholiques nous étoient favorables; mais on sait bien que leurs forces sont si inférieures à celles des protestans, qu'en les obligeant à se déclarer c'étoit les exposer à leur perte. Cependant la cour, prévenue par de mauvais avis, se seroit peut-être engagée dans cette guerre, si je n'avois écrit au Roi et à madame de Maintenon pour représenter le péril qu'il y avoit à allumer une nouvelle guerre qui nous donnoit une frontière à garder depuis Huningue jusqu'à Lyon, frontière tranquille par la parfaite neutralité des Suisses; et encore dans quel temps? lorsque les forces des ennemis paroissoient supérieures presque partout. Mon sentiment étoit appuyé de si bonnes raisons, qu'il prévalut sur l'inclination du ministre à servir la maison de Matignon, qu'il favorisoit beaucoup.

Comme les desseins de la cour sur Neuchâtel avoient fait avancer plusieurs corps de troupes vers les frontières de Suisse, cette disposition facilitoit un projet que les avances de deux officiers en garni-

son dans Fribourg me firent former sur cette place. L'un se nommoit Tiller, et étoit lieutenant colonel d'un régiment suisse au service de l'Empereur; l'autre Huster, capitaine dans le même régiment. Ils me demandèrent une conférence de nuit, que je leur assignai dans la barrière d'Huningue, et à laquelle je me trouvai avec M. de La Houssaye, conseiller d'Etat, et intendant d'Alsace.

Ils promirent de livrer la porte du château de Fribourg moyennant six cent mille livres que l'on ne leur donneroit qu'après l'exécution, et même quand le Roi seroit maître de la place. On convint de tous les moyens, et l'entreprise fut fixée à la nuit du 21 au 22 janvier. Je me tins auprès de Brisach avec les troupes destinées à cette surprise, qui ne devoient donner aucun ombrage aux commandans de Fribourg, parce qu'elles étoient censées postées en ce lieu pour l'entreprise de Neuchâtel.

Au commencement de la nuit convenue, lorsque j'étois prêt à faire marcher les troupes, on m'amena un jeune homme de Berne, étudiant dans l'université de Fribourg, qui demandoit à me parler. Il me dit que son inclination pour la France, et l'horreur de voir beaucoup d'honnêtes gens courir à une mort certaine, l'avoient porté, quelque péril qu'il y eût pour lui, à venir m'avertir que, soit repentir, soit qu'ils eussent agi par les ordres du général Thungen, les officiers lui avoient tout découvert. Il m'expliqua de quelle manière il avoit été informé de cette double trahison; qu'il étoit fort aimé de la femme d'un capitaine à laquelle son mari avoit tout révélé; que c'étoit d'elle qu'il tenoit ce qu'il venoit me dire. Il

étoit si bien informé des circonstances de notre entrevue, et en outre des troupes que les ennemis devoient placer dans la montagne et sur les murailles, que je ne pus douter que l'avis ne fût aussi sûr qu'il étoit donné à propos. Je fis présent au jeune étudiant de mille écus, et d'une lieutenance dans les Suisses : il eut par la suite une compagnie. Nous sûmes, quelques jours après, que Tiller et Huster avoient été bien récompensés de leurs trahisons ou de leurs commissions, quoiqu'ils n'eussent pas réussi à leur désir. Mais, malgré le risque que je courus, je suis d'avis qu'on ne doit pas toujours rejeter de pareilles ouvertures; on a des exemples qu'elles sont souvent suivies du succès : mais je conseillerai de n'avoir pas une si grande confiance que j'en eus, et de prendre contre la trahison plus de mesures que je n'en avois pris.

Ce coup manqué, je retournai à Strasbourg, où je me formois un plan de campagne qui pût répondre à la précédente. Mais la cour avoit d'autres vues : on y étoit fort mécontent de ce qu'il ne s'étoit rien fait en Flandre pendant la campagne dernière, malgré les forces considérables qu'on y avoit employées, et surtout de ce que l'honneur du duc de Bourgogne, qu'on y avoit envoyé dans l'espérance de succès brillans, se trouvoit compromis par cette inaction. Le duc de Vendôme parut propre à venger le prince de l'atteinte donnée à sa réputation : il fut rappelé d'Italie, et destiné à commander l'armée de Flandre sous le duc de Bourgogne. Comme il n'étoit pas convenable que le duc de Bavière servît sous ce prince, on donna à l'électeur l'armée d'Allemagne; et comme on savoit que

je m'accommodois difficilement avec les courtisans qui suivent les princes, on lui donna le maréchal de Berwick : pour moi, on m'envoya seul en Italie.

En même temps que j'appris ces dispositions, je sus qu'il venoit un grand nombre de troupes de Flandre, destinées à renforcer l'armée d'Allemagne, ordinairement si foible quand je devois la commander. Je mandai au ministre qu'après avoir deux fois sauvé l'Alsace, je laissois en partant cette frontière avec Trèves, Bitche et Hombourg, dont les deux dernières places étoient très-fortes, le pays fermé par les lignes excellentes de Lauterbourg, l'Allemagne ouverte par le fort de Kelh et celui de Selinghen, les lignes formidables que les ennemis avoient à Stollhofen rasées. « Avec l'armée qu'on donne à l'électeur « de Bavière, ajoutois-je (1), je me serois promis « d'aller bien avant dans l'Empire. Je ne peux me « dispenser de représenter qu'il est bien cruel pour « moi qu'après avoir mis les affaires du Roi dans le « meilleur état, on m'ôte le commandement lorsque « je peux espérer plus que jamais de grands avan- « tages pour Sa Majesté. J'oublie de bon cœur mes « mortifications personnelles; mais ma peine la plus « sensible vient de la crainte que le Roi ne se trouve « mal d'un pareil changement. »

Je quittai l'Alsace le 10 mai. Les généraux, les troupes, les peuples me montrèrent la plus vive douleur. Le cardinal de Rohan, l'intendant et tous les généraux m'accompagnèrent jusqu'à Saverne.

J'arrivai à la cour le 17, et j'y restai peu de jours.

(1) Lettre à M. de Chamillard; du 6 mai, tirée des Mémoires manuscrits, 77e cahier.

Le Roi me marqua beaucoup de bonté, et me dit, en m'expliquant ses raisons, que c'étoit malgré lui qu'il cédoit aux circonstances, et me retiroit d'Allemagne. « Permettez-moi, sire, lui répondis-je, de « représenter à Votre Majesté que ses complaisances « pour M. l'électeur de Bavière ont fait perdre à ce « prince tous ses Etats dans l'Empire. Son retour en « Flandre a fait perdre au roi d'Espagne toute la « Flandre espagnole. Dieu veuille que ces derniers « changemens ne coûtent pas à Votre Majesté la plus « grande partie de la Flandre française ! Vous me « donnez toujours les frontières les plus délabrées; « et quand je les ai rétablies, vous m'en retirez dans « le temps où je pourrois y avoir des avantages dé- « cisifs. Je supplie Votre Majesté d'être bien persua- « dée que j'oublie mes intérêts; mais les siens me « donnent les plus vives inquiétudes. »

Je reçus des lettres du comte de Medavy, qui portoient que le duc de Savoie avoit à ses ordres vingt-cinq bataillons de l'Empereur, onze de Brandebourg, et vingt de ses propres troupes (en tout cinquante-six), et au moins six mille chevaux. Je n'en avois pas la moitié, et il me falloit garder une frontière de près de cent lieues, depuis Genève jusqu'à la mer.

J'arrivai à Grenoble le 17 juin. Je trouvai tous les commandans, auxquels j'y avois donné rendez-vous, assez ébranlés. Le marquis de Thouy vouloit abandonner la Tarentaise; le comte de Medavy étoit persuadé que le duc de Savoie pouvoit prendre Embrun sans difficulté; et tout le monde comptoit que les ennemis n'en trouveroient aucune à marcher à Lyon. Je leur ordonnai en général de tenir leurs postes, et de

s'y laisser plutôt emporter, que de marquer une foiblesse dangereuse en se retirant.

Je me mis ensuite à étudier les mouvemens du duc de Savoie, pour tâcher de deviner de quel côté il comptoit porter ses coups; car M. de Thouy dans la Tarentaise, M. de Medavy vers le mont Cenis, M. de Muret à La Pérouse, M. de Guerchois à la vallée de Barcelonette, M. d'Artagnan vers Nice, et M. de Langeron à Toulon, tous assuroient dans le même temps qu'ils alloient être attaqués. Et en effet le duc de Savoie faisoit de grands amas de grains et de farine vers Genève, ce qui marquoit un dessein pour le Haut-Rhône, en intention de retomber sur Lyon; en même temps il faisoit marcher un corps vers Yvrée, qui paroissoit menacer Grenoble et le Dauphiné, et un autre vers Coni, peut-être en vue d'attaquer Toulon et la Provence. Je restai quelque temps en balance sur le dessein des ennemis; mais ce qui me fixa fut que j'appris que les troupes des Impériaux qui étoient dans le Ferrarois, et les palatines qui avoient paru s'approcher de la mer, arrivoient sous Turin. Alors je ne doutai plus que la résolution du duc de Savoie ne fût d'attaquer le Dauphiné. Je m'appliquai donc à cette partie : je visitai nos petites places, Fenestrelle, Briançon, et d'autres qui me parurent très-défectueuses, et propres à être emportées en quatre jours, si on n'en empêchoit pas la circonvallation. Pour Exilles, j'en jugeai autrement, et j'ordonnai au commandant, en présence de plusieurs officiers généraux, de s'y faire emporter d'assaut, et de n'admettre aucune capitulation, quelle qu'elle pût être. Je parcourus aussi les montagnes qui se trouvoient entre

nos postes. Quoiqu'elles paroissent inaccessibles, elles se traversent partout lorsque les neiges sont fondues. J'ouvris des chemins, je fixai des lieux de ralliement en cas d'attaque, des rochers, des plateaux, des escarpemens, espèces de fortifications naturelles, où on pouvoit attendre les secours que je ne manquerois pas de mener à la première alarme.

J'attendis dans ces dispositions ce qu'il plairoit au duc de Savoie d'entreprendre. De ma petite armée, qui étoit déjà trop foible, le Roi en retira onze bataillons pour Toulon, sous le comte de Chamarante; ce qui la réduisoit à seize mille hommes à peu près. En même temps il me marqua de l'inquiétude si je venois à être attaqué, étant si inférieur. Je lui répondis que j'avois ouï dire au feu prince de Condé qu'*il falloit craindre les ennemis éloignés, et les mépriser quand il n'étoit plus question que de combattre.* J'avois heureusement de bons seconds, entre autres le comte de Villars mon frère, que le Roi fit lieutenant général, et envoya servir dans mon armée.

Le 20 juillet au matin, j'appris que le duc de Savoie avoit descendu le mont Cenis, et qu'il marchoit au comte de Medavi avec quarante bataillons, le gros de sa cavalerie, et une assez nombreuse artillerie de campagne, portée sur des mulets. Sur le soir du même jour, je fus informé qu'il attaquoit nos postes du petit Saint-Bernard, et qu'il se présentoit en même temps par cinq ou six vallées différentes. Le bataillon de Durfort fut forcé après une vigoureuse résistance, et le comte de Medavy obligé de quitter son poste sitôt que l'armée de Savoie parut. Il suivit

l'ordre que je lui avois donné en ce cas-là, qui étoit de se retirer à Barreaux. Même chose fut exécutée par le marquis de Thouy, à qui j'avois ordonné que s'il voyoit le comte de Medavy se retirer vers Barreaux, il prît la même route. J'y courus moi-même avec la plupart des troupes que j'avois à Briançon, dans le dessein d'attaquer le duc de Savoie s'il vouloit marcher vers Chambéry.

J'arrivai à Barreaux le 27 juillet : je me trouvai peu de troupes d'abord, mais j'espérois que le duc de Savoie, ignorant ma foiblesse, et me voyant faire bonne contenance, n'oseroit m'attaquer, et me donneroit le temps de rassembler mon monde et de me poster. Mon espérance ne fut point trompée : il n'osa ni m'attaquer, ni marcher en avant, et me laissa six jours dans ce poste. Pendant ce temps, il partagea ses troupes, de manière qu'il menaçoit Chambéry et Embrun. L'ennemi arrivant sur Aiguebelle, le comte de Medavy alla couvrir Montméliant; et le comte de Muret, qui étoit vers La Pérouse avec onze bataillons, ayant été attaqué, se retira vers Cézane.

M. d'Artagnan, qui me ramenoit les bataillons désormais inutiles en Provence, força la marche, et se posta dans les passages qui composent la petite Maurienne, route de Briançon. Le duc de Savoie, arrêté du côté de Montméliant, prit le 3 août la route de Saint-Jean-de-Maurienne. Je le suivis, et j'y arrivai le lendemain de son départ. Partant de Saint-Sicaire-de-Maurienne, il attaqua par plusieurs endroits les postes qui l'empêchoient d'entrer dans la vallée. Ils furent soutenus avec fermeté par le chevalier Durfort, lieutenant colonel de Vexin, et par le sieur de

Bessan, commandant de Castelas. Cependant cette entreprise, qui pouvoit être très-funeste au Dauphiné si elle avoit réussi, auroit eu un plein succès si le duc de Savoie eût pris la route de Gatibier.

Il est étonnant que ce prince fût assez peu informé de la nature de son propre pays pour croire ce chemin entièrement impraticable. On me l'avoit assuré tel, mais j'en jugeai bien différemment. Je traversai des montagnes où, selon la tradition du pays, nulle troupe n'avoit passé depuis les Romains. Il est vrai que ces chemins étoient très-difficiles, et à tel point que plusieurs mulets tombèrent dans les précipices; mais enfin l'infanterie pénétra. « J'arrivai le 10 août « au mont Genèvre (1), ayant fait occuper les pre- « miers postes par douze cents hommes, soutenus « de douze bataillons commandés par M. d'Arta- « gnan. Je reconnus en arrivant la plus grande partie « de l'armée des ennemis, placée derrière les deux « villes de Cézane, avec de gros postes au pied du « mont Genèvre, leurs lignes s'étendant depuis Mor- « lière, Saint-Sicaire et Chanlas, jusqu'au col de Ses- « trières.

« Je jugeai que l'on pouvoit attaquer les deux villes « de Cézane, le gros des forces ennemies entre Chan- « las et Sestrières me paroissant trop éloigné pour les « soutenir, et les huit bataillons qui étoient à Saint- « Sicaire n'étant pas un corps assez considérable « pour m'empêcher d'engager un combat. Je détachai « donc deux mille six cents hommes, partagés en « deux corps commandés par nos deux plus anciens

(1) Lettre au Roi, du 12 août, dans les Mémoires manuscrits, 78e cahier. (A.)

« brigadiers d'infanterie, messieurs Du Montel et de « Guerchois; les colonels étoient messieurs d'Autrée « et Paist, et ce détachement étoit suivi de douze « bataillons commandés par M. d'Artagnan. M. le « marquis de Thouy, lieutenant général de jour, se « mit à la tête du détachement qui avoit la droite. « Celui de la gauche, descendant par le grand chemin « du mont Genèvre, fut mené par M. de Guerchois.

« Nous trouvâmes d'abord sept à huit cents hommes « des ennemis, presque tous grenadiers, retranchés « sur des plateaux, et assez à couvert, quoique nos « troupes eussent la hauteur. Ils soutinrent nos pre- « mières attaques avec beaucoup de fermeté, et le « feu fut fort vif et assez long. M. de Guerchois « trouva la grande route du mont Genèvre tellement « rompue, qu'il arriva une demi-heure plus tard que « nous ne l'attendions. Cependant on poussa toujours « les ennemis, qui se jetèrent dans les deux villes de « Cézane, et nous vîmes alors les bataillons campés « à Saint-Sicaire baisser pour soutenir le poste : trois « étoient même venus sur le bord de la rivière. Ce- « pendant M. de Guerchois arrivant dans ce temps- « là, on força d'abord la première ville de Cézane, « et la seconde le moment d'après, par une brèche « mal raccommodée. Rencontre heureuse, car ces « deux villes sont fermées d'une muraille bien cré- « nelée.

« Je ne puis, écrivois-je au Roi, assez me louer « de l'intrépidité des troupes; et M. le maréchal de « Catinat, qui connoît ces postes, trouvera que c'est « une belle et vigoureuse action à l'infanterie de les

« avoir emportés à la vue d'une armée ennemie. M. le « duc de Savoie y étoit en personne, et les troupes « campées à Chanlas et à Sestrières y descendirent. « M. de Thouy a mené cette tête avec beaucoup de « valeur. Messieurs Du Montel et de Guerchois, deux « braves et dignes officiers d'infanterie, M. d'Autrée, « colonel, se sont principalement distingués dans « cette occasion ; et enfin, sire, je ne puis assez dire « de bien de tout ce qui s'y est trouvé. Nos grena- « diers ont si peu fait de quartier, que le nombre « des prisonniers est médiocre jusqu'à présent : on « n'y compte que trois capitaines, avec quelques « subalternes ; et je ne sais point au juste à combien « se monte le nombre des soldats, parce qu'on n'a « pas encore pu les rassembler. Un escadron de cent « dragons Dauphin a chargé avec beaucoup de fer- « meté à cheval, et cela dans la descente du mont « Genèvre, qui est droite. Les ennemis ont quitté « non-seulement le camp de Saint-Sicaire, mais ceux « même de Chanlas. Toute l'armée s'est retirée vers « les cols les plus près d'Exilles : je marche pour les « chercher, profitant de l'ardeur de nos troupes, « dont je suis très-content, quoique le pain ait bien « de la peine à suivre. Votre Majesté peut compter « que l'on fera, pour la gloire de ses armes et pour « le bien de son service, tout ce qui sera humaine- « ment possible. »

De si bons succès m'enhardirent à tâcher d'en donner à la cour l'opinion qu'on en devoit avoir : je m'adressai pour cela à madame de Maintenon. « La « dernière lettre dont il vous a plu m'honorer, ma-

« dame, lui écrivois-je (1), m'a rempli de courage et « de confiance. Vous avez la bonté de me dire que « Sa Majesté est contente de moi. Je sais, madame, « que je la sers non-seulement avec le zèle le plus « vif, mais encore avec quelque bonheur. Cependant, ni dans la dépêche dont Sa Majesté m'honore sur la première retraite de M. de Savoie, ni « dans celle de M. de Chamillard, je ne vois pas la « moindre apparence que Sa Majesté soit satisfaite « de mes services. Le second coup de M. le duc de « Savoie, que nous avons paré, pouvoit coûter au « Roi la moitié du Dauphiné; et néanmoins, parce « que M. de Chamillard a toujours voulu croire qu'il « n'y avoit rien à craindre de ce côté-là, ces services « ne lui paroîtront peut-être d'aucun mérite. L'action « qui se passa hier est la plus brillante, la plus vive « et la plus glorieuse pour la nation; car, à la vue de « M. le duc de Savoie, sous son armée en bataille, « dominant toutes les hauteurs, nous avons emporté « deux petites villes bien fermées de murailles, passé « une rivière défendue par plusieurs bataillons des « ennemis, et forcé leur armée à se retirer. Je marche « à eux, et je ferai tout ce qui sera possible; mais je « ne balancerai point du tout à vous dire, madame, « que les lettres et la conduite défiante de M. de Chamillard sont très-pénibles à un homme comme moi. « S'il ne croit pas que je sache la guerre, il me fera « plaisir d'en trouver quelque autre dans le royaume « qui en soit plus instruit. Il me seroit très-aisé, si « on en doutoit, de faire voir fort clairement que

(1) Lettre à madame de Maintenon, du 12 août, dans les Mémoires manuscrits, 79e cahier. (A.)

« l'Etat a été en grand péril de ce côté-ci. Grâces à « Dieu, tout va bien. On ne peut être plus content « que je le suis des troupes : officiers et soldats, tout « a fait des merveilles; et pour moi, madame, je relis « la dernière dont vous m'avez honoré, pour n'avoir « besoin d'aucune autre sorte de consolation. »

Après la prise de Cézane, le duc de Savoie, qui étoit en bataille derrière ces deux villes, se retira très-diligemment. Je le suivis de même, marchant par la crête des montagnes, route jusqu'alors inconnue, et je gagnai les hauteurs d'Exilles. Par ce moyen, je dominois tous les postes qu'occupoit l'armée ennemie : je craignois seulement que le duc de Savoie n'eût le temps de se retirer, et de sauver son artillerie. Je me voyois au-dessus de tous ses quartiers, et il n'avoit pour s'échapper que le passage d'Exilles, dont je me croyois sûr. Pendant que j'étois dans cette confiance, j'appris que le commandant de ce fort, situé sur un roc très-escarpé, à qui j'avois commandé devant tous les officiers généraux de se laisser emporter d'assaut plutôt que d'entendre à aucune capitulation, s'étoit rendu prisonnier de guerre, sans avoir vu la moindre apparence de brèche.

Ce misérable, troublé d'une peur sans fondement, résolut de se rendre. On lui représenta que le bruit du canon que l'on avoit entendu la veille vers le mont Genèvre étoit une action entre les deux armées; que, selon les apparences, elle n'avoit pas été heureuse pour les ennemis, puisque leur armée se retiroit : il dit que c'étoit une réjouissance qu'ils faisoient de la bataille d'Oudenarde, gagnée en Flandre, et que leur marche étoit pour le resserrer davantage. « Mais,

« lui répliqua-t-on, si c'étoit pour vous resserrer, on « ne verroit pas leurs troupes marcher vers Suse, et « même en désordre. » Toutes ces raisons ne purent le rassurer, et enfin le traître ou le lâche se rendit la nuit.

On le crut gagné par de l'argent, car il est surprenant que la tête tourne à ce point-là; il est plus surprenant encore que, dans une garnison composée de troupes choisies, et presque tous grenadiers, il ne se trouva pas un seul officier (1) qui eût le courage de s'opposer à une pareille infamie. Je le fis échanger, et mettre au conseil de guerre. Il fut condamné à être dégradé des armes par le bourreau, à une prison perpétuelle, et à la confiscation de tous ses biens. Cette sentence fut exécutée publiquement, pour l'exemple; il auroit même perdu la vie, si l'on avoit trouvé des lois qui punissent de mort une lâcheté pareille à la sienne. J'eus encore la bonté de me prêter à demander au Roi la confiscation des biens de cet infâme pour sa malheureuse famille, et je l'obtins. Sa reddition me priva d'un avantage certain sur l'armée de M. le duc de Savoie, sur laquelle j'avois gagné les hauteurs, et dont toute l'artillerie, et l'arière-garde au moins, étoit perdue.

Sorti si heureusement de cette espèce de défilé où je l'avois conduit, le duc de Savoie attaqua le fort de La Pérouse, qui se rendit le 16 août. Ce n'étoit pas une excellente place; mais elle ne fut pas assez défendue, non plus qu'une redoute qui rendoit le se-

(1) *Il ne se trouva pas un seul officier, etc.* : Il y a ici une irrégularité grammaticale. On peut la corriger en écrivant : *Il ne se soit pas trouvé un seul officier qui ait eu le courage, etc.*

cours de Fenestrelle assez possible quand elle seroit assiégée; ce qui ne tarda pas. Sitôt que je l'appris, je fis plusieurs détachemens pour gagner les hauteurs par lesquelles je pouvois espérer de la secourir; mais les ennemis les avoient toutes occupées, et étoient bien couverts. Ayant cependant avancé sur quelques postes auxquels on pouvoit marcher, je les fis attaquer, et on leur tua ou prit autour de trois cents hommes.

Après ce petit succès, je voulus encore voir s'il y auroit moyen de gagner les hauteurs. J'y envoyai le 23 août le comte de Muret et le chevalier de Givry, avec des grenadiers; mais ils ne purent ni ouvrir le chemin à un puissant secours, ni même y faire glisser des renforts, pour faire durer le siége plus long-temps. Voyant donc l'inutilité de mes tentatives, j'écrivis au sieur de Barrière, qui y commandoit: « Quand « vous serez à vingt-quatre heures près d'être emporté, « ayant une quantité considérable de poudre, faites « tout ce qui sera en votre pouvoir pour en remplir « les souterrains; mettez toutes les pièces de canon « en état d'être crevées, en les enterrant à demi; « laissez les mèches en état de durer deux heures, et « marchez ensuite vers la redoute du Lot. De mon « côté, je marcherai avec un gros corps d'infanterie « pour vous recevoir, et pour attaquer les postes des « ennemis pendant que vous attaquerez de l'autre, « pour favoriser votre retraite. Ce parti est le seul glo- « rieux pour vous et votre garnison, bien différent « de la honte de vous rendre prisonnier de guerre. « Souvenez-vous de Pery, qui a sauvé la garnison « d'Haguenau. »

Mes exhortations, si elles parvinrent à la garnison,

furent perdues : j'appris le 2 septembre qu'après avoir été battue deux jours, elle s'étoit rendue prisonnière de guerre. Je ne sus que quatre jours après que cela s'étoit fait malgré le sieur de Barrière, gouverneur, qui m'informa de la violence employée contre lui. Je lui répondis (1) : « C'est une consolation pour moi, « monsieur, par l'estime que j'ai pour vous, de trouver « dans votre lettre que vous avez été forcé à rendre « votre place par l'indignité de quelques officiers, « dont vous auriez pu justement punir l'insolence en « leur passant votre épée au travers du corps. La peur « seule leur a donné le courage de vous parler avec « hauteur, et ces misérables n'ont pas voulu se sou- « venir de ce que j'ai dit si souvent fort haut en visi- « tant votre place : *C'est que la timidité fait rendre « une garnison prisonnière de guerre.* Quand même « la place seroit ouverte, quand les demi-lunes se- « roient prises, la descente du fossé faite ; quand on « n'auroit enfin qu'une simple palissade devant soi, « si on a la fermeté de dire qu'on ne veut pas être « prisonniers de guerre, et si l'ennemi est bien per- « suadé qu'on veut attendre l'assaut, tout général, « quoique bien sûr de vous emporter, aimera mieux « laisser aller quatre ou cinq cents hommes, que « de les forcer en hasardant de perdre cent braves « gens.

« Que peut-il en effet arriver de plus indigne que « d'être prisonniers de guerre ? Et quand votre gar- « nison auroit été forcée, un ennemi la fait-il massa- « crer pour avoir fait son devoir ? On est au contraire

(1) Lettre à M. de Barrière, du 8 septembre, tirée des Mémoires manuscrits, 80e cahier. (A.)

« toujours porté à bien traiter de braves gens; et les « vôtres déshonorent la nation. Ils trouveront en « moi un ennemi plus dur, plus sévère que celui « qu'ils avoient en tête; et, pour commencer à leur « faire sentir l'indignité de leur conduite, j'ai dé- « fendu au commissaire du Roi de donner aucune « sorte de subsistance aux officiers prisonniers. J'en « excepte ceux qui n'ont pas voulu signer de capitu- « lation. Que les autres soient entièrement à la merci « de l'ennemi; qu'ils subissent toute la honte et toute « l'indignité qu'ils ont si justement méritées. Qui- « conque peut devoir sa gloire et son salut à sa fer- « meté ne mérite aucun égard quand elle l'aban- « donne. »

Ces foiblesses (pour ne pas dire lâchetés) de nos défenseurs de places, qui se multiplioient, me mettoient au désespoir. J'employai le reste de septembre et le mois d'octobre à visiter tout ce que je pus de villes, châteaux, forts, et même simples redoutes, pour tâcher d'inspirer de la confiance et de la fermeté aux commandans et à leurs soldats. Je fis avancer huit pièces de vingt-quatre, et les munitions nécessaires, à Briançon, afin de pouvoir prendre Exilles et Fenestrelle si les ennemis s'éloignoient, avant que les neiges rendissent tous les mouvemens impossibles. Malheureusement elles commencèrent à tomber au commencement de novembre en si grande quantité, qu'elles ne laissoient plus aucun moyen d'agir. Je séparai donc les troupes, et les renvoyai dans leurs quartiers d'hiver. J'attendis encore au pied des montagnes que la rigueur de la saison rendît les surprises impossibles, et je partis à la fin de décembre

par Lyon, où je reçus les ordres du Roi pour me rendre à la cour.

J'y trouvai tout le monde occupé des malheurs de la campagne de Flandre. Je ne les ignorois pas : outre ce que j'en savois par mes amis, et par les nouvelles que publioient les ennemis eux-mêmes, madame de Maintenon, qui ressentoit vivement le contre-coup de tout ce qui frappoit M. le duc de Bourgogne, m'avoit écrit pour savoir mon sentiment sur la possibilité et les moyens de secourir Lille. Je lui répondis le 23 août (1) : « Depuis que j'ai su Lille investi, je « n'ai cessé de penser à ce qu'on pouvoit attaquer qui « nous pût dédommager de sa perte, et même dans « l'espérance que la défense de M. de Boufflers seroit « assez longue pour revenir encore au secours de « Lille après avoir pris ce qu'on attaqueroit, et je ne « trouve qu'Oudenarde. Consultez la carte, madame; « vous verrez qu'Oudenarde une fois pris, l'ennemi « n'a plus de retraite, et que pour le soutenir il vien« droit sans doute nous combattre avec le même « désavantage que nous trouverions en l'allant cher« cher à Lille ; car on le trouveroit plus foible, puis« que ses forces seroient partagées par celles qu'il « laisseroit dans la circonvallation de Lille, au lieu « que toutes celles du Roi seroient réunies. De plus, « l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, fai« sant la diligence possible, auroit au moins vingt« quatre heures d'avance sur les ennemis pour se « placer sous Oudenarde, avantage qu'ont déjà les

(1) Lettre à madame de Maintenon, du 23 août, dans les Mémoires manuscrits, 79e cahier. (A.)

« ennemis sous Lille, et qu'il faut bien considérer à
« la guerre.

« Mais si ce projet rencontroit quelques difficultés
« que je ne prévois pas, je ne balancerai point à vous
« dire, madame, qu'il faut donner une bataille pour
« sauver Lille. C'est ici qu'a lieu la grande maxime
« de M. de Turenne, qu'*il faut combattre pour*
« *sauver les places importantes, parce que si vous*
« *ne combattez pas pour les premières, il faut,*
« *malgré que l'on en ait, combattre pour les se-*
« *condes*. Sur cela, madame, j'aurai l'honneur de
« vous dire que, prenant congé de Sa Majesté, je
« pris la liberté de lui dire, lorsqu'elle se promenoit
« dans les jardins de Versailles, que s'il y avoit une
« grande action en Flandre, j'osois me flatter que
« ses troupes m'y verroient avec joie arriver le matin
« de la bataille. Le Roi eut l'extrême bonté de me
« répondre que ce plaisir ne seroit pas pour les trou-
« pes seulement, mais pour d'autres aussi, et pour
« lui tout le premier. Enfin, madame, je me flatte
« toujours que lorsque le Roi verra la campagne
« finie en ce pays, je recevrai un courrier de Sa
« Majesté, qui m'ordonnera de me rendre en Flan-
« dre. Qu'elle ait la bonté de voir à quoi je puis lui
« être utile. J'ai, grâces à Dieu, la meilleure santé
« du monde; les ennemis du Roi ont quelque sorte
« d'opinion de moi, et je puis dire avec vérité que
« jusqu'à présent peut-être suis-je le seul général de
« l'Europe dont le bonheur à la guerre n'ait jamais
« été altéré. Peut-être aucun n'a vu tant de petites
« ni tant de grandes actions; et, soit subalterne,

« soit général, grâces à la bonté de Dieu, j'ai tou-
« jours vu fuir les ennemis devant moi. J'ai toujours
« eu, depuis que je suis ici, M. le duc de Savoie
« lui-même en présence, et jamais il ne m'a pu en-
« tamer. On m'a rapporté que dans la dernière occa-
« sion il avoit dit qu'il ne savoit comment je faisois
« pour deviner tout ce qu'il projetoit. S'il y a quel-
« que vanité, madame, dans ce que j'ai l'honneur
« de vous dire, il y a du moins de la vérité, et je
« mets la vérité avant tout.

« Enfin je supplie Sa Majesté de compter sur mon
« zèle, et sur une application vive et entière à tous
« ses intérêts. Si elle pouvoit jeter les yeux sur les
« dépenses de ses armées, elle y verroit mon éco-
« nomie, et mon attention continuelle à ménager
« ses finances. » Je finissois cette longue lettre par ces mots, que j'écrivis de ma main : « Permettez-
« moi de vous dire, madame, que l'on croit quel-
« quefois bon de faire tenir les cartes à celui qui
« joue heureusement, surtout si on a remarqué que
« la confiance que donne la fortune n'empêche pas
« une extrême précaution. »

A juger par l'événement, j'aurois été bien embarrassé si on m'eût accordé ma demande : je me serois trouvé dans des circonstances bien peu assorties à mon caractère. Le ministre de la guerre fut obligé d'aller deux fois en Flandre pour tâcher de mettre d'accord les généraux, opposés de sentimens entre eux, et les personnes de la cour du duc de Bourgogne, également en mésintelligence. Chacun persista dans son opinion, et rien ne se fit. Madame de Maintenon me le manda dans les termes ménagés

qui lui étoient ordinaires. « J'ai été, me disoit-elle (1),
« dans un si grand abattement depuis que notre ar-
« mée s'est mise en marche pour le secours de Lille,
« que je vous avoue que je n'ai point eu le courage de
« vous écrire, et que je remettois toujours à me ré-
« jouir ou à m'affliger avec vous quand nous verrions
« cette grande affaire terminée. Elle tire si fort en
« longueur, que je ne puis plus attendre ; et je pense
« trop souvent à vous pour ne vous le pas dire. Ce
« n'est pas à moi à raisonner sur ce qui se passe en
« Flandre : je vous en crois instruit, quoique vous
« en soyez loin. Il paroît que l'on a perdu un temps
« qui ne peut se recouvrer. La diversité des senti-
« mens a tout gâté, et la pluralité des généraux n'est
« pas bonne. Il faudroit un miracle pour que Lille
« fût secourue.

« Cette grande affaire, monsieur, qui fixe toute
« notre attention, ne peut faire oublier au Roi ni
« aux honnêtes gens que vous avez sauvé le Dau-
« phiné. Sans vous, toutes nos inquiétudes n'au-
« roient pas été pour la Flandre seulement. Vous
« m'avez écrit il y a long-temps que le Roi en seroit
« quitte avec M. de Savoie pour deux châteaux, et
« vous auriez encore mieux fait que vous ne promet-
« tiez, sans la trahison du commandant d'Exilles.
« Je suis bien en peine de votre conscience par rap-
« port à cet homme-là, car je doute que vous lui
« pardonniez jamais. Vous m'avez attiré un remer-
« ciement de M. d'Artagnan. Je voudrois que les
« officiers qui servent avec vous sussent les témoi-

(1) Lettre de madame de Maintenon, du 13 septembre, tirée des Mémoires manuscrits, 80e cahier. (A.)

« gnages que vous leur rendez auprès du Roi, pen-
« dant que les autres généraux se plaignent souvent
« de ceux qui sont avec eux. Si on vous connoissoit
« autant que moi, on vous aimeroit beaucoup. »

La ville de Lille, assiégée contre toutes les règles de la guerre, fut prise; la citadelle ensuite. Les vivres et munitions qui arrivoient aux assiégeans par la mer, et qui pouvoient être interceptés, ne le furent pas, et leur armée se retira sans échec, quoiqu'on eût toutes les facilités possibles pour inquiéter le retour dans son pays.

[1709] L'année 1709, cette année dont l'époque rappelle encore des temps si fâcheux, commença par un revers bien honteux. Vingt-neuf bataillons et trente-trois escadrons rendirent la ville et le château de Gand, qu'ils ne défendirent que six jours. Ils en sortirent le jour des Rois, le même que commença cette horrible gelée qui fut si fatale à tous les fruits de la terre. Elle n'auroit pas été moins funeste au prince Eugène et au duc de Marlborough, si la garnison avoit voulu se défendre deux jours de plus. On publia qu'elle s'étoit rendue faute de plomb; et je soutenois, moi, qu'il y en avoit pour jusqu'à la fin du monde, puisque toutes les églises en étoient couvertes.

J'étois, sans le savoir, destiné à commander dans ce pays, où nos armes avoient été si malheureuses depuis plusieurs années. Je ne pus former avant que de partir un plan de campagne, parce que j'ignorois si j'y trouverois une armée. Les ennemis publioient et assuroient hardiment dans tous leurs papiers qu'il seroit impossible d'en former une, ou du moins de

l'entretenir. En effet, je trouvai les troupes dans un état déplorable : point d'habits, point d'armes, point de pain. On commençoit à être sûr du mal qu'avoit fait l'affreux hiver que nous venions d'essuyer. Chacun resserroit son blé, parce qu'il avoit été gelé en terre, et qu'on n'espéroit pas en récolter : l'orge et l'avoine qu'on semoit à la place des blés manqués étoient d'une cherté excessive.

Cet état malheureux fut dès le commencement la matière de mes lettres. « Aujourd'hui 15 mars, écri-« vois-je à M. de Chamillard (1), il n'y a aucune « mesure solide prise pour les magasins. Il s'en faut « plus de vingt-cinq mille sacs de farine que la sub-« sistance ne soit assurée jusqu'au premier mai. Il faut « un temps considérable pour moudre : il n'est donc « guère vraisemblable que nos vivres puissent être « arrivés avant le 20 avril dans les divers lieux où il « faut les placer, puisque si vous n'aviez pas de dou-« bles magasins, et s'il falloit faire tout tirer d'un même « endroit, les ennemis pourroient se placer entre « deux, sans compter que toutes celles de vos places « qui pourroient être menacées doivent être bien « munies. Or rien de tout cela n'est commencé. Je « ne parle pas des avances nécessaires d'argent, bien « que, selon les apparences, il soit difficile de se « promettre même le courant; mais enfin pour l'ar-« gent, il peut se trouver d'un moment à l'autre, et « dès qu'il est trouvé il est bientôt voituré; mais « pour les farines, et pour moudre, il faut un temps « convenable. Pour les fourrages secs, il faudroit « que dès à présent ils fussent dans les villes les plus

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 15 mars. (A.)

« voisines, si nous ne voulons pas perdre toute notre
« cavalerie : or s'il y en a d'amassés, ils sont encore
« bien éloignés. »

Malgré mes soins, cet état de détresse dura toute la campagne ; et ce ne fut pas une des moindres peines de la situation où je me trouvois de voir ces maux sans pouvoir y remédier. « Je suis obligé de vous
« représenter, écrivois-je au ministre (1), ce que vous
« ne savez déjà que trop : c'est l'extrême misère des
« officiers subalternes. Le prêt suffit à peine, puis-
« que ces pauvres malheureux n'ont presque rien eu
« depuis long-temps : ils ont vendu jusqu'à leur der-
« nière chemise pour vivre. Enfin le chevalier de
« Luxembourg me marque ce que je ne vois que trop
« sous mes yeux, que plusieurs des soldats qu'il a
« rassemblés à Tournay ont vendu leurs armes et
« leur justaucorps pour avoir du pain. Je parle à
« ceux que je trouve dans les endroits que je visite ;
« j'écoute leurs plaintes, j'y compatis ; je les encou-
« rage, je tâche de les piquer d'honneur, je leur
« donne des espérances : mais enfin il faut autre chose
« pour les mettre en état d'entrer en campagne. »

Selon les listes les plus fidèles (2), en comptant leurs nouvelles levées, les troupes achetées de Saxe et de Prusse, les régimens impériaux que les ennemis faisoient venir d'augmentation, et qui étoient déjà en marche, ils comptoient mettre en campagne cent quatre-vingt-deux bataillons, et deux cent quatre-vingt-dix escadrons ; ce qui faisoit au moins cent trente mille hommes, pendant que je ne me voyois

(1) Lettre à M. de Chamillard, des 30 mars et premier mai. (A.) — (2) Lettre au même, du 16 avril. (A.)

pas le fonds de soixante. Les subsistances pour cette énorme multitude étoient bien assurées par les immenses magasins en tout genre qu'ils avoient formés de tous côtés; et quand ma petite armée fut rassemblée, un orage, une sécheresse me faisoient trembler (1), parce que j'étois obligé de faire moudre la nuit pour le lendemain matin, le matin pour l'après-midi, et cuire tout de suite : or trop d'eau noyoit les moulins, trop peu les ralentissoit. « Imaginez-vous, « écrivois-je au ministre (2), l'horreur de voir une « armée manquer de pain! Il n'a été délivré aujour- « d'hui que le soir, et encore fort tard. Hier, pour « donner du pain aux brigades que je faisois mar- « cher, j'ai fait jeûner celles qui restoient. Dans ces « occasions je passe dans les rangs, je caresse le « soldat, je lui parle de manière à lui faire prendre « patience, et j'ai eu la consolation d'en entendre « plusieurs dire : *M. le maréchal a raison; il faut* « *souffrir quelquefois.* »

Cette bonne disposition des soldats me donnoit du courage : je les trouvois maigres comme gens qui avoient souffert et qui souffroient encore, mais fermes et résolus. Les recrues qui nous venoient étoient des hommes nerveux, accoutumés à la fatigue, que la misère des campagnes forçoit à s'enrôler; de sorte qu'on pouvoit dire que le malheur des peuples fut le salut du royaume. Il sembloit que l'on fût surtout inquiet à la cour de me voir en tête le prince Eugène et milord Marlborough. « J'estime « fort ces deux grands généraux, écrivois-je au mi-

(1) Lettre à messieurs de Chamillard, de Voisin et Boufflers, en mai, juin et juillet. (A.) — (2) Lettre à M. de Chamillard. (A.)

« nistre (1); mais comme nos Français les élèvent
« aux nues, peut-être qu'il y a quelques Allemands
« qui m'honorent aussi d'un peu d'attention, et j'es-
« père que le courage de la nation se trouvera tel que
« nous l'avons vu autrefois. Tous les officiers de la
« garnison de Saint-Venant m'ont demandé en grâce
« de leur faire donner du pain, et cela avec mo-
« destie, disant : *Nous vous demandons du pain,*
« *parce qu'il en faut pour vivre : du reste, nous*
« *nous passerons d'habits et de chemises.* »

Voilà les objets qui s'offroient à mes yeux dans les villes que j'étois obligé de visiter pour m'assurer de leur état, et dans les postes de campagne que je m'imposai la loi de parcourir tous en avril et en mai, tant pour connoître leur force et foiblesse, que pour me rappeler un pays que j'avois pratiqué autrefois, dont il m'étoit plus nécessaire que jamais de me représenter les moindres détails. Entre les spectacles fâcheux que m'offrirent mes courses, un des plus affligeans fut celui de l'électeur de Bavière, réfugié à Mons avec une très-petite cour. « Il avoit prié, avant
« mon arrivée sur la frontière (2), M. l'électeur de
« Cologne, son frère, de me dire qu'il avoit une ex-
« trême impatience de me voir. Je le trouvai bien
« différent de l'état brillant où je l'avois vu à Mu-
« nich : il n'avoit perdu aucun de ses goûts, et il
« s'occupoit comme autrefois de son tour, de ses
« maîtresses, de sa musique, de petits bâtimens, au
« défaut de grands. Il me parut cependant assez
« affecté de son état, et il me dit des choses très-

(1) Lettres à M. de Chamillard, des 15 mars et 29 avril. (A.) — (2) Lettre au même, du 24 mars. (A.)

« touchantes sur le malheur (il se servit de ce terme-« là) de l'éloignement que l'on lui avoit donné pour « moi. » Je l'écrivis au Roi, et j'eus la satisfaction d'en recevoir cette réponse, témoignage précieux de son sentiment sur ma conduite : « L'électeur a bien « raison de vous témoigner de grands regrets de ce « qui s'est passé en Bavière depuis votre départ (1). « Si vous y étiez resté, j'ai lieu de croire que les af-« faires n'auroient pas tourné comme elles ont fait. »

Je reçus presque dans le même temps une lettre aussi satisfaisante de madame de Maintenon, que je pouvois regarder comme la fidèle interprète des pensées du Roi; elle me disoit (2) : « Voulez-vous m'é-« crire toujours en cérémonie ? Si vous continuez, « je saurai bien vous rendre le respect qui vous « est dû. La communication que nous vous fai-« sons de nos peines doit bannir toute gêne. Nous « joignons au malheur de la guerre la crainte de la « famine, et d'un scorbut à l'Hôtel-Dieu et aux In-« valides, qui nous annonce la peste. Il faudroit « votre courage pour supporter de tels maux : il n'y « a que de vous, monsieur, que l'on tire quelque « consolation. Vous nous faites envisager que nous « aurons une armée; elle sera conduite par vous; et « peut-être est-ce le point où Dieu a voulu nous con-« duire pour montrer les révolutions qu'il fait faire « quand il lui plaît. »

C'est en effet le point où j'avois amené les choses, malgré les pronostics des ennemis, insérés dans leurs feuilles hebdomadaires. Je leur rendois en propos ce

(1) Lettre du Roi, du 29 mars. (A.) — (2) Lettre de madame de Maintenon, du 8 avril, dans les Mémoires manuscrits, 81e cahier. (A.)

qu'ils nous prêtoient en écrits. « J'ai fait grand bruit, « disois-je au ministre (1), de nos trésors de la mer du « Sud arrivés au Port-Louis, et je vous assure que « tout le monde regarde cela comme un secours en-« voyé de Dieu. Cela est passé en Hollande, aussi « bien que ce que j'ai publié de neuf millions que « M. Desmarets m'a remis argent comptant avant « mon départ, lui ayant déclaré que je ne sortirois « pas de Paris sans cela. Cette nouvelle, que j'ai pu-« bliée sans fondement comme vous le savez, a passé « chez les ennemis, et j'ai lu cet article dans toutes « les gazettes de Hollande. » Ces nouvelles, répandues à propos, relevoient la confiance de nos troupes, et rabattoient un peu le ton avantageux des ennemis, qui commençoient à nous croire hors de la grande détresse, pendant que nous étions chaque jour à la veille de mourir de faim.

Cette triste perspective, qui se représentoit presque à chaque instant, me faisoit désirer bien ardemment que la négociation entamée en Hollande pût réussir; mais M. de Chamillard, qui étoit pressé d'un désir au moins aussi vif que le mien, n'avoit pas grande espérance. « Le long temps, me disoit-il (2), qu'il y a que « l'on soutient une guerre qui n'a nulle proportion « avec les finances du Roi nous a mis dans la dure « nécessité de recevoir la loi de nos ennemis. J'ap-« préhende bien que l'approche de la campagne et « l'arrivée du prince Eugène ne déterminent les Hol-« landais à suspendre le désir qu'ils sembloient avoir « de faire la paix. Cependant elle devient plus né-

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 15 avril. (A.) — (2) Lettre de M. de Chamillard, du 29 mars. (A.)

« cessaire chaque jour, et les moyens de faire la paix « plus rares. Je la crois de la plus grande nécessité, « écrivois-je à M. de Torcy (1) : qu'elle ne soit qu'un « peu chère, elle sera bonne. Ne me faites languir sur « les conclusions que le moins long-temps que vous « pourrez ; mais en attendant, pressez pour les prépa- « ratifs de guerre. Sollicitez bien fortement M. Des- « marets de mettre la main sur tant de millions arri- « vés de la mer du Sud, que Dieu nous envoie dans « nos plus pressans besoins ; recommandez que l'on « n'ait pas le mauvais scrupule de ne pas s'emparer « des blés dont la Lorraine regorge, et que nos en- « nemis sauroient bien trouver. Surtout de l'argent, « mais encore plutôt du pain. Ou vous aurez la paix « assurée avant la fin de ce mois, ou vous ne l'aurez « qu'après la campagne, et même très-incertainement.

« Il seroit bien étonnant (2) que les sacrifices que « le Roi veut bien faire pour la paix ne servissent qu'à « faire connoître à nos ennemis l'envie et le besoin « que nous en avons. La qualité de ces sacrifices, je « ne la sais ni ne veux la savoir. S'ils réussissent, il « faudra les oublier le plus tôt qu'il sera possible ; « s'ils sont inutiles, ils ne doivent servir qu'à nous « aigrir, et nous faire battre comme des enragés « contre ces dogues-là. J'espère que Dieu nous fera « la grâce de les bien battre : tâchons cependant de « ne leur pas opposer des forces trop inégales. Ils ne « promettent pas moins de deux cent quatre-vingt- « dix escadrons, et cent quatre-vingt-deux bataillons : « c'est un peu trop pour ce que nous avons, quoique

(1) Lettre à M. de Torcy, du 12 avril. (A.) — (2) Lettre au même, du 21 avril. (A.)

« ce que nous avons soit encore trop pour nos sub-
« sistances. Je parle à un ministre; car aux autres je
« me fais tout blanc de mon épée et de mes farines.
« Je plaisante, monsieur, mais sans en avoir grande
« envie; car ceci devient bien sérieux de toute ma-
« nière, et nous sommes bien près de nos pièces. Il
« n'y a certainement qu'une bonne et prompte ba-
« taille dont l'heureux succès puisse nous relever. Je
« la donnerai, ma foi, de bon cœur, d'autant plus
« que c'est notre unique ressource, et j'espère que
« Dieu nous aidera. »

M. de Torcy alla lui-même à La Haye presser la paix : je la crus certaine quand j'appris cette nouvelle, ne pouvant m'imaginer que le ministre, si on n'étoit pas à peu près d'accord sur les conditions, s'exposât ainsi au risque de recevoir un affront. Il partit sur l'espérance que les Hollandais, fatigués de la guerre, accepteroient les propositions que faisoit le Roi d'abandonner aux alliés Ypres et Tournay; mais le prince Eugène et Marlborough leur donnèrent des espérances beaucoup plus vastes : ils firent entendre que leurs premiers soins alloient être de chercher une bataille à quelque prix que ce fût; que le moins qu'ils pouvoient se promettre avec des forces si supérieures étoit d'obliger l'armée du Roi à reculer, et qu'ils pénétreroient dans le royaume; qu'il leur seroit aisé d'obtenir alors ce que le Roi refusoit maintenant, savoir de cesser de soutenir son petit-fils le roi d'Espagne.

Ce fut donc à moi à tâcher de faire échouer ces projets. Avec le peu de troupes que je pus mettre ensemble jusqu'au mois de mai, je ne laissai pas d'in-

quiéter les ennemis. J'enlevai les travailleurs qu'ils employoient à réparer la chaussée de Menin; je mis des troupes dans la petite ville de Launoy; je fis occuper les châteaux de Templeuve et de Boufflers, et par ce moyen je coupai entièrement la communication entre les villes de Lille, Oudenarde et Menin. Je mis aussi toute mon attention à reconnoître les postes que les ennemis pouvoient occuper, s'ils faisoient le siége de Tournay ou de Douay. J'aurois assiégé Courtray s'il avoit été en mon pouvoir d'assembler des farines; mais je ne voyois pas de subsistances assurées pour deux jours. Je me réduisis donc à faire attaquer quand je pouvois les convois de Gand à Menin, et de Menin à Lille; mais les ennemis, au lieu de grands convois, ne faisoient passer tous les jours que quelques bateaux; en sorte qu'il étoit impossible de troubler ce commerce comme j'aurois voulu, sans accabler les troupes de fatigue.

Mais cette petite guerre ne pouvoit avoir que son temps: il falloit songer aux grandes opérations, et à placer l'armée du Roi de manière qu'elle pût soutenir le choc de l'armée énorme qui alloit tomber sur elle; en même temps assurer les subsistances de façon qu'elles ne vinssent pas de jour en jour, mais qu'on eût des magasins formés sur lesquels on pût compter. Ces deux points me parurent si importans, que je jugeai indispensablement nécessaire d'aller en conférer avec le Roi. J'en demandai et obtins la permission, et je pris mes mesures pour que les ennemis ignorassent mon voyage, où je ne voulois être et ne fus en effet que cinq jours.

Je partis le 9 mai, et arrivai le même jour à Paris.

J'allai le lendemain à Marly avec M. de Chamillard : j'y eus deux conférences avec le Roi, auxquelles furent appelés les maréchaux de Boufflers et d'Harcourt, messieurs de Chamillard et Desmarets, gendre du premier, qui s'étoit déchargé sur lui des finances. Tous deux étoient de fort honnêtes gens, puisqu'à leur retraite à peine se trouvèrent-ils avoir ce qu'ils possédoient en entrant en charge; mais ce n'étoient point des gens de génie et d'expédiens, tels qu'il en auroit fallu dans les circonstances critiques où on se trouvoit. Ils montrèrent de l'incertitude, de l'embarras, et s'excusèrent très-mal de la faute horrible d'avoir exposé l'armée du Roi à périr de faim. Ainsi ce que je gagnai à mon voyage fut de connoître que la cour étoit sans ressource. Je n'obtins pas plus de soulagement d'esprit pour les opérations militaires; on examina, on discuta, et on ne se fixa à rien; ainsi le Roi me dit en m'embrassant (1) : « Je mets ma con-« fiance en Dieu et en vous, et ne puis rien vous « ordonner, puisque je ne puis vous donner aucun « secours. »

Madame de Maintenon me tira à part, me pria de lui parler confidemment sur M. de Chamillard, et de lui dire s'il falloit conserver ce ministre, ou l'ôter de place. Je répondis que tout le mal étoit fait; qu'un nouveau ministre ne pourroit guère y remédier sur-le-champ, et que je ne croyois pas un changement bien convenable aux circonstances. Au reste, comme cela m'étoit assez indifférent, je n'insistai ni pour ni contre, et je partis de Marly le 13, avec la foible espérance de pouvoir compter pour le moment sur dix-

(1) Tiré des Mémoires manuscrits, 82e cahier.

huit mille sacs de farine. J'avois ordonné à tous les intendans des frontières de se trouver ce même jour à Arras : en y arrivant, je reconnus que les dix-huit mille sacs de farine qu'on m'avoit promis étoient imaginaires; mais ce secours, quand même il auroit été assuré, quelle ressource étoit-ce pour une armée qui consommoit douze cents sacs par jour!

Les ennemis connoissoient si parfaitement notre état, que leur orgueil en augmentoit. M. de Torcy étoit allé négocier lui-même avec eux en Hollande; et, dans la crainte que ce ministre, trop persuadé de notre triste situation, ne se laissât aller à accorder des conditions humiliantes, je jugeai à propos de lui relever le courage par une lettre un peu consolante : « J'apprends, lui disois-je (1), que les ennemis sont « bien fiers, sur la très-fausse opinion que les armées « du Roi ne sont pas en état de se mettre en cam- « pagne. J'ai cru vous devoir mander la très-exacte « vérité, et je ne m'en écarte pas du tout en vous as- « surant que les troupes sont plus complètes qu'elles « ne l'ont encore été. L'on vous dira peut-être que « c'est un bon effet d'une mauvaise cause, et que les « recrues ne sont si fortes que par la misère des pro- « vinces. Je n'entrerai point dans ce détail; mais enfin « le fait est que nos troupes sont très-complètes, et « ont une grande envie de faire voir aux ennemis « qu'elles savent combattre quand les dispositions « sont bonnes. Si les succès n'ont pas répondu à l'at- « tente dans les dernières campagnes, j'en attribue « le malheur aux aides de camp, qui entendent ou « portent mal les ordres des généraux; et je suis per-

(1) Lettre à M. de Torcy, du 15 mai. (A.)

« suadé que les nôtres en avoient donné de bons.
« Enfin, monsieur, je vous assure que les aides de
« camp de Monseigneur, qui, je l'espère toujours,
« viendra commander l'armée, et les miens, seront
« bien choisis.

« Quant aux grains, je ne suis pas surpris que nos
« ennemis croient que nous en manquons, puisque
« cela est si bien établi à la cour et à Paris, d'où
« ils ont des nouvelles très-régulièrement. A peine
« ai-je pu remettre les esprits sur cela. Je vous assure
« que les mois de juin et de juillet pour l'armée sont
« très-assurés; que la première crainte de manquer
« étant un peu calmée, on a trouvé suffisamment
« dans les provinces : ainsi ne croyez pas un si grand
« mal si la paix ne se fait pas. Je vous dirai très-sin-
« cèrement que toutes les fois que je regarde nos
« troupes, je désire ardemment qu'elles puissent en-
« core voir les ennemis. Quand je songe à nos peu-
« ples, je comprends qu'ils souhaitent la paix; mais
« la gloire et les intérêts de la nation seroient peut-
« être de l'avoir plus tard, pourvu qu'elle fût meil-
« leure. »

Ce que je donnois au ministre négociateur comme certain touchant la sûreté des subsistances n'étoit cependant qu'en espérances, à la vérité assez bien fondées, parce que tout le monde s'y employoit avec le plus grand zèle. J'avois pour conseil en cette partie Fargès et les Paris, hommes excellens, dont les talens me furent très-utiles. Les intendans de Normandie, de Picardie, de Soissonnais, de Champagne, auxquels j'avois envoyé des courriers avec ordre de mettre tout en usage pour nous faire voiturer des

grains, se donnèrent tant de mouvemens, qu'il nous en vint de plusieurs côtés. La crainte des exécutions militaires, dont je menaçois nos villes les plus prochaines, les engagea à tirer de leurs réserves. Il nous vint aussi du trésor royal quelque argent : argent, *étoile de gaieté,* comme l'appeloit le pauvre feu La Couture. Enfin on força tout : on fit moudre jour et nuit, et on espéra d'avoir pour la fin du mois sept mille sacs de farine, et assez de pain pour donner une bataille, si les ennemis en avoient l'intention; et de la donner quand même ils ne voudroient pas, puisqu'il n'y avoit pas de parti plus déplorable que de leur laisser la liberté d'entrer dans le royaume.

Ils paroissoient s'y préparer, parce que toutes les troupes qu'ils avoient sous Maëstricht et Liége marchoient vers Bruxelles, d'où il étoit probable qu'elles se rassembleroient à Lille, que je croyois être le rendez-vous général. Ces mouvemens me déterminèrent à réunir toutes mes troupes, que j'avois laissées séparées pour la facilité des subsistances. J'appelai donc celles d'Espagne, de Bavière et de Cologne; je mandai au Roi de faire avancer sa maison, mais avec mesure, de peur qu'un trop grand nombre tout à la fois n'affamât notre cavalerie, qui étoit réduite à l'herbe naissante : de sorte qu'on la fit partir pour la Somme, à portée d'être mandée et d'arriver au moment précis. Pour moi, j'allai camper à Lens le 27 mai avec quarante bataillons, et je fis approcher le reste des troupes à une journée de là, étant forcé de régler leurs mouvemens sur le pain et le peu de fourrage qu'elles pouvoient tirer de leurs derrières. Ainsi il étoit également dangereux d'avancer les troupes

trop tôt ou trop tard. On ne peut, au reste, assez louer leur fermeté. Entrant en campagne sans pain, presque tous les capitaines d'infanterie à pied, et ne comptant, aussi bien que les subalternes et le soldat, que sur le seul pain de munition, il sembloit que l'extrémité où nous nous trouvions réduits enflammât le courage des troupes, et je ne les ai jamais trouvées si animées.

On me faisoit à la cour quelque honneur de cette disposition; et madame de Maintenon m'écrivoit (1) qu'en me voyant faire ces miracles, on me regardoit à Saint-Cyr comme un saint. Je lui répondis (2): « Je « suis très-redevable aux dames de Saint-Cyr de l'opi- « nion qu'elles veulent bien avoir de ma sainteté : je « voudrois bien qu'elle fût fondée, parce que j'aurois, « pour mon salut et celui de l'Etat, toutes les qualités « nécessaires. Permettez-moi de me compter avant « l'Etat quand je parle de mon salut: quand il ne sera « question que de ma vie, je la mettrai à sa place. »

J'étois toujours inquiet de ce que faisoit M. de Torcy à La Haye, et s'il nous donneroit enfin la paix ou la guerre, lorsqu'en passant à Douay, où je lui avois donné rendez-vous, il m'apprit les conditions que vouloient nous imposer les ennemis. Je ne pus les entendre sans indignation (3) : ils vouloient non-seulement que le Roi promît de retirer ses troupes, et de ne plus soutenir le roi d'Espagne son petit-fils; non-seulement qu'il l'engageât à abdiquer sa couronne, mais encore qu'il donnât ses meilleures places en otage, pour sûreté de sa fidélité à remplir cette

(1) Lettre de madame de Maintenon, du 26 mai. (A.) — (2) Réponse, du 29. (A.) — (3) Lettre au Roi, du premier juin. (A.)

promesse : et si le Roi ne réussissoit pas à persuader son petit-fils, et ne vouloit pas se joindre à eux pour le détrôner, ils se réservoient le droit de retenir ses places, et de recommencer contre lui la guerre, qu'ils ne vouloient suspendre que deux mois. « J'ai su, me « manda le Roi (1), par le marquis de Torcy, qu'il « vous avoit informé à son passage de tout ce qui « s'est passé à La Haye dans les conférences qui se « sont tenues entre lui, le prince Eugène, le duc de « Marlborough et le Pensionnaire. Vous avez bien « prévu qu'il me seroit impossible d'accepter des con- « ditions qui donneroient seulement lieu à une sus- « pension d'armes pour deux mois, et qui me met- « troient dans la nécessité de me joindre à mes en- « nemis pour détrôner le roi d'Espagne, ou de re- « commencer la guerre contre eux après les avoir mis « en possession des places les plus importantes de « ma frontière, et dont ils auroient bien de la peine « à se rendre les maîtres si je pouvois trouver les « moyens de faire payer mes troupes et de les faire « vivre. J'ai mandé au sieur Roullié de déclarer que « je ne pouvois accepter les propositions qui avoient « été faites, et que je révoquois toutes les offres que « le marquis de Torcy avoit eu pouvoir de leur faire « de ma part. »

Je lui répondis (2) : « J'apprends avec la plus grande « satisfaction, par la dépêche de Votre Majesté, « qu'elle a pris la noble, sage et juste résolution non- « seulement de refuser les conditions de paix pro- « posées par les ennemis, mais même de révoquer « toutes les offres que M. le marquis de Torcy avoit

(1) Lettre du Roi, du 3 juin. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 6 juin. (A.)

« faites de sa part. J'ai l'honneur d'assurer Votre Ma-
« jesté que tout ce que je vois ici de Français sont
« charmés de cette résolution, et indignés de l'or-
« gueil de nos ennemis. J'étois à la tête de votre in-
« fanterie lorsque le courrier m'a rendu la dépêche
« de Votre Majesté. Sur les premières lignes qui mar-
« quoient votre résolution, j'en marquai la satisfac-
« tion à vos troupes, qui toutes répondirent par un
« cri de joie et d'ardeur d'en venir aux mains avec
« les ennemis. J'ose espérer qu'elle sera pareille à
« celle que Dieu m'a fait la grâce de leur trouver
« dans toutes les occasions. »

« (1) La nuit qui précéda le départ de mon cour-
« rier, je me réveillai de la peur de n'avoir pas écrit
« assez fortement au Roi sur la nécessité de la guerre.
« Le sieur d'Hauteval, que j'envoyai réveiller à deux
« heures après minuit pour m'apporter mes minutes,
« trouva mes inquiétudes mal placées. Je craignois
« d'avoir trop insisté sur les périls que nous avions
« à craindre faute de pain, et de n'avoir pas assez
« porté à la guerre. Je communiquai le lendemain
« ma crainte à M. de Bernières, qui trouva que ma
« lettre étoit sage, et qu'il ne falloit pas promettre
« plus de beurre que de pain : c'est pourtant bien,
« ma foi, ce qui auroit été très-facile dans le pays où
« nous étions. »

Ce n'étoit pas là ma seule inquiétude. A mesure que les ennemis approchoient, je souffrois des réflexions pusillanimes de plusieurs officiers, et de la liberté qu'ils prenoient de les répandre; ce qui pouvoit inspirer de la méfiance au soldat, comme si

(1) Lettre à M. de Chamillard, du 6 juin. (A.)

j'eusse voulu le sacrifier. Ils me blâmoient de me porter en avant sur un ennemi formidable avec des forces si inférieures. A leur avis, j'aurois dû me retrancher derrière la Scarpe. « Sur cela, disois-je au « ministre (1), je demande si l'armée doit défendre le « royaume, ou le royaume couvrir l'armée. D'ailleurs « j'ai pour principe ce mot si répété de M. de Tu- « renne, et qui n'a peut-être jamais été si juste qu'au- « jourd'hui : c'est que *celui qui veut absolument « éviter une bataille donne son pays à celui qui « paroît la chercher.* Je vous assure, monsieur, que « ces contradictions rendent le fardeau que j'ai bien « pesant. On ne vous mandera pas que par ma conte- « nance je donne lieu de croire que je le trouve tel : « mais on passe de mauvaises nuits. »

Je ne cachai pas mes peines au Roi, et j'ajoutai à mon aveu un moyen que je croyois propre à les faire cesser. « Je ne puis m'empêcher, lui écrivois-je (2), « de dire une vérité à Votre Majesté ; et quel temps « attendrois-je pour la dire qui soit plus important « que celui où il s'agit du salut de l'Etat? Sire, les « officiers généraux les plus zélés m'ont averti que le « plus grand nombre tenoit d'assez mauvais discours, « et fort propres à détruire l'audace qui est dans le « soldat, et que je fais tout mon possible pour ré- « veiller dans l'esprit de l'officier.

« Ne seroit-il pas bien glorieux à M. le comte de « Toulouse, dont la valeur est connue, de partir sans « qu'il parût que Votre Majesté en sût rien, pour « venir servir de volontaire dans une occasion qui

(1) Lettres au ministre, des 14 et 16 juin. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 16 juin. (A.)

« doit décider du salut du royaume? Il pourroit me-
« ner votre maison à la charge, et par sa présence,
« sa bonne mine, son courage, redonner une nou-
« velle audace à certaines gens qui en manquent.
« M. le duc, dont l'intrépidité est connue, seroit
« peut-être tenté de mener une de vos ailes. Je sais,
« sire, que je suis fait pour servir sous ces messieurs;
« mais une plus longue expérience fait qu'on ne sera
« pas surpris que Votre Majesté me fasse l'honneur
« de me confier la conduite de la guerre : d'ailleurs,
« quand je me crois heureux, il est bon que je
« tienne les cartes. Mais quand on verra ces deux
« princes, les mauvais discours qui me reviennent
« ne se tiendront plus : ces visages qui s'alongent se
« raccourciront, et enfin je serai aidé dans cette oc-
« cupation si nécessaire de ranimer des gens qui ont
« besoin de l'être. »

J'ajoutois au ministre (1) : « Les armées des enne-
« mis sont remplies de princes qui se font tuer de
« tout leur cœur : on y voit pour volontaires deux
« princes destinés à porter la couronne, et trente
« princes officiers généraux ou subalternes; et tout
« cela sous milord Marlborough. Croyez, monsieur,
« que quand un général voit l'ardeur diminuer dans
« plusieurs, il ne regarde pas comme peu essentiel
« de voir arriver des gens d'une naissance distinguée,
« qui ne parlent que d'actions de gloire et de valeur,
« et dont la contenance fière et décidée en impose
« à l'officier craintif, et à l'ennemi. » Ce ministre, à
qui j'écrivois ainsi, étoit M. de Voisin, qui venoit de
succéder à M. de Chamillard, et qui me fit, au mo-

(1) Lettres à M. Voisin, des 10 et 19 juin. (A.)

ment de sa nomination, des promesses et des offres de services très-honnêtes (1). Je l'en remerciai, et j'écrivis à madame de Maintenon, qui me recommandoit de bien vivre avec lui (2) : « J'ai pour principe, ma-« dame, de rechercher toujours l'amitié de ceux que « le Roi honore de sa confiance, et qui sont placés « pour faire connoître les services que nous nous « efforçons de rendre. J'étois déjà des amis de M. de « Voisin, et je suis persuadé que c'est un bon choix : « qu'il prenne seulement garde de ne pas se laisser « subjuguer aux courtisans. M. de Chamillard écou-« toit trop de monde : cette complaisance est un dan-« gereux écueil pour quiconque veut bien servir son « maître. »

J'eus beau remontrer, il ne me vint personne ; je ne vis pas non plus qu'on se disposât, malgré mes instances, à me faire passer des renforts de l'armée du Rhin, que je trouvois trop forte pour celle qu'elle avoit en tête. Je me vis donc réduit à payer de hardiesse, je dirois presque d'effronterie, avec cinquante mille hommes de moins que les ennemis, une petite artillerie de campagne mal traînée, mal approvisionnée, contre deux cents bouches à feu bien servies, et la frayeur perpétuelle de manquer de pain chaque jour. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè*, me disoient quelquefois les soldats quand je parcourois les rangs, après qu'ils n'avoient eu que le quart et que demi-ration. Je les encourageois, je leur faisois des promesses. Ils se contentoient de plier les épaules, et me regardoient d'un air de résigna-

(1) Lettres à M. Voisin, des 10 et 19 juin. (A.) — (2) Lettre à madame de Maintenon, du 16 juin. (A.)

tion qui m'attendrissoit, mais sans plaintes ni murmures.

Sûr du courage de mes troupes, je me plaçai fièrement le 14 juin dans la plaine qui est entre Lens et les marais de Hulluch : point de fortifications, qu'un fossé devant moi, tant pour enhardir le soldat que pour déterminer les ennemis à m'attaquer de front. Ils étoient tous alors ramassés entre la Lys et l'Escaut, à la hauteur de Courtray. Le 23, ils marchèrent avec toutes leurs forces à Lille; je les voyois à cinq lieues de moi, et trouvois dans la route qu'ils tenoient une apparente résolution de venir m'attaquer. Je fis alors couvrir la tête de mon camp, qui tenoit à peu près une lieue, d'un avant-fossé dont on jeta la terre au long à droite et à gauche, de manière que le feu du retranchement fût rasant. Rien n'est si dangereux pour un ennemi qui vient avec ses fascines que d'avoir à combler un avant-fossé à trente pas du retranchement, d'où il part un feu redoublé qui éclaircit bien les rangs avant que l'on ait passé ce premier fossé.

Le 23, toutes les forces de l'ennemi s'approchèrent, M. le prince Eugène à la droite, et milord Marlborough à la gauche. Le 24, ils firent une revue générale de leur armée, et donnèrent ordre de travailler aux chemins qui les menoient à la nôtre. Le même jour, le général Top, qui faisoit la fonction de maréchal des logis général, vint reconnoître toutes les marches, et s'approcha même assez du camp pour en bien reconnoître la situation. Il fut encore mieux reconnu par le général Cadogan, homme en qui ils

avoient la plus grande confiance, et qui, déguisé en paysan, risqua d'entrer jusque dans le camp.

Apparemment que son rapport ne fut pas comme ils le désiroient; car cette armée immense, qui auroit dû m'écraser, se sépara. Le 27, toute l'artillerie de campagne marcha vers Aubenton : celle de siége resta sur la Lys. La nuit, un corps considérable d'infanterie s'approcha de La Bassée, et un autre parut aller vers Tournay. Je jugeai que ces divers mouvemens étoient destinés à m'obliger d'en faire, et je restai ferme dans mon poste.

Le prince Eugène marcha avec un corps d'armée vers Eter. Je m'en approchai, et poussai devant moi cinq cents chevaux, qui eurent ordre d'allumer de grands feux pour faire croire que l'armée entière suivoit. Je n'ose croire que ce fut cette ruse, assez commune, qui obligea le prince de s'arrêter et de rétrograder (1); mais enfin j'appris le 29 que toutes leurs forces se réunissoient de nouveau, et marchoient vers Tournay. Alors leur artillerie, qui remontoit la Lys, la descendit pour être plus à portée de Tournay, et on vit clairement que leur dessein avoit été, après m'avoir battu, de foudroyer Aire et Saint-Venant avec leur grosse artillerie, de pénétrer par là jusqu'à Boulogne, d'où il leur auroit été aisé de mettre toute la Picardie à contribution, et d'envoyer des partis jusqu'à Paris : en quoi ils auroient certainement réussi, si, écoutant les timides conseils de plusieurs officiers généraux, je m'étois blotti derrière la Scarpe.

Ce fut un grand soulagement de savoir que les en-

(1) Lettre au Roi, du 29 juin. (A.)

nemis se fixoient au siége de Tournay, qui naturellement devoit les occuper toute la campagne. Madame de Maintenon me fit part des inquiétudes qui agitoient la cour en des termes bien propres à me faire oublier mes peines. Elle s'exprima ainsi (1) : « C'est « par discrétion, monsieur, que je n'ai pas l'honneur « de vous écrire plus souvent : vous ne croiriez pas « aisément que ce fût par oubli. Si l'Europe entière « a les yeux ouverts sur vous, jugez ce que sont les « nôtres. Je serois remplie de confiance, si vous n'a« viez qu'une armée opposée : quand on dit que vous « en avez deux, et que l'une entrera en France pen« dant que l'autre vous occupera, je vous assure que « je suis dans des transes continuelles. On commence « à dire que vous ne serez pas attaqué : ce sera donc « pour la seconde fois que vous aurez arrêté les pro« jets de M. de Marlborough.

« Il me paroît, ajoutoit-elle, que notre nouveau « ministre de la guerre est très-occupé de votre sub« sistance ; je lui dirai de votre part de ne se pas « laisser subjuguer par les courtisans : c'est encore « pis par les dames, qui se mêlent à présent de « toutes sortes d'affaires. » Elle finissoit par me recommander le roi d'Angleterre, le seul prince qui fût venu encourager mon armée. Il logeoit chez moi, et étoit témoin de toutes mes actions. « Il est étonné, « me disoit-elle, de ce qu'il voit, et des mouvemens « que vous vous donnez. Il nous revient bien des « louanges sur tout ce que vous faites et ce que vous « dites, et cela d'une manière très-naturelle, et par « des voies souterraines. Je voudrois que vous con-

(1) Lettre de madame de Maintenon, du 30 juin. (A.)

« tinuassiez votre prodigieux travail, et que votre « santé n'en souffrît pas ; ce qui n'est pas aisé. Je « vais demander à Dieu, avec les dames de Saint-« Cyr, de vous protéger, et de vous rendre tel qu'elles « croient que vous êtes. »

J'appris le 2 juillet que les ennemis commençoient à travailler à leurs lignes de circonvallation autour de Tournay, s'étant tenus jusque là ensemble pour marcher à notre armée, si j'avois songé à m'approcher. J'allai visiter tous les postes qu'on pouvoit prendre, pour les resserrer pendant le siége; mais je n'en trouvai aucun assez avantageux pour y réussir : d'ailleurs il n'y avoit point de fourrage. Je tentai aussi inutilement d'y jeter quelques secours. Cependant j'étois tranquille sur le sort de cette place : il y avoit onze cent milliers de poudre, toutes les munitions de guerre imaginables, le pied de neuf mille hommes de garnison, et au moins sept; plus de vivres qu'il n'en falloit pour six mois, s'ils étoient bien ménagés; des fortifications en bon état, et une citadelle estimée par le feu prince de Condé la meilleure de l'Europe. J'espérois donc qu'elle tiendroit au moins quatre à cinq mois, ce qui nous meneroit à la fin de l'automne; qu'alors les ennemis ayant perdu beaucoup d'hommes, et usé leurs provisions, se trouveroient hors d'état de rien entreprendre, et que toute leur campagne se passeroit à prendre une ville qu'ils pouvoient avoir sans coup férir par une paix avantageuse.

Ne trouvant rien à faire du côté de Tournay, j'essayai d'un autre. Je sus que les ennemis avoient mis un corps de troupes assez considérable dans Varneton, et qu'ils travailloient à s'y fortifier. C'étoit un poste

d'où ils auroient pu inquiéter Ypres, Aire, Saint-Venant ou Béthune, à volonté [1]. « Je détachai le « comte d'Artagnan avec quinze bataillons, ayant « pour maréchaux de camp messieurs de Conflans et « de Vieux-Pont; un détachement de la garnison « d'Ypres, commandé par le chevalier de Puzieux, « avoit ordre de se trouver à Menin avec six pièces « de canon. Tout cela s'est joint le 4 juillet au matin, « a marché à Varneton, et l'a emporté en arrivant. « Tout a été tué, écrivois-je au Roi, ou pris à discré- « tion. M. de Rian, lieutenant colonel irlandais, qui « commande à Marville, et qui commandoit l'année « dernière à Varneton, a utilement servi. M. d'Ar- « tagnan, qui s'est conduit dans cette occasion avec « toute l'activité et tout l'ordre d'un bon officier gé- « néral, s'en loue fort. Il y a sept cents prisonniers, « tous très-beaux hommes, un colonel que l'on dit « brigadier, un lieutenant colonel, six capitaines, « huit lieutenans, beaucoup de bas officiers. M. d'Ar- « tagnan se loue fort de l'ardeur des troupes. Nous « n'y avons perdu que deux soldats. » M. le prince Eugène marcha avec trente mille hommes pour conserver cette place, et la tête de ses troupes commençoit à paroître quand elle fut emportée. « L'affaire « n'est pas bien importante, ajoutois-je; je crois ce- « pendant qu'elle ne sera pas fort agréable aux deux « grands généraux qui sont devant nous, et qu'elle « leur fera voir du moins que s'ils se négligent, nous « ne nous endormons pas. »

Je fis encore plusieurs autres petites entreprises, au défaut des grandes, et toutes heureuses; et j'en au-

(1) Lettre au Roi, du 5 juillet. (A.)

rois fait davantage si nous avions pu compter sur le pain. « Mais le sieur de Paris vous dira, écrivois-je à « M. de Voisin (1), que plusieurs fois nous avons cru « que le pain manqueroit absolument; et puis par des « efforts on en fait arriver pour un demi-jour. On « gagne le lendemain en jeûnant. Quand M. d'Arta- « gnan a marché, il a fallu que des brigades qui ne « marchoient pas jeûnassent. Je fais ici la plus sur- « prenante campagne qui ait jamais été (2) : c'est un « miracle que nos subsistances, et une merveille que « la vertu et la fermeté du soldat à souffrir la faim. « On s'accoutume à tout : je crois cependant que « l'habitude de ne pas manger n'est pas bien facile à « prendre.

« En arrivant ici, mandois-je à M. de Voisin (3) « des environs de Béthune, je trouve le péril de « manquer de pain plus urgent qu'il n'a été encore. « Il en est dû aujourd'hui quatre jours à ce détache- « ment : le prêt est dû de même. Le soldat est abattu, « mais il ne déserte pas. L'officier ne trouve point à « acheter dans les villes, dont les boulangers ont « ordre des magistrats de n'en pas vendre, par la « crainte qu'ont les bourgeois d'en manquer. Vous « croyez bien, monsieur, que dans une pareille si- « tuation je voudrois fort que l'ennemi vînt nous at- « taquer. Il ne me seroit pas possible de l'aller cher- « cher à trois lieues de nos places, d'où je ne puis « tirer le pain que pour un jour; et par conséquent « nul éloignement n'est praticable. » J'avois cependant sur toute ma frontière des intendans très-capa-

(1) Lettre à M. de Voisin, du 9 juillet. (A.) — (2) Lettre au même, du 27 juillet. (A.) — (3) Lettre au même, du 30 juillet. (A.)

bles, très-intelligens, dont je fis au Roi un éloge bien mérité (1) : « messieurs de La Houssaye, Bernières, « Saint-Contest, d'Angervilliers, Bernard et Doujat, « tous gens actifs, vigilans, sensés; et assurément, « à peu de différence près entre eux, on ne pourroit « guère voir de meilleurs sujets. » Mais que peuvent les plus habiles ouvriers sans matière? Or le grain manquoit par toute la France, et il y avoit des cantons réduits à une famine encore plus affreuse que la nôtre.

Les ennemis s'en sauvoient, grâces à l'argent des Hollandais que le grand pensionnaire Heinsius faisoit prodiguer à l'ambition des alliés, et à leur étrange animosité contre la France. Un officier de leurs troupes me proposa de l'enlever à La Haye. Je rejetai cette offre, et j'ai toujours refusé de me prêter à de pareilles entreprises, qui vont ordinairement à tuer ceux que l'on ne peut prendre. On me fit une autre proposition plus acceptable, c'étoit de surprendre Ostende; mais je ne jugeai pas les moyens qu'on me présenta suffisans. Las de rester oisif à considérer l'armée qui assiégeoit Tournay, je fis attaquer l'abbaye d'Hannon, où les ennemis avoient trois cents hommes. Le marquis de Nangis se mit à la tête des premiers détachemens de grenadiers, et ayant trouvé une brèche, elle fut forcée, et tout fut pris ou tué. Le chevalier d'Albergotti, brigadier d'infanterie, reçut une blessure dont il mourut. Le marquis de Nangis fut toujours à la tête avec Montaran, capitaine aux gardes, et l'ardeur des troupes se montra au plus haut point.

(1) Lettre au Roi, du 29 juillet. A.

Le 28 juillet, nous eûmes un violent orage qui me fit espérer que la pluie excessive auroit séparé quelques quartiers des ennemis, et que je pourrois jeter quelques secours dans Tournay. Je marchai donc le 29 avec un corps de grenadiers et quatre mille chevaux; mais j'appris à deux lieues du camp que la ville avoit capitulé la veille. Je reçus mal le chevalier de Rais, chargé de m'apporter cette nouvelle, et de la porter ensuite au Roi. Je n'étois pas content de la défense, moins encore des discours qui lui échappèrent que *la citadelle étoit une mauvaise place*, que *les troupes étoient bien fatiguées*, qu'*elles manquoient de plusieurs choses*, et d'autres propos qui me firent craindre qu'elle ne tînt pas long-temps; c'est pourquoi j'écrivois à M. de Voisin (1) : « Si le « Roi ou vous, monsieur, ne parlez ferme sur la dé- « fense de la citadelle, elle ira fort mal. Pour moi, « monsieur, je veux que l'on loue et blâme vive- « ment, et point par rapport aux recommandations « de cour, lesquelles ont tout perdu dans la guerre. » Outre ce que le ministre dit au chevalier de Rais, il écrivit de la part du Roi au gouverneur une lettre dans laquelle, après lui avoir mis sous les yeux les moyens qu'on lui connoissoit de prolonger la défense, entre autres les mines et contre-mines, il lui disoit (2) : « La durée du siége est très-importante pour le ser- « vice du Roi. Vous en connoissez assez les raisons, « et Sa Majesté compte que vous la porterez aussi « loin qu'elle peut aller, soutenant pied à pied tous « les ouvrages, jusqu'à ce que les ennemis vous aient

(1) Lettre à M. de Voisin, du 31 juillet. (A.) — (2) Lettre de M. de Voisin à M. de Surville, du premier août. (A.)

« réduit à votre dernier retranchement. » Je ne manquai pas d'écrire de mon côté, par toutes les voies possibles, tout ce qui pouvoit encourager la garnison et son chef.

Il paroît que les ennemis eux-mêmes n'étoient pas assurés d'un prompt succès, puisqu'ils proposoient de cesser toute attaque, à condition qu'on leur rendroit la citadelle le premier septembre, si elle n'étoit pas secourue : mais ils vouloient qu'il leur fût libre pendant cet intervalle de tenter d'autres entreprises. J'étois assez d'avis qu'on la leur promît pour la fin d'octobre, à condition d'une trève qui suspendroit toute tentative. A la même condition, le Roi vouloit bien s'engager pour le 10 septembre, parce qu'il espéroit que pendant ce temps on pourroit entamer quelque négociation qui se continueroit ensuite, et que la campagne finiroit ainsi. Mais ils s'en tinrent toujours à rejeter la trève, et moi je conseillai de laisser battre la citadelle, persuadé qu'elle soutiendroit jusqu'en octobre, qu'elle useroit les munitions des ennemis, et les mettroit hors d'état de rien entreprendre avant l'hiver.

Ces propositions, qui n'étoient peut-être faites que pour nous amuser, n'eurent aucune suite. En attendant la fin du siége, quelle qu'en pût être l'issue, je m'appliquai, comme j'avois fait au commencement de la campagne, à couvrir le pays par lequel on pouvoit le plus aisément pénétrer en France. Je m'étendis depuis Lens jusqu'à La Bassée, espace immense pour une armée comme la mienne, en comparaison de celle qui m'étoit opposée. Elle marcha le 6 août, et campa la gauche à l'abbaye de Marchiennes, et la

droite à Pont-à-Marcq. Sur ce mouvement, je fortifiai de quelques bataillons ma gauche, commandée vers Lens par le comte d'Artagnan. Les ennemis paroissoient vouloir attaquer Marchiennes, et en firent tous les préparatifs. J'y fis entrer la brigade de Bretagne, et ils se retirèrent après y avoir perdu quelques gens. Ils firent aussi mine de m'attaquer par Denain; mais mes dispositions pour défendre un poste si important leur en firent perdre l'idée. Mon but principal étoit de me soutenir sur l'Escaut, tant pour ne me pas éloigner de mes subsistances, qu'afin d'être toujours en état d'arriver dans les plaines de Lens, ou de me porter avec rapidité sur la Trouille, selon le besoin.

Rien ne fut épargné pour opposer des obstacles aux ennemis, inondations, lignes avec des avant-fossés, abattis : j'employai enfin tout ce que l'art de la guerre peut fournir de moyens d'embarrasser des marches, de les retarder, d'obliger un ennemi à faire un tour assez grand pour ne pas nous inquiéter par de fausses attaques. J'eus de plus soin de donner des ordres positifs à messieurs d'Artagnan et le comte d'Albergotti, qui commandoient les extrémités de la droite et de la gauche, de défendre leurs postes avec la plus grande vigueur, et de s'y faire emporter plutôt que de s'en retirer.

C'étoient aussi les ordres que je n'avois cessé de donner au gouverneur de Tournay, et que je lui réitérai par ma dernière lettre, qui montre ce qu'il auroit dû faire. « Je vois, monsieur [1], lui disois-je, « dans la lettre que vous me faites l'honneur de m'é-

(1) Lettres à M. de Surville, des 23 et 30 août. (A.)

« crire du 27, que vous donnez encore deux livres « de pain à votre garnison. La fin de cette lettre est « surprenante : vous y dites que, par les retranche- « mens que vous avez faits, vous avez trouvé moyen « de gagner un jour; que vos mesures étoient prises « pour faire battre la chamade le 30, et que ce ne « sera que le 31. C'est la plus honteuse chose du « monde. Si cette lettre arrive à temps, je vous or- « donne de la part du Roi de vous défendre jusqu'au « dernier morceau de pain. Quand il ne vous en res- « tera que pour vingt-quatre heures, demandez à « capituler; et faites sauter vos bastions l'un après « l'autre, si on ne veut pas vous donner capitulation. « Puisque votre garnison vouloit se révolter pour « n'avoir pas trois livres de pain par jour, il falloit « en laisser déserter tout ce qui eût voulu sortir. Je « ne connois rien de si honteux que de n'avoir pas « su mettre pour deux mois de vivres dans votre « citadelle, d'avoir attendu pour cela les derniers « momens du siége de la ville. Avez-vous oublié « l'ordre que je vous avois donné de faire sortir le « peuple, si cela vous étoit nécessaire pour assurer « du pain? Que n'avez-vous transporté dans la cita- « delle tous les fourrages qui vous restoient, et gardé « les chevaux qui vous auroient servi à vivre, au lieu « de les renvoyer en rendant la ville? Enfin quelle « nécessité de donner deux livres de pain, pendant « que la ration ordinaire n'est que d'une livre et « demie, surtout quand vous vous êtes aperçu que « l'ennemi ne vous pressoit pas, et qu'il sembloit vou- « loir tirer en longueur, pour vous avoir sans coup « de main? » Je concluois par lui dire qu'il n'avoit

d'autre moyen de réparer tous ces torts que de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Mes exhortations et mes remontrances ne servirent à rien. Ce gouverneur capitula le 2 septembre, si c'est capituler que de se rendre prisonnier de guerre. J'en fus indigné : j'en écrivis au Roi, j'en écrivis au ministre ; j'en parlai à tout le monde, en public, en particulier, tant et si fort que madame de Maintenon m'écrivit (1) : « Souffrez, monsieur, que, « par l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, « je vous prie de ne vous point déchaîner sur M. de « Surville : vous vous faites des ennemis de tous ses « amis et de tous ses proches. Si par là vous aviez pu « sauver Tournay le reste de la campagne, il seroit « beau de sacrifier votre intérêt particulier à celui « du Roi et de l'Etat ; mais ce qui est fait est fait. « Comptez, monsieur, que je vous parle unique-« ment pour vous. » M. de Voisin me répondit (2) : « J'ai lu au Roi toutes les lettres que vous m'avez fait « l'honneur de m'écrire : elles marquent à quel point « vous êtes fâché et piqué, principalement par le « péril auquel la reddition trop prompte de cette « place expose toute la France pour le reste de cette « campagne. Sa Majesté en ressent bien la consé-« quence ; mais vous connoissez sa bonté et sa modé-« ration. Elle m'a toujours fait l'honneur de me dire « qu'il falloit voir ce que diroit M. de Surville. Il « nous est revenu que pendant le siége de la ville il « y avoit eu une émotion du peuple lorsqu'on lui

(1) Lettre de madame de Maintenon, du 7 septembre. (A.) — (2) Lettre de M. de Voisin, du 5 septembre. Cette justification de M. de Surville paroît répondre assez bien aux inculpations du maréchal. (A.)

« avoit voulu prendre des grains pour la subsistance « des troupes, et c'est apparemment une des raisons « qui a empêché qu'on ne remît dans la citadelle la « quantité de grains et de farines suffisans. Il est en- « core vrai que n'y ayant point de magasins de fa- « rines, les moulins, pendant le siége de la ville, « étoient occupés à moudre pour la consommation « journalière; et on ne pouvoit remettre dans la ci- « tadelle que de la farine, n'y ayant point de mou- « lins pour moudre le blé si on y en avoit mis. » M. de Surville m'écrivoit, en m'annonçant sa capitulation (1), que quand il avoit battu la chamade il n'y avoit plus de médicamens pour les blessés, et seulement trois chevaux pour faire du bouillon aux malades. Mais pourquoi n'y en avoit-il pas davantage? pourquoi ne s'étoit-on pas pourvu de moulins à bras? Au reste, M. de Surville fit trouver ses raisons bonnes, et il fit bien.

Sitôt que les ennemis furent débarrassés de Tournay, ils s'approchèrent de mes lignes, et tout parut tendre à une bataille. Il venoit de m'arriver un secours qui fut bien utile dans la circonstance : c'étoit le maréchal de Boufflers, mon ancien ami, homme brave, d'excellent conseil, très-attaché au Roi, bon patriote, et qui m'avoit toujours défendu contre les censures des courtisans. Voici comme M. de Voisin me l'annonça (2) : « Nous croyons vraisemblable ici, « monsieur, que le prince Eugène et milord Marlbo- « rough se détermineront à vous attaquer, dans la « pensée de pouvoir percer par quelque endroit une

(1) Lettre de M. de Surville, du 3 septembre. (A.) — (2) Lettre de M. de Voisin, du premier septembre. (A.)

« ligne aussi étendue que celle que vous gardez. « Nous pensons donc qu'ils hasarderont une affaire « générale, à laquelle s'ils ne réussissent pas, ils « croiront qu'il ne leur en peut arriver rien de bien « désavantageux; et si au contraire ils y pouvoient « réussir, et que l'armée du Roi fût battue, ils por- « teroient leurs idées beaucoup plus loin. En suppo- « sant qu'ils prennent ce dernier parti de chercher à « vous combattre, Sa Majesté a fait réflexion que le « sort du royaume est presque entièrement sur votre « tête, et que s'il arrivoit un malheur, en sorte que « dans l'action vous fussiez blessé et mis hors d'état « d'agir, l'armée, quoique remplie de bons lieutenans « généraux, ne laisseroit pas de se trouver dans un « fort grand désordre; et c'est le moment où on a le « plus besoin d'un chef qui soit capable de prendre « un parti, et d'arrêter les progrès des ennemis. « Pourvu que Sa Majesté fût bien assurée qu'il ne « vous arrivât pas d'accident, elle seroit hors de cette « inquiétude dans tous les événemens; mais elle a « cru devoir porter sa prévoyance à un cas qui n'est « que trop possible; et dans cette vue elle souhaite « que M. le maréchal de Boufflers aille sur la fron- « tière pour se tenir à portée de l'armée, et il doit se « rendre incessamment à Arras. S'il s'agissoit d'aller « à l'armée, il a été le premier à dire au Roi qu'il y « serviroit sous vos ordres comme volontaire, et sans « caractère. » M. de Boufflers me confirma cette résolution en m'apprenant son arrivée à Arras. Il m'envoya un gentilhomme, et me manda (1) : « Je vous « supplie de me faire savoir par son retour si vous

(1) Lettre de M. de Boufflers, du 3 septembre. (A.)

« approuvez que j'aie l'honneur de me rendre demain « près de vous. Vous satisferez mon impatience d'a- « voir l'honneur de vous embrasser, et de recevoir « moi-même vos ordres : je puis vous assurer qu'au- « cun de vos aides de camp ne les exécutera avec « plus d'empressement ni de plaisir que moi. Ne re- « gardez pas cela, je vous prie, comme un compli- « ment ni une manière de parler, mais comme une « vérité très-constante. »

Après de pareilles prévenances, je ne crus pas qu'il convînt de laisser M. de Boufflers à Arras. Je l'engageai à venir au camp. Je lui offris le commandement, comme à mon ancien ; ce qu'il rejeta avec une espèce d'indignation. Je le pressai du moins de le partager, et il ne l'accepta pas encore ; mais tout, depuis ce moment, se passa entre nous avec le plus grand concert. J'en écrivis ainsi au Roi (1) : « M. le maréchal de « Boufflers est arrivé ce matin. J'avoue, sire, que « j'ai été ravi de voir un homme de son âge, avec « toutes les dignités et les bontés de Votre Majesté, « qui honorent bien plus que les dignités, venir vo- « lontaire. La marque qu'il donne de son zèle dans « une occasion aussi importante est la chose du « monde la plus capable de réveiller l'ardeur dans « tous ceux qui paroissent en manquer. Je suis péné- « tré de joie de l'entendre tenir les discours les plus « propres pour cela. Je suis comblé de ses honnê- « tetés, et je suis persuadé que rien ne pouvoit faire « un meilleur effet : c'est montrer aux Français ce « qu'ils doivent à Votre Majesté, à l'Etat, et à eux- « mêmes (2). »

(1) Lettre au Roi, du 4 septembre. (A.) — (2) Les guerres de Louis XIV

Le Roi me répondit (1) : « J'ai vu avec plaisir ce « que vous marquez sur l'arrivée du maréchal de « Boufflers. Il m'a mandé lui-même les manières « gracieuses et pleines d'amitié avec lesquelles vous « l'avez prévenu : je vous en sais bon gré. » Et madame de Maintenon, en me répondant à l'éloge que je faisois de la générosité de M. de Boufflers, me répondit (2) : « Rien n'est si beau que ce que fait M. le « maréchal de Boufflers ; mais on ne peut en être « touché au point que vous l'êtes que par être ca- « pable d'une pareille conduite si vous vous trouviez « en cas pareil. »

De la bonne intelligence des chefs naissoit la confiance du soldat, qui ne demandoit qu'à combattre ; mais nous n'étions pas sûrs que le désir des ennemis fût le même, ni de quel côté ils vouloient nous attaquer. « Ils ont, écrivois-je au Roi le 6 septembre (3), « fait plusieurs marches et contre-marches pour nous « cacher leur véritable dessein ; enfin, à l'entrée de « la nuit dernière, ils ont passé l'Escaut. Dès qu'on « a pu être averti, M. d'Albergotti a fait avancer le « chevalier de Luxembourg avec trente escadrons « et la brigade de Picardie, pour suivre l'Escaut. « M. d'Artagnan en même temps a eu avis qu'ils fai- « soient marcher un gros corps vers la Deule ; ce qui « l'a retenu sur le champ de Hulluch assez long-temps.

n'offrent que trop d'exemples où la rivalité des généraux compromit le succès de nos armes. La conduite de Boufflers, plus ancien maréchal que Villars, est digne des plus grands éloges, et méritoit d'avoir plus d'imitateurs.

(1) Lettre du Roi, du 6 septembre. (A.) — (2) Lettre de madame de Maintenon, du 7 septembre. (A.) — (3) Lettre au Roi, du 6 septembre. (A.)

« Pour moi, voyant qu'ils passoient l'Escaut, je suis « venu toute la nuit au camp de M. d'Albergotti. « Nous avons été assez long-temps incertains de « leur marche : cependant, la voyant déterminée « sur Mons, je ne doutai pas qu'ils n'en voulussent « faire le siége, ou celui de Charleroy.

« M. le chevalier de Luxembourg est arrivé à l'en-« trée de la nuit sur les lignes de la Trouille. Je l'ai « fait soutenir par M. de Legal, et je me suis rendu « à Kurin avec la maison de Votre Majesté, la gen-« darmerie et les carabiniers. La tête des ennemis et « celle de M. de Luxembourg sont arrivées en même « temps sur la Trouille. Je lui ai mandé de démê-« ler, autant qu'il lui seroit possible, si cette tête « étoit soutenue par le gros de l'armée. Tous les avis « ont été que l'armée entière arrivoit. Il m'auroit été « bien aisé de soutenir M. de Luxembourg avec ce « que j'avois de troupes et quarante bataillons de « M. d'Albergotti, et de défendre ce poste tout aujour-« d'hui : mais comme l'infanterie de M. d'Artagnan, « qui est au moins les deux tiers de celle de Votre « Majesté, ne pourroit me rejoindre que demain, « même dans la nuit, j'ai cru, sire, que la journée « de demain auroit pu être dangereuse à tenir toutes « les lignes de la Trouille avec des forces si dispro-« portionnées : ainsi j'ai approuvé le parti que M. le « chevalier de Luxembourg a pris de se retirer. L'on « assemblera aujourd'hui, cette nuit et demain, toute « l'armée de Votre Majesté derrière l'Oneau. Demain « nous passerons cette rivière pour approcher l'en-« nemi et tâcher de l'engager à une action, se con-« duisant avec la fermeté, l'ordre et en même temps

« la sagesse qu'exige le bien du service de Votre « Majesté. »

Le motif que j'avois de chercher à combattre étoit d'empêcher d'assiéger Mons, où je n'avois pu jeter qu'une garnison assez délabrée, pour ainsi dire l'hôpital de mon armée, et fort peu de vivres. Le motif des ennemis étoit de n'être pas troublés dans leur siége ; et peut-être ne seroient-ils pas venus me chercher s'ils ne m'avoient pas vu m'avancer sur eux, en me couvrant cependant toujours de retranchemens (1). La nuit du 8 au 9, nous marchâmes pour gagner la chaussée de Bavay, et occuper la trouée d'Aulnoy et de Malplaquet; endroit assez ouvert pour donner envie à l'ennemi de s'y enfoncer, mais assez bien garni de bois par les côtés pour n'être pas accablés par le nombre.

Le 10 septembre, à onze heures du matin, j'écrivis au Roi (2) : « Sire, l'armée de Votre Majesté se mit en « bataille hier à dix heures du matin, et nos grena- « diers commencèrent à occuper les têtes des bois « qui sont entre la chaussée de Bavay et le village « d'Aulnoy. Les ennemis, qui en étoient fort près, y « marchèrent avec toutes leurs forces, et l'on s'ap- « procha à la portée du fusil. Les uns et les autres se « saisissoient des postes qui paroissoient les plus con- « venables. La canonnade a duré depuis onze heures « du matin jusqu'à l'entrée de la nuit, que nous « sommes restés à la portée du fusil les uns des au- « tres. Ce qui doit faire un très-grand plaisir à Votre « Majesté (et j'ose la supplier d'être persuadée que,

(1) Lettre au Roi, du 8 septembre. (A.) — (2) Lettre au même, du 10 septembre. (A.)

« pour avoir l'honneur de lui dire des choses agréa-
« bles, je n'ajoute pas à la vérité), c'est que jamais
« armée entière n'a marqué tant de valeur, jamais
« les troupes n'ont marché si fort, ni avec tant d'or-
« dre. Je dois me louer de tous : messieurs d'Alber-
« gotti, d'Artagnan, Chemerault, La Frezelière et
« Puységur, enfin tout le monde a marqué une vi-
« vacité et une ardeur qui redoublent mon envie de
« pouvoir joindre les ennemis en terrain égal, et me
« donnent une entière confiance, avec l'aide de Dieu,
« de les bien battre. Dans le moment que part ce
« courrier, vos drapeaux et ceux de l'ennemi sont à
« la demi-portée du pistolet (1). Je ne passe pas de-
« vant les soldats qu'ils ne me parlent avec une
« fierté bien agréable pour celui qui a l'honneur de
« les commander. »

La nuit du 10 au 11, toutes les troupes couchèrent en bataille, le maréchal de Boufflers et moi à la tête de la ligne. Le matin du 11, il s'éleva un grand brouillard qui empêchoit de découvrir les mouvemens des ennemis. Il tomba sur les sept heures, et l'on vit des dispositions d'une attaque générale. Voyant leurs principales forces marcher à la gauche de l'armée du Roi, j'y allai, et priai le maréchal de Boufflers de donner ses ordres à la droite, où étoit la maison du Roi; et j'étois bien aise qu'il la menât lui-même.

Les ennemis tombèrent avec cinq lignes d'infanterie sur cette gauche, qui soutint long-temps le feu des ennemis sans en être ébranlée, commandée sous moi par le marquis de Guébriant. J'étois à la tête du bois que les ennemis attaquoient, et je voyois devant

(1) Billet à M. de Voisin, du 10 septembre. (A.)

moi de fort près leurs principaux généraux à la tête de leur cavalerie. Le marquis de Chemerault, très-brave lieutenant général, faisoit avancer douze bataillons dans une plaine, pour soutenir le bois : encore quelques pas, il tomboit dans ce gros corps de cavalerie, qui lui étoit caché par quelques bouquets, et qui l'auroit écrasé. Je courus à lui, et l'arrêtai : notre infanterie, privée de ce secours, perdit du terrain dans le bois. Je plaçai ces douze bataillons pour la recevoir, et l'infanterie du bois s'y retira en bon ordre, tous les bataillons sous les drapeaux.

Je formai une ligne de ces douze bataillons à cinquante pas du bois, y joignant dix-huit que le marquis d'Albergotti m'amena, dont je formai un corps de bataille. Les ennemis sortirent du bois avec beaucoup de fierté. J'ébranlai toute ma ligne, et les renversai par la charge la plus rude et la plus sanglante qu'on ait jamais faite. Comme je poussois les ennemis, revenu déjà à la tête du bois, et disposé à courir ensuite au centre, un premier coup de fusil fit tomber mon cheval : je me relevai. Un second me cassa le genou : je me fis panser sur-le-champ, et mettre sur une chaise, pour continuer à donner mes ordres ; mais la douleur me causa une défaillance, ce qui dura assez long-temps pour qu'on m'emportât sans connoissance au Quesnoy. Voilà tout ce que je sais par moi-même de la bataille.

La droite soutint avec la plus grande fermeté trois ou quatre attaques. L'infanterie des ennemis, non-seulement rebutée, mais défaite dans son propre terrain, étant prête à tourner le dos, on vit le jeune prince d'Orange porter lui-même les drapeaux sur

nos retranchemens, pour y ramener son infanterie; mais ce fut en vain. Cinq de leurs lieutenans généraux furent tués à leur tête; et après un massacre qu'ils nommèrent eux-mêmes une *boucherie*, ils furent obligés de se retirer. Ils y laissèrent environ vingt mille hommes. Les brigades de Picardie, de Navarre et Piémont s'y distinguèrent, menées par le comte d'Artagnan et le marquis d'Hautefort. Ainsi, sur le midi, la droite et la gauche étoient dans la plus heureuse position.

Il n'en alla pas de même du centre. J'avois mis à la tête d'un petit bois quatre bataillons d'Alsace et deux de Laonnais, commandés par Sterkemberg, vaillant brigadier. Il fut tué, et ces bataillons plièrent. Ils tombèrent sur les gardes françaises et suisses, qui plièrent à leur tour, et le centre fut enfoncé. Le maréchal de Boufflers y accourut; et, à la tête de la gendarmerie et de la maison du Roi, il renversa la cavalerie ennemie. Si dans ce moment l'officier général qui commandoit à la droite eût osé prendre sur lui, comme le lui conseilloient ses collègues, de sortir de ses retranchemens, et de prendre en flanc le corps de bataille des ennemis, qui ouvroit notre centre, la bataille étoit gagnée. « C'a été un grand malheur, comme « je le mandois au Roi (1), que messieurs de Chemerault et de Palavicini aient été tués dans le temps « que M. d'Albergotti et moi avons été mis hors de « combat; car nous aurions exécuté sur le centre des « ennemis ce que notre droite n'osa tenter.

« Les ennemis ayant percé le centre de l'armée, « m'écrivit le lendemain M. de Legal, qui comman-

(1) Lettre au Roi, du 12 septembre. (A.)

« doit notre gauche après ma blessure (1), et ayant
« obligé par là notre droite à se retirer, j'ai été obligé
« de le faire de mon côté avec la gauche, ne pouvant
« plus communiquer avec la droite. Les ennemis
« nous ont suivis assez vivement pendant deux lieues,
« sans pouvoir jamais nous entamer. Enfin nous avons
« passé l'Oneau, et fait une halte en deçà de trois
« heures, tant pour assembler les troupes qui avoient
« passé à différens ponts, que pour les rompre; et
« nous sommes arrivés à Valenciennes avec toute la
« cavalerie de la gauche, et environ cinquante ba-
« taillons. »

Voici l'idée que je donnai au Roi de cette bataille (2) : « Il est certain, sire, que la perte des en-
« nemis est quatre fois plus grande que la nôtre;
« qu'ils ne nous ont fait aucun prisonnier, ou très-
« peu; qu'ils ont été repoussés jusqu'à cinq et six
« fois. Il n'y a personne qui ne convienne que s'ils
« ont gagné le terrain que nous occupions, nous
« n'ayons remporté la victoire, par le très-grand
« nombre d'hommes tués et blessés de leur part. Jus-
« qu'à présent je ne sache pas qu'ils nous aient pris
« plus de trois ou quatre drapeaux; et j'en vois déjà
« dans ma chambre plus de trente des leurs, et on
« m'en apporte encore à tout moment. Ce seroit mal
« juger de leur perte que de l'estimer par ce nombre
« de drapeaux : elle est beaucoup plus grande qu'ils
« ne l'indiquent, parce que le nombre infini de gens
« qu'on leur a tués en attaquant inutilement nos re-
« tranchemens pendant plus de deux heures ne nous

(1) Lettre de M. de Legal, du 12 septembre. (A.) — (2) Lettre au Roi, du 12 septembre. (A.)

« a donné aucun drapeau, et ceux qu'on a pris sont « des gens qui avoient pénétré, et qu'on a chassés. « Enfin, sire, tout s'est retiré en très-bon ordre; et « les ennemis, qui ont été toujours repoussés, bien « battus, n'ont pénétré, après plus de cinq heures « d'un feu continuel, que par leur grande supériorité « en infanterie. »

Le maréchal de Boufflers entra dans ma chambre sur les huit heures du soir, et me demanda mon sentiment sur le parti qu'il y avoit à prendre. Comme nous vîmes que la gauche qui étoit à Valenciennes pouvoit être à l'instant rappelée, et qu'ainsi dès cette nuit toute l'armée pourroit être ensemble, mon avis fut de remarcher aux ennemis à la pointe du jour. M. de Boufflers me répondit que c'étoit aussi le sien, et se retira dans le dessein de l'exécuter. Je le mandai au Roi (1); mais les conseils timides de la nuit firent changer de sentiment. On prit le mauvais parti de faire un retranchement depuis Valenciennes jusqu'au Quesnoy. Ce fut à quoi on employa les troupes, pendant qu'on laissa aux ennemis la liberté entière de faire le siége de Mons à leur aise. Cependant on a su depuis (2) « que, se trouvant trente-cinq mille hommes « hors de combat, les généraux n'avoient entrepris « ce siége que pour en imposer aux peuples d'Angle- « terre et de Hollande, et les animer à contribuer à « la continuation de la guerre; que la tête de leur in- « fanterie étant détruite, et la terreur étant dans le « reste de leurs troupes, ils n'auroient pas tenu contre « une attaque un peu vive. » Leur état se trouvoit

(1) Lettre au Roi, du 12 septembre. (A.) — (2) Lettre écrite de Bruxelles du 24 septembre, et envoyée au Roi. (A.)

bien différent de celui où ils étoient lorsqu'ils venoient à nous avec cent quatre-vingt bataillons contre six vingts; aussi dis-je au Roi, en lui envoyant les drapeaux par le marquis de Nangis (1) : « Si Dieu « nous fait la grâce de perdre encore une pareille ba- « taille, Votre Majesté peut compter que ses ennemis « sont détruits. » Enfin, comme me le manda M. de Voisin (2), « ce qui avoit paru une bataille perdue « devint une victoire glorieuse après qu'on en eut « connu les circonstances, puisque nous ne perdîmes « pas six mille hommes. »

Les premiers jours de ma blessure furent marqués par des accidens assez fâcheux. La fièvre vint, avec des redoublemens et l'insomnie : on parla de me couper la cuisse. Je ne m'aveuglai pas sur ma situation; et quoiqu'on voulût me rassurer, je me préparai à la mort. Les chirurgiens n'étoient pas d'accord sur l'état de ma blessure, si l'os étoit percé d'outre en outre, s'il étoit fêlé dans sa longueur, ou simplement éclaté. Pour éclaircir ces circonstances, qui devoient varier le traitement, on me découvrit tout l'os de la jambe, que l'on racla : opération fort douloureuse, qui fut faite très-habilement sous les yeux des chirurgiens du Roi, que Sa Majesté m'avoit envoyés.

Leurs bons soins, joints à la satisfaction que je ressentois des lettres consolantes et affectueuses que je reçus du Roi, des princes, de presque toute la France, mirent ma guérison en bon train. Sa Majesté m'éleva à la dignité de pair de France (3), y joignit le gouvernement de Gravelines, que j'avois de-

(1) Lettre au Roi, du 14 septembre. (A.) — (2) Lettre de M. de Voisin, du 12 septembre. (A.) — (3) Lettre du Roi, du 20 septembre. (A.)

mandé pour mon frère, et m'annonça en même temps qu'il créoit maréchal de France M. d'Artagnan, qui prit le nom de maréchal de Montesquiou. « Vous « m'avez rendu de si bons témoignages de sa per- « sonne, ajoutoit-il obligeamment, que je suis sûr « de ne me pas tromper dans mon choix. »

Au bout de quarante jours, on me jugea en état d'être transporté à Paris. Mon passage par les villes que je traversai, couché sur un brancard, fut une espèce de triomphe. Arrivé à Paris, le Roi m'envoya visiter, et me pressa de me rendre à Versailles : il me fit dire qu'il me destinoit l'appartement du feu prince de Conti ; qu'il désiroit que je fusse près de lui, parce qu'il désiroit me voir, tant pour me marquer la satisfaction qu'il avoit de mes services, que pour me consulter sur quelques affaires.

En effet, quelques jours après que je fus établi à Versailles, le Roi me manda par Plouyn, son premier valet de chambre, qu'il me feroit visite. Il vint l'après-midi avec un grand cortége, et entra seul dans ma chambre. Ce prince, qui dans ses grâces savoit mettre toute la bonté et la dignité qui pouvoient les rendre plus précieuses, n'oublia rien de ce qui étoit propre à augmenter le prix de celle-ci : il m'aborda avec une affabilité qui m'attendrit ; il m'exprima en termes touchans le chagrin qu'il avoit ressenti de ma blessure, me fit compliment sur ma campagne, dont il rappela avec un air de complaisance les circonstances les plus honorables, me parla de l'état du royaume, de ses généraux, de ses ministres, et me demanda sur tous ces objets mon avis en homme qui les estimoit et vouloit les suivre. Il finit cette conversation,

de plus de deux heures, en me priant de songer à ce qu'on pourroit faire la campagne prochaine, et en m'exhortant à avoir soin de ma santé, autant pour lui que pour moi. Il ne faut pas demander si, après cette démarche du maître, les courtisans furent empressés à l'imiter. Les princes, les ministres, les plus grands seigneurs, les envieux comme mes partisans, vinrent aussi me visiter : madame de Maintenon n'y manqua presque aucun jour; et comme on me croyoit l'objet privilégié de la faveur, je fus pendant tout mon séjour l'idole de la cour.

Selon le désir du Roi, je m'occupai d'un système d'opération pour l'année 1710, et je m'en formai une idée générale, que j'exposai au ministre de la guerre en ces termes (1) : « Vous savez, monsieur, la grande « supériorité des ennemis, surtout en infanterie : je « n'ai jamais pu mettre en campagne que cent vingt-« cinq bataillons, quoique l'état de campagne fût de « cent cinquante, parce que les garnisons des places « menacées étoient trop foibles, et qu'il falloit les ren-« forcer aux dépens de l'armée. Les ennemis avoient « donc soixante bataillons plus que moi. Vous aurez « la bonté d'observer d'ailleurs que quelques-uns « de leurs bataillons sont à huit cents hommes, plu-« sieurs à sept cents, et aucun au-dessous de six « cents.

« Le sort du royaume se décide en Flandre; les « deux généraux ennemis sont maîtres des alliés et « des dispositions de guerre : ils ne s'embarrasseront « jamais de nous voir supérieurs en Dauphiné et en « Allemagne. Notre infanterie en Flandre doit donc

(1) Lettre à M. de Voisin, du 10 décembre. (A.)

« être augmentée de presque toute l'infanterie que « nous tirons d'Espagne, si nous voulons éviter une « infériorité dangereuse. Pour lors l'offensive sera « plus aisée, et n'exigera pas plus de troupes; au « lieu que la défensive l'est devenue beaucoup par la « perte de Lille, de Tournay et Mons, qui ne laissent « plus à l'ennemi que de très-médiocres places à « prendre pour pénétrer dans le royaume.

« Enfin, monsieur, je ne trouve de bon parti que « celui de se mettre en état de marcher sur eux dès « le premier pas qu'ils feront en avant; car des « camps retranchés sous les places, qui amollissent « tellement les armées qu'on n'ose plus se montrer, « je ne les approuve point. Nous avons un grand in- « térêt à être tout au moins aussi près d'entrer en « campagne que les ennemis, et les engager à une « action générale, et dans les pays les plus ouverts « qu'il se pourra, pour plusieurs raisons. Il faut leur « compter deux généraux très-estimables : ces gens- « là peuvent prendre des avantages dans une guerre « de chicane, qu'ils ne trouveront pas quand il ne « sera question que d'appuyer bien la droite et la « gauche, et marcher ensuite à eux de front dans un « pays ouvert. Je ne serai pas embarrassé de choisir « mon terrain aussi bien que ces messieurs. L'avan- « tage d'attaquer et de marcher en avant est si con- « sidérable, que, bien que l'on hasarde une décision « plus entière par de tels mouvemens, ma pensée est « de les suivre, plutôt que d'attendre dans les meil- « leurs postes. Je sais que l'on joue gros jeu; mais « nous pourrions risquer davantage par la défensive. « Si on avoit l'espérance de la paix, on pourroit

« éviter les premières occasions d'une bataille en « perdant quelques places ; mais à la fin il faudroit « en venir à une action, qui seroit plus dangereuse à « proportion de ce qu'elle auroit été différée, parce « que nous la livrerions plus dans l'intérieur de nos « frontières. »

[1710] Mon plan fut loué, mais je me doutois bien qu'on ne l'exécuteroit pas. Le Roi, accablé par le poids des années et de ses malheurs, ne soupiroit qu'après la paix ; et comme si on eût pu mieux l'obtenir en inspirant de la pitié, le conseil se soumit aux démarches les plus humiliantes, et il n'en sortoit que des résolutions timides. Cette paix en effet étoit très-nécessaire dans les circonstances où se trouvoit le royaume, assailli sur toutes ses frontières, sans autre allié que l'Espagne, plus à charge qu'utile ; point de marine, un commerce anéanti, des finances épuisées, des troupes découragées, nues, mal payées, mourant de faim ; des arsenaux vides ; enfin une disette générale, causée par le rigoureux hiver de 1709, dont les affreux ravages ne pouvoient être compensés par les ressources encore éloignées que faisoit espérer l'année 1710.

J'en allai passer les premiers mois tant à Paris qu'à Villars, où je m'exerçois à monter à cheval, usant pour cela d'une machine de fer artistement faite, qui m'emboîtoit et assujétissoit le genou, dans lequel le moindre mouvement un peu forcé me causoit des douleurs à me faire tomber en foiblesse. Pendant ce temps les généraux de Catalogne, du Dauphiné, de l'Allemagne, faisoient leurs armées, qu'ils fortifioient tant qu'ils pouvoient ; et celle de Flandre, qui m'é-

toit destinée si je me trouvois en état de commander, resta, comme à l'ordinaire, bien inférieure à celle des ennemis. M. le maréchal de Montesquiou, qui y étoit resté, me manda (1) que nos bataillons étoient réduits à deux cent cinquante hommes, foibles et mal nourris. « Toutes les lettres que je reçois, écri-« vois-je au ministre (2), ne parlent que d'un abatte-« ment et d'une consternation générale. Cela ne m'em-« barrasse pas, et j'espère qu'ils reprendront courage; « mais j'aurois moi-même peu d'espérance de gagner « une bataille dans les plaines d'Arras avec une armée « de moitié inférieure. Or cette bataille, monsieur, « est indispensablement nécessaire; elle décidera du « royaume : et ne comptons pas, si nous avons un « mauvais succès, sur la modération, sagesse ou com-« passion des Hollandais. Peut-être en manqueront-« ils absolument : mais quand ils en auroient, ils ne « seroient pas les maîtres d'arrêter deux généraux « qui trouveroient dans la victoire de quoi pousser « la guerre sans le secours et malgré les Hollandais. »

Je demandois donc qu'on renforçât l'armée, et qu'on joignît à M. de Montesquiou et à moi M. de Berwick. « Il ne faut plus, disois-je (3), de ménage-« ment pour le préparer à prendre le poste que le « Roi ne peut s'empêcher de lui donner : il n'y a qu'à « lui dire très-naturellement, plutôt aujourd'hui que « demain, que M. le maréchal de Villars marche, « parce que son devoir et son honneur ne lui per-« mettent pas d'examiner s'il peut soutenir le galop « du cheval, et si, la première fois qu'il y sera forcé,

(1) Lettre à M. de Voisin, du 29 janvier. (A.) — (2) *Ibid.* (A.) — (3) *Ibid.* (A.)

« il ne sera pas obligé de demeurer un mois dans le « lit. Mais, sans s'arrêter à cette raison, la suivante « est plus forte; c'est que le Roi ne peut sauver le « royaume que par une bataille : elle est résolue cette « bataille. Le Roi a fait réflexion que les ailes des « ennemis sont menées par milord Marlborough et « le prince Eugène. Il veut donc opposer à ces deux « généraux ce qu'il y a de meilleur; et convient-il à « M. le maréchal de Berwick de refuser ? »

Comme je l'avois bien prévu, il se rendit à la volonté du Roi, et à mon désir. Nous vécûmes très-bien ensemble, comme je l'avois promis à Sa Majesté (1), quoique nous fussions quelquefois d'avis différens. Je me doutois qu'il étoit chargé de tempérer ce qu'on appeloit ma trop grande ardeur : c'est pourquoi je n'hésitois pas à proposer les projets les plus hardis, persuadé qu'on en rabattroit toujours assez. D'ailleurs je n'avois pas trouvé, en arrivant à l'armée, les choses si désespérées qu'on les avoit faites de loin. « Je me « trouve, écrivis-je au ministre (2), plus brave que je « ne l'étois il y a trois jours. Tout le monde mandoit « des frontières que tout étoit en désordre; qu'il n'y « avoit pas un subalterne dans l'infanterie; que le « peu qui y restoit mouroit de faim. Les bataillons « m'ont paru forts en officiers, véritablement foibles « en soldats; car nous ne pouvons les compter à plus « de trois cent cinquante hommes l'un portant l'au- « tre. J'aurois pourtant bien envie d'y en trouver « davantage. »

Je crus qu'il falloit suppléer au nombre par l'audace, et surtout rappeler dans l'armée la gaieté, qui

(1) Au Roi, le 22 mai. (A.) — (2) Lettre à M. de Voisin, du 24 mai. (A.)

est l'ame de la nation. J'agis donc, et je parlai en homme qui ne craint rien. La veille du jour que je me mis en marche comme pour aller secourir Douay, dont je croyois pourtant bien ne pas pouvoir faire lever le siége, je donnai un bal. J'eus attention, dans mes campemens, de ne pas trop me couvrir de fortifications, pour qu'il parût aux soldats que je n'appréhendois pas l'ennemi. J'écrivis à M. de Voisin une lettre qui développoit mes idées à ce sujet, en ces termes (1) : « Je dois écrire aux généraux ennemis. « Sa Majesté trouveroit-elle à propos que, ne disant « rien qui sente la fanfaronnade, et choisissant des « termes polis, je leur fisse savoir que, l'armée du « Roi marchant à eux, je ne doute pas qu'ils ne pro- « fitent de l'occasion de décider cette longue et en- « nuyeuse guerre par une bonne bataille, et que, vu « la supériorité des troupes que l'on leur donne, je « suis persuadé qu'ils voudront bien faire la moitié « du chemin ? Je ne me flatte pas que, piqués de ma « lettre, ils prennent le parti de venir au devant de « moi dans les plaines ; ce que je voudrois pourtant « bien. Enfin je ne crois pas que cette proposition « les dérange ; mais un défi donne toujours de l'au- « dace au parti qui le fait. »

Nous avions deux plénipotentiaires à Gertruydemberg, le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac : il sembloit que le conseil les eût envoyés pour souffrir toutes les hauteurs et les caprices des alliés. Ceux-ci ne vouloient pas les recevoir à La Haye. S'ils daignoient leur faire quelques réponses dans le château où ils les avoient confinés, c'étoit de loin en loin, par

(1) Lettre à M. de Voisin, du 25 mai. (A.)

des lettres sèches, ou par des envoyés bien inférieurs à eux. Les nôtres avoient ordre de tout supporter pour amener la paix. Dans une situation si contrainte, il ne se pouvoit que leur courage ne s'abattît. Je crus devoir relever leur confiance par la mienne. « L'ar-
« mée du Roi, leur mandois-je (1), a marché trois ou
« quatre jours plus tard que je ne l'avois compté,
« premièrement parce que M. d'Albergotti m'a mandé
« que sa place n'est pas encore bien pressée; et d'ail-
« leurs on est bien aise, pour la fête qui se prépare,
« d'avoir tous ses ajustemens. Je commencerai par
« vous parler de ce qui regarde le siége de Douay.
« Je suis bien persuadé que messieurs les généraux
« ennemis ne mandent que la vérité à La Haye; mais
« si leurs secrétaires ou d'autres gens, pour flatter
« leurs amis, écrivoient que leur siége va bien, vous
« pourrez répondre, et très-conformément à la vérité,
« que jusqu'à présent ils ne sont pas maîtres d'un seul
« pouce de terrain. Quant à l'armée du Roi, elle
« marcha hier de son camp près Cambray, et poussa
« sa gauche à Vis-en-Artois, et sa droite est demeurée
« à Marquise : la journée fut assez grande. Aujour-
« d'hui nous avons poussé notre gauche sur la Scarpe.
« Je fais travailler à nos ponts, et j'espère qu'après-
« demain il n'y aura entre les ennemis et moi que
« les belles plaines qui sont entre Douay et Arras.
« Comme toutes leurs gazettes leur donnent quarante
« mille hommes plus que nous, je m'attends qu'ils
« feront la moitié du chemin : s'ils ne me font pas
« cet honneur, j'irai les chercher, et les attaquerai,
« je vous assure, à moins qu'ils ne soient bien retran-

(1) Lettre à M. l'abbé de Polignac, du 25 mai. (A.)

« chés. Enfin je ne tenterai rien contre les règles « du bon sens ; mais où je trouverai à *mettre la grippe* « sur eux (c'est le terme du soldat), je ne les man- « querai pas. »

Je sentois bien la conséquence de cette démarche, et je ne m'en cachai pas les risques; car j'écrivis à M. le duc du Maine (1) : « Je vais jouer gros jeu. J'es- « père le trouvér beau dans le talon : je ne l'ai pas « dans la main. » Réellement il s'en falloit bien que j'eusse tout ce qui m'étoit nécessaire. Outre cette grande infériorité de près de quarante mille hommes, je n'avois pas de chevaux pour traîner l'artillerie. Je donnai ceux de mes équipages ; messieurs les maréchaux et les autres officiers en firent autant. Les vivres ne suivoient qu'avec peine : n'importe, je marchai. Mais quand il fut question de passer la Scarpe, messieurs les maréchaux de Berwick et de Montesquiou, qui jusqu'alors s'étoient laissés entraîner à mon avis, me dirent qu'ils croyoient convenable de ne me point commettre dans les plaines au-delà de la rivière, sans avoir auparavant reconnu l'armée des ennemis.

« On ne reconnoît pas, monsieur, leur disois- « je (2), une armée avec trois ou quatre mille che- « vaux d'escorte ; et on ne peut juger si elle est atta- « quable dans ses retranchemens qu'en l'approchant « à la portée du fusil. D'ailleurs, celle du Roi cher- « chant une bataille, on ne hasarde rien de marcher « à la portée du canon des ennemis. Ils prendront « la résolution de venir à nous, ce que nous dési- « rons ; ou ils resteront dans leur camp, ce qui fera

(1) Lettre à M. le duc du Maine, du 22 mai. (A.) — (2) Lettre à M. de Voisin, du 28 mai. (A.)

« voir qu'un ennemi supérieur de cinquante mille « hommes, qui veut obstinément la guerre, n'ose pas « se mettre en plaine en présence de l'armée du Roi. « En un mot, si on n'attaque pas les ennemis à cause « de la bonté de leur poste, c'est toujours un air « d'audace de leur présenter la bataille en pays ou- « verts. » Nous passâmes donc les ponts le 30 mai, et nous examinâmes les retranchemens ennemis, dont j'envoyai au Roi la description en ces termes (1):

« Sire, nous avons parfaitement reconnu la situa- « tion des ennemis hier et ce matin. Tout le front « de leur camp est couvert de redans dont plusieurs « sont liés par des courtines, et les autres séparés; « leur cavalerie est à cheval entre les redans, et les « bataillons avec leurs drapeaux dans les redans. « Toute l'armée s'y est placée dès hier au matin, et « cette nuit ils ont fait venir toutes les troupes qui « étoient entre La Bassée, la Scarpe et le ruisseau de « Sanzaye. Enfin, sire, après avoir examiné tout ce qui « pouvoit être entrepris, M. le maréchal de Berwick, « M. le maréchal de Montesquiou, et tout ce qu'il y « a d'officiers généraux auxquels on peut croire plus « de fermeté et d'ardeur pour le service de Votre « Majesté, sont persuadés que l'on ne peut attaquer « l'armée ennemie sans mettre celle de Votre Majesté « dans un péril très-apparent de recevoir un grand « échec. Pour moi, je ne désavouerai point que je ne « craigne quelque péril. Vos troupes sont dans une « bonne disposition; mais de marcher à une ligne où « le canon est placé, et dont il faut essuyer quinze « coups de chaque pièce avant que d'entrer; trouver

(1) Lettre au Roi, du 31 mai. (A.)

« ensuite de l'infanterie qui vous reçoit avec un gros
« feu, et une cavalerie qui vient vous chercher entre
« les redans, ce n'est point là du tout combattre à
« avantage à peu près égal. Cependant, si je trou-
« vois bien des gens qui voulussent attaquer malgré
« le péril que j'y vois, je le ferois peut-être, parce
« qu'on ne se retire de certains états violens que par
« se livrer à de grands périls : mais en vérité, sire,
« les suites étonnent un bon Français, et bien fidè-
« lement dévoué à la personne de Votre Majesté. Si
« elle me veut plus de courage, qu'elle ait la bonté
« de me le donner.

« Quoique nous souffrions un peu ici pour l'eau,
« je crois cependant qu'il convient que nous y te-
« nions le plus qu'il se pourra, par plusieurs raisons.
« D'abord nous consommons les fourrages, qui se-
« roient très-utiles aux ennemis; ensuite nous épar-
« gnons les nôtres : enfin nous sommes dans une si-
« tuation plus décente pour l'armée de Votre Majesté
« que si nous étions plus éloignés des ennemis. Il est
« certain qu'ils voient une armée bien disposée à les
« combattre, et qui ne diffère à les attaquer que
« parce que la raison ne veut pas que l'on entre-
« prenne des actions trop périlleuses. C'est beaucoup
« que d'être où nous sommes. Le prince Eugène a
« dit et soutenu que l'armée de Votre Majesté ne se
« mettroit point à portée d'avoir une action; et nous
« savons, par un de leurs officiers prisonniers, qu'il
« a parié mille guinées, contre milord Marlborough,
« que nous ne passerions pas la Scarpe. »

C'est apparemment dans cette persuasion que les alliés faisoient à nos plénipotentiaires de Gertruydem-

berg des propositions si absurdes et si révoltantes. L'abbé de Polignac m'en fit part en ces termes (1) : « Ils veulent que le Roi s'unisse à eux pour faire la « guerre au roi d'Espagne et le chasser de toute la « monarchie, si ce prince n'accepte pas dans un « terme fort court un très-petit partage qui pourra « lui être offert, formé des royaumes de Sicile et « de Sardaigne, en excluant les places de Toscane; « bien entendu qu'après cela fait et parfait, et tous « les autres préliminaires, savoir la reddition des « places de Flandre, exécutés, la France n'aura pas « la paix, mais seulement la permission de la traiter; « et cependant une trève sans garantie, c'est-à-dire « qui pourra être rompue si Sa Majesté n'accorde pas « les demandes ultérieures qu'on lui voudra faire, et « dont ils ne veulent pas donner l'explication. Quel- « que chose qu'on puisse leur dire contre l'injustice « criante de cette prétention, ils répondent froide- « ment que la supériorité de leurs forces, et la mi- « sère où nous sommes réduits, ne nous permettent « pas de disputer; qu'il leur faut les sûretés qu'ils « demandent pour ne pas douter que la couronne « d'Espagne sortira des mains de Philippe v, et que « notre sûreté à nous n'est que dans leur bonne vo- « lonté. »

« Quand on leur a demandé, m'écrivit M. de « Torcy (2), quelles voies ils entendoient que Sa « Majesté dût prendre pour faire abdiquer son petit- « fils, ils ont répondu qu'il n'y en avoit que deux « pour faire agir les hommes, celle de la persuasion,

(1) Lettre de M. l'abbé de Polignac, du premier juin. (A.) — (2) Lettre de M. de Torcy, du premier juin. (A.)

« et celle de la contrainte; que les alliés seroient
« bien aises que le Roi pût se servir utilement de la
« première; mais que cette voie ne réussissant pas,
« il falloit nécessairement user de la seconde, unir
« les forces de la France à celles de ses ennemis,
« pour forcer le roi Catholique à renoncer à la cou-
« ronne d'Espagne, et même au partage qui lui au-
« roit été offert, s'il ne l'avoit pas accepté dans l'es-
« pace de deux mois. »

L'abbé de Polignac m'ajoutoit : « Nous ne sous-
« crirons jamais à ces conditions, puisque lorsqu'ils
« nous découvriroient, après l'exécution des préli-
« minaires, les prétentions qu'ils nous cachent au
« lieu de paix, nous n'aurions peut-être qu'une nou-
« velle guerre encore plus malheureuse que la pre-
« mière. L'armée que vous commandez, et votre
« résolution, ne laissent pas de leur donner beau-
« coup à penser. Ils ne s'attendoient point du tout à
« une si longue résistance que celle qu'ils trouvent à
« Douay; ils comptoient d'avoir cette place, et Arras
« même, avant que vous eussiez pu assembler les
« forces du Roi sur la Somme. Ils ont été trois jours
« dans une inquiétude continuelle dès que vous vous
« êtes mis en mouvement; mais jusqu'à présent ils
« n'ont pas changé pour cela de ton. Il faut espérer
« que la suite leur imposera plus encore que les
« commencemens. Je me repose bien sur vous de
« toute la conduite de l'affaire; et quand vous ne les
« battrez pas, je serai bien persuadé que la chose
« n'aura pas été possible. »

J'y fis en effet tout ce qui étoit en mon pouvoir.
Les ennemis avoient deux redoutes à Biache sur la

Scarpe : je les fis attaquer par le comte de Broglie et le marquis de Nangis, qui s'y portèrent avec leur ardeur ordinaire, et les prirent. Quelques bataillons s'avancèrent au secours, mais évitèrent prudemment d'engager une action. J'avois d'excellens officiers pour ces sortes d'opérations, et je demandois pour eux à la cour des récompenses que j'obtins; des commissions de colonels pour les sieurs de Coucy, de Bongard, de Saint-Laurent, et de Fontenay; et une lieutenance colonelle pour le sieur Marquis dans les Suisses. C'étoient tous gens d'une bravoure éprouvée. « C'est la première qualité que je demande à la « guerre, écrivois-je à M. de Voisin (1) : on dit tou- « jours que tout le monde est brave; et vous ne « sauriez imaginer, quand ce vient au fait et au « prendre, le peu que l'on trouve de certains cou- « rages qui veulent bien marcher à la tête de tout. « Autre chose est d'envoyer les troupes à l'ennemi, « ou de les mener soi-même bien fièrement, et le « premier. »

Le voisinage des deux armées occasiona une conversation entre plusieurs généraux et les nôtres sur le bord de la Scarpe : j'y étois à regarder des travaux que j'avois ordonnés pour détourner cette rivière. Le prince de Hesse, qui a été depuis roi de Suède, y vint, et commença par un compliment très-honnête sur le petit succès de ces deux redoutes emportées. « Je ne « puis, me dit-il, regarder comme un malheur la perte « que nous venons de faire, puisqu'elle me procure « l'avantage de voir un général dont j'estime si fort « le mérite. » Il me parla de l'inquiétude que lui et

(1) Lettre à M. de Voisin, du 7 juin. (A.)

les plus honnêtes gens de leur armée avoient eue de ma blessure. « Cet accident, ajouta-t-il, est arrivé « dans un moment bien heureux pour nous, et où « le sort de la bataille paroissoit dangereux. » Mes réponses furent telles qu'elles devoient être. J'y allai encore quelques autres fois, parce que j'espérois y voir le prince Eugène, qui y venoit aussi; mais nous ne nous rencontrâmes pas.

Ce travail que je dirigeois moi-même sur la Scarpe étoit une saignée par laquelle je voulois faire sortir cette rivière, dans l'espérance que la force de l'eau romproit un pont de communication qui réunissoit au gros de l'armée un quartier que les ennemis avoient entre la Scarpe et la Sanzaye. Je savois la position de ce quartier par le comte de Broglie, que j'avois envoyé pour l'examiner; et ses rapports étoient toujours tels, qu'on pouvoit s'y fier. Quand l'eau eut un peu coulé, nous allâmes, le maréchal de Berwick, le maréchal de Montesquiou et moi, seuls, pour ne point faire voir aux ennemis une apparence de généralité, reconnoître les postes derrière Vitry, et si les eaux avoient produit l'effet que nous désirions : mais nous trouvâmes que les ennemis avoient fait des coupures de leur côté, et que les eaux que nous leur avions envoyées, ils les avoient jetées dans les marais; de sorte que ce quartier étoit plus fort qu'auparavant, étant couvert par une inondation, outre ses retranchemens. Aussi toute attaque fut estimée impossible; et le maréchal de Berwick, qui n'étoit venu que pour une bataille, alla joindre l'armée de Dauphiné, qui lui avoit toujours été destinée.

Il ne fut plus question que de choisir un poste

d'où on pouvoit, après la reddition de Douay, qui ne devoit pas tarder, agir selon les circonstances. Je plaçai dans cette intention, le 17 juin, l'armée du Roi la droite à Oisy, et la gauche à Mauchy-le-Preux. Dans cette position, j'étois en état d'empêcher le siége de Valenciennes, de Condé et de Bouchain. Pour celui de Béthune, je ne le pouvois que par une bataille, et je mandai au Roi que mon sentiment étoit de la donner. « Pour cela, disois-je (1), il faut mar-
« cher aux ennemis dans le temps qu'ils marcheront
« pour s'approcher de Béthune, parce que si on leur
« laisse seulement deux jours, on trouvera leur armée
« d'observation placée et retranchée de manière qu'il
« y auroit grand péril à l'attaquer. »

En établissant mon camp, j'envoyai le comte de Coigny avec un corps de dragons entre Valenciennes et Bouchain, pour disputer aux ennemis le passage de l'Escaut, et je fis préparer des ponts pour le soutenir. Ils voulurent s'approcher de ses dernières troupes, qui étoient des hussards. Le colonel Ratsky, qui les commandoit, plia, et parut se retirer en désordre pour les attirer. Ils le suivirent en effet, en s'éloignant de leurs gros : Ratsky retourna sur eux, les battit, et ramena un assez grand nombre de prisonniers.

Ce camp ne fut pas pour moi un camp de repos, quelque besoin que j'en eusse. Voici ce que je mandai au maréchal d'Harcourt (2) : « Vous croyez bien
« qu'avec les fatigues que j'essuie tous les jours, mon
« état n'a pas amendé. Je suis plus incommodé que
« je ne l'étois en partant de Paris : une assez grosse

(1) Lettre au Roi, du 18 juin. (A.) — (2) Lettre au maréchal d'Harcourt, du 21 juin. (A.)

« esquille commence à percer. Cependant vous pensez
« bien que je ne puis demeurer dans ma chambre.
« Je fis avant-hier treize ou quatorze lieues, tant à
« cheval qu'en chaise : j'en ferai demain autant. Vous
« savez que l'on ne peut trop connoître le pays par
« où on peut aller à un ennemi, et par où il peut
« venir nous chercher, surtout quand l'affaire ap-
« proche, et que, de la manière dont elle se tourne,
« dépend le sort du royaume. Je n'aime pas à jouer
« si gros jeu ; mais je me dois au Roi et à ma patrie,
« et me compte, je vous assure, pour rien.

« La défense de Douay va par merveille, et cela
« ira peut-être encore plus loin qu'on ne pense ; mais
« il arrive perpétuellement de nouvelles troupes aux
« ennemis. Pour moi, il m'en part tous les jours une
« quantité assez raisonnable par la désertion, sur-
« tout de cavalerie, dragons, et même de gendar-
« merie. Tout ce qui a passé l'hiver sur cette fron-
« tière n'a pas été payé : l'écu de campagne est en-
« core dû. Les usuriers prennent quatre-vingts pour
« cent (1). C'est ce qui fait déserter, parce que les
« cavaliers ou gendarmes, voyant que de cinq écus
« il ne leur en revient qu'un, s'imaginent que ce sont
« leurs officiers qui les volent. J'ai fait arrêter un
« nommé Beaupommier, chef de ces usuriers établis
« à Arras, et je verrai ce que M. Desmarets en fera.

« Voilà, mon cher maréchal, notre état ; et pour
« celui de ma santé, il est comme je vous l'ai dit.
« Mes béquilles ne me mènent que dans ma chambre :
« pour monter ou descendre, il faut me porter. Quand
« on m'a grimpé sur mon cheval, je m'y tiens, et je

(1) Lettre à M. Desmarets, du 25 juillet. (A.)

« menerois bien mon aile à la charge; mais si elle m'o-
« bligeoit à une retraite au trot, alors je me rendrois « de bonne grâce : mais j'espère que nous n'aurons « qu'à pousser. C'est ce que j'estime qu'il faut faire « très-doucement, et je dirai bien à nos gens : *Ne « nous emportons pas*. Pour moi, si je m'emporte, « je serai bien trompé. »

La ville de Douay se rendit le 25 juin, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte. « De telles « défenses, écrivois-je au ministre (1), à peu près à « la moitié du siége, ne permettent pas de craindre « que la garnison puisse être prisonnière de guerre; « et certainement les ennemis verront bien qu'il leur « en coûteroit bien du temps et bien des hommes « s'ils vouloient la réduire à cette extrémité. » Ma prophétie fut accomplie : on lui accorda liberté, et les honneurs de la guerre, ainsi qu'à la garnison du fort de Scarpe, qui fut compris dans la capitulation. Je louai fort cette belle défense dans ma lettre au Roi, et le suppliai de vouloir bien honorer du collier de l'ordre du Saint-Esprit M. d'Albergotti qui commandoit dans cette place, et de lui donner le gouvernement de Sarre-Louis, qui étoit vacant; que M. le marquis de Dreux fût fait lieutenant général, M. le duc de Mortemart maréchal de camp, et M. de Brendelay, suisse, lieutenant général; des pensions et des grades à messieurs de Fervaques, de Villenouet, de Lisle, de Chastenay; que d'ailleurs Sa Majesté daignât avancer les officiers que M. d'Albergotti lui nommeroit. Tout cela fut accordé, et au-delà même de ce que je demandois, puisque le Roi me donna le

(1) Lettre à M. de Voisin, du premier juin. (A.)

gouvernement des Trois-Evêchés, sans retirer celui que je possédois auparavant (1).

Pendant le siége de Douay et après, la morgue des alliés se soutint plus à La Haye que dans leurs armées. Ici ils se retranchoient devant moi comme s'ils avoient été les plus foibles, et là ils parloient en despotes qui ne connoissoient de droit que la force. J'étois instruit journellement, par les plénipotentiaires et le ministre, de ce qui se traitoit, afin de pouvoir régler mes mouvemens sur les progrès de la négociation : mais ces progrès, quand les alliés en laissoient faire, n'étoient qu'un leurre qu'ils retiroient ensuite. « Nous « avons mis les alliés au pied du mur, m'écrivoit « l'abbé de Polignac (2), et bien prouvé la sincérité « du Roi dans la promesse qu'il fait d'abandonner le « roi d'Espagne à ses propres forces; mais de leur « part ils ne prétendent pas du tout nous tenir quittes « des demandes ultérieures. Toute la grâce qu'ils « voudront peut-être bien nous faire sera de les dis- « cuter avant la signature des préliminaires; ce que « jusqu'à présent ils avoient toujours refusé. Nous « savons que leurs prétentions là-dessus sont hautes, « quoiqu'ils n'aient jamais voulu les expliquer nette- « ment. Les Hollandais veulent que le Roi les dé- « dommage de la dernière campagne et de celle-ci, « et qu'il leur rende autant de places qu'ils ont eu la « peine d'en prendre depuis que leurs préliminaires « ont été dressés, sans compter ce qu'il en coûtera « pour le rétablissement des électeurs de Bavière et « de Cologne. Il y a aussi bien de l'apparence que

(1) Lettre de remerciement au Roi, du 2 juillet. (A.) — (2) Lettre de l'abbé de Polignac, du 18 juin. (A.)

« leur dessein est d'arracher encore, s'ils peuvent, « le reste de l'Alsace, pour la donner au duc de Lor- « raine en échange du Montferrat. » Et voilà comme tous les princes de l'Europe cherchoient à s'accommoder entre eux aux dépens de la France.

Au moment que ces articles alloient être accordés en grande partie, l'abbé de Polignac m'écrivit (1) : « Si la paix n'est pas signée après tout ce que nous « avons offert sur l'abandon de l'Espagne et des Indes, « c'est que ceux qui gouvernent la Hollande, et qui « s'entendent avec les généraux ennemis pour trom- « per les peuples, trouvent leur intérêt particulier « dans la continuation de la guerre. Savez-vous ce « qu'ils demandent à présent? c'est qu'en cas que le « roi d'Espagne refuse le petit partage qu'on lui fait, « Sa Majesté leur consigne elle-même toute la mo- « narchie en Europe et aux Indes, à la réserve de « Sicile et de Sardaigne, sans qu'ils soient obligés de « leur part à tirer un coup de mousquet, ni à dépen- « ser un écu, pour détrôner Philippe v. »

Sur ces articles (2), qu'il falloit rejeter hautement, on eut la patience de négocier encore, et même de faire des offres. M. de Torcy m'en instruisit en ces termes (3) : « J'espérois, il y a quelques jours, vous « mander des nouvelles un peu plus favorables de la « négociation de la paix. Messieurs les plénipoten- « tiaires avoient proposé comme d'eux-mêmes que « le Roi pourroit s'engager à donner de l'argent

(1) Lettre de l'abbé de Polignac, du 28 juin. (A.) — (2) *Sur ces articles :* Voyez, pour les détails de ces négociations, les Mémoires de Torcy, tome 67 de cette Collection. — (3) Lettre de M. de Torcy, du 30 juin. (A.)

« aux alliés, supposé qu'ils fussent obligés de faire la
« guerre au roi d'Espagne, si ce prince refusoit le
« partage qu'on lui destinoit; que, moyennant les
« sommes que Sa Majesté conviendroit de payer par
« mois pendant que la guerre d'Espagne dureroit,
« elle ne seroit point obligée de faire agir ses troupes
« contre le Roi son petit-fils.

« Les députés de Hollande ont paru goûter cette
« proposition, qui leur étoit nouvelle, et ont fait
« seulement quelques objections sur la sûreté des
« paiemens. Ils demandoient pour otages les places
« que Sa Majesté a déjà bien voulu leur promettre pour
« sûreté de son inaction pendant la guerre d'Espagne.
« Ils ont emporté ces propositions à La Haye, et ont
« promis réponse. Elle est venue, non par eux, mais
« par un secrétaire que le Pensionnaire leur a dépê-
« ché avec un papier de l'écriture de ce même secré-
« taire, et non signé : il portoit que leur dernière
« proposition n'est pas acceptable; qu'il faut que le
« Roi se charge seul de faire la guerre au roi d'Es-
« pagne, et de remettre aux alliés l'Espagne et les
« Indes, ainsi qu'il est porté par les préliminaires :
« c'est-à-dire, monsieur, que les alliés veulent de-
« meurer en repos pendant que la France feroit la
« guerre au roi d'Espagne pour le chasser de son
« royaume, et que, suivant les préliminaires, le Roi
« n'auroit qu'un terme de deux mois pour achever
« ce grand ouvrage; que Sa Majesté sera cependant
« obligée de céder aux alliés, et de raser les places
« exprimées par les mêmes préliminaires; et que le
« terme de deux mois étant fini, ils recommenceront
« la guerre avec tous les avantages qu'on leur aura

« cédés. Ainsi la France se trouveroit engagée à sou-
« tenir deux guerres différentes, sans retirer d'autre
« fruit que celui d'une trève de deux mois, pour la-
« quelle le Roi céderoit ou raseroit toutes les places
« qu'on lui demande. *Nous conseilleriez-vous*, me
« demandoient les plénipotentiaires et le ministre,
« *nous conseilleriez-vous de signer de pareils pré-*
« *liminaires ?*

« Non, leur répondis-je [1]; et il n'y a pas un
« homme dans cette armée, et peut-être dans tout
« le royaume, qui ne soit résolu à verser jusqu'à la
« dernière goutte de son sang pour n'être jamais à la
« merci de ses ennemis. Ils ont déjà vu dans la der-
« nière bataille ce qu'il leur a coûté pour une demi-
« lieue de terrain, que j'aurois regagnée sans ma bles-
« sure; et peut-être dans peu de jours Dieu nous fera
« la grâce de confondre l'orgueil de ceux qui ne
« veulent pas une paix que le Roi veut acheter si
« cher. Nous avons cent quatre-vingts bataillons et
« deux cent soixante escadrons en présence des en-
« nemis. A la vérité, ils en ont davantage; et, avec
« un plus grand nombre de bataillons et d'escadrons
« que l'année dernière, nous avons moins d'hommes,
« puisque nous donnons huit mille rations de moins,
« sans que personne se plaigne : mais tous nos offi-
« ciers y sont, principaux et subalternes, et tous nos
« soldats brûlent du désir de combattre. Il ne faut
« qu'un moment pour changer la face des affaires
« peut-être du noir au blanc.

« Apparemment après la prise de Douay ces mes-
« sieurs vont chercher une bataille : je vous assure

1 Lettre à M. de Polignac, du 28 juin. (A. [illegible]

« que je marcherai au devant d'eux. On m'a fait si « mal en France de ma blessure, que je crois devoir « vous en dire des nouvelles. Il est vrai qu'il faut me « guinder sur mon cheval, et que je n'ai aucune « sorte de mouvement dans la cuisse ni au genou ; « mais quand je suis à cheval, je m'y tiens fort bien « cinq à six heures : il n'en faut pas tant pour voir « plaider un grand procès, et aider aux avocats. »

C'est ce qu'on craignoit à la cour ; et le Roi, sans me le défendre absolument, m'insinuoit qu'il aimeroit mieux des retranchemens qu'une bataille, paroissant content si je lui sauvois Arras et Cambray. On ne faisoit pas attention « qu'une bataille (1) conve« noit mieux pour le génie de la nation, qui porte à « chercher l'ennemi à l'arme blanche, plutôt que de « se retrancher et réduire l'affaire à une attaque de « poste, où la force des ennemis et le feu de leurs « bataillons avoit plus d'avantage contre les nôtres, « sans comparaison plus foibles en soldats, mais plus « forts en officiers, qui ne tirent point. »

C'est pourquoi, après la prise de Douay, je ne jugeai pas à propos de m'entourer de fortifications, tant pour ne pas ôter à l'ennemi l'envie de me joindre, qu'il affectoit et que je lui désirois, quoiqu'il fût plus fort que nous de trente-cinq à quarante mille hommes, que pour entretenir l'audace dans nos troupes, lorsqu'elles voyoient que je ne me cachois pas. Je ne cherchois qu'à me placer de manière à avoir toujours le temps d'élever un peu de terre devant moi, et je n'oubliois rien pour prendre les meilleurs postes. « Ils ne sont pas faciles à trouver dans les plaines

(1) Lettre à M. l'abbé de Polignac, du 28 juin. (A.)

« d'Arras (1), écrivois-je au ministre. Avec mon détes-
« table genou, je fais mes quatorze ou quinze lieues
« par jour, hier seize, pour qu'il n'y ait pas, s'il est
« possible, un buisson à six lieues à la ronde que je
« ne connoisse. Quand on doit jouer une furieuse
« partie de paume, il faut au moins connoître le
« tripot. »

Pendant que je me donnois ces peines, j'aurois voulu que chacun dans sa partie eût contribué à entretenir dans notre armée l'ardeur que j'y mettois.
« Mais le prêt est dû depuis plusieurs jours, disois-je
« à M. de Voisin (2). Je voudrois bien qu'on pût le
« payer avant l'action; car La Couture appeloit l'ar-
« gent qu'on lui donnoit *étoile de gaieté*, et ces
« étoiles ne brillent pas autrement dans notre armée.
« Le pain d'ailleurs est excessivement mauvais. En-
« fin, monsieur, l'armée de Flandre n'est pas désirée
« par le soldat, et l'on en peut juger par la grande dé-
« sertion des troupes qui ont eu ordre de s'y rendre.
« Une cause pour cela, c'est qu'on y meurt de faim
« l'hiver, et qu'on y est tué l'été. L'on peut n'être pas
« de ce goût-là sans passer pour extraordinaire. »

Les ennemis me tinrent une vingtaine de jours alerte, me menaçant toujours d'une bataille, tantôt s'éloignant, tantôt refluant précipitamment sur moi. Ils campèrent le 9 juillet, la droite au Sanzaye, et la gauche à la Scarpe. Je fis avancer la mienne, pour être à peu près à la hauteur de leur droite. Le 12, ils marchèrent dans la plaine d'Aubigny, et poussèrent leur droite jusqu'à Gouy, laissant toujours la Scarpe devant eux. Je les côtoyai, en réglant sur eux mes

(1) Lettre à M. de Voisin, du 2 juillet. (A.) — (2) *Ibid.* (A.)

mouvemens. Le 14, ils mirent leur gauche à l'abbaye Saint-Eloy, et leur droite s'étendoit au-delà de Cheler, assez près de Saint-Paul. Je m'étendis de même, et fis attaquer un convoi qui leur venoit de Douay. L'escorte fut battue et le convoi pillé. Le colonel d'Aremberg, commandant le Royal-Allemand, et d'autres partisans, firent pendant ces marches un grand nombre de prisonniers, et un seul en emmena plus de deux cents.

Enfin j'appris le 16 juillet qu'ils avoient investi Béthune, où ils m'avoient laissé le temps de mettre les munitions nécessaires, et une bonne garnison sous les ordres du sieur Dupuis-Vauban, bon officier. Quoiqu'ils fussent très-bien postés, je ne pouvois renoncer au désir d'une bataille. J'écrivis au Roi (1) : « Je supplie Votre Majesté de bien examiner ce qui « est de ses intérêts à cet égard. Pour moi, je suis si « outré de l'insolence des ennemis et de leurs con- « quêtes, que j'avoue que je la désire ; mais il y a « une infinité de gens qui ne sont pas si en colère « que moi. »

Cette insolence des ennemis, dont je me plaignois, n'étoit pas à mon égard, puisqu'au contraire ils étoient si circonspects devant moi ; c'étoit à l'égard de nos plénipotentiaires, qui demeuroient toujours à Gertruydemberg. Si on avoit voulu m'en croire, ils n'y seroient pas restés si long-temps. Je leur avois mandé (2) : « J'estime votre séjour en Hol- « lande désormais beaucoup plus nuisible qu'utile « au service du Roi. Comment ne veut-on pas être

(1) Lettre au Roi, du 20 juillet. (A.) — (2) Lettre à l'abbé de Polignac, du 2 juillet. (A.)

« convaincu de ce qu'on voit si parfaitement : que « Heinsius est livré aux généraux ennemis ; qu'ils ne « veulent pas de paix ; et que s'ils ne vous renvoient « pas, c'est pour ne pas avoir l'odieux de la rupture ? « Ainsi, monsieur, il n'y a plus à différer : votre « retraite, et un bon manifeste. »

Malgré mes remontrances, on avoit tenu bon, parce qu'on espéroit toujours à force de condescendance les amener à quelque conciliation. Mais enfin ils se démasquèrent absolument le 12 juillet. « La résolution « des alliés (1), dirent nettement les députés qui « vinrent de La Haye à Gertruydemberg, est de « rejeter la proposition que vous leur avez faite de « les aider à soutenir la guerre d'Espagne par une « somme d'argent, quelle qu'elle puisse être, et « quelque sûreté que l'on donne pour le paiement.

« Nous ne voulons pas de l'union de vos forces « avec les nôtres pour obliger le roi d'Espagne à « céder sa couronne, mais que vous vous chargiez « seul d'y faire consentir ce prince, ou de le dé- « posséder dans le terme de deux mois, au bout « desquels, si cela n'est pas fait, la guerre recom- « mencera, quoique votre roi ait exécuté tous les « autres préliminaires. Toute la grâce que nous pou- « vons faire, c'est de permettre aux troupes que « nous avons en Portugal et en Catalogne d'aider « pendant ces deux mois à conquérir l'Espagne, « pour la remettre avec les Indes à l'archiduc. Mais « ces deux mois expirés, nos troupes n'agiront plus, « et vous serez obligés de finir seuls l'entreprise ;

(1) Lettre de M. de Torcy, du 15 juillet, contenant celles des plénipotentiaires, du 13. (A.)

« bien entendu qu'alors la trève n'aura plus lieu.

« Nos plénipotentiaires ont attaqué ces propositions par des raisons qui sont demeurées sans réplique : ils ont rappelé tout ce qui s'est passé dans « les conférences précédentes, et l'esprit même des « articles préliminaires, dans lesquels il n'avoit jamais été question que le Roi dût faire seul la guerre « à son petit-fils. Les députés ont répondu que si les « alliés et eux avoient traité jusqu'à présent sur le « pied de prendre de concert des mesures, et d'unir « leurs forces avec celles du Roi pour mettre l'archiduc en possession de l'Espagne et des Indes, « ils n'avoient pas dû le faire, et qu'ils ne le feroient « plus ; que toute la modération qu'ils pourroient « apporter présentement étoit de donner un partage « à Philippe v ; mais que, pour l'obligation d'opérer « dans l'espace de deux mois la restitution totale de « la monarchie à nos risques, périls et fortunes, sans « qu'ils doivent se mêler d'autre chose que de la recevoir de nos mains, ils ne s'en relâcheroient jamais, persuadés que rien n'étoit plus juste ni plus « facile.

« *Facile!* ont repris nos plénipotentiaires. *Mais observez donc que la conquête d'un grand royaume* « *comme l'Espagne n'est pas une entreprise de* « *deux mois ; et si le Roi, réduit à l'extrémité, alloit se retirer aux Indes, cela rendroit l'exécution encore plus impossible. — Si elle est impossible,* ont-ils répondu d'un ton moqueur, *la continuation de la guerre contre la France ne l'est* « *pas.* » Voilà tout ce qu'on en put tirer ; et nos plénipotentiaires ne pouvant plus douter qu'ils étoient

joués, partirent enfin, à mon grand contentement (1).

Les mouvemens que j'étois obligé de me donner continuellement, étant si près des ennemis, m'avoient tellement fatigué, que mon genou étoit beaucoup plus mal au milieu de la campagne qu'au commencement. Après m'être bien examiné, je crus devoir exposer ma situation au ministre. Je lui rappelai (2) que c'étoit par ordre exprès du Roi que je m'étois exposé à servir cette année, et même sans grande espérance de pouvoir aller jusqu'au bout. Je lui exposai l'état de mon genou; qu'il en sortoit encore quelquefois des esquilles; que j'étois menacé d'un abcès; que le moindre mouvement extraordinaire, comme de monter une butte d'un pied, me causoit des douleurs insupportables; que cela alloit quelquefois jusqu'à m'évanouir. « Dans cet état, ajoutois-je, ne dois-je pas, « comme je l'ai déjà fait, vous montrer la nécessité « d'avoir un homme qui puisse prendre ma place? Je « n'ai rien à me reprocher, après la lettre que j'ai « pris la liberté d'écrire à Sa Majesté lors du départ « de M. le maréchal de Berwick. J'offris de servir « sous lui, je l'offre encore. Quand nous serions trois « ici de la meilleure santé du monde, nous ne se- « rions pas encore trop : donc la mienne, dans l'état « que je vous la représente, ne peut suffire. Ayez « donc la bonté de mander au maréchal de Berwick « qu'étant forcé d'aller aux eaux dans la fin du mois « d'août, le Roi ne peut confier sa principale armée « qu'à lui, et véritablement je le pense ainsi. »

Les généraux firent le siége de Béthune comme ils

(1) Lettres à M. l'abbé de Polignac, du 25 juillet. (A.) — (2) Lettre à M. de Voisin, du 17 juillet. (A.)

avoient fait celui de Douay, fort à leur aise. J'avois les bras liés. Je leur présentai cependant belle, en me plaçant, le 30 juillet, ma droite à Montenancourt, et ma gauche à Bretancourt; de sorte qu'il n'y avoit rien qui me séparât d'eux. Je pouvois provoquer; mais il ne m'étoit pas permis d'attaquer, pour peu que leur poste fût tenable. J'allai les reconnoître avec trois mille grenadiers et soixante escadrons, et je fis pousser leur garde jusqu'à la portée du fusil. Leur centre étoit à Berle, défendu par des ravines difficiles à passer jusqu'à une partie de leur droite, située sur une hauteur dominante, et opposée à une ravine très-profonde qui aboutissoit à la petite rivière de Lane, et leur gauche bien défendue par la Scarpe. Une armée foible n'auroit pas été mieux retranchée. Je me réduisis à couvrir, selon mes ordres, les places importantes de Hesdin et d'Arras. Le Roi trouva très-bon que j'eusse placé son armée entre la source de la Scarpe et la rivière de Cauche (1). Quelques-uns de nos officiers n'en furent pas si contens : ils écrivirent à la cour, me firent passer des lettres anonymes, et me parlèrent assez fortement, protestant du péril où je mettois le royaume en m'exposant à une bataille. Cependant, si je n'avois point pris ce poste précisément lorsque je l'occupai, j'ai su depuis que l'ennemi s'y plaçoit, et par là pouvoit faire le siége de Hesdin : son armée navale, avec les troupes de débarquement qu'elle portoit, prenoit Montreuil, et se trouvoit dans le royaume. Ce poste étoit si important, que réellement le prince Eugène résolut de donner une bataille pour me débusquer. La poudre et les

(1) Lettre au Roi, du 8 août. (A.)

balles auroient été distribuées aux soldats, si le sieur Singlen, député des Etats, et le comte de Tolly, général des Hollandais, qui avoient défense de rien risquer, ne s'y étoient opposés; et ils empêchèrent d'autorité même la jonction de vingt mille hommes qui étoient vers Lens, et que le prince Eugène vouloit appeler pour se renforcer.

La proximité des armées donna lieu à plusieurs escarmouches, dans lesquelles nous fûmes presque toujours heureux. Peu s'en fallut cependant un jour que le comte d'Arcos, feld-maréchal de Bavière, qui de droit commandoit une aile, et étoit tombé avec un gros détachement sur les fourrageurs, ne fût enveloppé par toute la cavalerie de la droite des ennemis. J'y étois, et je me donnai beaucoup de peine pour retirer ce détachement, qui essuya quelque perte. Je remarquai que c'étoit la faute du général, qui s'étoit laissé emporter par trop d'ardeur; et je tremblai en songeant que de pareilles occasions pouvoient renaître; que je ne pouvois me flatter que le hasard m'y ameneroit toujours, et que je serois en état d'y courir. Ces réflexions, et le besoin que j'avois de ne point laisser passer la saison des eaux, me firent réitérer mes instances pour avoir un successeur, du moins par *interim;* car j'offrois de revenir à la fin d'octobre pour un coup de main, s'il étoit nécessaire. J'inclinois toujours pour le maréchal de Berwick, et je m'en expliquai au ministre en ces termes (1) : « Si « Sa Majesté veut être tranquille pour son armée « pendant que je serai aux eaux, c'est d'y envoyer « M. le maréchal de Berwick. Et permettez-moi de

(1) Lettre à M. de Voisin, du 23 avril. (A.)

« vous dire que le moyen de le faire venir sans au-
« cune répugnance de sa part, c'est de lui en mander
« la situation; que le Roi ne veut point que l'on
« cherche une action; et que comme, parmi ses au-
« tres talens pour la guerre, Sa Majesté a remarqué
« qu'il entendoit parfaitement la science de bien fer-
« mer un pays, elle sera bien aise qu'il donne le
« reste de la campagne à mettre en bon état la nou-
« velle frontière qu'il s'est faite, qui tient de la mer
« à Valenciennes. M. le maréchal de Berwick est as-
« surément très-brave homme; et une marque que
« je le pense ainsi, c'est l'envie que j'ai de le voir à
« une aile pendant que je commanderai l'autre. Mais
« je suis persuadé qu'il est encore plus propre à une
« défensive qu'à une offensive; car pour marcher en
« avant et prendre ses postes sur un ennemi, j'ai re-
« connu cette campagne par ses sentimens, fortement
« soutenus par lui, qu'il ne se commettra pas volon-
« tiers à une action; mais il la soutiendra à merveille.
« C'est tout ce que le Roi demande dans le moment
« actuel. »

Béthune se rendit le 29 août, après trente-sept jours de tranchée ouverte. Je fis pour sa garnison ce que j'avois fait pour celle de Douay, c'est-à-dire que j'engageai le ministre à avoir égard à ce que lui diroit le gouverneur pour les récompenses des officiers à ses ordres. « Je crois, ajoutois-je (1), que si Sa Majesté
« honoroit M. de Vauban de la grande croix de l'or-
« dre de Saint-Louis, et que son cordon rouge fût
« donné à M. de Roth, et M. de Miroménil, briga-
« dier, qui a bien voulu servir sous son cadet, fait

(1) Lettre à M. de Voisin, du 31 août. (A.)

« maréchal de camp, ces grâces-là sont bien méri-
« tées. » Je m'étendis un peu plus sur M. de Saint-Sernin, dont tout le monde n'étoit pas content : « Je
« connois, dis-je (1), ses bonnes qualités et ses dé-
« fauts. Il a eu un démêlé assez fort avec les ingé-
« nieurs : il n'a pas voulu signer la capitulation. Tous
« ces sentimens-là ne sont pas blâmables. Je n'ai pas
« voulu le louer de n'avoir pas signé; mais dans le
« fond, quoique la défense soit belle, je ne l'ai pas
« blâmé aussi : car enfin il y avoit encore le fossé
« des demi-lunes à passer; et, dans le temps où il
« étoit à la mode de soutenir les assauts au corps de
« la place, ainsi que les patentes des gouverneurs en
« portent l'obligation, M. de Saint-Sernin auroit été
« loué publiquement, et auroit mérité récompense
« de n'avoir pas voulu signer la capitulation. M. de
« Saint-Sernin est un bon sujet assurément, d'un
« grandissime courage, pensant hautement. J'aime
« sa réponse en dernier lieu aux députés des Etats,
« qui lui disoient que les troupes du Roi n'étoient
« point payées, et manquoient de pain; il leur répon-
« dit : *Si ce que vous dites étoit vrai, vous devriez*
« *trembler de faire la guerre contre des armées qui*
« *ne s'embarrassent pas de manquer de pain ni de*
« *solde.* Je ne demande pas de grâce pour lui, mais
« gens de ce caractère-là ne laissent pas d'en méri-
« ter. » On l'avança quelque temps après.

Selon leur coutume, les ennemis, sitôt qu'ils eurent pris Béthune, publièrent qu'ils alloient m'attaquer. Ils s'ébranlèrent le 2 septembre, et vinrent camper vers Lille. Je sortis de mon camp avec cinquante es-

(1) Lettre à M. de Voisin, du 7 septembre. (A.)

cadrons, pour voir s'il seroit possible d'entamer l'arrière-garde; mais leur marche étoit tellement serrée et suivie, qu'on ne pouvoit les attaquer sans engager une affaire générale : ce qui étoit trop contraire aux ordres que j'avois.

Selon ma coutume aussi, je tentai de petites actions, au défaut des grandes, qui m'étoient interdites. Je fis attaquer leur fourrage le 5 septembre par le sieur de Mortagny, qui ramena plus de sept cents chevaux. J'appris le 14 qu'ils avoient ouvert la tranchée devant Aire, qui étoit muni, et où j'avois mis le comte de Guébriant pour commander sur le gouverneur. Le 20, j'envoyai le marquis de Ravignan, maréchal de camp, attaquer sur la Lys un convoi des ennemis, composé de près de cinquante gros bateaux chargés de munitions de guerre, de bouche, canons, bombes, grenades, plus de deux cents milliers de poudre, escortés par deux mille hommes qui furent entièrement défaits, le comte d'Athlone, maréchal de camp anglais, fait prisonnier. On prit, brûla ou submergea tout ce qu'on ne put pas emporter, et le marquis de Ravignan se retira habilement à travers les gros détachemens que les ennemis avoient faits pour l'intercepter.

Ce fut la dernière action de la campagne sous mes ordres. J'attendois de jour à autre le maréchal d'Harcourt, qui vint me remplacer, et à qui je remis le commandement le 25, en partant pour les eaux de Bourbonne. Je ne voulus pas quitter l'armée sans faire connoître au ministre mon état-major, dont j'avois beaucoup à me louer (1) : « le sieur de Bongard

(1) Lettre à M. de Voisin, du 23 septembre. A.

« et le baron d'Hinges, de Contades, de Beaujeu et « Destouches, gens de grande peine, et qui ont fait « avec applaudissement le détail de l'armée. Si à des « emplois aussi pénibles l'espérance d'aller plus vite « n'est pas attachée, je ne crois pas que l'on puisse « trouver gens qui voulussent les exercer. Il y a aussi « des sujets excellens dans tous les états, colonels, « brigadiers, maréchaux de camp et lieutenans géné-« raux, messieurs de Geoffreville, d'Estaing, Puy-« ségur, Broglie, d'Avaray, et d'autres. M. d'Har-« court les connoîtra aisément : il a aussi bon esprit « qu'homme de France, et je remarque que tous les « gens d'un esprit net jugent à peu près de même « sur les hommes. Cependant, de connoître les « hommes, j'avoue que ce n'est pas l'affaire d'un « jour. Moi qui vous parle, quoique je les étudie « assez, il y en a que je n'ai pas connus dans les pre-« miers commerces que j'ai eus avec eux; d'ailleurs « les hommes changent : et tel qui a été fort bon « devient médiocre, et quelquefois misérable. »

M. de Voisin me pria, en partant pour les eaux, de m'occuper de ce qu'on pourroit faire la campagne prochaine. Je n'avois pas attendu cette invitation pour y réfléchir, et même pour lui faire part de mes idées. Je fis remarquer d'abord que la guerre d'Espagne étoit extrêmement à charge aux ennemis : « C'est, disois-« je (1), la plus favorable diversion que nous puis-« sions avoir, et à tel point que je regarderois comme « un très-grand malheur pour la France que les en-« nemis fussent chassés de la Catalogne et des fron-« tières de Portugal, puisque toutes les forces se-

(1) Lettre à M. de Voisin, du 18 août. (A.)

« roient tournées contre nous, et que cinquante
« mille hommes de plus en Artois coûteroient moins
« à la ligue que vingt-cinq dans les lieux que je viens
« de nommer. Il ne faut pas s'imaginer que si l'Es-
« pagne n'étoit plus chargée de ces guerres, elle nous
« enverroit de puissans secours : vous n'en auriez pas
« une pistole ni un homme de plus, et les Espagnols
« verroient sans inquiétude les ennemis aux portes
« de Paris.

« Puisque la guerre est résolue, ajoutois-je, tâ-
« chons de la faire sur de meilleurs principes qu'elle
« n'a été faite depuis long-temps. Faisons quelques
« projets d'offensive ; car de parer toujours à la mu-
« raille, c'est le moyen de ne jamais rien gagner, et
« de perdre tous les jours peu ou beaucoup. Je vous
« avoue que s'il faut que je dispose mes projets avec
« messieurs les généraux de Dauphiné, d'Allemagne
« et de Catalogne, j'aime tout autant me tenir dans
« le silence : il faut qu'un seul et même esprit gou-
« verne toute la guerre, et que le Roi et vous s'en
« rapportiez à un seul général, comme font les alliés
« à l'égard de leurs deux généraux, qui ne sont censés
« qu'un par leur liaison intime. Eux seuls ont le se-
« cret de leurs résolutions : ils dispersent les troupes,
« les rassemblent, les éloignent, les rappellent, les
« placent sur un point, les en retirent, sans que les
« autres généraux s'y opposent : aussi voyez leurs
« succès !

« Si l'on croit que l'ambition et un désir de consi-
« dération et de crédit me fassent parler ainsi, on me
« fait grand tort. Je vous assure que mon premier
« désir seroit de commencer à vivre pour moi, et de-

« meurer en repos à la campagne ou à Paris, allant à « la cour pour montrer au Roi ma très-sincère et très- « respectueuse reconnoissance, laquelle est certaine- « ment gravée dans mon cœur. Je ne cherche pas à « être ministre; et si je propose une espèce de surin- « tendance dans la guerre, c'est que je vois qu'elle « réussit aux généraux ennemis, et que je crois que « c'est le seul moyen de les déconcerter.

« Il faut donc songer, si la guerre dure, à agir dès « le mois de mars; mais pour cela il faut faire ses pro- « jets dès le mois d'octobre, et qu'ils soient déter- « minés, sous le bon plaisir du Roi, de vous à moi, « sans que personne au monde puisse en avoir con- « noissance; c'est-à-dire n'en communiquer aux sub- « alternes, intendans et munitionnaires, que ce que « l'on est forcé de déclarer, et tromper tout le reste « du monde, pour pouvoir tromper les ennemis. Il « faut étudier où il conviendra de se mettre en front, « où les ennemis seront le moins en état de parer. « Leurs troupes de Flandre sont en campagne depuis « le 18 avril; elles auront perdu beaucoup et par les « désertions et par les siéges. Celles d'Allemagne et « de Savoie ne s'attendent pas à un grand effort, « parce qu'il semble que nous portons tout en Flan- « dre. Mettons-nous en état de tomber sur eux, n'im- « porte où, dès le premier mars, ou plus tard. Je « vous supplie que je concerte cela avec vous, sans « qu'il y ait que le Roi, vous et moi qui le sachions; « et j'espère que nous trouverons le moyen de frap- « per un bon coup. Enfin, ajoutois-je au ministre (1), « s'il faut désespérer de la paix, espérons tout d'une

(1) Lettre à M. de Voisin, du 2 octobre. (A.)

« guerre hardie : aussi bien on périt à la fin par la « défensive. »

J'avois d'autant plus de raison de faire cette observation, qu'en effet nous nous ruinions en détail. Saint-Venant, que les ennemis avoient attaqué en même temps qu'Aire, fut pris le 29 septembre, et Aire se rendit le 9 novembre, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte : belle défense qui mérita le cordon bleu à M. de Guébriant, et des récompenses aux officiers qui avoient si bien servi sous ses ordres. Ces pertes m'étoient d'autant plus sensibles, que j'écrivis qu'on auroit pu les prévenir par une bonne bataille.

Outre le chagrin que me causoit l'état du royaume, celui de l'armée ne m'affligeoit pas moins. Je savois que depuis mon départ l'argent y venoit moins que jamais ; que le pauvre soldat étoit à peine nourri, qu'il étoit presque nu, qu'ils désertoient en foule, et que les officiers se retiroient par bandes. Un désordre autorisé par le besoin est bien terrible. J'écrivis au ministre ce qu'on me mandoit de l'armée (1), que des officiers du régiment de Cambrésis, gens de mérite, se trouvant absolument sans ressource, et n'en pouvant trouver dans la bourse de leurs camarades, ont été obligés de mettre leurs habits en gage chez des usuriers, pour faire vingt écus, et tâcher de gagner leur chaumière sans demander l'aumône en chemin. Et moi-même cette campagne m'avoit fort altéré, obligé de tenir une table non pas somptueuse, mais du moins suffisante, et d'y admettre beaucoup plus d'officiers qu'à l'ordinaire, sans compter l'argent

(1) Lettre à M. de Voisin, du 12 octobre. (A.)

prêté et donné. « Je ris, écrivois-je à un de mes « amis (1), quand je songe au contraste de ce qui « se passe avec l'opinion que l'on a de ma richesse : « c'est qu'actuellement on me saisit à Paris; que j'y « dois plus de quarante mille francs de dettes criar- « des, et que je ne suis pas autrement assuré de mes « vivres pour cet hiver. Cela est fort plaisant, très- « difficile à croire, mais vrai pourtant (2). »

Les bains et les douches me firent grand bien, et j'espérai sinon d'être guéri, du moins de rester estropié sans douleurs. Je me rendis à Villars le 20 novembre, et au commencement de décembre auprès du Roi, qui me reçut avec une bonté, une affabilité capable de me faire oublier toutes mes peines (3).

[1711] Quand il fut question de travailler pour les arrangemens de la campagne, chaque général tira à soi, et tâcha de se faire l'armée la plus nombreuse et la mieux fournie qu'il lui fut possible. Pour moi, à quelques remontrances près, je me reposai sur l'importance de la frontière que j'allois défendre, et qui devoit attirer toute l'attention du ministre; mais, soit qu'il me fît l'honneur de trop compter sur moi, soit que les autres sollicitations l'emportassent, je ne fus pas mieux traité que les années précédentes.

(1) Lettre à M. Maréchal, du 25 octobre. (A.) — (2) Villars a été accusé de n'avoir pas négligé le soin de sa fortune au milieu des travaux de la guerre. Louis XIV entendit plus d'une fois les accusations des courtisans contre un homme auquel ils ne pouvoient pardonner sa gloire, et le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses opérations; mais il ferma les yeux sur la source des richesses que le maréchal savoit, dans l'occasion, sacrifier au service de l'Etat et aux besoins de l'armée. — (3) Ici finit le recueil des lettres du maréchal de Villars, et tout ce qui suit est tiré des Mémoires manuscrits. (A.)

Dès les premiers jours de celle-ci, le comte de Villars mon frère, et le comte de Broglie, qui y commandoient, me pressèrent d'y faire un tour pour hâter les préparatifs, et n'être pas prévenu par une entreprise sur Arras. Je ne pus partir qu'au commencement de février. Je pris mon chemin d'Amiens par Montreuil et Calais, afin de reconnoître les postes que les ennemis depuis la prise d'Aire pouvoient prendre vers Saint-Omer, et en même temps ceux que l'armée du Roi pouvoit occuper, pour troubler leurs desseins s'ils en avoient de ce côté-là. Je me rendis ensuite à Arras; j'y établis les magasins de farine, d'avoine, de fourrages, de poudre, et autres munitions nécessaires en cas de siége, et je revins à la cour dans les premiers jours de mars.

Le 25 de ce mois, le général Cadogan vint s'établir à Bengen avec un corps de vingt mille hommes, la plupart détachemens, et peu de bataillons sous des drapeaux. L'objet de sa marche étoit d'assurer les approvisionnemens dans les places les plus avancées, afin que les alliés pussent entrer en campagne le 20 avril avec toutes leurs forces. Ils tiroient leurs convois de Lille à Douay, par la rivière de Deule. Comme nous tenions les bords de cette rivière de notre côté, je crus que l'on pourroit faire courir quelques risques à leurs bateaux; j'en écrivis au maréchal de Montesquiou, qui dérangea un peu leur navigation. Il étoit resté sur la frontière, tant pour maintenir les troupes que pour préparer l'exécution d'un grand dessein que nous avions concerté dans le plus grand secret : on ne l'avoit confié qu'au comte de Broglie, aux marquis d'Albergotti et de Puységur,

qui se rendirent au devant de moi avec le maréchal le 23 avril à Peronne, où je leur avois donné rendez-vous. Ils m'y apprirent, à ma grande satisfaction, que tout étoit disposé pour investir Douay sur-le-champ.

Cette diligence à exécuter un pareil dessein fut d'une grande utilité pour en traverser un non moins important que les ennemis avoient contre nous. Presque dans le même temps que tous les ordres étoient donnés pour arriver sur Douay, les ennemis, avec le même secret et la même promptitude, songeoient à investir Arras; et leur projet auroit infailliblement réussi, si nous n'avions formé celui d'attaquer Douay. Ce fut le 25 que j'appris que toutes leurs forces marchoient sur Douay, derrière la Deule; le 26, je marchai sur la Sausée, et, par une diligence assez rare, dont l'envie de se procurer réciproquement l'avantage dans l'attaque chacun d'une ville étoit le motif, les deux armées se trouvèrent totalement rassemblées avant la fin d'avril, et séparées seulement par la Scarpe et la Sausée, deux rivières peu considérables dans cet endroit.

Un événement imprévu exerça pour lors les politiques. L'empereur Joseph mourut le 17; monseigneur le Dauphin étoit mort le 14: ainsi ces deux princes, dont les espérances et les intérêts armoient l'Europe entière, faisoient répandre tant de sang et consommoient tant de trésors, virent leurs destinées et leurs vies terminées presque dans le même jour. Je crus devoir dans cette circonstance rappeler au Roi les propositions qui m'avoient été faites pendant mon ambassade à Vienne par les comtes d'Harrach et de Kaunitz, insinuées par les comtes de Kinski et

de Stratmann, principaux ministres. L'Empereur consentoit alors, pour éviter le traité de partage, qui lui faisoit une espèce d'horreur, que le Roi personnellement eût l'Espagne et les Indes, et lui personnellement aussi la Flandre et les Etats d'Italie, sans parler de leurs enfans. Ces conditions n'étoient plus proposables, puisque Philippe v étoit à Madrid, et reconnu aux Indes; mais on pouvoit établir la paix sur l'état actuel des choses, procurer la couronne impériale à l'archiduc, qui se démettroit de ses prétentions sur l'Espagne, qui resteroit avec les Indes à Philippe v, et tirer des Etats d'Italie et de la Flandre de quoi dédommager ou arranger les Anglais, les Hollandais, et les petits princes qui avoient pris part à la grande querelle, tels que l'électeur de Bavière et autres. Cette mort, et quelques nuages qui s'élevoient en Angleterre sur la faveur de milord Marlborough, commencèrent à faire espérer une paix moins désavantageuse.

Le premier mai, l'armée des ennemis passa la Scarpe, et ne se trouva plus séparée de celle du Roi que par la Sausée. Comme leurs postes et les nôtres bordoient la rivière, après les premières escarmouches les deux partis préférèrent de ne pas tirer, et l'on se promenoit librement sur les deux rives. Un jour le roi d'Angleterre étant avec moi, les Anglais vinrent de divers postes, et regardoient ce prince avec une attention marquée. Il étoit grand, bien fait, avoit très-bon air à cheval, et je ne fus pas fâché de le faire voir à ses sujets. Le comte d'Athlone et plusieurs milords s'approchèrent pour le regarder. Le jour suivant, milord Marlborough me fit prier de ne

plus hasarder de ces promenades : mon intention n'étoit pas non plus de les rendre fréquentes, mais je croyois avantageux au jeune prince de le faire connoître à ses principaux sujets. Il recevoit quelquefois des lettres de Marlborough, qui l'assuroient de son attachement. Peut-être le but de ce commerce secret de la part du milord étoit de faire sa cour à la reine Anne, qu'on savoit conserver toujours dans le cœur pour son neveu des dispositions favorables, qu'elle n'avoit pas la force de laisser paroître.

Les armées s'observoient sans s'ébranler, mais leur inaction n'empêchoit pas les entreprises particulières. Je sus par mes espions que les ennemis devoient faire passer de Tournay à Saint-Amand un convoi de cinquante bateaux : je le fis observer par le sieur de Permangle, qui commandoit à Condé. Il marcha avec huit cents hommes de pied, et attaqua ce convoi entre Mortagne et Saint-Amand. Un brigadier d'infanterie l'escortoit avec deux bataillons : il fut blessé et pris. Toute la partie de l'escorte qui étoit en deçà de la Scarpe fut défaite ; le reste se retira sous le poste que les ennemis avoient à Mortagne, et on brûla tous leurs bateaux. Nous n'eûmes que le sieur de La Tour, colonel d'infanterie, dangereusement blessé. Je tenois les ennemis alertes le plus qu'il m'étoit possible. Les hussards m'étoient d'une grande utilité pour ce service. Le colonel Ratsky osa attaquer les grand'gardes des ennemis, et il en enleva une de quatre-vingts maîtres, et une de trente. Mais une action plus importante fut celle du comte de Villars mon frère, qui le 30 mai attaqua et emporta d'assaut le fort qui couvroit les écluses de Harlebec.

Par les bons postes que j'avois choisis, je tenois seize lieues de pays en présence d'une armée plus nombreuse que la mienne, et sans la craindre; et j'étois assuré d'une grande subsistance pour ma cavalerie. L'armée entière observoit la plus exacte discipline : aucun soldat ne s'écartoit, et en trois mois de temps je ne fus pas obligé à faire un seul exemple. C'est un bonheur que j'ai presque toujours eu, et je me le procurois en suivant la même méthode de parler moi-même aux troupes, de n'oublier rien pour leur faire entendre ce qui étoit de l'intérêt général et particulier. S'ils s'oublioient après cela, j'étois d'une sévérité inflexible, surtout au commencement de la campagne.

Les lettres de la cour, du 2 juin, m'apprirent qu'on avoit dessein d'envoyer un grand détachement de mon armée en Allemagne, pour traverser l'élection de l'archiduc à l'Empire. « Si on étoit assuré, écrivois-je « au Roi (1), de quelques électeurs ou princes qui ne « demandassent qu'une armée nombreuse pour se « déclarer contre l'archiduc, ce seroit bien fait de « fortifier celle du maréchal d'Harcourt : si on ne « pouvoit compter sur aucun prince, il ne faudroit « pas pour cela renoncer au projet d'entamer l'Em- « pire; il ne s'agiroit que de tirer de cette armée un « fort détachement, comme de vingt à trente ba- « taillons, trente ou quarante escadrons. Pendant « qu'il s'achemineroit, j'accommoderois en Flandre « les postes de la défensive; je prendrois mes me-

(1) Il y a dans les Mémoires manuscrits des endroits qui paroissent tirés littéralement des dépêches originales que le rédacteur avoit sous les yeux : quand il s'en rencontrera de cette espèce, je les guillemetterai. (A.)

« sures, afin que ces troupes étant arrivées à la hau-
« teur de Strasbourg, je fusse en état de m'y rendre
« seul avec deux ou trois officiers généraux, dont
« le départ et le voyage seroient tenus secrets aussi
« long-temps qu'il seroit possible. Je me flatterois de
« prendre Friedlingen avant que les ennemis s'en
« doutassent seulement, et d'établir aussi une tête
« d'armée dans l'Empire, dont on pourroit profiter :
« mais d'affoiblir en Flandre sans aucun projet vers
« l'Allemagne, cela ne me paroît pas sage. » Mes raisons ne firent point changer les résolutions de la cour, et l'armée de Flandre fut affoiblie seulement par le plaisir de répandre le bruit que l'on fortifioit celle d'Allemagne.

Le 12 juin, j'eus divers avis que les ennemis devoient se mettre en marche la nuit; mais il n'y eut que leurs bagages qui s'ébranlèrent, et l'armée, le 14, se campa la droite à Lens, la gauche à Douay. Je plaçai l'armée du Roi la droite à Etrun, et la gauche derrière Arras; et voyant les ennemis me présenter la bataille, j'écrivis au Roi que mon sentiment étoit de la donner; que le terrain y étoit convenable; qu'on pouvoit, quoiqu'en plaine, appuyer la droite et la gauche de manière à n'être pas tournées; et que je préférois une bataille dans de belles plaines fort ouvertes, et l'arme blanche, aux combats de postes auxquels on sembloit vouloir me réduire. J'avois encore une autre raison : c'est que je savois que les ennemis venoient de faire un gros détachement pour l'Allemagne, et je voulois combattre avant qu'on me demandât le mien.

J'écrivis donc le 14, j'écrivis le 15, j'écrivis le 16,

et je fis jeter douze ponts sur la Scarpe, pour attaquer aussitôt que mes courriers seroient revenus; mais le Roi m'écrivit le 17 qu'il ne jugeoit pas à propos qu'on hasardât une bataille, parce qu'il voyoit jour à espérer parmi les puissances ennemies des divisions qui diminueroient leurs forces, et qu'il falloit en attendant se borner à soutenir les lignes qu'on occupoit. Madame de Maintenon m'écrivit la même chose, en des termes propres à adoucir l'amertume du refus.

C'étoit ma confidente, avec laquelle je m'épanchois librement sur les désagrémens que je pouvois avoir. « Vous me faites l'honneur de me dire, lui écrivois-je « un jour (1), que vous voudriez bien ne me plus « voir gronder; mais permettez-moi la liberté de vous « dire que les bons et fidèles serviteurs grondent « souvent; que les mauvais, et ceux qui ne songent « qu'à plaire pour leurs propres intérêts, approuvent « toujours. Je devrois, madame, être, ce me semble, « un peu mieux connu du Roi et de vous. Quelle in- « trigue me voyez-vous à la cour? je n'écris au monde « qu'au Roi, à vous, madame, très-rarement, et au « ministre, par lequel le Roi veut être informé des « affaires dont il me fait l'honneur de me charger. « Je suis comblé des bontés de Sa Majesté, et je n'ai « d'autre souci au monde que de l'avoir aussi bien « servie qu'elle mérite de l'être.

« On passe tout l'hiver à vous dire que je suis haï : « les courtisans répandent qu'il règne une discorde « affreuse dans cette armée, et que tous les officiers

(1) Il se trouve dans les Mémoires manuscrits quelques lettres que je recueillerai : celle-ci est du 29 juillet. (A.)

« généraux sont brouillés avec moi. Rien n'est plus « faux; mais ils le disent, et de ces discours répan- « dus sans fondement il en reste une impression, et « même dans votre esprit, malgré la justesse de votre « pénétration. J'aurai l'honneur de vous dire que je « ne suis brouillé avec personne dans l'armée : je « pourrois apporter en preuve la bonne discipline « qui y règne. On sait qu'elle ne se soutient que par « le concours des officiers, et que ce concours est « bien difficile à obtenir quand ils n'aiment point « leur général. Si vous étiez ici, vous verriez avec « édification les soldats et les cavaliers éviter avec le « plus grand soin de marcher dans un beau champ « de blé qui est à la tête de notre camp, sans qu'il « soit besoin pour les retenir d'autre chose que de « l'ordre et de l'exemple des officiers.

« Je puis vous assurer, madame, que les gens de « bien et de courage, ceux qui comptent plus sur leurs « actions que sur la cabale, me regardent comme leur « unique ressource; mais ce nombre diminue tous les « jours. Nous voyons depuis plusieurs années l'esprit « de cour régner dans les armées : et comment cela « ne seroit-il pas, si les protections de cour l'empor- « tent sur les bonnes actions? Si je parois quelque- « fois désirer plus de crédit, n'imaginez pas, ma- « dame, que c'est par ambition, et pour m'attirer « plus de considération. Dans qui, j'ose le dire, le « Roi a-t-il trouvé plus de vérité lorsque j'ai pris la « liberté de lui parler des hommes? et en qui Sa « Majesté peut-elle trouver une connoissance plus « fidèle et plus sûre des gens de guerre que dans « celui qui depuis dix ans les a toujours eus sous son

« commandement, et qui les voit agir tous les jours?
« Vous aurez bientôt la paix, j'ose l'espérer, madame; et vous verrez pour lors si je suis un homme « de cour et d'intrigue. Je ne désirerai de crédit que « pour n'être pas inutile au Roi, et si la guerre dure, « je ne veux être cru que pour son service; et plût « à Dieu que je l'eusse été depuis dix ans! il y a « long-temps que le Roi auroit donné la paix à ses « ennemis: et si j'avois été honoré de la confiance de « Sa Majesté (j'ose dire que je l'avois méritée) les « trois fois que je suis entré dans l'Empire, la pre- « mière lorsque j'entrai en Bavière, la seconde lors- « que l'on prit en dix jours Haguenau, Drusenheim, « Lauterbourg, et tous les postes des ennemis, avec « près de cinq mille prisonniers de guerre, et que « j'envoyai courriers sur courriers pour demander « qu'on ne fît rien en Flandre, et qu'on me laissât « agir dans l'Empire (on préféra à mes conseils la « malheureuse bataille de Ramillies); la troisième « quand, avec quarante bataillons, on força les lignes « de Stollhofen; quelques troupes d'augmentation, « au lieu de celles qu'on m'ordonna de détacher, « nous soutenoient au milieu de l'Empire. Je désire, « madame, que ces souvenirs me justifient auprès de « vous sur mes gronderies, et que vous ne trouviez « pas mauvais qu'ils me soulagent d'autres gronderies « que je pourrois faire encore. »

Je fus en effet toute cette campagne assez mécontent de ce qu'on morceloit, pour ainsi dire, mon armée sous les yeux des ennemis, devant lesquels on me tenoit les bras croisés, et qui paroissoient me narguer. Ils attaquèrent le 26 juin le château d'Arleux,

poste important que je tenois en avant, et qui les gênoit fort. M. de Creny, qui veilloit de dehors à sa sûreté, y entra en bateaux, et le sauva pour une fois. Ils y revinrent le 6 juillet avec vingt mille hommes : j'y courus avec les premières troupes que je trouvai prêtes; mais il étoit emporté quand j'arrivai. Il leur coûta beaucoup de monde. Je pris le 11 une revanche assez importante. Voici le détail que j'en fis au Roi (1) :

« Votre Majesté a été informée que je trouvois le « camp que les ennemis ont formé près de Douay « assez mal placé pour croire que l'on pourroit l'at- « taquer avec avantage. Après l'avoir reconnu, j'en- « voyai le baron de Ratsky voir si rien n'empêchoit « d'arriver sur eux avec un corps de cavalerie : il alla « la nuit jusqu'à deux cents pas des étendards. M. de « Coigny s'y porta aussi par mes ordres. Enfin j'allai « avant-hier au soir examiner tout par moi-même; et « hier de grand matin j'ai fait marcher M. le comte « de Gassion avec vingt escadrons, dont il y en avoit « quatre de la maison de Votre Majesté, pour joindre « les quinze de dragons qu'avoit M. de Coigny au- « près de Bouchain. On me proposoit de l'infanterie; « mais comme la seule diligence pouvoit faire réussir, « et que la cavalerie avoit près de douze lieues à « faire, partant de l'armée et allant repasser par Bou- « chain, j'ai cru impossible d'y faire arriver des gens « de pied, quelque précaution que l'on prît pour « cela. M. le prince Charles et M. le marquis d'Hau- « tefort furent détachés comme maréchaux de camp. « M. d'Albergotti et M. le prince d'Isenghien furent

(1) Lettre au Roi, du 12 juillet. (A.)

« chargés d'aller avec deux mille grenadiers pour ré-
« tablir la nuit le bac à Bengen, et assurer une re-
« traite plus courte à M. de Gassion.

« Le plus important étoit de surprendre les en-
« nemis, puisque leur armée avertie n'avoit qu'une
« lieue à faire de sa gauche pour les soutenir, et que
« les troupes de ce camp elles-mêmes n'avoient que
« cinq cents pas à faire pour se retirer dans les glacis
« de Douay. Il étoit aussi très-difficile de tirer des
« troupes de l'armée sans que l'ennemi, qui décou-
« vre tout le front de notre camp, s'en aperçût. Pour
« dérober ce mouvement, on a fait sortir la cavale-
« rie, comme si elle alloit en pâture. Les cavaliers
« alloient les uns à cheval; les autres suivoient à
« pied ceux qui menoient leurs chevaux en main.
« Les pontons marchèrent la nuit, et demeurèrent
« cachés le jour dans les arbres. Nos grenadiers ont
« marché pareillement par troupes de cinquante,
« sous prétexte de faire des patrouilles pour arrêter
« des espions. On avoit aussi donné des ordres à tous
« les postes de la Scarpe et de l'Escaut de ne laisser
« passer personne. On a fait l'exercice de la cavale-
« rie à l'ordinaire, et une revue générale de l'armée
« aux yeux des ennemis a peut-être contribué à leur
« ôter toute défiance.

« Enfin, sire, toutes ces petites ruses ont réussi,
« de manière que M. le comte de Gassion est tombé
« avant la pointe du jour sur le camp des ennemis :
« ils n'ont pas eu seulement le temps de prendre les
« armes, et tout a été tué ou pris. On a fait peu de
« quartier. Nos hussards disent avoir bien tué chacun
« cinq ou six hommes; et, à voir l'agilité avec laquelle

« ces messieurs manient le sabre, je n'aurois pas de « peine à les croire. On compte que l'on a pris plus « de douze cents chevaux. Il y a plusieurs étendards, « dont je ne sais pas encore le nombre, et que j'au- « rai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté.

« Messieurs de Gassion et de Coigny se sont con- « duits avec beaucoup d'ordre et de bravoure, M. le « prince Charles avec la valeur qui lui est natu- « relle, et M. le marquis d'Hautefort pareillement. « Il y avoit pour brigadiers messieurs le duc de La « Trémouille, de Goyon, le comte de Saumery, le « marquis de Choiseul, messieurs de Saint-Sernin et « de Bellefond, messieurs de Cheyladet et des Four- « neaux, de la maison de Votre Majesté. M. de Vil- « lemur étoit à la tête des grenadiers à cheval. Les « colonels étoient messieurs les princes de Marsillac, « le duc de Saint-Aignan, M. le prince de Lambesc, « messieurs de Manicamp, de Châlons, d'Aremberg, « de Rotembourg et d'Evelmont. Comme ces sortes « d'événemens n'arrivent pas sans quelque perte, je « regrette infiniment M. de Coëtmène, colonel de « dragons, tué; et je crains beaucoup pour M. de « Ratsky, qui a reçu une balle à travers le corps. Je « viens de le voir panser : on me flatte que sa bles- « sure, quoique très-considérable, n'est pas mortelle.

« M. de Broglie avoit ordre, pour attirer l'attention « des ennemis sur la droite de leur armée pendant « que nous étions sur leur gauche, de faire attaquer « et pousser leurs gardes vers Liévins; ce qu'il a exé- « cuté avec beaucoup d'activité, et ses hussards ont « ramené plus de quatre-vingts chevaux. Le succès « a été entièrement complet.

« Je sais, sire, que c'est avec peine que Votre Ma-
« jesté a refusé la permission que son armée entière
« lui demandoit d'attaquer celle de l'ennemi. La
« bonne volonté de vos troupes dans cette occasion
« fera peut-être regretter à Votre Majesté de ne les
« avoir pas employées plus tôt. Ce petit succès les
« console un peu; mais nous aurions fort désiré tous
« de pouvoir rendre au plus grand et au meilleur des
« rois un service digne de ses bontés. »

Je suppliai le Roi d'honorer le comte de Gassion de l'ordre du Saint-Esprit, et demandai plusieurs grâces pour les sieurs de Fontenay, colonel de dragons, Ratsky, colonel de hussards, Lesbalot, ancien capitaine de dragons, le chevalier Du Thil, très-brave colonel d'infanterie, et quelques autres; et tout me fut accordé.

Malgré ces succès, je n'étois pas entièrement maître de mes mouvemens. Il y avoit dans l'armée des officiers qui s'occupoient à faire des projets, pour l'ordinaire petits moyens que je n'approuvois pas : ils les envoyoient à la cour, où on les goûtoit. De cette espèce étoit une feinte sur Namur, feinte qu'on prétendoit devoir y attirer les ennemis, et partager leurs forces. Je n'en croyois rien. Néanmoins, après me l'être fait ordonner par le ministre, je me déterminai à envoyer seize bataillons et seize escadrons au comte d'Estaing, qui commandoit de ce côté-là; mais je songeai en même temps à profiter de la marche de ces troupes par Bouchain, pour faire attaquer le poste d'Arleux.

Je fus favorisé dans cette entreprise par une marche rétrograde des ennemis. Le 20 juillet, ils se portèrent

au-delà du ruisseau de Lens, et campèrent la droite à Brouay, et la gauche à Mazingarbe. Le 21, ils s'approchèrent de la source de la Lys, ayant le village d'Anchin dans le centre, la droite à Estreblanche sur la Guelle, et la gauche à Boüvrière sur la Clarence. Le 23, je fis attaquer le château d'Arleux, qui fut emporté avec la plus grande valeur. Il étoit gardé par six cents hommes, qui furent tous pris ou tués. Nous y perdîmes le pauvre Du Thil, qui mourut avant que d'avoir reçu les récompenses que la cour lui destinoit pour sa bravoure à l'attaque du camp de Douay. Cadogan marcha avec quarante escadrons et un corps d'infanterie au secours du château d'Arleux; mais à son tour il arriva trop tard. Après avoir bien examiné ce qui convenoit le mieux de garder ou de ruiner ce fort, je pris le parti de le détruire, et j'envoyai à Cambray l'artillerie et les munitions de guerre qu'on y avoit trouvées.

Ce dernier avantage fut le quatrième de la campagne. En l'annonçant à madame de Maintenon, je lui mis sous les yeux un contraste qui dut lui faire plaisir : « Permettez-moi, lui dis-je (1), madame, de « vous parler des frayeurs que l'on vous donne depuis « quatre ans; et je puis en prendre la liberté, puisque, « grâces à Dieu, vous devez en être délivrée présen- « tement. Quel est le général, hors moi, qui ne vous « ait pas fait envisager une subversion de l'Etat, une « fuite presque infaillible de Versailles? et vous sa- « vez, madame, avec quelle fermeté le Roi me fit « l'honneur de me parler sur des dangers évidens, et

(1) Lettre à madame de Maintenon, du 30 juillet, dans les Mémoires. (A.)

« sur les partis auxquels Sa Majesté se préparoit. Je « ne pus retenir mes larmes quand ce grand roi me « fit entrevoir à quels périls il pouvoit être exposé, « et les résolutions aussi fortes que sages qu'il vou« loit prendre dans ce cas-là. De cet état affreux, « nous en sommes à voir nos armées imposer aux en« nemis, les leurs dans l'inaction, nos soldats de« mander une bataille avec ardeur; enfin nous ne « voyons plus d'obstacles à une bonne paix que de « l'avoir peut-être trop désirée. »

Le premier août, toute l'armée des ennemis marcha, comme si elle avoit eu dessein d'attaquer celle du Roi. Ils retirèrent toutes les garnisons de Tournay, Douay et Lille, pour les joindre à eux. Moi je tirai d'Arras quelque artillerie légère, propre à la campagne. Ils marchèrent encore en avant le 3, et occupèrent un plus grand terrain. Je proposai au ministre de faire rapprocher le corps du comte d'Estaing, avec d'autant plus de raison qu'il n'avoit porté aux ennemis aucun ombrage qui les eût obligés à faire un détachement : je ne voulus pas le rappeler de moi-même, de peur qu'on ne crût qu'il y avoit de la pique de ma part. Le 4, ils s'approchèrent de notre droite avec quarante escadrons : j'y courus, et ils se retirèrent sitôt qu'ils aperçurent le renfort que je menois.

Le maréchal de Montesquiou me manda la nuit qu'ils marchoient à la gauche qu'il commandoit, et qu'il comptoit être attaqué à la pointe du jour. Mais ce mouvement n'étoit fait que pour cacher celui de douze à quinze mille hommes qui, marchant par derrière Douay, passèrent la Sausée, et se placèrent derrière les marais de Marquion. Ce passage ne leur au-

roit pas été si facile, si j'avois eu les troupes que le comte d'Estaing me retenoit. Je lui envoyai ordre de se rapprocher de l'Escaut.

Il n'y a personne qui n'eût cru que nous allions avoir une bataille, et je m'y disposai. Un lieutenant général de grande réputation, et qui la méritoit, le marquis de Geoffreville, me conseilla de me retirer vers Arras, parce qu'il y avoit à craindre que les ennemis ne vinssent m'attaquer en tournant le petit ruisseau de Marquion. « Je leur épargnerai cette « marche, lui répondis-je, puisque dès demain j'irai « les chercher dans la plaine de Cambray. D'ailleurs « si je faisois un pas en arrière, au lieu de l'ardeur « que je connois dans l'armée, j'y jetterois de la ter- « reur, et c'est un mauvais parti. »

En effet, le 6 je fis marcher l'armée sur cinq colonnes, et lui mis la droite à l'Escaut, la gauche au village de Sains, sur le ruisseau de Marquion. L'ennemi avoit sa droite à Oisy, et sa gauche à l'Escaut. Il ne se trouvoit entre nous qu'une plaine de deux lieues, sans qu'aucun ruisseau ni rivière pût empêcher une action générale; et l'ennemi avoit d'autant plus de raison de la désirer que j'étois affoibli par plusieurs détachemens, et notamment par celui du comte d'Estaing, qui ne pouvoit me rejoindre de deux jours. Je me plaçai de manière que je pouvois marcher mille pas en avant sans perdre l'avantage de mon poste, qui étoit uniquement d'avoir mes flancs appuyés. L'ennemi étant plus fort n'avoit pas besoin de ces précautions, et on ne doutoit ni dans leur armée ni dans la nôtre qu'il n'y eût une bataille : aussi a-t-on su depuis que Cadogan et Quesboga, celui des dé-

putés des Etats qui les représentoit à l'armée, avoient fort pressé Marlborough de la donner, et qu'ils furent très-étonnés de lui trouver une sagesse qu'ils désapprouvoient. Ils avoient même marqué un camp près de Cambray.

Il y eut le 7 une pluie très-forte, et l'on attribua leur inaction à cette pluie, aussi bien qu'au dessein de se faire joindre par des corps de troupes qui étoient restés vers Douay; mais la nuit leur armée passa l'Escaut, sans qu'on en eût le moindre avis. Dans le moment je fis travailler à des ponts sur la Sausée, qui ne purent être achevés que le 8 au soir. Je fis passer une tête et occuper une hauteur, puis travailler à établir une communication avec Bouchain au travers des marais : on en pratiqua même deux, et je fis entrer en cette place huit cents grenadiers, deux régimens de dragons, dont on ôta les chevaux, commandés par d'excellens officiers. J'y mis aussi de l'argent, des munitions, et tout ce qui étoit nécessaire pour une longue résistance.

Le premier soin des ennemis fut d'établir des ponts sur l'Escaut, et le mien de m'opposer à leur passage. Je fis marcher pour cela sur Denain le comte de Broglie avec un corps considérable : mais les ponts qu'il avoit fallu faire sur la Sausée pour passer ce corps nous avoient pris trop de temps, et le comte trouva une partie de leur armée en deçà de l'Escaut, et déjà couverte; de sorte que je n'eus d'autre parti à prendre que de retrancher diligemment la hauteur qui est sur le village de Marquette, et dont le canon pouvoit croiser celui de Bouchain.

A la pointe du jour du 10, le comte d'Albergotti,

qui commandoit sur cette hauteur, me manda que les ennemis marchoient à ses retranchemens. Je priai le maréchal de Montesquiou de courir à son secours avec soixante bataillons; et moi, avec le reste de l'armée, je passai l'Escaut sur quatre ponts déjà faits : je marchai à l'armée ennemie, qui étoit entre Bouchain et moi, avec une si prodigieuse diligence, que j'arrivai sur la ravine de Nou, et commençai à m'étendre sur celle de Huy au moment que les troupes ennemies, ayant fait la prière, se disposoient à l'assaut, et que les grenadiers marchoient déjà aux retranchemens. A cet instant, le général qui commandoit la circonvallation de Bouchain fit tirer trois coups de canon, et aussitôt Marlborough retira ses troupes, et reprit à toutes jambes le chemin de sa circonvallation. Comme les ravines que j'avois à passer étoient très-difficiles, je vis bien qu'il se mettroit en sûreté plus de deux heures avant que je pusse l'attaquer : c'est pourquoi je me retirai, assez content d'avoir rompu le dessein qu'il avoit contre la hauteur retranchée, et je repris avec vivacité le travail pour la communication par les marais.

Elles étoient longues à faire, et difficiles. Les ennemis les troubloient le plus qu'il leur étoit possible par un très-grand feu de canon qui nous emporta plusieurs officiers. Je courus aussi quelques risques en allant reconnoître les travaux que les ennemis faisoient en deçà de l'Escaut. Les carabiniers qui m'escortoient furent poussés par un corps de cavalerie : ils retournèrent, et battirent les premières troupes; mais les ayant poursuivies trop loin, ils furent ramenés, et firent une assez grosse perte.

Ce ne fut pas là mon seul malheur. J'allai le 18 visiter la communication : je la trouvai bien établie à travers les marais couverts d'eau, défendue dans toute sa longueur par un large fossé aussi plein d'eau, surmontée d'un parapet de fascines, derrière lequel on pouvoit mettre trois rangs de fusiliers. Bien content de cette disposition, j'y fis entrer des détachemens, et plaçai sur le bord du marais un gros corps pour le soutenir, et deux officiers généraux pour y veiller.

A peine les avois-je quittés, qu'on vint me dire que la chaussée étoit perdue : cinquante hommes envoyés pour reconnoître s'approchèrent, partie en marchant, partie en nageant. Ils tirèrent quelques coups de fusil. Les officiers généraux crurent qu'ils étoient en bien plus grand nombre. Ils rappelèrent nos troupes sans m'avertir, et les autres s'y établirent sur-le-champ sous la protection de leur feu, de manière à n'en pouvoir être chassés. J'en fus outré de douleur : cette communication m'auroit donné moyen de soutenir Bouchain par des secours continuels, et en auroit empêché la prise. On vit depuis, dans les gazettes de Hollande, qu'ils étoient persuadés que cinquante hommes pouvoient soutenir cette chaussée contre quatre mille, et quatre mille la céderont à cinquante.

Je tâchai de remédier à ce malheur en faisant travailler à cinq ou six redans qui, protégés par le feu de la hauteur retranchée, et par celui de Bouchain, auroient pu se soutenir si on avoit eu le temps de les achever : mais sitôt que l'ennemi s'en aperçut, il fit avancer une partie de son armée, qui détruisit ce qui

étoit commencé; et je ne pus l'empêcher, parce qu'elle étoit couverte par le marais de Marquette. Cette position me mettoit aussi dans l'impossibilité de chercher une bataille sans de trop gros risques, parce qu'il auroit fallu pour les attaquer passer sous le feu de leur canon, qui étoit au-delà des marais. C'est ce que j'envoyai expliquer au Roi par Contades, major général de l'armée, esprit net, qui s'expliquoit très-clairement et très-facilement.

Je n'avois donc plus d'espérance que dans la défense de la garnison de Bouchain, qui étoit bien composée, mais aussi qui fut attaquée vigoureusement le 30 août avec cinquante pièces de canon et trente mortiers. Le 31, je fis les dispositions nécessaires pour attaquer un camp que l'ennemi avoit à Hourdain, sur le bord du marais, fort près de Bouchain. Il falloit passer l'Escaut sur des ponts qu'on ne put jeter qu'au-dessus d'Etrun, et encore pendant la nuit, afin de cacher ce dessein aux ennemis avec une extrême précaution, parce que la moindre démonstration le rendoit impossible. Je menai de jour les officiers généraux et les brigadiers d'infanterie qui devoient commander les quatre détachemens, pour leur marquer sur place ce qu'ils devoient faire la nuit. Les commandans étoient le comte de Château-Morand, les marquis de Montgon, de Soyecourt et de Fénelon, qui avoient chacun cinq cents hommes sous leurs ordres. Le silence fut si bien gardé pendant la marche, qu'ils arrivèrent sur les faisceaux des ennemis dans le moment que les sentinelles crioient : *Qui vive?* Quatre bataillons qui étoient dans ce camp furent entièrement défaits. Entre les prisonniers se trouva

celui qui les commandoit, nommé Boorch, qu'on a vu depuis l'un des principaux ministres du roi de Prusse. D'Aubigny et Livry, brigadiers d'infanterie, destinés à l'attaque des ponts d'Etrun, réussirent de même, et l'affaire finit à la pointe du jour, qui fit voir l'armée entière des ennemis marchant sur Hourdain; mais nos troupes repassèrent l'Escaut avant qu'on pût les atteindre. J'avois ordonné que les premiers détachemens qui perceroient se rabattissent sur la communication dont j'ai parlé, qui aboutissoit à Hourdain, et tâchassent de la prendre à revers; mais je l'avois ordonné plutôt pour ne rien négliger, que dans l'espérance de réussir : les troupes étoient trop fatiguées, trop harassées, pour tenter encore cette expédition, et je trouvai que c'étoit avoir assez fait que d'enlever un camp sous le mousquet des retranchemens des ennemis, ayant à passer l'Escaut sous le feu de leur camp. Le même jour, je fis attaquer un fourrage par M. de Coigny, qui prit un grand nombre de cavaliers, de chevaux, et, outre plusieurs officiers, deux généraux qui commandoient. Dans ces deux actions, on prit douze drapeaux et étendards : mais je ne voulus point envoyer d'officiers porter ces nouvelles, ne trouvant pas qu'il convînt de faire parade de quelque avantage lorsqu'on alloit prendre Bouchain sous mes yeux.

Je perdis dans ce temps le maréchal de Boufflers, mon ami, celui qui me défendoit à la cour contre les critiques et la jalousie. Il laissoit vacante une charge de capitaine des gardes du corps. Le Roi destinoit ordinairement ces sortes de places aux maréchaux de France qui étoient à la tête de ses armées : à ce titre,

j'y avois autant de droit qu'un autre. Madame la maréchale me pressa de la demander, et madame de Maintenon me fit entendre que je l'obtiendrois. Mais l'assiduité qu'exige cette charge m'effrayoit : je savois bien que le privilége qu'elle donne de suivre le Roi partout, même quand on n'est pas de quartier, donne de grands avantages; que ne pas rechercher cet honneur, c'étoit peut-être s'exposer à ne lui être pas agréable : mais aussi en profiter c'est n'être plus à soi-même, état fâcheux pour un homme ennemi de toute contrainte. Ainsi, après y avoir sérieusement réfléchi, je me donnai l'exclusion, sous prétexte que l'incommodité de ma blessure m'empêcheroit de suivre le Roi; et Sa Majesté ne m'en sut pas mauvais gré.

Pendant que toute l'attention des ennemis se tournoit sur Bouchain, divers ingénieurs et officiers, qui connoissoient parfaitement la ville de Douay, me présentèrent un moyen de la surprendre; et le marquis d'Albergotti lui-même, qui l'avoit défendue, y trouva de la possibilité. Le nommé Dulimon, bon partisan, devoit, avec plusieurs petits bateaux, s'approcher d'une muraille assez basse; mon frère le soutenoit avec des détachemens de grenadiers, et je m'étois avancé avec un corps de cavalerie pour fondre dans la place sitôt que Dulimon m'en auroit ouvert une porte. Mais ses bateaux furent découverts, et l'entreprise manqua.

Elle m'auroit dédommagé de la perte de Bouchain, qui arriva le 12 septembre; et non-seulement nous perdîmes la ville, mais la garnison fut faite prisonnière de guerre par un malentendu qui ne fait pas honneur à la bonne foi des ennemis, et qui, à la vé-

rité, étoit une faute du commandant de la place. Il livra une porte sur la simple parole de l'officier ennemi qui commandoit à la tranchée, et sans avoir de capitulation signée. On prétendit que la garnison étoit prisonnière de guerre. Le gouverneur en appela au témoignage de l'officier, qui avoit promis capitulation : celui-ci en convint, et le déclara publiquement en présence de ses propres troupes et de la garnison lorsqu'elle sortit, et qu'il l'avoit fait par ordre du général Fagel, qui commandoit le siége. J'en écrivis vertement à milord Marlborough, qui me renvoya au général Fagel, et le général désavoua l'officier. Il n'en fut que cela, et nos troupes restèrent prisonnières.

Il faut avouer que la fin de cette campagne fut misérable : l'indolence, la lassitude, le dégoût avoient pris la place de la fermeté et du courage. Je ne trouvois plus le caractère national. Il n'y eut que le comte de Saillant qui me proposa de faire par derrière les ennemis, avec le colonel Dumoulin, une course dans des pays qui n'avoient pas encore été soumis à contribution. Ils les y établirent heureusement, et leur firent connoître que les Français existoient encore. L'activité n'étoit guère plus grande chez les alliés. La prise de Bouchain fut le terme de leurs exploits : ils finirent la campagne au commencement d'octobre, lorsque le beau temps permettoit encore quelques expéditions à une armée si nombreuse. Peut-être cet engourdissement presque général venoit-il des bruits de paix qui se répandoient, et que les Anglais et les Hollandais, fatigués d'une guerre ruineuse qui ne leur produisoit rien, désiroient autant que nous. Elle

se traitoit réellement à Londres, où les préliminaires furent signés dans la fin de ce même mois d'octobre. Les armées étoient déjà séparées. Quand j'arrivai à Versailles, le Roi me dit : « Vous nous avez bien pres-« sés pour avoir la liberté de combattre au commen-« cement de la campagne. Les négociations nous fai-« soient espérer la paix; mais si on vous avoit cru, « nous ne nous serions pas exposés à perdre Bou-« chain. » Ce mot me consola un peu (1).

[1712] L'année 1712 commença sous les auspices les plus fâcheux : le père, la mère, un enfant enlevés en huit jours par une rougeole très-maligne, et enfermés dans le même cercueil. Le duc d'Anjou, qui est actuellement notre roi, ne fut sauvé que parce qu'on lui fit moins de remède qu'aux autres. Le Roi supporta ces malheurs avec un courage héroïque, donnant lui-même les ordres, et réglant le cérémonial, qui dans les cours, et surtout en France, est une affaire d'Etat; mais la première fois que j'eus l'honneur de le voir à Marly après ces fâcheux événemens, la fermeté du monarque fit place à la sensibilité de l'homme : il laissa échapper des larmes, et me dit, d'un ton pénétré qui m'attendrit : « Vous voyez mon état, M. le « maréchal. Il y a peu d'exemples de ce qui m'arrive,

(1) On lit dans le journal de Verdun, au mois de décembre 1711, page 418, ces paroles : « Le Roi a parfaitement bien reçu le maréchal de « Villars..... On écrit de Paris que ce monarque lui dit, en présence de « tous les courtisans qui étoient dans sa chambre : *Je suis très-content « de vous, puisque pendant tout le cours de la campagne vous n'avez « fait qu'exécuter mes ordres. Il y a ici bien des clabaudeurs, dont « je ne fais nul cas. Méprisez tout ce qu'ils disent, et jouissez d'une « tranquillité parfaite. Vous n'êtes comptable qu'à moi de vos ac-« tions.* » (A.)

« et que l'on perde dans la même semaine son petit-
« fils, sa petite-belle-fille et leur fils, tous de très-
« grande espérance, et très-tendrement aimés. Dieu
« me punit : je l'ai bien mérité. J'en souffrirai moins
« dans l'autre monde. Mais suspendons mes douleurs
« sur les malheurs domestiques, et voyons ce qui
« peut se faire pour prévenir ceux du royaume.

« La confiance que j'ai en vous est bien marquée,
« puisque je vous remets les forces et le salut de l'E-
« tat. Je connois votre zèle, et la valeur de mes
« troupes; mais enfin la fortune peut vous être con-
« traire. S'il arrivoit ce malheur à l'armée que vous
« commandez, quel seroit votre sentiment sur le parti
« que j'aurois à prendre pour ma personne? » A une
question aussi grave et aussi importante, je demeurai
quelques momens dans le silence; sur quoi le Roi re-
prit la parole, et dit : « Je ne suis pas étonné que vous
« ne répondiez pas bien promptement; mais, en at-
« tendant que vous me disiez votre pensée, je vous
« apprendrai la mienne. — Votre Majesté, répon-
« dis-je, me soulagera beaucoup. La matière mérite
« de la délibération, et il n'est pas étonnant que l'on
« demande permission d'y rêver. — Hé bien, reprit
« le Roi, voici ce que je pense; vous me direz après
« cela votre sentiment.

« Je sais les raisonnemens des courtisans : presque
« tous veulent que je me retire à Blois, et que je n'at-
« tende pas que l'armée ennemie s'approche de Paris;
« ce qui lui seroit possible si la mienne étoit battue.
« Pour moi, je sais que des armées aussi considé-
« rables ne sont jamais assez défaites pour que la
« plus grande partie de la mienne ne pût se retirer

« sur la Somme. Je connois cette rivière : elle est « très-difficile à passer; il y a des places qu'on peut « rendre bonnes. Je compterois aller à Peronne ou à « Saint-Quentin y ramasser tout ce que j'aurois de « troupes, faire un dernier effort avec vous, et pé- « rir ensemble, ou sauver l'Etat; car je ne consen- « tirai jamais à laisser approcher l'ennemi de ma ca- « pitale (1). Voilà comme je raisonne : dites-moi pré- « sentement votre avis.

« Certainement, répondis-je, Votre Majesté m'a « bien soulagé; car un bon serviteur a quelque peine « à conseiller au plus grand roi du monde de venir « exposer sa personne. Cependant j'avoue, sire, « que, connoissant l'ardeur de Votre Majesté pour « la gloire, et ayant déjà été dépositaire de ses ré- « solutions héroïques dans des momens moins cri- « tiques, j'aurois pris le parti de lui dire que les « partis les plus glorieux sont aussi souvent les plus « sages, et que je n'en vois pas de plus noble pour « un roi, aussi grand homme que grand roi, que ce- « lui auquel Votre Majesté est disposée : mais j'es- « père que Dieu nous fera la grâce de n'avoir pas à « craindre de telles extrémités, et qu'il bénira enfin « la justice, la piété, et les autres vertus qui règnent « dans vos actions. » Sans doute ce qui faisoit prendre d'avance au Roi cette résolution pour ainsi dire dés-

(1) « Je ne sache rien de si magnanime que la résolution que prit un « monarque qui a régné de nos jours de s'ensevelir plutôt sous les dé- « bris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas « entendre. Il avoit l'ame trop fière pour descendre plus bas que ses mal- « heurs ne l'avoient mis ; et il savoit bien que le courage peut affermir « une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais. » (Montesquieu, *Grandeur des Romains*, chap. 5.)

espérée, c'étoit l'incertitude du succès des négociations entamées au congrès d'Utrecht.

On avoit tout lieu d'appréhender qu'elles ne réussissent pas, parce que, des puissances liguées, il n'y avoit guère que l'Angleterre qui se portât de bonne foi à la paix. On attribua le changement dans le système politique de ce royaume à la disgrâce de milord Marlborough, qui, par intrigue de cour, fut privé du commandement des armées, et de tous ses emplois. Cette disgrâce peut avoir contribué à avancer la paix ; mais je crois que ce qui en inspira le désir aux Anglais, c'est qu'ils avoient tiré de la guerre de la succession tous les avantages qu'ils pouvoient désirer : ils se trouvoient, par la prise de Minorque et de Gibraltar, maîtres du commerce du Levant, de beaux établissemens dans les Antilles, des forteresses et des comptoirs en grand nombre dans l'Inde. Ils songèrent sans doute qu'il étoit temps de s'assurer par un bon traité les dépouilles qu'ils avoient arrachées à la succession, dont rien ne leur appartenoit, et de laquelle ils n'auroient rien séparé s'ils n'avoient trouvé moyen de brouiller les héritiers, et de leur enlever, sous prétexte de secours, des établissemens utiles, qu'ils gardèrent ; et quand ils eurent ce qu'ils prétendoient, ils abandonnèrent les autres.

Mais pendant qu'on discutoit ces intérêts à Utrecht, les armées de Flandre s'ébranlèrent. Sur un mouvement que les ennemis firent en avant, le maréchal de Montesquiou plaça le 10 avril l'armée du Roi derrière la Scarpe et la Sausée. Le 19, la maison du Roi partit pour se rendre sur la Somme, et le 20 j'arrivai à Peronne. J'y appris que les alliés mettoient cent

quatre-vingts bataillons en campagne, pendant que j'en avois tout au plus cent quarante. Ils faisoient marcher avec eux cent trente pièces de canon, et je ne m'en trouvois que trente, que j'aurois même été obligé de laisser en arrière, si je ne m'étois servi des chevaux des vivres : d'ailleurs mes subsistances n'étoient rien moins qu'assurées; elles ne me venoient que journellement, et petit à petit. J'étois obligé de tenir la cavalerie séparée et éloignée, de peur qu'elle ne s'affamât. Au contraire, les ennemis avoient tout sous la main et autour d'eux : leurs provisions étoient immenses, et ils se faisoient suivre par tous les chariots du pays, outre leurs caissons. Il est clair qu'avec ces précautions ils pouvoient tout entreprendre, et que j'étois réduit à une défensive très-inégale.

C'est apparemment cette position critique qui faisoit enfanter tant de projets qu'on envoyoit à la cour, souvent à mon insu. M. le maréchal de Montesquiou m'en communiqua un qui n'entroit guère dans mes vues, mais que je fis passer au Roi, par déférence pour l'avis d'un confrère (1) : c'étoit de faire une ligne depuis la tête de l'Escaut jusqu'à la Somme, vers Saint-Quentin. Je n'avois garde d'adopter un projet qui alloit à marquer aux ennemis que, content de sauver la Picardie, on leur abandonnoit la Champagne; d'ailleurs, outre que ce parti étoit dangereux pour l'Etat, il me paroissoit honteux pour la gloire de nos

(1) Il est singulier que le maréchal de Villars, qui faisoit si volontiers l'éloge du comte d'Artagnan avant qu'il fût maréchal de France sous le nom de Montesquiou, n'en parle plus depuis ce temps que rarement et froidement, tant dans ses lettres que dans ses Mémoires, quoiqu'ils aient presque toujours commandé ensemble. (A.)

armes, dans un temps surtout où la négociation avec l'Angleterre avançoit, et donnoit des espérances. Aussi, par le même courrier qui portoit le projet au Roi, je lui écrivois qu'après avoir étudié avec une grande application les différens partis, je n'en trouvois pas de meilleur que de défendre l'Escaut jusqu'à sa source, et de donner bataille si l'ennemi, tournant la tête de cette rivière, marchoit dans les plaines qui sont entre le Catelet et Saint-Quentin.

Le prince Eugène paroissoit chercher une action, et il devoit la désirer, parce qu'il ne pouvoit ignorer les termes dans lesquels nous en étions avec les Anglais, et que peut-être bientôt leurs troupes lui manqueroient : elles étoient commandées, depuis la disgrâce de Marlborough, par le duc d'Ormond, général vif et avide de gloire, dont le prince tâchoit encore d'enflammer l'ardeur ; mais il étoit retenu par les ordres de sa cour, qui ne vouloit pas qu'on hasardât rien à la veille d'un traité prêt à conclure.

En effet, le 25 mai je reçus un courrier du Roi, qui me mandoit, en m'ordonnant le plus grand secret, que la reine d'Angleterre défendoit au duc d'Ormond d'agir contre nous. Sous prétexte d'échanger le marquis d'Alègre, prisonnier en Angleterre, j'écrivis sur-le-champ au duc, pour savoir si les seuls Anglais nationaux resteroient dans l'inaction, ou bien toutes les troupes étrangères à la solde d'Angleterre : ce qui faisoit une grande différence, puisqu'il n'y avoit que dix-huit bataillons et seize escadrons anglais, et que les troupes que l'Angleterre soudoyoit faisoient plus de cinquante mille hommes. Le duc d'Ormond ne me répondit pas clairement, parce

qu'apparemment il n'étoit pas encore sûr de l'état des choses.

Toute l'armée ennemie étoit alors en deçà de l'Escaut, sa droite à Bouchain, et sa gauche vers le Cateau-Cambrésis, occupant cinq lieues d'étendue en front de bandière, les Anglais avec eux, sans qu'ils montrassent encore dessein de s'en séparer. Je portai mon centre à Cambray, et j'avançai le comte de Coigny avec un corps de dragons à Honnecourt. J'eus le 28 des avis des mouvemens des ennemis, bien différens entre eux : les uns portoient qu'un corps considérable étoit déjà campé dans la trouée des bois de Bohain; les autres, qu'ils avoient fait marcher des troupes pour investir le Quesnoy. Je mandai au Roi, sans hésiter, que s'ils marchoient vers les plaines de Saint-Quentin, je suivrois ma première résolution de les combattre; que s'ils faisoient le siége du Quesnoy en gardant la position où ils étoient, je les combattrois encore; mais qu'il y avoit apparence qu'ils se placeroient derrière l'Escaillon, poste très-assuré, pour faire le siége du Quesnoy sans être inquiétés.

Je fus informé le 29 que les généraux Cadogan et Top avoient été la veille au-delà des bois de Bohain visiter les lieux où on pouvoit combattre, comme j'y avois été moi-même quelques jours auparavant. Tous les ordres furent donnés à leur armée, et elle demeura sous les armes, et prête à marcher, jusqu'à quatre heures après midi. Huit mille grenadiers avoient déjà occupé la tête des bois. Le prince Eugène, comme on l'apprit depuis, étoit persuadé qu'en faisant ses dispositions comme pour un parti pris, il entraîneroit le duc d'Ormond; mais celui-ci avoit reçu la veille, de

sa cour, défense expresse de combattre. Il fut obligé de montrer ses ordres au prince; et afin que celui-ci ne fût pas tenté de les contredire, le général anglais fit desseller la cavalerie de la gauche qu'il commandoit, et l'envoya au fourrage. Ce dessein rompu, les ennemis se déterminèrent au siége du Quesnoy, passèrent la Seille, et mirent l'Escaillon devant eux, pour assurer leur siége.

Je ne savois si les troupes d'Angleterre y étoient employées : je le demandai au duc d'Ormond, qui me répondit qu'il n'en avoit fourni aucune. « Mais, « lui répliquai-je (1), je dois vous demander encore « un éclaircissement, qui est de savoir si toutes les « troupes qui sont à vos ordres ne s'opposeroient pas « aux entreprises que l'armée du Roi tentera certai- « nement sur celles du prince Eugène, s'il veut con- « tinuer le siége du Quesnoy. Je n'attends que la « réponse, que je vous supplie, monsieur, de vou- « loir bien me donner positivement sur cela, pour « me mettre en mouvement. Vous comprendrez ai- « sément, monsieur, que le Roi voyant l'armée du « prince Eugène entreprendre un siége, et sachant « que celle qui est à vos ordres ne doit agir directe- « ment ni indirectement contre celle que j'ai l'hon- « neur de commander, il me sauroit très-mauvais gré « de me tenir dans l'inaction. Je vous supplie, mon- « sieur, que la réponse que vous me ferez sur cela « ne me laisse aucun doute. »

En conséquence de ma demande, le duc d'Ormond parla aux officiers généraux qui commandoient les troupes à la solde de l'Angleterre, pour les engager

(1) Lettre au duc d'Ormond, du 11 juin. (A.)

à la suspension d'armes que la Reine sa maîtresse avoit résolue; mais ils répondirent tous qu'ils étoient aux ordres de M. le prince Eugène, jusqu'à ce qu'ils en reçussent de contraires de leurs maîtres. C'étoit moins l'obéissance qui les retenoit que l'intérêt; et par ce principe il étoit naturel que, voyant la fin de leurs subsistances dans la fin de la guerre, elles fussent plus disposées à suivre les ordres de ceux qui leur faisoient espérer une continuation de solde. Or c'est ce que leur assuroient les députés de Hollande, qui promettoient que, malgré ce qu'ils appeloient la défection des Anglais, ils ne laisseroient pas de soutenir la guerre. Le duc d'Ormond envoya un courrier à la reine d'Angleterre pour lui faire part de la résolution de ses troupes, et en même temps de l'embarras où elles le mettoient pour la conduite qu'il devoit tenir avec moi, parce que s'il ne devoit pas souffrir que j'attaquasse les alliés tant qu'il resteroit avec eux, c'étoit leur assurer le Quesnoy, sans que je pusse y mettre obstacle.

Mais cet inconvénient ne l'embarrassa pas longtemps : la place se rendit honteusement le 3 juillet, la garnison prisonnière de guerre, quoiqu'elle eût encore deux fossés et une demi-lune très-entiers. J'y avois pourtant mis douze bataillons, deux régimens de dragons, des provisions pour long-temps de toute espèce, et un maréchal de camp auquel j'avois cru devoir prendre confiance par une grande réputation de valeur. Je lui dis même que la conduite du gouverneur dans la défense d'une autre place m'en faisant craindre une très-foible, je le priois de prendre l'autorité, et de s'opposer à une reddition trop

prompte, s'il en croyoit le gouverneur capable. Je recommandai la même chose à un brigadier d'infanterie connu jusqu'alors pour un homme très-ferme, que j'y mis exprès; et ces deux officiers généraux ne firent pas plus de difficulté que les autres de signer une capitulation si honteuse.

J'eus encore un autre chagrin : c'est que, malgré les mesures que j'avois prises pour couvrir la frontière avec des corps de troupes considérables, commandés par deux lieutenans généraux, un corps ennemi de douze cents chevaux perça leurs lignes, traversa la Champagne et les Evêchés, et se retira en passant la Moselle et la Sarre sans nul obstacle. Tout le monde courut après, et ne put le couper ni le joindre : rien n'étoit cependant plus facile; mais il ne fut pas jugé tel par ceux qui commandoient, et ils laissèrent maladroitement porter l'alarme jusqu'à Paris. Alors aussi commencèrent nos sacrifices pour la paix. Je reçus ordre le 5 juillet de faire remettre la ville et citadelle de Dunkerque aux Anglais, qui le 17 se mirent en marche pour s'éloigner de l'armée de la ligue; mais le duc d'Ormond ne put emmener avec lui d'étrangers que le régiment liégeois de Walef dragons. Ainsi les confédérés ne se trouvèrent affoiblis que de dix-huit bataillons, et de deux mille chevaux anglais nationaux.

Le même jour, l'armée ennemie passa l'Escaillon, et se plaça le long de la rivière de Seille. Le prince Eugène avoit promis aux Etats-généraux de combattre. Il sembloit par cette marche qu'il en cherchoit l'occasion : je la désirois peut-être plus que lui. Le 18, à la pointe du jour, je fis battre la générale, et mis

l'armée au-delà de l'Escaut, laissant la plaine libre entre lui et moi; mais, au lieu de profiter tant de cette liberté que de la supériorité de ses forces pour m'attaquer, le prince s'étendit dans son terrain, et sa gauche investit Landrecies.

Il y avoit trois partis à prendre pour secourir cette ville : d'empêcher la circonvallation, ou de la détruire si elle étoit faite; de battre l'armée d'observation; ou enfin de forcer le camp retranché de Denain sur l'Escaut, qui servoit aux ennemis de communication avec Marchiennes, d'où ils tiroient les provisions de guerre et de bouche nécessaires à la continuation du siége. Le 20, j'allai reconnoître l'armée, et trouvai qu'étant placée entre la Sambre et l'Escaut, couverte en front par la Seille, on ne pouvoit l'attaquer qu'avec un très-grand désavantage. J'allai le 21 examiner les lignes de circonvallation : je vis que l'on y travailloit avec la plus grande vivacité, et qu'elles étoient déjà trop avancées pour qu'on pût les troubler avec succès. Je me déterminai donc à l'attaque de Denain, que le maréchal de Montesquiou m'avoit proposée, et dont nous concertâmes ensemble les opérations. Nous n'appelâmes à notre conseil que les officiers de détail qui nous étoient absolument nécessaires : Contades, Puységur, Beaujeu, Monteviel et Bongard. Le succès dépendoit de tromper si bien le prince Eugène, qu'il crût que nous en voulions à la circonvallation, et qu'il rapprochât ses principales forces de Landrecies, pendant que nous porterions toutes les nôtres sur Denain; et non-seulement de tromper le prince Eugène et son armée, mais encore la nôtre, et même les officiers généraux,

qui ne seroient désabusés qu'au moment de l'exécution.

Tout se fit comme nous l'avions réglé. Je me contentai d'étendre nos hussards sur les avenues de Bouchain et sur les bords de la Seille, afin qu'aucun déserteur ne pût passer du côté des ennemis, et nul d'entre eux du nôtre; et je fis en sorte qu'il parût que toute mon attention se portoit sur Landrecies. J'envoyai le comte de Coigny préparer les ponts sur la Sambre; je lui dis de se pourvoir d'un grand nombre de fascines, et de les faire porter le plus près de la circonvallation qu'il seroit possible, afin qu'on les trouvât sous sa main quand on voudroit attaquer. « Partez, lui dis-je, allez à toutes jambes, afin que ces « préparatifs ne souffrent aucun retard. » Moyennant ces soins, et d'autres rendus très-publics, l'opinion s'établit dans l'armée que nous devions certainement attaquer le siége, ou l'armée d'observation; et j'eus le plaisir de voir que le prince Eugène rapprochoit la plus grande partie de son infanterie sur ces points, et affoiblissoit d'autant sa communication avec Marchiennes.

Le 23, sur les cinq heures du soir, les marquis d'Albergotti et de Bouzoles, lieutenans généraux, se rendirent chez moi; et le premier me dit que l'honneur qu'il avoit de commander l'infanterie l'obligeoit de me représenter que j'allois tenter une entreprise trop dangereuse; que s'il en croyoit le succès possible, le bonheur qu'il auroit d'avoir une grande part à cette action le porteroit à la désirer ardemment; mais qu'il ne pouvoit croire qu'elle pût réussir. Je lui répondis seulement : « Allez vous reposer quel-

« ques heures, M. d'Albergotti. Demain, à trois « heures du matin, vous saurez si les retranchemens « des ennemis sont aussi bons que vous les croyez. » Je lui donnai, ainsi qu'à tous les autres officiers, ordre de se trouver avant la fin de la nuit à la tête de leurs lignes, et pour unique commandement de faire ce qui leur seroit dit par les officiers de détail que je leur enverrois.

Au jour tombant, le marquis de Vieux-Pont marcha sur l'Escaut avec trente bataillons, et les pontons qu'il devoit jeter en arrivant, à quelque heure que ce fût. Le comte de Broglie, avec trente escadrons, marcha le long de la Seille, en s'approchant de l'Escaut : en même temps je sortis de mon quartier, et les officiers de détail allèrent porter les ordres aux première et seconde lignes de cavalerie de la droite et de la gauche, et de l'infanterie. La persuasion de la marche sur Landrecies étoit si forte par toute l'armée, que lorsqu'ils dirent aux lieutenans généraux qui commandoient les ailes de faire marcher la droite pour retourner en arrière, plusieurs hésitèrent quelques momens : à la fin tout s'ébranla. A la pointe du jour, comme j'étois à deux lieues de l'Escaut, le marquis de Vieux-Pont me manda qu'il étoit découvert, et me pria de lui faire savoir ce qu'il falloit faire. Puységur proposa de marquer le camp dans l'endroit où l'on étoit. « A quoi diable songez-vous? lui répondis-je; « avançons ! » Et en même temps j'envoyai des officiers au grand galop dire à Vieux-Pont de jeter ses ponts, et moi-même je me mis dans ma chaise de poste pour aller plus vite.

Quand j'arrivai à l'Escaut, je trouvai plusieurs ba-

teaux déjà posés, et nulle opposition de la part de l'ennemi. « Puisque j'en ai le temps, dis-je, buvons « deux coups. » Je me fis attacher un buffle, la seule arme défensive dont je me servois quelquefois, et je passai l'Escaut, faisant avancer un maréchal des logis et dix cavaliers devant moi. Je trouvai au-delà un marais fâcheux; ce qui me fit craindre que le peu d'obstacles que j'avois trouvés de la part des ennemis à mes ponts ne vînt de la confiance qu'ils avoient à ce marais. J'ordonnai à la colonne qui passoit sur les ponts de la droite de suivre une chaussée qui menoit à une cense à deux cents pas de là, et qui, selon les apparences, tenoit à la terre ferme. Je me mis en même temps à la tête de la brigade de Navarre; et, quoique bien monté sur un très-grand cheval, j'eus de la peine à passer. Les soldats de Navarre, dans l'eau et la boue jusqu'à la ceinture, me suivirent avec leur ardeur ordinaire.

La colonne de la droite suivant la chaussée, ne trouva aucune difficulté, et l'on arriva ensemble à ces lignes que les ennemis appeloient *le chemin de Paris*. C'étoit une double ligne au milieu de laquelle passoient les convois qui venoient de Marchiennes, et elles aboutissoient au camp retranché de Denain. Cette double ligne étoit défendue par plusieurs redoutes, qui furent emportées sans peine; et je fis mettre mon infanterie en bataille dans le terrain qui étoit entre ces deux lignes.

Mais ne voyant pas arriver l'armée ennemie, que nos mouvemens auroient dû attirer sur l'Escaut, je craignis que le prince Eugène ne prît le parti de tomber sur mon arrière-garde. Je retournai donc à

toutes jambes à mes ponts, et j'envoyai ordre à tous les officiers généraux qui commandoient les troupes qui n'avoient pas encore passé l'Escaut, au lieu de suivre en colonnes, de marcher en bataille, et d'entrer dans les anciennes lignes que les ennemis avoient faites autour de Bouchain, afin que si le prince Eugène vouloit marcher à cette partie de l'armée, il la trouvât placée et retranchée.

Je retournai aussitôt à mon infanterie, qui s'étoit mise en bataille : mais, au moment que je la joignois, je vis l'armée ennemie qui couroit sur l'Escaut en plusieurs colonnes. Le marquis d'Albergotti vint me proposer de faire des fascines pour combler les retranchemens de Denain : « Croyez-vous, répon-« dis-je en lui montrant l'armée ennemie, que ces « messieurs nous en donnent le temps ? Nos fascines « seront les corps des premiers de nos gens qui tom-« beront dans le fossé. »

Il n'y avoit pas un instant, pas une minute à perdre. Je fis marcher mon infanterie sur quatre lignes, dans le plus bel ordre. Mon canon tiroit de temps en temps, mais avec le peu d'effet d'une artillerie qui tire en marchant : celle des ennemis faisoit de fréquentes salves. Quand notre première ligne fut à cinquante pas des retranchemens, il en partit un très-grand feu, qui ne causa pas le moindre désordre dans nos troupes. Lorsqu'elles furent à vingt pas, le feu redoubla. Deux seuls bataillons firent un coude; le reste marcha avec le même ordre, descendit dans le fossé, et emporta le retranchement avec une grande valeur. Il n'y eut de colonel tué que le marquis de Tourville, jeune homme d'une très-grande espérance.

J'entrai dans le retranchement à la tête des troupes; et je n'avois pas fait vingt pas, que le duc d'Albermale et six ou sept lieutenans généraux de l'Empereur se trouvèrent aux pieds de mon cheval. Je les priai d'excuser si les affaires présentes ne me permettoient pas toute la politesse que je leur devois; mais que la première étoit de pourvoir à la sûreté de leurs personnes. J'en chargeai des officiers de considération; et appelant le comte de Broglie : « Comte, « lui dis-je, marchez à Marchiennes. » Je poursuivis ensuite les ennemis, qui ne songeoient qu'à fuir. Malheureusement pour eux, leurs ponts sur l'Escaut se rompirent par la multitude des chariots et la précipitation des fuyards, et les vingt-quatre bataillons qui défendoient les retranchemens furent entièrement pris ou tués (1).

La tête de l'armée du prince de Savoie arrivoit déjà sur l'Escaut, près d'un pont qui n'étoit pas rompu. Il fit quelques tentatives pour passer, et fit tuer sept à huit cents hommes assez inutilement; car les troupes du Roi bordant cette rivière, il n'étoit pas possible aux ennemis de la repasser devant elles. Le comte de Dhona et plusieurs officiers principaux s'y noyèrent, et trois lieutenans généraux furent tués. Cette action si avantageuse ne nous coûta aucun officier de marque, et seulement à peu près cinq cents hommes, tant tués que blessés. La Scarpe étoit couverte d'un nombre infini de tartanes, balandres, et autres bâtimens chargés de provisions de toute espèce, entre autres de beaucoup de poudre. Les en-

(1) *Voyez*, dans la Notice sur Villars (tome précédent, page 248), ce que nous avons dit de la journée de Denain, pour réfuter Saint-Simon.

nemis la firent jeter dans la rivière, qui en devint noire, et tous les poissons périrent : on les voyoit emporter morts par le courant.

J'envoyai, le jour même, le marquis de Nangis porter cette agréable nouvelle au Roi, dont l'inquiétude n'étoit pas médiocre, surtout augmentée par la terreur des courtisans. Le jour d'après, je lui envoyai plus de soixante drapeaux; et ce fut Villars, mon parent, aide-major du régiment des gardes, qui les porta (1).

Je m'emparai le 26 de Saint-Amand, Mortagne, Hannon, et de tous les autres postes que les ennemis avoient sur la Scarpe jusqu'à Douay. On y fit autour de quinze cents prisonniers de guerre. Je réunis à mon armée la forte garnison que j'avois mise dans Valenciennes, et j'y appelai toutes celles qui étoient derrière moi, à Ypres et dans les villes maritimes, qui n'avoient plus rien à craindre des Anglais nationaux, et très-peu des mercenaires hollandais. Moyennant ces jonctions, je me trouvai pour la première fois une armée plus forte que celle des alliés.

Il me restoit Marchiennes à prendre, que j'avois

(1) Sur le chemin de Paris à Valenciennes, à l'endroit où aboutit le chemin de Denain, est élevée une pyramide de trente pieds. Sur sa base on lit : *Denain*, 24 *juillet* 1712; et ces deux vers de Voltaire :

> Regardez dans Denain l'audacieux Villars
> Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

Ce monument a été placé en 1781, par les soins de M. Senac de Meilhan, intendant de la province de Haynaut. (*Voyez* Journal de Paris, mercredi 26 décembre 1781.) Il seroit à souhaiter que messieurs les intendans eussent l'attention de perpétuer ainsi, chacun dans leurs départemens, par quelque monument public, la mémoire des événemens fameux. (A.)

envoyé, pendant l'action de Denain, masquer par le comte de Broglie. Les ennemis l'avoient fortifiée avec d'autant plus de soin, que c'étoit le dépôt de toutes les munitions de guerre et de bouche, le magasin de réserve d'où l'on tiroit les subsistances nécessaires pour les villes voisines, et une espèce de place d'armes où abordoient tous les grands bateaux par l'Escaut, et entroient par la Scarpe. Je priai le maréchal de Montesquiou de se charger du siége, et j'y allois deux fois par jour : il n'en dura que quatre. Cette ville se rendit le 30 : il s'y trouva quatre mille hommes d'infanterie et trois escadrons, qui furent faits prisonniers; un nombre prodigieux de matelots anglais et hollandais, deux cents pièces de canon dans les bateaux, dont trente de vingt-quatre, avec leurs affûts tout neufs. J'envoyai le neveu du maréchal de Montesquiou en porter la nouvelle au Roi, et le sieur de Squiddy, mon capitaine des gardes, porter les drapeaux.

La rapidité et l'importance de ces conquêtes fit un grand effet à Utrecht. La morgue des ennemis baissa, et nos plénipotentiaires reprirent courage. J'allai, le premier août, reconnoître l'armée des ennemis, résolu de l'attaquer si elle vouloit continuer le siége de Landrecies. Je trouvai qu'elle commençoit à s'ébranler pour se rapprocher du Quesnoy, et que ses bagages tiroient vers Bavay, qui étoit le chemin de Mons. Je jugeai qu'elle pourroit me laisser faire tranquillement le siége de Douay si je le jugeois à propos, et je pris toujours, à tout événement, la précaution d'envoyer d'avance le comte de Broglie avec un gros corps de cavalerie devant cette place, pour empê-

cher le prince Eugène d'y jeter des troupes en se retirant.

Mais son dessein n'étoit pas de m'en tenir quitte à si bon marché. En abandonnant Landrecies, il approcha de Douay, que j'investissois. Comme il mettoit beaucoup de diligence dans sa marche, je n'en mis pas moins pour mettre en bon état les postes qui pouvoient assurer ma conquête. Le plus dangereux étoit celui de Belle-Fourrière, que le comte de Broglie, officier très-intelligent, avoit déjà reconnu, et sur lequel il m'avoit donné ses idées. C'étoit un terrain de près d'une demi-lieue, qui étoit au-delà de la rivière de Scarpe, et que l'armée ennemie pouvoit attaquer. J'y fis faire une bonne ligne, avec un avant-fossé perdu. Je coupai la rivière à Pont-à-Vache; et faisant regonfler les eaux devant cette ligne, dès le premier jour elles remplirent l'avant-fossé. L'endroit le plus embarrassant après celui-là étoit le terrain entre Pont-à-Vache et le château de Lalain, parce qu'il y avoit si peu de terre entre la rivière et les marais, que les troupes pouvoient à peine y tenir : mais en y élevant un bon retranchement le long de la Scarpe, ce quartier pouvoit être mis en sûreté.

Je donnai ordre au marquis d'Albergotti, qui y commandoit, d'y faire travailler jour et nuit : j'allai moi-même visiter les bords de la Deule, et ensuite le ruisseau de Lens jusqu'au mont Saint-Eloy; car l'ennemi n'attaquant pas les postes de Belle-Fourrière ou de Pont-à-Vache, n'avoit d'autre parti à prendre que d'aller passer la Deule au Pont-à-Vendin, et ensuite de revenir attaquer entre le mont Saint-Eloy et Lens: mais pour cela il falloit qu'il fît un grand tour, et j'au-

rois eu pour lors le temps de porter mon armée de ce côté-là, sans être inquiet pour mes autres quartiers. Pour assurer l'investiture, nous occupions près de vingt lieues d'étendue, c'est-à-dire depuis Marchiennes jusqu'à Saint-Eloy : mais la nature des lieux étoit très-favorable; il n'y avoit réellement de dangereux que les deux quartiers dont j'ai parlé, et en les accommodant on pouvoit être tranquille.

Revenu de Saint-Eloy, et visitant les ouvrages que j'avois ordonnés la veille, je fus très-surpris que M. d'Albergotti eût employé les travailleurs dans les endroits peu importans, et qu'il eût négligé ceux qui lui avoient été le plus recommandés. Je le trouvai près du château de Lalain, avec le maréchal de Montesquiou et quelques autres officiers généraux, qui soutenoient que l'entreprise de Douay ne pouvoit réussir. Cette affectation de contrecarrer mes desseins, et surtout de ne pas faire ce que j'avois commandé, m'irrita. « Je n'y serai plus trompé, leur dis-je « vivement; car mon frère, Nangis et Contades se « releveront, et ne quitteront pas l'ouvrage qu'il ne « soit parfait : et quand je donne des ordres, je veux « qu'on les suive. »

Je marchois seul; et voyant derrière moi le prince de Rohan qui venoit de quitter ces messieurs, je lui parlai de ma juste peine sur la négligence de ces officiers généraux. Il avoit été quelque temps en conversation avec eux; et, imbu de leurs mauvais discours, il me répondit : « La peine la plus grande est « l'inutilité de toutes celles que nous nous donnons; « car on ne sauroit prendre Douay. — Est-ce là, « monsieur, lui répondis-je en colère, ce que vous

« venez d'apprendre de ces docteurs? Ils vous ont « inspiré une très-fausse doctrine. » En même temps je retournai sur mes pas, et poussai mon cheval vers eux. Me voyant revenir avec un geste animé, ils s'écartèrent, et rentrèrent dans les rues du camp. Je n'en fus pas fâché, et que leur retraite m'épargnât ce que j'aurois pu mettre de trop vif dans cette rencontre. Il paroît que le Roi fut aussi fatigué que moi des mauvais raisonnemens qu'on faisoit sur la possibilité de la prise de Douay, car il dit publiquement à son lever : « J'ai reçu une lettre du maréchal de « Villars. J'approuve fort les mesures qu'il a prises « pour assurer le siége de Douay, et je lui mande « de mépriser les discours que l'on tient à l'armée, « comme je méprise ceux que l'on tient ici. »

L'armée ennemie s'approcha de celle du Roi le 12 août : elle mit sa droite à Carvin-Epinoy, et sa gauche vis-à-vis l'abbaye de Flines. Le quartier du prince de Savoie étoit au château de Liesse : il fit venir de Tournay une grande quantité de canons, et tout ce qui pouvoit lui être nécessaire pour forcer un quartier. On ouvrit la tranchée le 14, et on résolut deux attaques, la première par le régiment des gardes, la seconde par le régiment de Picardie; mais celle-ci ne fut pas formée en même temps que l'autre.

Le prince de Savoie espéroit que par un gros feu de canon il pourroit forcer le quartier de Belle-Fourrière, qui étoit même sous le canon du fort de Scarpe. Il fit faire une quantité prodigieuse de fascines, où on voyoit élever des montagnes à la tête du camp; et Albergotti eut encore l'imprudence de me dire que son quartier seroit forcé, et que Douay seroit sû-

rement secouru. Ma repartie fut vive, et telle qu'elle devoit être; je fus même tenté de lui ôter le commandement de ce quartier. Mais, pour éviter un déshonneur aussi marqué à un ancien lieutenant général qui prenoit un travers, mais qui étoit très-brave d'ailleurs, et que j'estimois, je me contentai d'y ajouter des officiers généraux de confiance, et je priai le comte de Broglie, dont le quartier joignoit celui-là, d'y donner une principale attention.

A ces petites peines, qu'on peut nommer tracasseries, s'en joignit une véritable : ce fut la mort du comte de Villars mon frère, lieutenant général dans mon armée, homme d'une très-grande valeur et d'un rare mérite, qui me manquoit au moment où j'avois le plus besoin des ressources de la confiance. Si quelque chose pouvoit apporter de l'adoucissement à mon chagrin, c'étoit la tournure avantageuse que prenoient les travaux du siége. J'eus aussi la satisfaction de voir que, l'ennemi trouvant des difficultés trop grandes à attaquer notre armée, se retira le 27, après avoir mis le feu à ses fascines, et alla camper à Seclin. Le même jour, la garnison du fort de la Scarpe battit la chamade.

J'étois à la tranchée : les officiers qui sortirent demandèrent quatre jours pour avoir le temps de recevoir les ordres du prince de Savoie. « Vous voudrez « bien, leur répondis-je, que sur votre proposition « j'assemble mon conseil. — Cela est trop juste, ré« pondirent-ils. » J'appelai les grenadiers. « Appro« chez, messieurs; c'est votre conseil que je veux « prendre. — Comment, répliquèrent les officiers, « un conseil de grenadiers? — Sans doute; en pa-

« reilles occasions je n'en prends pas d'autre. » Je dis donc aux grenadiers : « Mes amis, ces capitaines « demandent quatre jours pour avoir le temps de « recevoir les ordres de leur général : qu'en pensez-« vous ? » Leur réponse fut : « Laissez-nous faire : « dans un quart-d'heure nous leur couperons..... — « Messieurs, leur dis-je, ils le feront comme ils le « disent : ainsi prenez votre parti. » La délibération ne fut pas longue : ils se rendirent à discrétion, et il sortit du fort treize cent cinquante hommes, quatre capitaines et un colonel, qu'on envoya à Amiens.

J'allai loger près de la queue de la tranchée, parce que l'éloignement de l'armée ennemie ne me donnoit plus d'autres soins que celui de presser le siége. Valory, lieutenant général et chef des ingénieurs, avoit écrit à M. Pelletier, qui avoit le département des fortifications, que Douay tiendroit cinquante jours de tranchée ouverte. Ce n'étoit pas mon compte, et j'étois accoutumé à mener les ingénieurs un peu plus vite que leur règle. Je passai le 30 la nuit entière à la tranchée, pour faire attaquer le chemin couvert, et en assurer le logement. L'action fut très-vive : elle commença un quart-d'heure avant la nuit, étant nécessaire que les troupes sortissent de la tranchée, et arrivassent de jour sur l'endroit attaqué. Les troupes y marchèrent avec leur ardeur ordinaire. Les grenadiers disoient gaiement devant moi : « Nous allons « relever les Hollandais. » Le logement fut établi avant minuit. Les ennemis voulurent le troubler par une sortie, qui fut repoussée sur-le-champ. On n'y perdit que vingt-cinq à trente hommes, et il y en eut près de cinquante blessés, entre lesquels étoient

deux capitaines de grenadiers. Je leur avois fait prendre des cuirasses, et cette précaution en sauva plusieurs. J'ai toujours eu pour principe de conserver les troupes, et surtout les officiers, parce qu'il ne faut souvent que la perte d'un bon officier pour faire manquer une action. A celle-ci, Clisson, capitaine aux gardes, reçut une très-grande blessure : c'étoit un très-bon officier, et qui cherchoit avec ardeur toutes les occasions. La prise du chemin couvert entraîna, la même nuit, celle d'un ouvrage qu'on appeloit *la redoute de Piémont*. Le marquis de Saint-Sernin, quoique brigadier de dragons, s'y trouva volontaire.

L'armée ennemie marcha le 2 septembre pour s'approcher de Tournay. Sur ce mouvement, je fortifiai le corps du comte de Coigny, qui étoit entre Saint-Amand et Valenciennes; j'ordonnai aussi au comte de Saillant d'envoyer Pasteur, brigadier des troupes d'Espagne, et très-bon partisan, pour pénétrer dans la Hollande, où il n'y avoit point de troupes. Il s'acquitta fort bien de sa commission : il alla tout près de Rotterdam, et brûla les petites villes de Tortolles et de Sleimbourg. Cette expédition étonna les Hollandais, qui étoient déshabitués de nous voir si près d'eux.

Je passai la nuit du 5 au 6 à la tranchée, pour faire préparer les ponts qu'on devoit jeter sur l'avant-fossé, pour attaquer le dernier chemin couvert, et accélérer tous les travaux. Mais malgré ma vivacité on ne put être prêt, et on ne le fut que le lendemain 7 septembre. Je fis marcher en plein jour, à trois heures après midi, trente compagnies de grenadiers, qui passèrent l'avant-fossé sur six ponts de fascines.

Comme ils avoient été brûlés deux fois par les feux d'artifice des ennemis, et qu'on n'avoit pu les raccommoder bien solidement, ils plièrent sous les premiers qui passèrent. Si cela étoit arrivé de nuit, le désordre se seroit mis dans les troupes, et l'entreprise auroit manqué : mais les grenadiers sentant que ces fascines ne s'enfonçoient pas assez pour leur faire perdre pied, traversèrent hardiment, quoiqu'ils eussent de l'eau jusqu'aux épaules.

J'étois au centre de l'attaque avec le marquis de Vieux-Pont, le prince d'Isenghien à la gauche, le marquis d'Albergotti avec le comte de Lespare à la droite. Tout fut emporté avec la plus grande valeur, et perte d'environ cinq cents hommes, tant tués que blessés : la plupart des officiers et soldats qui défendoient ces postes furent tués ou pris. Le lendemain, Douay rentra sous l'obéissance du Roi. Le comte de Hompech, un des principaux généraux hollandais, gouverneur de la place, se rendit prisonnier de guerre, et toute sa garnison. J'envoyai le marquis d'Aubigné en porter la nouvelle au Roi, et le marquis de Soyecourt fut chargé le lendemain de lui porter cinquante-deux drapeaux. On y trouva plus de deux cents milliers de poudre, et une très-grosse artillerie : elle fut mise avec celle qui avoit été trouvée à Marchiennes.

Sans attendre la reddition de Douay, voyant dès les premiers jours de septembre qu'elle ne pouvoit pas tarder, je fis marcher à Valenciennes soixante bataillons et autant d'escadrons, pour occuper les postes que j'avois déjà reconnus, dans le dessein d'entreprendre le siége du Quesnoy. Les ennemis menacèrent encore de ne me le pas laisser faire tranquil-

lement. Le 9, ils passèrent la rivière d'Aisne, et campèrent leur droite vers Mons, et leur gauche vers Brugny. Le 10, ils marchèrent vers Ferrières, et je me plaçai derrière l'Osneau, la gauche à Keuvrain, la droite à l'abbaye de Mortral.

Ils publièrent qu'ils venoient donner une bataille; et en effet il étoit vraisemblable que le prince de Savoie, s'ébranlant avant que l'investissement du Quesnoy fût formé, chercheroit à combattre au plus tôt; mais, outre que notre situation étoit bonne, j'y fis promptement des retranchemens qui la rendirent encore meilleure. Cependant ils marchèrent diligemment jusqu'à deux lieues de nos postes; mais ils s'arrêtèrent deux jours. J'en profitai pour rendre mes dispositions plus parfaites; de sorte que ces momens précieux perdus pour eux, j'eus lieu de croire qu'ils ne hasarderoient pas une action.

Quoiqu'ils eussent perdu à Marchiennes une grande partie de leurs canons, et qu'ils n'eussent pas eu le temps de retirer celui qu'ils avoient été obligés de laisser dans le Quesnoy, lorsqu'en levant le siége de Landrecies ils marchèrent pour me faire lever celui de Douay, il leur en restoit encore assez pour faire des entreprises sur des places dont la garnison étoit foible. Je ne voulus pas leur en laisser la tentation, et j'envoyai cinq bataillons et deux régimens de dragons à Maubeuge, trois bataillons avec un régiment de dragons à Charleroy. Je songeai ensuite à mon siége. Après avoir examiné quelle étoit l'attaque la plus facile, on se détermina à celle de la porte de Valenciennes, que l'on crut plus aisée que le côté par lequel nos gens s'étoient, trois mois aupara-

vant, rendus en douze jours prisonniers de guerre.

Cependant les subsistances pour la cavalerie devenoient difficiles : je n'oubliai rien pour la soulager, et je fis une découverte qui m'aida, au défaut de l'argent de la cour, qu'on ne tiroit pas aisément. J'appris que les ennemis avoient dans Douay, lors de la prise, un gros magasin d'avoine. Quelques particuliers de la ville qui étoient protégés voulurent en profiter, et dirent que cette avoine leur appartenoit. Je crus l'affaire assez importante pour l'éclaircir par moi-même : il n'étoit question que d'un voyage de quelques heures. J'allai à Douay, et fis venir devant moi ces prétendus propriétaires. « Le Roi, leur dis-je, ne prend le bien « de personne. Il est juste que l'avoine vous soit « payée, si elle vous appartient réellement ; mais « aussi si vous avancez sur cela quelque chose contre « la vérité, je vous ferai pendre au moment que la « fausseté sera reconnue. » Ils se troublèrent à ce discours, et le Roi profita de ce magasin, qui se trouva appartenir aux ennemis.

La tranchée fut ouverte au Quesnoy la nuit du 17 au 18 septembre, entre les portes de Saint-Martin et de Valenciennes, et l'on fit une fausse attaque à la porte de Forest. Il faisoit un temps horrible, qui contribuoit à la vérité à rendre le feu des ennemis très-médiocre, mais qui rendoit aussi les travaux fort difficiles. On en fit cependant d'immenses, et sans grande perte d'abord. Les ennemis, qui avoient une artillerie très-nombreuse, et toute la poudre qu'ils avoient destinée au siége de Landrecies, firent un feu prodigieux et continuel dès qu'ils nous virent à portée. La nuit du 20 au 21, ils firent une sortie. Le bataillon des

gardes françaises, qui étoit de tranchée, marcha à eux, les chassa dans le chemin couvert, et revint dans ses postes sans être troublé par leur feu, qui fut terrible la journée du 21. Ils nous tuèrent plus de cent cinquante hommes dans le boyau, plus par les bombes que par le canon, qui rasoit les tranchées et les parapets de nos batteries. J'aurois pu riposter de quelques-unes des nôtres, et ralentir leur feu; mais j'aimai mieux qu'elles tirassent deux jours plus tard, et qu'elles fussent servies en même temps.

Elles commencèrent le 25, à la pointe du jour : il y avoit soixante pièces de vingt-quatre, trente mortiers, et plusieurs pièces de moindre calibre, qui tiroient à ricochet. Les ennemis avoient plus de cent pièces de vingt-quatre et de trente-six sur les remparts; mais comme les assiégeans ont tout le terrain qu'ils désirent pour placer leur canon, et qu'au contraire les assiégés sont obligés de resserrer le leur dans un petit espace, dès la première journée nous en imposâmes à celui des ennemis, et le 26, à midi, les deux tiers des batteries de la place étoient démolies. J'en avois entre autres une de vingt-quatre pièces, servie par les canonniers de la marine, et commandée par le chevalier Ricouart, qui se distingua fort.

Tout étant prêt le 29 pour l'attaque des deux chemins couverts, on la fit une demi-heure avant la nuit avec les troupes de la tranchée montante, commandées par M. de Coigny, qui mena la droite, M. de Maillebois la gauche, et milord Galloway le centre, huit compagnies de grenadiers à la tête de chaque attaque. Le signal étoit quatre bombes et deux fourneaux, qui devoient sauter à la droite et à la gauche.

Je me mis entre la gauche et le centre, ayant près de moi Valory, chef des ingénieurs, Valière qui commandoit l'artillerie, messieurs d'Aligre, d'Albergotti, le comte de Broglie, et plusieurs officiers généraux volontaires, avec une foule de brigadiers et colonels, qui tous s'empressoient de porter les ordres. Aussi tout fut emporté avec une extrême rapidité, et la perte seule de deux capitaines de grenadiers, douze ou quinze subalternes, et environ cent cinquante soldats.

Ce succès nous mit en état de travailler le 30 septembre à placer deux batteries, que l'on compta faire tirer au corps de la place le 2 octobre. Comme on avoit perdu depuis long-temps l'habitude des siéges, mon activité étoit nécessaire pour les mener vivement : aussi ne sortois-je guère de la tranchée. Je fis sonder le 3 le fossé de la place, et on n'y trouva que trois pieds d'eau. Nous avions une bonne brèche, et je me déterminai à donner l'assaut. Pendant qu'on s'y préparoit, le 4, les ennemis battirent la chamade. Je ne voulus rien entendre de leur part, que les bataillons des gardes ne fussent maîtres des portes. Ainsi le sieur d'Ivoy, maréchal de camp, gouverneur de la place, se rendit à discrétion avec sa garnison. J'envoyai le marquis de Châtillon en porter la nouvelle au Roi, et le sieur de La Fond, colonel d'infanterie, les drapeaux. Je me louai beaucoup en général de l'ardeur que nos succès ranimoient dans tous les cœurs, et je demandai des grâces et des récompenses pour plusieurs, entre autres pour les sieurs d'Herbain, de Valcroissant et Cadrolles, capitaines de grenadiers, qui s'étoient fort distingués; le gouvernement

du Quesnoy pour M. de Valory; celui de Charlemont pour M. de Vieux-Pont; le grade de brigadier pour M. de Châtillon; et tout fut accordé. Le Roi me fit en outre présent de six pièces de gros canon, pour mettre dans mon château de Villars.

Nous n'étions pas à la moitié du siége du Quesnoy, que je voulus entreprendre et mener en même temps celui de Bouchain. Il y eut une réclamation générale contre mon sentiment. Les ingénieurs et artilleurs disoient qu'il leur seroit impossible de placer leurs batteries dans un terrain que l'abondance des eaux de l'arrière-saison rendoit mou et impraticable. On avoit des avis certains, représentoient quelques officiers généraux, que le pain manquoit dans la place; qu'il n'y avoit qu'à en faire le blocus, et que ce ne seroit qu'un mois de plus à attendre. Tout ce que ces remontrances gagnèrent sur moi, ce fut de ne pas faire les deux siéges ensemble; mais je disposai tout pour commencer sitôt que celui du Quesnoy seroit achevé. Je fis partir le plus de fascines qu'on put, travailler aux dépôts d'artillerie; et enfin l'investissement et l'établissement complet des troupes se fit le jour même que le Quesnoy se rendit, et on ouvrit la tranchée devant Bouchain la nuit du 9 au 10 octobre. Comme on étoit obligé d'aller chercher très-loin les fascines qu'il falloit encore, j'y employai tous les chevaux d'équipages des officiers généraux, en commençant par les miens.

Le maréchal de Montesquiou commandoit l'armée d'observation. On lui persuada qu'elle n'étoit pas en sûreté derrière l'Osneau, et il fit même rétrograder quelques troupes : parti foible, comme il en convint lui-même; et après que nous en eûmes conféré, on

renvoya les troupes, avec ordre de rester où elles étoient, c'est-à-dire bien barraquées, et ayant du fourrage pour quinze jours. Ce n'est pas la seule résolution timide que m'auroient fait prendre les donneurs d'avis, si j'avois voulu les en croire.

Ces quinze jours étoient à peu près le terme que je fixois à la défense de Bouchain, et elle n'en dura que neuf. Le 12, on se logea sur le fossé des deux lunettes, et les ennemis firent une sortie qui fut repoussée. Le 14, commencèrent à tirer quarante pièces de canon très-bien servies; le 15, celui des ennemis ne tiroit plus. J'étois à la tranchée, et pendant trois heures je ne vis point partir une volée de canon : les coups de fusil même étoient peu fréquens. Je fis travailler à découvert à une batterie qui voyoit le pied d'un bastion. Tous les soldats se tenoient hors de la tranchée, et cela étoit d'autant plus heureux qu'elle étoit pleine d'eau. Le 17, sur les sept heures du soir, le chemin couvert fut emporté : nous n'y perdîmes pas cent soldats. Enfin le 18, le général Grovestein, gouverneur de la place, celui même qui avoit fait une course en France, se rendit à discrétion avec toute sa garnison, ayant déclaré aux officiers qui vinrent pour capituler que je ne les écouterois pas que les troupes du Roi ne fussent maîtresses des portes. J'envoyai porter la nouvelle au Roi par le comte de Choiseul, et les drapeaux par le chevalier de Casan, colonel d'infanterie. Je fis l'éloge de mon état-major, à la tête duquel étoient Contades et Beaujeu; et je nommai, en attendant l'agrément du Roi, au commandement de Bouchain, le sieur de Mouy, brigadier d'infanterie.

Ce fut la cinquième place emportée sur les ennemis en deux mois et cinq jours, avec cinquante-trois bataillons prisonniers de guerre ou rendus à discrétion, et quinze lieutenans généraux ou maréchaux de camp, tant à l'affaire de Denain que dans ces cinq places, sans compter plus de cent pièces de gros canons, cinquante mortiers, tant de provisions de toute espèce, et surtout de poudre, qu'après ces cinq siéges, où on ne l'avoit pas épargnée, j'en envoyai encore quatre cents milliers dans nos arsenaux.

J'eus la satisfaction de recevoir une lettre de l'abbé de Polignac, un de nos plénipotentiaires à Utrecht, qui me mandoit que les conquêtes de l'armée du Roi portoient des coups mortels aux Hollandais; que les intrigues du comte de Sinzendorff, ambassadeur de l'Empereur, pour la continuation de la guerre faisoient moins de progrès; qu'enfin les meilleures têtes de la République commençoient à prévaloir sur l'opiniâtreté du pensionnaire Heinsius, par les pertes immenses de troupes, d'artillerie et de munitions que faisoient les confédérés depuis l'affaire de Denain. Le Roi daigna me récompenser de ces succès par le gouvernement de Provence, que la mort du duc de Vendôme laissoit vacant; et Sa Majesté joignit à ce présent une lettre qui lui donnoit un nouveau prix.

Les armées se séparèrent avant la fin d'octobre. Les ennemis tirèrent les premiers sur Bruxelles; et moi, après avoir pourvu à la sûreté des villes prises par les réparations des brèches et de fortes garnisons, j'étendis les troupes le long de la frontière dans de bons cantonnemens, et je partis pour la cour. Le jour que je m'y présentai, le Roi s'étoit trouvé mal le matin,

et il avoit encore de grandes vapeurs qui ne lui permettoient guère de paroître; mais la force de son courage, et la nécessité où il croyoit être de se montrer, le firent souper en public. Il faisoit des efforts pour m'entretenir, et tâchoit de surmonter son mal, mais inutilement. J'aurois voulu ne m'être pas présenté dans ce moment, touché que j'étois tant de la peine que je voyois dans le Roi de ne pouvoir me parler, que du malin plaisir que je remarquois dans les courtisans des distractions du Roi, comme si ma présence lui eût été à charge. Mais je fus bien dédommagé le lendemain : le Roi me fit un accueil libre et ouvert, qui sembloit vouloir excuser l'air embarrassé de la veille; et il me parla tout haut de mes services, avec un ton affectueux dont je fus pénétré. Je partageai l'hiver entre Paris, Villars et la cour. Je ne restois pas long-temps à Versailles, parce que le métier de courtisan n'étoit pas de mon goût; mais le Roi avoit la bonté de me distinguer toujours.

[1713] La paix se conclut avec la Hollande, qui y apporta tous les obstacles possibles; mais enfin les bonnes têtes l'emportèrent sur les plus passionnés. L'obligation, s'ils vouloient soutenir la guerre en Flandre, de payer seuls désormais toutes les troupes qui étoient auparavant à la solde d'Angleterre fut ce qui détermina les Hollandais. Au reste, on leur fit une assez bonne part, puisqu'en gardant la Flandre espagnole pour la maison d'Autriche, ils en devinrent comme les maîtres. Les Anglais se traitèrent aussi assez bien, en nous obligeant de raser les fortifications et de combler le port de Dunkerque; de leur céder à perpétuité l'île de Terre-Neuve, et les autres

adjacentes, avec quelques restrictions seulement pour la pêche. Nous nous engageâmes en outre à reconnoître la succession à la couronne de la Grande-Bretagne dans la ligne protestante. On laissa le duc de Bavière en possession du duché de Luxembourg et du comté de Namur, jusqu'à ce qu'il eût été rétabli dans ses Etats d'Allemagne et dans son rang d'électeur, et qu'il eût été mis en possession du royaume de Sardaigne, qu'on lui cédoit en dédommagement des pertes qu'il avoit essuyées. Le roi de Prusse gagna la Haute-Gueldre, et le duc de Savoie le royaume de Sicile, avec des échanges qui lui convenoient sur les frontières de Savoie. Toutes ces puissances reconnurent Philippe v pour roi d'Espagne, et on rendit à la France Lille, Aire, le fort Saint-François, et Saint-Venant. Ces traités, et d'autres moins importans, ne furent clos et signés que le 11 avril.

L'Empereur n'en fut pas content, et se disposa à continuer la guerre. Le Roi me destina le commandement d'Allemagne, et me fit dire d'y envoyer de Flandre mes équipages. Comme ils étoient déjà à Verdun, M. de Voisin vint me trouver, et me dit : « Le Roi compte la paix faite avec l'Empire, et il a « quelque peine à ôter au maréchal d'Harcourt le « commandement de l'armée d'Allemagne, qui lui « avoit été promis. Ainsi Sa Majesté croit que vous « serez content d'avoir forcé ses ennemis à la paix, « et que vous ne vous souciez pas beaucoup de faire « un voyage en Alsace. — Puisque la paix est faite, « répondis-je, il n'y a qu'à louer Dieu. Je vais donc « me défaire de mon équipage. » Et en même temps j'envoyai ordre de vendre près de cent cinquante

chevaux de charrettes, chevaux de valets, mulets, fourgons, et même de mes chevaux de main.

Quelques jours après, le Roi apprit que l'Empereur et l'Empire étoient plus que jamais résolus à la guerre, et que le prince Eugène rassembloit une armée qui, selon tous les avis, devoit être de cent dix mille hommes. Apparemment ces nouvelles firent penser que mal à propos on avoit changé le dessein de mettre les armées sous mes ordres. M. de Voisin parut désirer de rentrer en conversation avec moi. Comme je venois peu à la cour, il prit un prétexte, et m'écrivit plusieurs fois que je négligeois trop mon appartement de Marly : je lui répondis autant de fois que ma santé n'étant pas bonne, je me tenois à Paris, où je me trouvois plus à mon aise.

Enfin il m'envoya un courrier du cabinet, qui me trouva jouant chez madame de Bouillon. Il étoit porteur d'une lettre que je ne me pressois pas d'ouvrir, parce que je me doutois du contenu, et que je ne voulois pas montrer trop de désir. Elle renfermoit un ordre de me rendre le lendemain à Marly. M. de Voisin, à qui je parlai d'abord, auroit bien voulu que je lui fisse des questions qui le missent à l'aise, et lui donnassent lieu de me faire valoir le changement résolu en ma faveur : mais je ne me laissai point prendre à ses cajoleries; je ne montrai pas de curiosité; j'affectai au contraire beaucoup d'indifférence. De sorte qu'il fut obligé de me dire nettement : « Nous refu-« serez-vous d'aller reprendre le commandement de « l'armée en Allemagne? — Je n'ai pas refusé, lui « répondis-je, des emplois très-difficiles et très-« dangereux, que personne ne vouloit : ainsi je ne

« refuserai pas ceux que la dernière campagne rend « moins embarrassans. » Sa Majesté, ce même jour, me parla avec une espèce de honte des variations auxquelles on l'avoit engagée, et me témoigna sa satisfaction de ce que j'acceptois.

Le lendemain, elle entra en matière avec moi sur les projets de la campagne, et me montra l'état des forces qu'elle me destinoit. « Sire, lui dis-je, Votre « Majesté n'a donc plus d'ennemis en Flandre? Hé « bien! il faut en transporter toute la cavalerie en « Allemagne. Vous avez des marchés faits à vingt-« cinq sous la ration : je les nourrirai à bien meilleur « compte. — Mais, dit le Roi, les maréchaux d'Har-« court et de Bezons m'ont dit que s'ils avoient plus « de deux cents escadrons, ils ne pourroient les faire « subsister. — Je dois connoître, répondis-je, ces « frontières, et tous les pays où l'on peut porter la « guerre; et j'ai l'honneur d'assurer Votre Majesté « que plus j'aurai de troupes, et plus je trouverai de « pays à les nourrir. Il n'est question que de cacher « nos desseins, et de faire en sorte que nos pre-« miers mouvemens persuadent que nous ne son-« geons qu'à une guerre défensive, comme vous « l'aviez résolu. — Faites comme vous l'entendrez, « me dit le Roi. — La plus importante attention, ré-« pliquai-je, est le secret : ainsi Votre Majesté seule « et le ministre de la guerre seront informés de mes « projets. »

Le maréchal d'Harcourt avoit compté de laisser les lignes de la Lutter bien gardées, et d'aller camper à Radstadt avec l'armée la plus considérable, tandis que le maréchal de Bezons, avec quarante bataillons

et cinquante escadrons, s'avanceroit au-delà de la Sarre. Le marquis d'Alègre étoit déjà à Trèves avec la tête de cette armée. Je me rendis le 24 mai à Metz, où j'avois donné rendez-vous au maréchal de Bezons. Il me marqua un vif désir d'avoir toujours une armée séparée. Je l'assurai d'une grande attention à tout ce qui pourroit lui être agréable ; j'ajoutai que jusqu'à ce que les premiers mouvemens pussent faire voir clair sur le succès des entreprises, je ne pouvois moi-même juger si la campagne s'ouvriroit par une action générale, ou s'il seroit possible de faire un siége : que dans le premier cas il choisiroit lui-même l'aile qu'il voudroit commander; que dans le second il seroit chargé du siége, ou de l'armée d'observation. Je lui dis qu'il pouvoit toujours s'avancer vers la Sarre. Moi, j'arrivai le 26 à Strasbourg, après avoir publié que je n'y serois que dans les premiers jours de juin. Le comte Du Bourg avoit déjà mis plusieurs corps au-delà du Rhin; et je mandai le 29 au maréchal de Bezons, qui avoit rejoint le marquis d'Alègre à Trèves avec toute son armée, de marcher vers Hombourg, et de s'approcher des montagnes du côté de la petite ville de Verff; mais les inondations l'empêchèrent de passer la Sarre.

Je reçus le même jour, par le marquis de Torcy, un état des troupes qui s'assembloient sous les ordres du prince Eugène : elles devoient monter à cent dix mille hommes. Il en avoit déjà soixante, et il envoyoit courriers sur courriers pour hâter la marche de ceux qui ne l'avoient pas encore joint. Je n'en avois avec moi que quarante-cinq mille; mais, pour l'expédition que je méditois, je comptois plus sur la diligence

que sur l'avantage de marcher avec des troupes considérables.

Le prince Eugène voyant une bonne partie de mon armée au-delà du Rhin, m'attendoit aux lignes d'Etlingen. Pour le confirmer encore davantage dans cette opinion, le 4 juin, à la pointe du jour, je fis avancer le marquis d'Asfeld avec un corps de cavalerie considérable vers Radstadt; et afin qu'il ne pût être informé que je me renforçois en deçà, depuis plusieurs jours il y avoit ordre, sur nos lignes de Lauterbourg, que les barrières fussent ouvertes à ceux qui viendroient de notre côté, et fermées à tous ceux qui voudroient aller vers l'ennemi.

Ce même jour 4 juin, je partis de Strasbourg à l'entrée de la nuit, pour le Fort-Louis. J'y passai le Rhin, et m'avançai une lieue sur le chemin de Radstadt, publiant que le lendemain toute l'armée me suivroit. Je repassai le soir même, et me rendis à Lauterbourg, où je trouvai toutes les troupes, qui s'y étoient réunies des différens quartiers qu'elles occupoient, tant sur la ligne de la Lutter que dans les petites villes et villages entre Saverne, Strasbourg et Haguenau.

Alors je commençai ma véritable marche. Je fis prendre la tête au comte de Broglie, avec quinze bataillons, mille grenadiers commandés par Châtenay, bon brigadier d'infanterie, et dix-huit escadrons ayant Maupeou pour maréchal de camp. Je suivis avec quarante bataillons. Le comte de Broglie occupa à dix heures du soir la Petite-Hollande, et fut en état d'empêcher les ennemis de nous nuire, s'ils vouloient passer le Rhin à Philisbourg. Pour marcher plus facilement, je mis notre infanterie en brigade. Elle fit seize

lieues en vingt heures, la plus grande partie la nuit. Je fus presque toujours à pied à leur tête. Quelques-uns succomboient à la fatigue. « Mes amis, leur dis-je, « ce n'est que par la diligence et de telles peines que « l'on attrape les ennemis. — Pourvu, me répon- « dirent-ils, que vous soyez content, et que nous les « attrapions, ne vous embarrassez pas de notre peine : « nous avons bon pied et bon courage. »

Tout le pays fut également trompé; en sorte que l'avant-garde trouva l'évêque de Spire dans sa ville, et que les magistrats demandèrent aux premiers de nos gens si le prince de Savoie vouloit loger à l'évêché, comptant que c'étoit l'armée de l'Empereur qui avoit passé le Rhin à Philisbourg. Etant sûr alors que toute communication de Landau avec le Rhin étoit coupée, pour consoler l'infanterie de sa peine, je lui abandonnai pendant deux jours les caves du pays remplies de vin, et je fis donner des vaches : mais ces deux jours passés, je rétablis la plus sévère discipline, et elle fut exactement observée. Comme j'avois coutume de parler moi-même aux bataillons, je leur fis voir la nécessité dans l'occasion présente de conserver le pays ennemi, pour nous y assurer des subsistances. Après ces sortes d'avertissemens, les exemples, comme je l'ai déjà dit, étoient sévères; et dans toutes les guerres que j'ai faites, quelquefois à la tête de cent mille hommes, j'ai toujours été assez heureux pour les contenir avec très-peu de punitions. J'appris le 6 juin que la marche que j'avois faite vers Radstadt, pour persuader aux ennemis que je voulois attaquer Etlingen, avoit produit tout l'effet que je désirois, et que, la même nuit que j'étois arrivé près

de Philisbourg, le prince Eugène en avoit retiré la plus grande partie de ses troupes, et les avoit fait marcher pour soutenir les lignes, qu'il croyoit menacées.

Après avoir surpris les ennemis, je n'oubliai rien pour ne l'être pas à mon tour. Ce qu'ils pouvoient imaginer de plus dangereux pour moi étoit, voyant les forces du Roi répandues dans le Palatinat le long du Rhin, et ayant eux-mêmes un pont de bateaux sur des haquets, de me dérober un passage sur ce fleuve. Pour n'avoir point un pareil inconvénient à craindre, je plaçai des officiers généraux très-capables depuis Lauterbourg jusqu'au Fort-Louis; je chargeai des patrouilles le sieur de Guerchois, très-bon maréchal de camp, et Perrin, bon brigadier d'infanterie, sous les ordres du comte Du Bourg, qui connoissoit mieux que personne tout ce pays-là, et dont les talens pour la défensive étoient au-dessus de tout autre. Ma grande attention étoit de bien connoître mes officiers généraux subalternes. Tel, par un esprit audacieux, est propre à mener une tête, qui doit attaquer; tel autre, par un génie porté naturellement aux précautions, sans d'ailleurs manquer de courage, répondra plus exactement de la défense d'un pays : et ce n'est qu'en appliquant à propos ces différentes qualités personnelles, que l'on peut se préparer et presque s'assurer de grands succès.

J'étois assez tranquille au sujet de la grande armée des ennemis, parce qu'elle ne pouvoit passer le Rhin qu'à Mayence, et que je l'aurois vue venir d'assez loin pour prendre mes mesures; mais il me restoit encore quelques postes à occuper, pour avoir tant mes sû-

retés que mes subsistances. Je fis marcher, sous les ordres du comte de Broglie et du marquis d'Alègre, quatre-vingts escadrons à la hauteur de Worms. Leur destination étoit de conserver autant qu'il seroit possible le pays qui est aux environs de Landau, et qui devoit fournir la subsistance à l'armée qui en feroit le siége : c'étoit aussi afin d'avoir toujours des partis sur Mayence, et d'obliger les bailliages du Palatinat, d'Altzey, de Creutznach et d'Oppenheim, jusqu'à Coblentz, pays très-riche, fort abondant en grains, de nous fournir notre subsistance.

Le 9 juin, j'envoyai des ordres au comte de Dillon, lieutenant général, qui partoit des environs de Metz avec un corps de troupes, d'attaquer Kayserslautern, où il y avoit deux bataillons impériaux, et de n'accorder d'autre capitulation à la garnison que de se rendre à discrétion. Je mandai au sieur de Saint-Contest, intendant des Evêchés, de se tenir à Sarre-Louis, pour faciliter au comte de Dillon son entreprise. Il trouva sur place le canon, les provisions et les ingénieurs; et au bout de treize jours la garnison, composée de huit cents hommes commandés par un colonel, se rendit prisonnière de guerre. Je l'envoyai à Châlons en Champagne. Saint-Pierre, brigadier d'infanterie, fut blessé dangereusement. J'en donnai le commandement au sieur de Vassy, lieutenant colonel très-entendu, bon partisan, et plus propre qu'aucun autre à écarter les partis ennemis qui voudroient pénétrer par les montagnes. M. de Dillon prit aussi le château de Verastein, qui achevoit d'ôter aux ennemis tout poste entre Coblentz et Mayence. Il s'y trouva quatre-vingts hommes.

Par abondance de précautions, je fis retrancher un camp devant l'ouvrage que les ennemis avoient à la tête de leur pont à Philisbourg. J'ordonnai aux troupes qui venoient de la Franche-Comté de former un camp sous Brisach, et je leur faisois fournir des fourrages du pays ennemi, de l'autre côté du Rhin; et étant bien aise, à tout événement, d'être le maître de tenter quelques entreprises au-delà du fleuve, je fis venir un pont de bateaux portatifs à Seltz.

Il ne me restoit d'inquiétude que de la part d'un fort qui étoit vis-à-vis de Manheim, dont les ennemis pouvoient à toute heure fortifier la garnison par le secours des bateaux, et ensuite établir un pont en une nuit, d'autant plus facilement que le Rhin en cet endroit n'avoit qu'un seul canal. Le sieur d'Albergotti, que j'avois chargé de cette attaque, s'étoit mis dans la tête qu'il suffiroit de masquer et de bloquer ce fort, dont il vouloit croire les ouvrages beaucoup meilleurs qu'ils n'étoient. « Dès que vous en serez « maître, lui écrivois-je, vous serez étonné et peut-« être honteux de l'avoir cru si bon. » J'y allai moi-même, et j'ordonnai que l'on disposât tout pour l'emporter, dès que le canon auroit rasé quelques fraises et palissades; mais nous n'en eûmes point la peine. Un nommé Villiers, très-bon ingénieur, piqué de ce que M. d'Albergotti en avoit demandé un autre pour conduire l'attaque, entra dans le chemin couvert, que l'on trouva abandonné; et une demi-heure après dans la ville, que l'on trouva abandonnée de même. J'y entrai aussi avec M. d'Albergotti et ses officiers, qui avoient été comme lui de l'avis du blocus; et en leur montrant les vices de la place, je leur dis assez sé-

chement : « Je vous prie, messieurs, de régler une « autre fois vos idées avec plus de soumission sur « celles de votre général. »

Quand nous fûmes bien établis devant Landau, j'examinai, avec le sieur de Valory et les ingénieurs qu'il avoit amenés, les attaques les plus favorables. Après les avoir étudiées avec soin, nous nous déterminâmes au côté par lequel la place avoit toujours été attaquée, quoique les ennemis l'eussent fortifié de nouveaux ouvrages. Les ingénieurs demandèrent quatre jours pour les préparatifs nécessaires à l'ouverture de la tranchée. Je les employai à aller visiter tout le pays en deçà du Rhin, jusqu'au-delà de Mayence. Je le trouvai rempli d'une si prodigieuse quantité de grains, que j'ordonnai aux baillis et aux magistrats de toutes les petites villes d'en préparer cinquante mille sacs pour les armées du Roi; j'ordonnai aussi aux bailliages de Lorraine de fournir tous les chevaux et les grains qui leur seroient demandés. Le Roi m'avoit prescrit d'y envoyer des troupes, si M. de Lorraine faisoit quelques difficultés : je chargeai en conséquence le sieur de Saillant, lieutenant général, commandant dans les évêchés de Metz, Toul et Verdun, de faire exécuter les ordres de Sa Majesté. Notre poste pour les lettres, passant par la Lorraine, étoit souvent arrêtée par des voleurs, qui ne pouvoient être protégés que par les Lorrains : j'ordonnai que les villages voisins de la route répondroient des courriers, et paieroient chèrement le mal qui leur seroit fait. Ainsi j'établis encore la sûreté de ce côté.

L'électeur palatin voyant ses Etats exposés à de

fortes contributions, m'envoya un de ses ministres, chargé de demander quelques ménagemens : il s'expliquoit en même temps du désir qu'avoit son maître de pouvoir contribuer à la paix. Le prince de Dourlach fit plus : il quitta le service de l'Empereur, pour garantir ses propres Etats, autant qu'il seroit possible, des malheurs de la guerre. Il me manda qu'il n'oublieroit rien pour porter ses voisins à prendre la même résolution. Je lui répondis : « Je ne négligerai rien « pour procurer des amis au Roi, et pour faire aux « princes qui rechercheront sa royale protection tous « les plaisirs qui dépendront de moi; mais comme « vos Etats fournissent des troupes à l'Empereur « comme contingent, vous ne devez pas vous éton- « ner s'ils demeurent toujours soumis aux contribu- « tions. » J'entrai en arrangemens avec les députés de Dourlach et de Bade : ils s'engagèrent à fournir cinquante mille sacs, moitié froment, moitié seigle. Pour faciliter les livraisons aux munitionnaires, et pour donner en même temps de l'inquiétude aux ennemis, depuis Huningue jusqu'à Mayence je plaçai un corps très-considérable au-delà du Fort-Louis, dans l'île du Marquisat. Ce corps menaçoit les lignes d'Etlingen, et le grain nous descendoit librement par Strasbourg, où je mis trente escadrons qui fourrageoient au-delà.

L'armée du siége fut composée de soixante bataillons et cinquante escadrons, sous les ordres du maréchal de Bezons. Il y avoit dans la place environ douze mille hommes commandés par le prince Alexandre de Wurtemberg, lieutenant général de l'Empereur très-estimé. La tranchée fut ouverte la nuit du

24 au 25 juin, et avancée jusqu'à demi-portée de fusil des premiers ouvrages des ennemis avec tant de précautions et si peu de bruit, qu'ils ne s'en aperçurent pas. Ils voulurent pousser une garde de dragons que l'on avoit fait avancer, afin de les empêcher de découvrir les travaux ; mais les marquis de Livry et de Belle-Ile prirent les piquets de la cavalerie la plus voisine, et rechassèrent les ennemis jusque dans la contre-escarpe. Les deux premières nuits coûtèrent peu d'hommes, et on passa assez facilement un ruisseau qui étoit devant la lunette la plus éloignée de la place. La nuit du 27 au 28, on acheva une batterie de six pièces de vingt-quatre, pour battre le petit fort détaché qui étoit dans les dehors.

Les ennemis firent le 2 juillet une sortie assez considérable. Le marquis de Biron, lieutenant général de tranchée, sortit du boyau à la tête de trois bataillons de Navarre, et eut le bras emporté d'un coup de canon. Bressac, capitaine de ce régiment, fut tué, et Barberay, lieutenant colonel, blessé. Les ennemis furent chassés dans leur contre-escarpe, et je fis poster le marquis de Biron à la tête de la tranchée, où on lui coupa ce qui lui restoit du bras, quatre doigts au-dessus du coude.

J'écrivis au maréchal de Bezons sur la lenteur du siége. Les termes en étoient très-mesurés, et tels qu'il convient de les employer avec un homme de pareille dignité, et avec lequel on n'oublie aucun égard : mais comme la conduite de la guerre rouloit entièrement sur moi, je ne pouvois m'empêcher de marquer mon étonnement de voir employer dix jours à prendre des ouvrages qui étoient à près d'un quart de lieue de la

place. Je sais que la garnison étoit excellente, composée des meilleures troupes de l'Empereur : ainsi les gens qui aiment les précautions avoient de bonnes raisons pour combattre ma vivacité; mais j'ai pour principe que cette vivacité est toujours convenable quand elle n'est pas imprudente, et je fis sentir que je n'admettrois pas les précautions qui ne seroient pas indispensablement nécessaires. C'est pourquoi, quoiqu'on me remontrât que les préparatifs n'étoient pas encore bien faits, j'ordonnai que, la nuit du 11 au 12, on attaquât tous les ouvrages extérieurs en deçà du chemin couvert. Le marquis de Coigny, lieutenant général de tranchée, et le marquis de Silly, en furent chargés. Le principal ouvrage, défendu par trois cents hommes des ennemis, fut emporté par les grenadiers avec leur valeur ordinaire; et ces trois cents hommes firent même une médiocre résistance. Il étoit revêtu de front, et la gorge aussi, et il y avoit jusqu'au premier chemin couvert une communication sous terre, par où les ennemis pouvoient le secourir; mais on ne leur en donna pas le temps. J'avois autour de moi plusieurs officiers généraux volontaires, entre autres les ducs de Luynes et de Richelieu, qui marquoient une grande ardeur dans toutes les occasions.

De ce jour, je me fixai au siége, comme dans le centre et le but principal de mes opérations. J'ordonnai que tous les officiers des divers corps, même éloignés, montassent à leur tour la tranchée, pour partager tant la peine et le risque que les dépenses, qui étoient assez considérables. Les assiégés avoient beaucoup de mines : nous tâchâmes de les éventer

méthodiquement en attachant aussi le mineur, parce que leurs ouvrages étoient revêtus. Cela prenoit beaucoup de temps. Je dis au maréchal de Bezons et à Valory qu'il ne falloit ni trop mépriser l'ennemi, ni le trop respecter; et qu'à en juger par sa défense, on ne lui voyoit ni assez de fermeté ni assez d'habileté pour ne pas croire qu'on pouvoit aller plus vite. J'avois dès les premiers jours conseillé d'attaquer le chemin couvert d'un peu plus près qu'on ne le fit : ma raison étoit que ce chemin étant tout entier miné, et le terrain fort humide, les ennemis ne chargeroient leurs mines au plus tôt que trois jours avant qu'ils s'attendroient d'être attaqués, et que, les surprenant par une attaque plus prompte, ils n'auroient pas le temps de les charger. Les ingénieurs ne goûtèrent point mon avis, qu'ils trouvèrent téméraire et trop périlleux : cependant l'expérience fit voir qu'outre la perte du temps, qui est très-précieux à la guerre, la perte des hommes fut plus considérable, puisque nous essuyâmes le feu de seize mines toutes en terrain mou, qu'ils n'auroient pas eu le temps de charger, comme ils en convinrent.

Du 12 juillet au 4 août, on prit en détail plusieurs ouvrages qui couvroient le corps de la place. Après s'être emparés, la nuit du 15 au 16, d'un pâté défendu par la rivière de Queiche, qu'il fallut passer sur des ponts à chevalets, on emporta le 18 les contre-gardes. J'étois à l'attaque, commandée par le comte de Cezanne, lieutenant général, et le marquis de Gonzague, maréchal de camp.

Le jour d'après, les ennemis mirent le drapeau blanc, et demandèrent à capituler. Il y eut suspen-

sion d'armes d'une heure. Je dis aux officiers qui vinrent : « Vous serez prisonniers de guerre : n'es-« pérez pas d'autre traitement. » Ils ne voulurent point y consentir, et on recommença à tirer. Une demi-heure après, un colonel des ennemis vint apporter la capitulation. « Avant que de lire les ar-« ticles, lui dis-je, celui des prisonniers de guerre y « est-il ? » Il me répondit que le prince de Wurtemberg n'y consentiroit jamais. « Reportez votre capitu-« lation, répliquai-je. Bien des complimens à M. le « prince de Wurtemberg : vous lui direz que je con-« sidère trop son mérite pour ne pas priver quelque « temps l'Empereur de ses services, et de ceux des « braves gens qui défendent Landau. » Et on recommença pour la troisième fois à tirer.

Les officiers principaux de l'armée me pressèrent de consentir que la garnison se retirât. Ils alléguoient pour raison que la saison avançoit, qu'on ne pourroit former d'autre entreprise, et qu'enfin il falloit conserver les troupes. Je restai ferme dans ma résolution; et le lendemain 20 août, le prince de Wurtemberg se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, sans restriction. Il en sortit plus de huit mille hommes. Le Roi n'en perdit que mille, et deux mille blessés dans les hôpitaux. J'envoyai le sieur des Luteaux, colonel d'infanterie, neveu du maréchal Du Bourg, porter cette bonne nouvelle au Roi; et le chevalier de Valory, fils du lieutenant général, porter quarante-deux drapeaux, et deux étendards de la garnison. Je la répartis à Saverne et à Haguenau, en attendant les ordres du Roi. Je me louai beaucoup de toutes les troupes, surtout des ingénieurs et des grenadiers,

officiers et soldats. Ce corps servoit avec une intrépidité qui méritoit des louanges infinies. Je donnai aussi de grands éloges à Vallière, chef des mineurs : il avoit commandé l'artillerie dans tous les siéges de la campagne précédente, et il ne fit pas difficulté à celui-ci de servir sous le sieur Duperrier, moins ancien, qu'il trouva en fonction. Je fis distribuer pendant ce siége plus de dix mille francs de ma bourse aux officiers blessés, leur faisant dire, pour ménager leur délicatesse, que je reprendrois cet argent sur le prêt, bien éloigné cependant de cette volonté. Ils reçurent, et presque tous voulurent rendre.

Il est à observer qu'avant l'ouverture de la campagne on avoit soutenu, pour faire plaisir au maréchal de Bezons, qu'il falloit deux armées; que la sienne marcheroit sur la rivière de Glane, pendant que celle du maréchal d'Harcourt passeroit le Rhin au Fort-Louis. Le prince Eugène, placé derrière les lignes d'Etlingen, pouvoit les couper, et les battre l'une après l'autre; mais le moins qui pût arriver, c'est que deux belles armées très-bien entretenues auroient tenu la campagne sans but et sans succès. Et voilà ce que produisent les cabales de cour, uniquement occupées des intérêts des particuliers, et jamais de ceux du Roi.

J'eus la satisfaction de faire subsister pendant trois mois deux cents bataillons et plus de trois cents escadrons dans la longueur de vingt lieues de pays sur cinq de large, entre les montagnes et le Rhin, sans qu'aucun paysan quittât son habitation. Cela n'avoit sans doute été possible que par la plus sévère discipline et la plus exacte économie, parties de la guerre

auxquelles je m'étois singulièrement appliqué. Dans une lettre au Roi, je pris la liberté de lui faire cette remarque : « Votre Majesté n'auroit pas été servie si « heureusement par ceux qui soutenoient qu'une ar- « mée composée de plus de cent bataillons et deux « cents escadrons ne pouvoit subsister sur le Rhin, et « qui sur ce fondement se préparoient à la seule dé- « fensive en Allemagne. » Il est certain que les peuples de ce pays, qui jusque là n'avoient vu nos soldats que le flambeau à la main, surpris qu'on ne fît aucun dégât chez eux, venoient d'eux-mêmes nous apporter nos besoins. Je reçus un témoignage non suspect de cette bonne conduite par un corps respectable, le chapitre de Spire, qui, au hasard de déplaire à l'Empereur, chanta le *Te Deum* pour la prise de Landau. Je ne l'y forçai point; mais le doyen s'y offrit de lui-même, disant que la bonté que le Roi avoit eue de faire rebâtir leur église les obligeoit à ce respect; qu'ils y étoient portés de plus par le bonheur actuel de leur ville, qui s'enrichissoit au milieu de la guerre par la liberté de vendre aussi cher ses marchandises, et par l'exacte discipline des troupes françaises.

Avant que Landau fût rendu, je m'étois occupé de ce qu'il y auroit à faire après. Mes vues tournèrent sur Fribourg. Il semble que le prince Eugène me devina; car il s'appliqua à fortifier puissamment les gorges et les montagnes que je devois occuper par derrière la ville, pour empêcher de la secourir, et les postes en avant, qu'il me falloit emporter avant que d'y arriver. De mon côté, je mis tout en œuvre afin de donner le change à l'ennemi, et d'écarter

toute idée que je dusse attaquer Fribourg. Je fis des mouvemens de troupes depuis Huningue jusqu'à Mayence; je couvris le Rhin de bateaux; je plaçai en différens endroits des ponts portatifs, qui pouvoient persuader que j'avois dessein d'insulter les lignes d'Etlingen par Radstadt. J'eus grand soin surtout de faire réparer les fortifications de Landau, afin que si le prince Eugène s'y portoit pendant que je serois occupé à Fribourg, je pusse le laisser morfondre devant cette place, et pénétrer moi-même dans le cœur de l'Empire par Phillingen, mauvaise place qu'il me seroit facile d'emporter. J'envoyai au Roi un Mémoire que j'avois fait moi-même étant sous Landau, où étoient expliqués les divers mouvemens des troupes, aussi bien que les dispositions pour les vivres, l'artillerie, le partage des généraux, et les moyens de cacher les véritables desseins jusqu'au dernier moment.

Le Roi, qui voyoit d'assez grandes difficultés dans l'entreprise de Fribourg, me dépêcha un courrier pour m'engager à faire de nouvelles réflexions, et prendre garde de trop hasarder; mais je ne fus pas ébranlé par ses observations. J'aurois seulement voulu commencer le 5 septembre, persuadé qu'il est plus avantageux d'attaquer avec moins de préparatifs, que de laisser à l'ennemi le temps et le moyen de prévenir les coups qu'on peut lui porter; mais on me demanda jusqu'au 10. Il survint encore des difficultés qui occasionèrent du retardement, surtout au sujet des vivres, que nous devions tirer presque tous des contributions prises sur l'ennemi, et qu'il falloit assurer. M. de Lorraine refusa le plus long-temps qu'il

put les chariots qu'on vouloit avoir de chez lui, et on fut obligé de forcer ses sujets. Il survint aussi une difficulté à l'égard des Suisses, qui, fondés sur des conventions qu'ils citoient, prétendoient ne devoir jamais être employés au-delà du Rhin. Le Roi avoit ordonné qu'on les y forçât, même le régiment des gardes. On se souvenoit d'un discours que M. de Turenne avoit tenu en circonstances semblables aux commandans de ce corps : « Messieurs, leur dit-il, « naturellement je ne parle durement à personne; « mais je vous ferai couper la tête dans le moment, « si vous refusez d'obéir. » Cette douceur *naturelle* que se donnoit M. de Turenne est assez plaisante. Touché de la douleur mortelle des officiers suisses, qui se trouvoient dans la cruelle alternative de manquer à leurs supérieurs ou au Roi, je les laissai en deçà du Rhin, avec d'autant plus de raison qu'ayant à former un siége sur les frontières de cette nation, je crus convenable au service du Roi de la ménager.

Enfin tout fut prêt le 16. Le comte Du Bourg marcha avec quarante bataillons droit sur Fribourg. Un gros corps auquel on donna le plus d'étendue possible parada et manœuvra en deçà du Rhin vis-à-vis les ennemis, qui étoient dans leurs lignes d'Etlingen, comme s'il eût voulu les attaquer; un autre masqua ces mêmes lignes du côté de Radstadt, avec la même démonstration de vouloir les insulter; et j'envoyai un fort détachement de dragons, qui s'avancèrent dans la vallée d'Hornberg, comme si l'armée qui suivoit le comte Du Bourg eût dû attaquer non Fribourg, mais Phillingen. La nuit de ce même jour, je donnai un grand bal à Strasbourg, ainsi que j'avois fait deux ans

auparavant lorsque j'entrai dans l'Empire. Le bal me servit encore cette fois à cacher quelques ordres de détail. J'en sortis à la pointe du jour, montai dans ma chaise de poste, et passai le Rhin. A mesure que je trouvois les troupes en marche, je les exhortois d'avancer, et je joignis le comte Du Bourg le 20, à trois heures après midi, au moment qu'il arrivoit au pied du Roscoph.

C'est une montagne qui couvroit Fribourg par rapport à moi, célèbre par son escarpement. Le général Vaubonne avoit employé le temps du siége de Landau à perfectionner les retranchemens qui étoient sur la hauteur : il occupoit la crête avec dix-huit bataillons impériaux. Les redoutes étoient fraisées et palissadées, et la gauche de ce retranchement tenoit au fort Saint-Pierre, qu'on peut dire imprenable par sa situation. Il étoit très-facile aux ennemis d'y envoyer beaucoup plus de troupes, quand ils reconnoîtroient qu'on en vouloit à ce poste : c'est pourquoi j'avois recommandé au comte Du Bourg d'attaquer, à quelque moment qu'il arrivât.

Il vouloit des pioches, des outils, des fascines, et plusieurs autres préparatifs. « Rien de tout cela, lui « répondis-je ; des hommes ! » Et en même temps je fis marcher toutes les troupes. J'envoyai le chevalier d'Asfeld, lieutenant général, attaquer une demi-lune sur la droite, le comte d'Estrades faire une diversion sur la gauche de l'attaque du chevalier d'Asfeld, et marchai moi-même à la tête de tout, mettant seulement cinq cents grenadiers devant moi. La montagne étoit si escarpée et le rocher si roide, que je sentis mon cheval, quoique très-fort, plier des quatre

jambes, et prêt à me faire rouler dans le précipice. Je me jetai brusquement à bas avec grand risque, puisque depuis ma blessure il me falloit toujours deux hommes pour me mettre à cheval. Ma chute fut heureuse : je grimpai des pieds et des mains, aidé par des grenadiers, accompagné de M. le duc, du prince de Conti, de M. de Richelieu, du prince d'Epinoy, et de beaucoup d'autres jeunes gens de qualité, vifs et ardens. Nous fîmes tous ensemble un si violent effort, que les ennemis ne purent tenir. On en tua beaucoup; on prit deux colonels avec plusieurs drapeaux : je les envoyai porter au Roi par le comte de Boissieux mon neveu. Le reste de l'infanterie se jeta dans Fribourg, et leur cavalerie s'enfonça dans les gorges.

Je la suivis, avec l'intention d'avancer dans le pays autant qu'il seroit possible. On trouva le fort d'Halgrabe abandonné. J'aurois voulu pénétrer plus avant; mais comme les vivres n'avoient pu marcher aussi vite que l'armée, je me trouvai sans pain, parce qu'on n'avoit pas osé en faire avancer, de peur de découvrir notre dessein. J'en fis ramasser tout ce que je pus dans l'armée, et le donnai à un détachement de mille chevaux, la plupart dragons et hussards, auxquels j'ordonnai de pénétrer aussi loin qu'ils pourroient. Moi-même j'allai quatre lieues au-delà de l'abbaye de Saint-Pierre, voulant qu'il se répandît chez les ennemis que l'armée du Roi rentroit dans l'Empire. Il étoit en effet important que ces peuples, las de la guerre, fussent confirmés dans leur mécontentement par notre retour dans un pays si couvert de lignes et de retranchemens, qu'ils le croyoient inaccessible.

C'est pourquoi je ne m'embarrassai pas de faire un peu jeûner la compagnie pendant deux jours : j'allai toujours en avant, quoique nous n'eussions d'espérance que sur le pain que nous pourrions trouver dans les villages et les chaumières éparses. On dînoit comme on pouvoit. M. le duc me donna deux soupers, qui furent gaillards, et sans crainte d'indigestion. Nos troupes, à leur retour dans le camp, trouvèrent du pain sec, pas trop abondamment : mais quand le soldat est victorieux, on le contente de peu. Les mille chevaux dont j'ai parlé allèrent au-delà de Rotweil, et poussèrent des partis fort loin au-delà du Danube.

Revenu devant Fribourg, je réglai les quartiers, et pris les postes qui pouvoient rendre le secours difficile, et même faire perdre l'envie de le tenter. Ce siége étoit une entreprise très-hardie, surtout commencé dans la fin de septembre. Trois forts qui occupoient les montagnes rendoient la ville comme inattaquable; et entre les trois, celui de Saint-Pierre passoit pour imprenable. Mais mon espérance étoit fondée sur ce qui l'auroit peut-être fait perdre à d'autres, savoir sur ce que la ville renfermoit une garnison de dix-neuf bataillons, sans compter les détachemens, et toute la noblesse du pays, qui s'y étoit réfugiée. Les officiers du corps de Vaubonne y avoient aussi leurs femmes et la meilleure partie de leurs équipages, qu'ils n'avoient pas eu le temps de mettre ailleurs. D'après ces connoissances, voici comme je raisonnai : Le siége de la ville peut être long; mais n'étant pas secourue, on la prendra quinze jours plus tôt ou plus tard. Je ne donnerai aucune capitulation

à la garnison, et sa détresse me servira à prendre les forts de Saint-Pierre et de l'Etoile, sans les attaquer. Je m'embarquai sur cette espérance.

Le 27, je réglai les attaques avec le sieur de Valory et les deux principaux ingénieurs : celle de la ville, près de la porte Saint-Martin; et celle qui pouvoit mener au fort de Saint-Pierre, par la vallée de Saint-Pierre. Le sieur de La Batue, qui avoit commandé dans le château de Fribourg, vouloit que l'on attaquât par la porte de la ville, qui étoit au pied de ce château; et sa raison étoit qu'on pouvoit par cette attaque saigner la rivière qui passe dans les fossés, et La Batue avoit raison : mais je me laissai aller au désir de Valory et des ingénieurs, parce que quand on fait faire aux gens ce qui n'est pas de leur goût, souvent les choses n'en vont pas mieux. La tranchée fut ouverte la nuit du dernier septembre au premier octobre. On se servit d'un redan le long de la rivière, qui mène presque au pied du glacis de la porte Saint-Martin. Le travail fut poussé à deux cents toises de la palissade. On n'y fit pas grande perte : il y eut seulement entre les travailleurs une petite alarme, que je dissipai par ma présence.

Le soir du premier octobre, les ennemis firent une grosse sortie; mais les bataillons de la Reine, qui étoient à la tête de la tranchée, les repoussèrent. Le sieur de Beaujeu eut la jambe emportée d'un boulet de canon à côté de moi. Il étoit brigadier, et faisoit la charge de maréchal des logis général de la cavalerie. Ce succès nous donna la facilité d'arranger notre terrain; de sorte que, la nuit du 4 au 5, nous plaçâmes vingt-quatre pièces en batterie contre la

ville et le château. Notre canon commença à en imposer à celui des ennemis : cela ne les empêcha pas de faire deux grandes sorties, l'une le 7, qui fut soutenue par le marquis de Nangis, qui les reconduisit jusqu'au chemin couvert, avec assez de perte de leur côté. Le sieur de Squiddy, capitaine de mes gardes, fut blessé près de moi. L'autre sortie, du 9, se fit sur l'attaque du château, où le terrain étoit très-avantageux aux assiégés, parce qu'ils descendoient sur nos gens : cependant nous n'eûmes que trois capitaines de grenadiers tués, l'un desquels étoit le fils de milord Melford, et environ quatre-vingts soldats tués ou blessés. Les ennemis laissèrent dans nos tranchées beaucoup plus des leurs, et ne firent pas grand dommage à nos logemens, qui furent bientôt rétablis.

J'appris alors que le prince Eugène étoit parti de son camp près d'Etlingen, pour s'approcher de nous. Comme il pouvoit marcher par derrière les montagnes ou par la plaine, je n'oubliai rien pour empêcher qu'il ne m'obligeât de partager mes forces, en me menaçant de deux côtés : je travaillai à le contraindre de se déterminer, de sorte que j'eus toujours le temps de lui opposer mon armée entière. Pour cela, je fortifiai si bien les montagnes, qu'il ne lui restoit de pays accessible que par la plaine. J'allai moi-même visiter les vallées de Staussen, Totnan et d'Obrelet, parce qu'on m'avoit dit que les ennemis, après s'être présentés à la vallée de Saint-Pierre, pouvoient très-aisément retourner par ces vallées, et m'attaquer. Je profitai de l'avis, et mis sur la crête de ces montagnes un gros corps commandé par le sieur Dillon, lieutenant général, ce qui m'assura absolument de ce

côté : il pouvoit, à la vérité, m'approcher par la plaine; mais par cette marche il prêtoit le flanc aux troupes que j'avois mises dans Strasbourg et le fort de Kelh. Je les avois chargées de le harceler, et j'étois sûr que cela me donneroit le temps de rappeler le gros de mes forces, et de les placer dans des retranchemens que j'avois préparés. Ainsi, après cette visite des lieux, je continuai mon siége assez tranquillement.

L'attaque du chemin couvert et d'une lunette qui le défendoit ayant été résolue pour la nuit du 13 au 14, je commandai quarante compagnies de grenadiers, soutenues de plusieurs bataillons. Le hasard fit que les assiégés avoient résolu de leur côté une sortie de douze cents hommes, commandés par le général Vetveseim. Ils se mettoient en bataille sur le glacis, lorsque nos grenadiers sortirent de la tranchée. C'étoient tous gens choisis : l'action fut chaude, et la mêlée meurtrière. Peu de ces douze cents hommes rentrèrent dans la place. Le général ennemi me fut amené à la tête de l'attaque.

La lunette étoit gardée par deux cents hommes, qui se défendirent avec la plus grande fermeté. Les marquis de Vivans et de Puzieux marchèrent avec quatre bataillons, pour soutenir les grenadiers. La résistance des ennemis ne se ralentit pas. Je ne voulois pas manquer le logement, parce que la saison s'avançant plus que de coutume, et la neige couvrant déjà la terre, la prise de cette lunette étoit une circonstance décisive pour le succès du siége. Je fis soutenir mes deux mille grenadiers par trente bataillons. Le combat dura deux heures avec un acharnement

égal. Les comtes de Broglie, de Nangis, de Silly, le sieur de Contades, le duc de Richelieu, le duc de Guiche, et plusieurs autres officiers généraux, ne quittèrent pas l'attaque, non plus que moi. Nos grenadiers, qui d'abord étoient entrés dans la lunette, en furent chassés; mais les officiers généraux que je viens de nommer, secondant M. de Vivans, y rentrèrent à la tête des régimens de Poitou et de Royal-Roussillon. Les deux cents hommes qui la défendoient ne voulurent point de quartier, et furent tués jusqu'au dernier. Presque tous nos capitaines de grenadiers restèrent morts, tant dans la lunette que dans le chemin couvert. Le duc de Richelieu, qui faisoit auprès de moi les fonctions d'aide de camp, fut blessé à la tête; et je reçus à la hanche un coup de pierre si violent, que mes habits en furent percés. Les ennemis perdirent beaucoup à cette action; mais elle nous coûta deux mille hommes. La valeur du soldat y fut portée au plus haut point : tous ceux qui retiroient leurs officiers blessés retournoient avec empressement au combat sitôt qu'ils les avoient mis hors de la portée des coups. Le gouverneur demanda le lendemain une suspension d'armes pour enterrer les morts. Je l'accordai, et j'en profitai pour soustraire aux yeux des soldats des objets qu'il est quelquefois bon d'éloigner de leur vue.

Cependant l'attaque du château n'avançoit pas. Je n'en avois jamais espéré un grand succès, et n'avois compté sur la prise du château que par celle de la ville. Les ennemis firent le 16 un signal du fort de Saint-Pierre, et on eut lieu de croire que c'étoit pour avertir le prince Eugène qu'ils étoient pressés. Il étoit

alors sur les hauteurs de Holgraph : il y demeura un jour, et se retira. J'établis le 18 six batteries sur le chemin couvert. Les princes du sang même me prièrent alors de laisser sortir des dames de Fribourg : « Permettez, leur répondis-je, que je ne diminue en « rien l'inquiétude des ennemis, surtout des plus « galans de leurs généraux ; » et je persistai malgré eux dans une dureté qui nous fut très-utile.

Je comptois que les nouvelles batteries commenceroient à tirer du 19 au 20, et je ne fus pas trompé : elles furent servies à souhait. On renversa la contre-escarpe dans le fossé, on commença à le saigner, et à y jeter des fascines et des sacs à terre ; mais il restoit aux ennemis deux batteries dans les flancs bas, couvertes par les oreillons des bastions. Elles rasoient le fossé, et étoient trop basses pour que notre canon pût bien les voir. Malgré cela, les ponts furent achevés le 27, ou plutôt les fossés furent comblés, et on se trouva en état de monter à l'assaut le 30 ; mais à huit heures du matin il parut un drapeau blanc sur la brèche, et le marquis de Villeroy m'amena deux magistrats, qui m'apprirent que le gouverneur les avoit abandonnés, et s'étoit retiré dans les châteaux. Mon premier soin fut de courir à la brèche, pour garantir la ville du pillage. Il étoit temps. Je trouvai le duc de Tallard, colonel de tranchée, qui avoit beaucoup de peine à empêcher les soldats : cependant j'en vins à bout avec quelque peine aussi, et je garnis du régiment des gardes tous les endroits par où on pouvoit entrer. Je fis enfermer dans le couvent et le jardin des Capucins plus de cinq mille prisonniers que le gouverneur avoit abandonnés à ma discrétion, aussi

bien que toutes les femmes des généraux et officiers, qu'ils avoïent laissées dans la ville avec leurs équipages; et j'envoyai Contades, major général, porter à la cour cette heureuse nouvelle.

Moyennant un million que la ville donna, elle se racheta du pillage et de l'incendie, à condition cependant qu'on ne tireroit pas des forts et du château où la garnison s'étoit retirée; et je fis dire au gouverneur que s'il en partoit un seul coup, je ferois tout passer au fil de l'épée. Une autre chose à laquelle il ne s'attendoit pas, c'est que j'ajoutai que comme il avoit jugé à propos d'abandonner à ma discrétion plus de cinq mille hommes de sa garnison, blessés et autres, je ne tromperois pas sa confiance, et qu'il ne leur seroit fait aucun mal; mais qu'ils n'auroient d'autre subsistance que celle qui leur seroit envoyée du château. Sur cette déclaration, le gouverneur demanda permission d'envoyer des officiers au prince de Savoie pour lui apprendre sa situation, et voir s'il voudroit changer quelque chose à l'ordre précis qu'il lui avoit donné de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, avec promesse de le secourir.

Pendant cette espèce d'armistice, je remis quelque ordre dans la ville, où régnoit une horrible confusion. On trouva vingt-quatre pièces de canon en état de servir, qui, jointes à celles que j'avois déjà, me firent soixante pièces de vingt-quatre, et quarante mortiers prêts à foudroyer le château, si la réponse qu'on attendoit du prince Eugène n'étoit pas conforme à ma demande. Je les mis en batterie sans essuyer un seul coup de fusil. Pour les vivres à fournir aux prisonniers, le gouverneur m'écrivit une lettre

très-pathétique, dans laquelle il me mandoit que son honneur ni celui de la garnison ne lui permettoient pas de se défaire des vivres qui lui étoient nécessaires, pour suivre les ordres de son maître et de son général; et qu'il ne croyoit pas que ma religion me permît de faire mourir de faim des chrétiens dont j'étois le maître.

Je lui répondis : « Mon honneur, ma religion, et « ce que je dois à mon maître et aux Français, ne « me permettent pas de laisser du pain à un ennemi « qui n'en veut que pour tuer les Français : ainsi « vous enverrez du pain aux soldats que vous avez « abandonnés, ou vous répondrez à Dieu de ceux « qui périront à vos yeux. » Et, pour rendre ma réponse plus efficace, deux jours après je fis porter aux barrières du château une vingtaine de soldats épuisés de faim. La garnison voyant ses camarades prêts à périr, obligea le gouverneur de donner du pain et de la viande aux prisonniers, et retira dans le château ces vingt malheureux. Comme je savois que les troupes des forts n'avoient pas des vivres pour deux mois, et qu'elles étoient forcées de les partager avec plus de cinq mille hommes abandonnés dans la ville, je comptois dès-lors bien sûrement qu'elles ne soutiendroient pas trois semaines, et que je les aurois peut-être plus tôt.

Ma fermeté fut blâmée par les dames de la cour de France, et même par quelques officiers généraux de mon armée. Le sieur de Guerchois, qui en fut informé, m'envoya plusieurs exemples tirés de l'histoire qui justifioient ma conduite, et il m'exhorta à tenir bon : mais je n'avois pas besoin d'encouragemens, et

je n'avois garde de négliger le seul moyen qui me restoit pour me rendre maître de cette importante et forte place, dont il y avoit des parties imprenables.

J'allai loger dans la ville même, pour être derrière les batteries que je destinois à foudroyer le château. Le gouverneur, impatient de voir tout préparer sous ses yeux pour sa ruine, fit quelques difficultés de laisser faire nos travailleurs sans obstacles de sa part. Je lui réitérai mes premières menaces, et il nous laissa mettre tout en état de tirer le 12 novembre.

Le 10, le général Vactendonne vint me dire de la part du gouverneur que la réponse du prince Eugène ne lui donnoit pas une liberté entière, et il demandoit la permission de retourner. « Je ne puis le faire, « répondis-je, qu'à condition que le fort de Saint-« Pierre me sera remis sur-le-champ. » La proposition fut refusée. Comme j'avois besoin de cinq ou six jours encore pour recevoir l'augmentation d'artillerie que j'attendois, je permis au général Vactendonne d'aller trouver le prince Eugène, à condition qu'il seroit de retour le cinquième jour. Cependant je fis les dispositions nécessaires pour attaquer Kirn et Trarbach immédiatement après la prise de Fribourg. Je ne m'en serois pas tenu à cela, si j'avois pu m'assurer des vivres; j'aurois voulu marcher avec une partie de l'armée à la tête du Danube, et pousser des partis considérables dans l'Empire. Mais, quelque diligence que fît le sieur Paris, munitionnaire général, il lui fut impossible de donner du pain d'avance aux troupes pour huit jours.

Enfin, le 13 au soir, le gouverneur reçut du prince Eugène la permission de rendre les forts. J'envoyai

le duc de Richelieu porter au Roi cette grande et importante nouvelle. La garnison sortit le 20, au nombre de six mille hommes. Elle en avoit perdu plus de quatre, sans compter ce qui avoit été laissé dans la ville à ma discrétion. On trouva dans les forts et châteaux une quantité prodigieuse de munitions de guerre et d'artillerie. Ce même jour, je séparai l'armée. Comme elle étoit composée de deux cents bataillons et de trois cent soixante escadrons, il n'auroit pas été possible que les routes et les étapes ordinaires fussent suffisantes. Je fis prendre du pain pour cinq jours, et fis suivre les divers corps par toutes les charrettes que j'avois de l'Alsace et de la Lorraine, jointes à celles des vivres, qui servirent aussi à transporter les soldats malades et fatigués. Il fallut partout ouvrir les chemins à force de bras, parce qu'il y avoit deux pieds de neige sur la terre; faire partir les divisions les unes après les autres, à mesure que les fourrages se consommoient, et avec le plus grand ordre, pour prévenir la confusion, si facile à mettre entre tant de gens.

Pendant que les subalternes s'occupoient de ces détails, une affaire pour le moins aussi importante fixoit mon attention : c'étoit la paix. On m'en avoit fait quelques ouvertures dès le temps que les princes palatin et de Dourlach avoient entretenu auprès de moi des envoyés sous prétexte de leurs intérêts pendant le siége de Landau. J'en avertis le Roi, qui daigna me charger de cette grande affaire, et m'envoya le premier septembre les pouvoirs pour la traiter. La négociation s'échauffa à mesure que nos armes devenoient plus heureuses. Lorsque nos troupes entrèrent

dans l'Empire, au commencement du siége de Fribourg, je sus que les Etats de Souabe avoient demandé l'assemblée des cercles voisins, afin de pourvoir à leur commune sûreté, et que, malgré la cour de Vienne, l'assemblée avoit eu lieu. Les sieurs baron de Honteim et Becker, ministres de l'électeur palatin, et qui parloient aussi pour l'Empereur, me dirent que le prince Eugène étoit comme moi chargé de traiter la paix; et en effet, sitôt que Fribourg fut rendu, ce prince m'écrivit qu'il avoit reçu les pleins pouvoirs de l'Empereur, et me proposoit le château de Radstadt pour nos conférences. Je l'acceptai, et nous fîmes aussi par lettres plusieurs arrangemens concernant notre séjour. Nous réglâmes que nous aurions chacun pour notre garde seulement cent maîtres et cent hommes de pied. Il ne fut pas question du cérémonial; il étoit inutile entre nous. Comme ce qu'il y avoit de plus grand dans les deux armées désiroit se trouver à l'ouverture des conférences, le prince Eugène me manda que, crainte de confusion et d'accident, il ne le permettroit qu'à cinq ou six, savoir le prince de Dourlach, le duc d'Aremberg, les généraux Flackestein et Kœnigseck. Je ne donnai de mon côté la permission qu'au duc de Rohan, au comte Du Bourg, messieurs de Châtillon, Contades, Belle-Ile, et Saint-Fremont.

J'arrivai à Radstadt le 26 novembre à quatre heures après midi, et le prince de Savoie une demi-heure après moi. Sitôt que je le sus dans la cour, j'allai au devant de lui au haut du degré, lui faisant des excuses de ce qu'un estropié ne pouvoit descendre. Nous nous embrassâmes avec les sentimens d'une an-

cienne et véritable amitié, que les longues guerres et les différentes actions n'avoient pas altérée. Je le menai dans son appartement, qu'il avoit choisi du côté droit, parce que tout ce qui venoit de l'Empire pouvoit lui arriver sans passer sous nos yeux; et le côté gauche avoit la même commodité pour moi. Un quart-d'heure après, le prince vint me rendre visite : il demeura une demi-heure, retourna chez lui, où il ne resta que peu de temps, et revint. « Les visites de « cérémonie rendues, me dit-il, j'avois impatience « de rendre celles d'amitié, et j'aurois été bien fâché « que vous eussiez pu me prévenir dans celles-là. « Nous sommes trop voisins pour que je ne cherche « pas souvent à en profiter. » Je répondis comme je devois à des avances si flatteuses. Nous réglâmes notre journée. Il fut convenu que nous dînerions alternativement l'un chez l'autre avec les principaux chacun de notre parti, et qu'il y auroit le soir un jeu dans mon appartement, qui étoit le plus commode. Ce fut d'abord au piquet, auquel nous substituâmes ensuite un brelan très-médiocre qui se faisoit sur les six heures du soir, et quelquefois on soupoit ensemble.

Dans la première conférence, le prince Eugène me dit que l'Empereur vouloit sincèrement la paix, mais qu'il étoit obligé aux égards convenables avec les princes de l'Empire; qu'il étoit persuadé que si on n'avoit eu d'autre objet que d'amuser, on ne l'auroit pas chargé de la commission. Je lui en dis autant, et sur cela nous étions d'accord; mais nous ne le fûmes pas sur ce qu'il me soutint que nous avions les premiers demandé la paix. Il en vouloit inférer que c'étoit à nous à recevoir les conditions, et non à les

faire, et que nous ne devions pas nous flatter de les obtenir bien avantageuses pour nos alliés de l'Empire. Les conversations à ce sujet furent très-vives et très-sérieuses, toujours cependant de part et d'autre avec la politesse, les termes de respect et de vénération dus aux deux souverains : mais qui nous auroit entendus auroit cru que nous n'avions pas deux jours à rester ensemble.

« Les ministres de l'électeur palatin, me dit le « prince Eugène, ont toujours fait entendre que les « premières avances pour la paix venoient du côté « de la France. — Ils ont apparemment, lui répon- « dis-je, joué le rôle ordinaire des médiateurs, qui, « pour rapprocher les deux parties, ne se font pas « scrupule de prêter à l'une vis-à-vis de l'autre l'em- « pressement qu'elle n'a souvent pas. Mais je m'en « rapporte à la probité du baron de Honteim et du « sieur de Becker : qu'ils disent si ce ne sont pas eux « qui ont désiré de venir près de moi, et si dès la « première entrevue je ne leur ai pas déclaré haute- « ment que jamais le Roi n'abandonneroit les intérêts « des électeurs de Bavière ni de Cologne, et qu'il ne « feroit point de paix que les dernières conquêtes « ne lui demeurassent. Sans doute mes discours ont « passé à la cour de Vienne; et si elle avoit trouvé « mes propositions inadmissibles, nous ne serions « pas ici. »

On passa d'abord en revue tous les objets, grands et petits, avec assez de chaleur. Je remarquai que c'étoient les médiocres qui donnoient le plus d'humeur. Le prince Eugène ne pouvoit digérer que, sur la pressante recommandation du roi d'Espagne, le

nôtre demandât une principauté en Flandre pour la princesse des Ursins. « Encore, disoit-il, si c'étoit « pour un général auquel il eût d'aussi grandes obli- « gations qu'à vous, je n'en serois pas surpris : mais « pour cette dame, vous me permettrez de vous en « marquer mon étonnement. » Comme j'insistois, il arriva deux ou trois fois qu'il me dit : « Nous n'avons « qu'à nous séparer. — C'est au moins, lui répondis- « je, une grande satisfaction pour moi d'avoir passé « deux jours avec l'homme du monde pour lequel « j'ai l'attachement le plus vif. Mais si nous recom- « mençons la guerre, lui dis-je, où prendrez-vous « de l'argent ? — Il est vrai que nous n'en avons pas, « me répondit-il ; mais il y en a encore dans l'Em- « pire. — Pauvres Etats de l'Empire, m'écriai-je, on « ne vous demande pas votre avis pour entrer en « danse : il faut bien que vous suiviez ensuite. » Mon exclamation le fit sourire.

Enfin on commença à s'entendre, et je pus le 5 décembre présenter au Roi le plan d'une négociation qui prenoit de la consistance. Je lui mandai que depuis dix jours je bataillois avec le prince Eugène sur Landau. Je voulois qu'il fût laissé fortifié à la France, et le prince déclara que ses instructions portoient une exclusion entière de cet article. « Cependant, ajou- « tois-je, dans la journée d'hier le baron de Honteim « ayant souvent parlé à l'un et à l'autre, il fut dit que « sans Landau il n'y avoit de ma part aucun consen- « tement à la paix ; mais qu'en attendant les résolu- « tions de la cour de Vienne sur cet article, on pou- « voit traiter les autres, pour ne pas perdre un temps « précieux, et nécessaire à l'entière consommation

« de l'ouvrage. Ainsi donc nous avons traité sur la « base de la paix, et la cour de Vienne consent que « cette base soit le traité de Ryswick, comme j'en ai « l'ordre de Votre Majesté. »

Ainsi, après une guerre de quatorze ans, pendant laquelle l'Empereur et le roi de France avoient été près de quitter leurs capitales, l'Espagne avoit vu deux rois rivaux dans Madrid, presque tous les petits Etats d'Italie avoient changé de souverains, une guerre dont toute l'Europe, excepté la Suisse et quelques lieux dans les autres parties du monde, avoit ressenti les horreurs, nous nous remettions précisément au point d'où on étoit parti en commençant.

J'écrivis en même temps au Roi ce que je croyois qui pouvoit s'obtenir sur les autres articles, et je lui demandai ses dernières résolutions. « M. le prince « Eugène, lui disois-je, passe la restitution totale « de l'électeur de Cologne : je la demande pareille « pour l'électeur de Bavière, et cet article passera « sans difficulté. Il n'est cependant pas entièrement « accordé, parce que je demande un dédommage-« ment. Le prince Eugène soutient qu'il prouvera « que les hostilités ont commencé par les Bavarois, « et qu'au pis aller on ne devroit qu'une année, « puisque l'électeur a été mis au ban de l'Empire, et « que ce ban confisque tous ses biens. Il m'a ajouté « que ses meubles sont encore dans ses châteaux ; « qu'on n'en a rien enlevé, comme il a fait à Ins-« pruck ; qu'on les lui donnera, mais qu'on ne con-« sentira à aucune espèce de dédommagement.

« Il paroît que le prince de Savoie demandera que « les affaires de l'Italie en général, surtout celle de

« Mantoue et celle du marquisat de Burgaw, soient
« renvoyées à la chambre de Weslar et au conseil
« aulique, ces tribunaux étant les juges naturels et
« les seuls compétens des fiefs de l'Empire. Il m'a
« aussi parlé des fortifications d'Orbitello et de Porto-
« Longone, de la possession de Sabionetta. Je lui ai
« répondu que ce seroient des objets à discuter quand
« je serois mieux instruit; mais que ces articles n'em-
« pêcheroient point la paix quand on seroit d'accord
« sur les autres.

« Je n'obtiendrai rien pour madame des Ursins et
« le prince Ragotzki. La maison d'Autriche compte
« donner des dédommagemens à l'électeur palatin.
« Comme elle les prendra sur elle, ce n'est point à
« moi à les restreindre : il faut seulement que je sache
« si je dois m'opposer jusqu'à rompre, en cas que ce
« prince prétende la dignité royale avec l'île de Sar-
« daigne. Il est certain que la justice veut absolument
« qu'il ne soit pas dégradé pour avoir été fidèle à
« l'Empereur; et en général je supplie de nouveau
« Votre Majesté de me donner ses ordres précis sur
« les articles qui doivent me faire rompre, supposé
« qu'on ne les passe point.

« Le prince de Savoie déclare positivement que
« l'Empereur demande la confirmation des priviléges
« des Barcelonais, qui lui ont montré tant d'attache-
« ment pendant qu'il étoit en Espagne, et qu'il a
« ordre de ne rien conclure sans cela. J'ai répondu
« que j'ignorois si Votre Majesté voudroit faire des
« offices sur ce sujet auprès du Roi son petit-fils;
« mais que, selon moi, on ne pouvoit lui demander
« rien de plus. Quant à la paix d'Espagne, lorsque

« j'en parle, le prince de Savoie me répond que Votre « Majesté en sera l'arbitre. Je voudrois, en attendant, « qu'il fût renoncé de part et d'autre, par le roi d'Es- « pagne et par l'Empereur, aux titres des Etats qu'on « ne possède pas. Le prince de Savoie paroît tenir à « ces titres, et j'y ai consenti, à condition que cela « ne pourra causer aucun sujet ni prétexte de nou- « velle guerre. J'ai déclaré aussi que M. le duc de « Hanovre sera reconnu en qualité d'électeur; mais « que pour la Flandre, je ne crois pas que Votre Ma- « jesté veuille rien changer à ce qui a été réglé à « Utrecht. Enfin j'ai l'honneur d'assurer Votre Ma- « jesté que je crois la paix faite moyennant la paix « de Riswick en entier, la restitution des électorats, « mais sans dédommagement, et Landau fortifié, avec « le Fort-Louis, pour Fribourg qui sera rendu. »

Regardant la paix comme à peu près faite, je jugeai à propos de rappeler à madame de Maintenon les espérances brillantes que m'avoit données M. de Chamillard quand je fus envoyé en Flandre en 1709. « Jamais, lui disois-je (1), il n'y a eu de connétable « ni peut-être de général, à remonter dans les siècles « les plus reculés, qui ait été honoré de commande- « mens d'armées si considérables pendant tant d'an- « nées, dans des circonstances plus dangereuses, et « qui s'en soit tiré plus heureusement. » J'en concluois que ce ne seroit pas présomption à moi de demander l'épée de connétable, que le ministre lui-même m'avoit exhorté de regarder comme le prix légitime de mes services, surtout si j'y ajoutois la paix.

Mais nous en étions encore éloignés. On s'en te-

(1) Lettre à madame de Maintenon, du 12 décembre. (A.)

noit à la cour à des bagatelles qui faisoient craindre au prince Eugène qu'on ne procédât pas franchement, et que, par des démonstrations de désir de paix auxquelles on ne donneroit aucun effet, on ne cherchât à brouiller l'Empereur avec l'Empire. Il menaça de se retirer. J'en écrivis assez vivement à M. de Voisin : « Vous ne voulez donc pas la paix ? « lui dis-je (1). A la bonne heure. Je ne puis rien « ajouter aux conditions que j'ai envoyées. Le prince « Eugène est persuadé qu'il y a une cabale de cour « qui veut principalement m'empêcher de signer « cette paix, et il ne sauroit comprendre qu'on ne « se contente pas des conditions proposées : il ne se « relâchera assurément pas. Mais, en vérité, qu'est- « ce que le Roi veut de plus pour sa gloire que le ré- « tablissement entier d'un prince qui a mis l'Empire « à deux doigts de sa perte, et qui même le pouvoit « renverser s'il avoit suivi mes conseils ? Il nous a « bien porté malheur depuis : Dieu veuille qu'il ne « nous en porte pas davantage !

« Le prince Eugène m'a dit que l'Angleterre, ou « plutôt un de ses ministres, trouble la paix ; qu'il « sait que l'électeur de Bavière a fait offrir quatre « cent mille écus à milord Strafford s'il peut être « maître de la négociation et lui faire avoir les Pays- « Bas, et il m'a assuré que milord Strafford feroit « tous les efforts imaginables pour troubler : ainsi « tenez-vous en garde contre ces menées sourdes. « M. le prince Eugène vient de me dire que, par « estime et par amitié pour moi, et persuadé que je « veux sincèrement contribuer à la paix, il demeu-

(1) Lettre à M. de Voisin, du 16 décembre. (A.)

« rera encore sept jours; qu'après cela il partira, si
« nous ne finissons sur les conditions proposées; et
« que, les conférences rompues, il n'y aura que la
« destruction d'un des deux partis qui puisse donner
« la paix.

« Pour moi, monsieur, je ne crois pas que les né-
« gociateurs mentent toujours : ce n'est ni mon ca-
« ractère, ni celui de l'homme avec lequel je traite;
« et il n'y a, après ce qu'il a dit, qu'à rompre ou
« conclure. Si les principaux points sont passés, les
« autres ne doivent pas empêcher la paix générale.
« On aura beau les représenter jusqu'à l'importunité,
« je prévois que j'y gagnerai peu. Je m'attendois à
« des remerciemens de conditions aussi glorieuses et
« avantageuses, et tout au contraire je vois que des
« bagatelles perpétuent la guerre. Comptez que la
« paix sera faite ici, ou rompue pour toujours. Ren-
« voyez-moi donc le plus vite un de vos courriers, car
« sept jours sont bientôt passés; et s'ils nous trouvent
« séparés, je crois que je n'aurai d'autre parti à
« prendre que de retourner à la cour. Je suivrai la
« route de Metz; et je vous assure, monsieur, que
« je voudrois bien y être retourné droit de Fri-
« bourg. »

Il faut savoir et dire ici qu'il y avoit en effet une petite cabale à la cour qui désapprouvoit la paix, toute glorieuse qu'elle étoit, parce que je la traitois. Le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères, étoit peiné de ce que ma correspondance s'adressoit à M. de Voisin, ministre de la guerre; mais le Roi l'avoit ordonné ainsi. J'écrivis très-fortement à M. de Torcy que je n'avois pas désiré d'être chargé de

la négociation, et que si on la croyoit mal conduite, il n'y avoit qu'à en envoyer un autre. Je n'écrivis pas moins vivement à M. de Voisin et à madame de Maintenon sur cette mésintelligence, qui occasionoit des retards; et apparemment mes lettres firent impression, puisque je reçus à jour dit le courrier du Roi, qui me marqua être très-content des principaux points sur lesquels on convenoit de la paix. Il se contentoit de la cession de Landau fortifié, et du rétablissement des électeurs sans dédommagement. Mais le prince Eugène insista à demander le rétablissement de tous les priviléges des Catalans, que l'Empereur désiroit comme un point auquel son honneur étoit intéressé, parce qu'il ne pouvoit consentir que des peuples qui s'étoient sacrifiés pour lui pussent lui reprocher de les avoir abandonnés.

Nous eûmes à cette occasion des conversations très-vives, mais qui n'altéroient point notre amitié réciproque. Je puis dire que nous traitions franchement et noblement; et comme, malgré l'attention que nous avions l'un et l'autre à ne mettre ni aigreur ni même trop de chaleur dans les disputes que nous étions obligés d'avoir ensemble, quand cela arrivoit, nous nous étions avisés de nous servir du comte Kœnigseck et de Contades pour nous faire des excuses de nous être un peu échappés, et on n'en parloit plus.

Cette conservation des priviléges des Catalans, réclamés si opiniâtrément par l'Empereur, mit un air de pique dans notre conversation du 29 décembre. Nous nous quittâmes sans rien nous relâcher, et fort sérieusement. Le lendemain, le prince Eugène me

trouvant plus gai, me demanda d'où venoit cette meilleure humeur. « De quelques réflexions, lui ré-
« pondis-je; et les voici : Je vous avoue que j'étois
« pressé de voir une paix que nous avions lieu de
« croire faite après la cession de Landau et le ré-
« tablissement des électeurs, sur le point cependant
« d'être rompue parce que le Roi demandoit pour ces
« princes des dédommagemens, ou la Flandre. J'ai
« obtenu de Sa Majesté qu'elle se désistât de ces
« prétentions : c'est à vous, M. le prince, à être sé-
« rieux quand vous songerez que l'Empire pourra
« reprocher à l'Empereur d'avoir sacrifié ses intérêts
« et son repos aux priviléges des peuples révoltés
« de Catalogne. Ainsi, monsieur, la paix manquant
« par l'Empereur, je suis très-aise de la continuation
« d'une guerre que nous ferons sur le pays ennemi,
« et très-flatté de la gloire que l'on peut espérer
« contre le plus respectable général de l'Europe. »

Il me répondit d'un air touché : « M. le maréchal,
« vous avez écrit très-fortement pour renouer la paix.
« Vous avez raison, et j'en ai de bonnes pour écrire
« présentement avec la même force. » Et après avoir rêvé un moment, il ajouta : « M. le maréchal, vous
« voulez bien que je juge de vous par moi, et je vous
« supplie de juger de moi par vous-même. On veut
« croire dans le monde entier que nous voulons tous
« deux la continuation de la guerre, et je vous assure
« que la paix ne seroit jamais faite si d'autres que
« nous la négocioient : c'est que nous traitons en
« gens d'honneur, et d'une manière bien éloignée
« de toutes les finesses que plusieurs estiment né-
« cessaires dans les négociations. Pour moi, j'ai tou-

« jours pensé, et je sais que vous pensez de même,
« qu'il n'y a pas de meilleure finesse que de n'en pas
« avoir. »

[1714] Après cette ouverture sur les raisons que le prince Eugène disoit lui-même avoir d'écrire fortement pour la paix, je ne doutai pas que les Catalans ne fussent abandonnés, ou qu'on ne trouvât quelque biais pour sauver l'honneur de l'Empereur sans les aider : restoit à écarter les prétentions chimériques de l'électeur de Bavière sur la Flandre. Persuadé que les ministres de l'Empereur, qui s'étoient fait donner des terres considérables en Bavière et dans le Haut-Palatinat quand il avoit été mis au ban de l'Empire, seroient ébranlés par leurs propres intérêts, il leur faisoit offrir de leur abandonner ces terres pour toujours, et d'autres même plus considérables, s'ils portoient l'Empereur à lui céder la Flandre. Je mandai au Roi que de telles visions retardoient tout; que l'Empereur ne paroissoit aucunement disposé à céder la Flandre; et que quand même ses ministres pourroient être séduits par leurs intérêts particuliers, le prince de Savoie n'étoit pas de caractère à se laisser corrompre de même.

Nous avions aussi, outre madame des Ursins, à contenter encore plusieurs autres parties qui se prétendoient lésées par la guerre, et sollicitoient des restitutions. Sur les ordres du Roi, je demandai le marquisat de Viadana pour le marquis de Sainte-Croix. « Savez-vous bien, me dit le prince Eugène, que ce
« petit présent que vous demandez de l'Empereur
« pour le marquis de Sainte-Croix vaut près de qua-
« rante mille écus de revenu? — Si cela est, répon-

« dis-je, je ne le demande plus : je vous conseille de
« le prendre pour vous. Je sais que vous avez pu en
« avoir de plus considérables, et que celui qui a
« donné à l'Empereur le Milanais, Naples, la Sicile,
« la Sardaigne, et qui a rétabli le duc de Savoie,
« pouvoit espérer beaucoup mieux sans comparaison.
« Mais je ne vous connois aucune retraite : vos pa-
« lais de Vienne n'en sont pas une, ni votre île du
« Danube, avec votre comté de Baranivar. Quoiqu'il
« soit très-constant que vos importans services ren-
« dus à la maison d'Autriche vous donneroient tou-
« jours le premier rang dans la cour de l'Empereur,
« la sagesse veut que l'on ait une retraite, et il me
« semble en effet que vous m'avez dit qu'il y a eu
« des temps où vous avez songé à vous retirer. —
« Vous avez une famille, me répliqua le prince, et
« je ne suis pas surpris que vous pensiez ainsi : pour
« moi qui n'en ai pas, je vous assure que si je me
« retirois, un million de revenu ou douze mille livres
« de rente me seroient la même chose. » Il me pro-
posa de nouveau de demander pour moi le duché de
Limbourg, que la princesse des Ursins sollicitoit. « Je
« suis sûr, me dit-il, que l'Empereur se fera un plai-
« sir de vous l'accorder. » Les sieurs de Saint-Fre-
mont et Contades, qui étoient auprès de moi, le duc
d'Aremberg et Kœnigseck, qui étoient auprès du
prince Eugène, étoient étonnés de nous voir tous les
jours disputer avec la dernière vivacité pour des prin-
cipautés et des Etats demandés par le Roi, l'Empe-
reur et le roi d'Espagne pour des particuliers, et que
nous ne fissions rien pour nous-mêmes.

Le 3 janvier, le Roi m'écrivit une lettre qui ôtoit

au prince Eugène toute espérance d'obtenir les privilèges des Catalans, et qui m'ordonnoit de partir si on insistoit. Il me répondit : « Je suis persuadé que « si nos maîtres n'avoient pas voulu sincèrement la « paix, ils ne se seroient pas servis de gens comme « nous, qui ne sommes point faits pour plaider : ainsi « nous ne romprons pas, parce que vous et moi sau- « rons écarter ce qui nous paroît véritablement in- « juste. On m'a cru parti de Radstadt quand vous « n'avez pas paru content de la restitution totale des « électorats sans dédommagement, avec la cession « de Landau fortifié ; peut-être croira-t-on chez vous « que vous voudrez partir aussi parce que je ne me « relâche pas sur les priviléges : mais je vous ai « donné le bon exemple de demeurer ; vous le sui- « vrez, et il faut espérer que nous finirons. »

Je commençois à douter du succès, parce que je savois que plusieurs personnes éloignoient le Roi de la paix. Il me répondit que le roi de Prusse, celui de Pologne, et l'électeur d'Hanovre, tâchoient aussi d'en éloigner l'Empereur. « Vous ne vous attendez « pas, lui dis-je, quoique premier ministre de l'Em- « pereur, vu les cabales de votre cour, à être en- « tièrement approuvé. Pour moi, je sais qu'étant sans « crédit dans la mienne, ce qu'il y a de plus consi- « dérable sera au désespoir si la paix se fait par mon « ministère. Mais armons-nous de courage, ne son- « geons qu'aux véritables intérêts de nos maîtres, et « finissons. » C'étoit toujours là notre refrain.

Le 14 janvier, nous dressâmes un modèle de traité, que nous envoyâmes à nos cours respectives. Nous y remettions l'article de la princesse des Ursins et celui

des Catalans à l'assemblée qui devoit se tenir pendant l'été dans quelque ville de Suisse ou d'Allemagne, pour la signature de la paix générale. Mais le 21, nous reçûmes presque au même moment des courriers de Versailles et de Vienne, qui portoient des ordres absolument opposés sur les Catalans. Le prince Eugène déclara qu'il lui étoit enjoint de partir, si le Roi ne retiroit pas les troupes qu'il prêtoit au roi d'Espagne pour soumettre Barcelone : je le refusai. Il insista qu'il fût du moins libre à l'Empereur d'envoyer, sans rompre la paix, des secours d'hommes, de vivres et d'argent : je refusai encore. Mais dans le cours de la conversation il m'expliqua bien clairement que l'Empereur n'avoit aucun moyen de faire la guerre au roi d'Espagne, aucune force maritime; et même que la vente de Final, qu'il venoit de faire aux Génois, marquoit bien qu'il n'étoit pas occupé des entreprises de mer. Par cette explication, je compris qu'il n'étoit question que de laisser à l'Empereur la faculté de dire à des peuples qui s'étoient sacrifiés pour lui qu'il faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir. Je ne fis donc plus difficulté d'accorder une liberté qui devoit servir si peu.

Nos projets de traité revinrent apostillés. Le prince Eugène, trouvant dans les articles envoyés de Versailles plusieurs points qu'il ne pouvoit passer, me dit : « J'ai ordre de rompre si on fait de nouvelles « difficultés. Mais faisons de nouveaux efforts : peut- « être viendrons-nous à bout de tout concilier. » Il n'y avoit à la vérité que de petites difficultés, qui regardoient les princes d'Italie; des titres, les villes à choisir pour le congrès futur, une obstination à vou-

loir que l'Empereur traitât pour lui seul, et non pour les autres princes d'Allemagne. « Êtes-vous donc ab-« solument résolu, me disoit le prince Eugène, de « brouiller l'Empereur avec l'Empire, comme je m'en « doutois d'abord? » Je le rassurai; nous convînmes que nous ne suspendrions pas la conclusion de la paix générale pour ces petites difficultés, mais qu'il falloit cependant les lever.

J'en écrivis assez vivement le 28 janvier à M. de Voisin et au marquis de Torcy; et, par le conseil de messieurs Contades et de La Houssaye, je mêlai aux raisons politiques des plaintes de la conduite que l'on tenoit dans cette affaire. Je ne leur cachai pas que je m'apercevois de quelque jalousie; qu'on s'efforçoit de faire prévaloir de petits intérêts sur les grands objets dont nous étions occupés : que si on vouloit continuer la guerre, il n'y avoit qu'à me le mander, à moins qu'à la résolution déjà prise de n'avoir pas la paix, on ne voulût joindre celle de me charger de la rupture. « Je ne puis, ajoutois-je, souf-« frir davantage les discours que l'on tient à la cour, « où l'on répand que j'ai consenti à des conditions « plus dures que celles de Gertruydemberg. La paix « la plus glorieuse est au pouvoir du Roi : il y joint, « à l'avantage de rétablir tous ses alliés, d'en ré-« compenser même plusieurs, celui de désunir l'Em-« pire, que le cardinal de Richelieu, le prince de « Condé et M. de Turenne regardoient comme le « seul ennemi qui pût par terre porter un grand dom-« mage à la France. Peut-être ce moment passé, « n'aura-t-on de long-temps une paix si nécessaire. » (Les ministres de l'Empereur, forcés d'abandonner

des terres magnifiques qu'il leur a données dans la Bavière et le Haut-Palatinat, s'y opposèrent, de même que les électeurs de Prusse et d'Hanovre, qui comptoient partager les Etats de Suisse dans l'Empire.)
« La reine Anne est à l'extrémité : sa mort peut « rendre aux wighs toute leur autorité en Angle« terre. Ainsi deux campagnes très-glorieuses, qui « forcent l'Empereur à la paix, vont être perdues « par les difficultés très-mal fondées qu'on fait, et « qui sans doute seront relevées par ceux de nos en« nemis auxquels la continuation de la guerre seroit « très-utile. » A l'appui de mes lettres, j'envoyai Contades, qui partit chargé de réponses à toutes les objections; et, pour perdre un peu de vue les négociations, qui commençoient à nous fatiguer, le prince Eugène s'en alla à Stuttgard, et moi à Strasbourg.

Pendant ces retardemens, on proposa au Roi de m'ordonner d'attaquer les lignes d'Etlingen, sans songer que les ennemis avoient plus de force derrière, et à portée de s'y placer, que je n'en pourrois de long-temps rassembler. Il semble qu'un démon, ennemi de la tranquillité générale, avoit fait oublier aux ministres de France l'horreur des propositions de Gertruydemberg et de La Haye, et de quelles extrémités ils étoient délivrés. Heureusement ces funestes dispositions ne prévalurent pas : Contades revint avec des réponses conformes à mes désirs. Ce n'étoit pas sans peine qu'il les avoit obtenues; et peut-être auroient-elles été encore louches et indécises, si je n'avois écrit que j'avois donné ma parole d'honneur que les réponses de la cour de France seroient positives, sans quoi le prince Eugène ne se seroit pas ar-

rêté à Stuttgard. M. de Voisin m'écrivit à cette occasion qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire en confidence que souvent je pressois le Roi avec trop de vivacité. Je lui répondis : « Je sais bien que les « maximes des bons courtisans sont de préférer le « bonheur de plaire au maître à la gloire de le bien « servir; mais comme j'ai toujours été très-éloigné de « ces principes, je ne changerai pas. Au reste, lors- « que j'ose disputer au Roi certaines choses, je les « refuse fortement au prince Eugène, et par cette « conduite je parviens au bonheur de conclure une « paix que les bons serviteurs du Roi trouveront plus « glorieuse et plus utile qu'ils ne l'avoient jamais es- « pérée. »

J'envoyai Contades rendre compte au prince Eugène de ce qu'il avoit fait à Versailles. Il me répondit par le même que puisqu'on étoit d'accord, il se rendroit à Radstadt le 27 février. Il eut la politesse d'y arriver trois heures avant moi, pour m'en faire les honneurs. Ses premières expressions marquèrent le désir sincère qu'il avoit de pouvoir contribuer au rétablissement d'une intelligence parfaite entre l'Empereur et le Roi; il dit même que l'intention de son maître étoit de choisir dans sa cour ce qu'il y avoit de plus considérable, pour l'envoyer ambassadeur extraordinaire auprès du Roi.

Je le pressai fort de terminer le peu de différends qui restoient pour conclure la paix avec le roi d'Espagne. Il me répéta ce qu'il m'avoit déjà dit, que le Roi en seroit le médiateur. « Mais, dit-il, l'Empe- « reur et l'Impératrice ne pouvant rien obtenir pour « les Catalans, dont ils causent la ruine, veulent au

« moins, pour leur honneur, pouvoir dire : *Nous ne* « *vous avons point abandonnés, puisque nous* « *n'avons pas voulu conclure avec le roi d'Espa-* « *gne.* Si je vous montrois, ajouta-t-il, les lettres « de la main de l'Empereur et de l'Impératrice sur « ce sujet, vous comprendriez que c'est un malheur « pour moi d'avoir traité une paix dans laquelle je « n'ai pu obtenir ce qui étoit le plus précieux à l'un « et à l'autre. Moi-même, quand je songe qu'avec « l'abandon des Catalans et de Porto-Longone vous « avez obtenu le rétablissement total des électorats, « la paix entière de Ryswick, et Landau fortifié, je « trouve, M. le maréchal, que depuis deux ans vous « m'avez assez maltraité. L'amitié qui est entre nous « ne m'empêche pas de le sentir vivement, et je vous « assure que je ne serai pas bien traité à Vienne. — « Je puis vous répondre, lui répliquai-je, que je le « suis plus mal à Versailles. — Hé bien! reprit-il, je « vous répète, M. le maréchal, que si j'avois pu ima- « giner que l'on eût porté si loin les intérêts de votre « maître, j'aurois mieux aimé avoir les bras cassés « que de me charger de la négociation. »

On se mit à rédiger le traité. M. de La Houssaye et le baron de Honteim, les sieurs Penterrieder et d'Hauteval, y travaillèrent dix jours sans relâche : on commença à le lire le 6 mars à six heures du soir, comptant avoir fait avant minuit; mais, quelque soin qu'on apportât à ne point faire de mauvaises difficultés, la lecture ne finit que le 7 à sept heures du matin; et un moment après, ne nous étant donné que le temps de nous faire quelques complimens, nous partîmes (1).

(1) On frappa à Nuremberg une médaille qui portoit les têtes des deux

Je n'arrivai à Versailles que le 14, parce que le duc de Lorraine m'arrêta en passant, pour me charger de ses intérêts auprès du Roi. En me voyant, le Roi me dit : « Voilà donc, M. le maréchal, le rameau d'oli-« vier que vous m'apportez? Il couronne tous vos « lauriers. » Après lui avoir rendu compte tant des opérations de ma dernière campagne que de ce qui s'étoit passé à l'occasion de la paix, j'ajoutai : « Per-« mettez-moi, sire, d'embrasser les genoux de Votre « Majesté de la part du prince Eugène : il m'a fait « promettre d'assurer Votre Majesté de son regret « sincère de tout ce qu'il a été forcé de faire pendant « la guerre. A l'occasion de la paix, qui est un temps « de clémence, il prend la liberté de supplier Votre « Majesté de recevoir favorablement les assurances de « son profond respect. » Le Roi répondit : « Il y a « long-temps que je ne regarde le prince Eugène que « comme sujet de l'Empereur : en cette qualité, il a « fait son devoir. Je lui sais gré de ce que vous me « dites de sa part, et vous pouvez l'en assurer. » Le Roi m'accorda les grandes entrées, faveur que je prisai beaucoup, par la liberté qu'elle me donnoit d'approcher en tout temps de sa personne. Sa Majesté joignit à cette grâce celle de la survivance de mes gouvernemens au marquis de Villars mon fils, comme elle venoit de l'accorder, pour le gouverne-

généraux en regard, comme se parlant, et très-reconnoissables, marqués sur leur cuirasse l'un d'un aigle, l'autre d'une fleur de lis. Pour légende : *Olim duo fulmina belli.* Au revers, sur une table, deux épées entourées de branches d'olivier; un casque renversé qui sert d'encrier; et un petit Amour, une plume à la main, qui semble écrire, avec ces mots : *Nunc instrumenta quietis.* — *Radstadt*, 1714. (Journal de Verdun, avril 1715, page 304. (A.)

ment de Languedoc, au prince de Dombes son petit-fils. Je pouvois m'attendre encore à d'autres grâces. Le Roi avoit sondé à ce sujet Contades, que j'envoyai de Radstadt porter le traité de paix. Celui-ci répondit qu'il ignoroit mes désirs. « Mais, dit le Roi, il a « voulu être connétable, et il sait que je suis résolu « depuis que je règne à ne point faire de connétable. « — M. le maréchal, répliqua Contades, ne s'est ja-« mais ouvert sur cette pensée; mais Votre Majesté « me permettra de lui dire que je la crois persuadée « qu'aucun connétable n'a eu plus lieu d'espérer cette « dignité. — Je le crois bien, reprit le Roi, puisqu'il « y en a eu qui n'avoient presque jamais vu de guerre. « Mais laissons cela. J'aime véritablement le maré-« chal, et hors cela il peut compter sur tout ce qui « sera en mon pouvoir. »

Il avoit été résolu à Radstadt que, pour cimenter la paix et la rendre générale, les ambassadeurs du Roi et de l'Empereur, et ceux de la plupart des princes de l'Europe, se trouveroient dans l'été à Bade. Le comte Du Luc et M. de Saint-Contest de la part du Roi, les comtes de Gois et de Seilern de celle de l'Empereur, y arrivèrent dans le mois de juillet. Ils étoient chargés de régler toutes les prétentions des parties contractantes, de manière que nous n'eussions plus qu'à signer le prince Eugène et moi quand nous arriverions; et nous ne devions arriver que quand on nous manderoit que tout seroit prêt.

J'arrivai le 7 septembre. Il y eut pendant mon voyage une contestation sur le titre d'*altissimus* : les ambassadeurs de l'Empereur ne vouloient le donner qu'au prince Eugène, alléguant que le duc de Lon-

gueville, quoiqu'il jouît en France de la qualité de prince, n'avoit pu l'obtenir en signant la paix de Munster. Sur cet exemple, les ambassadeurs du Roi s'étoient rendus; mais je mandai que, comme pair de France, j'avois droit aux mêmes titres que les princes étrangers, et que je n'irois pas à Bade si on mettoit quelque différence. Les Impériaux dépêchèrent un courrier au prince Eugène, qui fit cesser la difficulté en ordonnant qu'on me donnât dans le traité le même titre qu'à lui.

Le prince de Savoie arriva le même jour. Il fut moins question entre nous des conditions de la paix générale, qui étoient à peu près fixées, que de quelques affaires particulières, affaires de confiance que nous traitâmes tête à tête, sans la participation des autres ambassadeurs. Je fis connoître la nécessité de rétablir la tranquillité dans le Nord entre la Moscovie, la Suède et la Pologne, si on vouloit que l'ouvrage de la paix fût durable. Le prince m'assura que l'Empereur y pensoit, et il me fit observer qu'il avoit même déjà procuré le retour du roi de Suède de Bender dans ses Etats. Nous convînmes des précautions à prendre pour contenir quelques princes d'Italie remuans, et un peu mécontens de leur partage. Je sondai aussi les dispositions de l'Empereur à l'égard de l'électeur d'Hanovre, qui venoit de monter sur le trône d'Angleterre par la mort de la reine Anne, savoir si on trouveroit mauvais que le Roi favorisât les entreprises que le prince Edouard pourroit tenter. Le prince Eugène dit qu'il ne savoit pas les intentions de sa cour sur un sujet qui n'avoit pas été prévu; mais que son avis à lui étoit qu'on ne songeât

pas sitôt à des tentatives qui pourroient rallumer la guerre dans l'Europe.

Mais le but principal de nos conférences secrètes fut de cimenter l'union de nos deux cours en prévoyant ce qui pourroit la troubler, et y pourvoyant d'avance. Le prince Eugène me dit, avec le ton de la vérité, qu'il pouvoit m'assurer du désir sincère qu'avoit l'Empereur de s'unir pour toujours avec le Roi, et qu'il vouloit détruire ce préjugé que les maisons de France et d'Autriche seroient à jamais irréconciliables. Il ajouta qu'on désiroit un ambassadeur du Roi à Vienne, et que le comte de Kaunitz étoit destiné pour venir en cette qualité de la part de l'Empereur auprès du Roi. Il auroit désiré surtout que nous prissions dès-lors des mesures sur un objet qui intéressoit singulièrement l'Empereur, prince très-religieux. Il n'avoit pas d'enfans mâles, et il craignoit que, sa mort arrivant, les princes protestans ne vinssent à bout de placer un prince de leur religion sur le trône impérial, et de rendre ainsi l'Empire alternatif entre eux et les catholiques, objet qu'ils avoient en vue depuis long-temps. « Nous savons, me dit-il, que le Roi a « fait un testament. Cette précaution, prise par un « prince si sage, ne sauroit avoir pour objet que la « conservation de la religion et l'affermissement de « la paix dans toute l'Europe. Comme l'Empereur a « le même dessein, le moyen certain de le faire « réussir ne seroit-il pas de faire entrer Sa Majesté « Impériale dans les mesures que le testament règle « selon les apparences? » Je répondis : « Le Roi a « déclaré que personne n'avoit connoissance de ce « testament, et il a paru à tout ce qui l'approche le

« plus qu'il vouloit que le secret en fût gardé jus-
« qu'après sa mort. Toutes les précautions qu'il a
« prises pour cela marquent assez qu'il n'en fera part
« à personne. Vous savez que l'on a fait dans la grand'-
« chambre du Palais une place où le coffre est en-
« fermé sous trois clefs, dont l'une est entre les
« mains du Roi, l'autre est gardée par le premier
« président, et la troisième par le procureur général.
« Ce que le Roi ne dit pas à ses confidens les plus
« intimes, il n'y a pas d'apparence qu'il le dise à un
« prince étranger, quelque convaincu qu'il soit de
« ses bonnes intentions. »

Du reste, comme il ne me parut point de réserve du côté du prince Eugène, il n'y en eut aucune du mien sur tout ce qui devoit être su pour la solidité des engagemens : nous nous donnâmes réciproquement un chiffre, afin de pouvoir traiter de loin si l'occasion s'en présentoit. Le traité de paix générale fut lu le 10 septembre dans la grande salle de Bade, toutes les portes ouvertes. Le prince Eugène et moi avions chacun une place distinguée à la tête des ambassadeurs. Il n'y eut d'omis dans le traité que l'Empereur et le roi d'Espagne, qui se qualifioient toujours de duc d'Anjou et d'archiduc ; mais l'accord étoit presque fait, et ne tenoit plus en grande partie qu'aux priviléges de Barcelone, dont la paix aplanit bientôt le reste des difficultés. Nous nous séparâmes le 11, le prince Eugène et moi, avec les protestations d'une amitié d'autant plus solide qu'elle étoit fondée sur l'estime.

Je fis part à madame de Maintenon de cette bonne nouvelle, et je lui parlai dans ma lettre fort naïve-

ment d'une autre chose qui ne devoit pas lui être si agréable. Puisqu'on ne me rendoit pas justice, je crus pouvoir me la faire moi-même. Je lui disois donc (1) : « Nous avons su par un courrier de Genève la grâce « que le Roi a faite à M. le maréchal de Villeroy de « le nommer chef du conseil des finances. Le prince « Eugène m'avoit fait sur cette place des complimens « que je n'ai pas reçus; et le grand nombre des mi- « nistres étrangers qui sont ici, et qui trouvent l'Em- « pereur si heureux d'avoir un ministre tel que le « prince Eugène, s'imaginoient que celui des géné- « raux du Roi qui a le plus vu de grandes et heu- « reuses guerres finies par la plus importante des « négociations auroit infailliblement l'honneur d'en- « trer dans son conseil. Pour moi, madame, je me « trouve toujours trop heureux quand je songe « qu'ayant le bonheur d'approcher le plus grand et « le meilleur maître du monde, je ne lui rappelle « pas de fâcheuses idées; qu'il peut penser : *Celui- « là m'a plusieurs fois mis en péril, et cet autre « m'en a tiré.* Que me faut-il de plus ? Les autres « avoient besoin de consolation pour les malheurs « qu'ils ont eus; et moi je suis trop bien payé de mes « services, et véritablement très-content, pourvu « que vous me promettiez de compter toujours sur « vos bontés. »

Je ne m'en tins pas à cette lettre : je parlai à madame de Maintenon de mon mécontentement, et ne m'en cachai pas au Roi. Il me donna audience deux jours après mon arrivée dans le cabinet ovale, et me tint les discours les plus flatteurs sur les grands ser-

(1) Lettre à madame de Maintenon, du 10 septembre. (A.)

vices que je lui avois rendus, jusqu'à me dire qu'il n'étoit pas en son pouvoir de les récompenser dignement. Il me parla ensuite de son testament, et me dit qu'il savoit bien que les ordres d'un roi mort ne ressembloient guère aux ordres d'un roi vivant; mais qu'il avoit fait néanmoins ce qu'il avoit cru devoir faire, et que personne au monde n'avoit connoissance de ce qui y étoit contenu. Je ne pus m'empêcher de lui répondre qu'il étoit peut-être dangereux de ne l'avoir consulté avec personne.

Il laissa après cela finir la conversation; mais je la repris en ces termes : « Avant mon départ pour Bade, « j'ai supplié Votre Majesté de vouloir bien se sou-« venir de moi lorsque la charge de chef du conseil « des finances viendroit à vaquer. Vous en avez « honoré le maréchal de Villeroy. Je ne suis pas « étonné, sire, qu'une amitié de la première jeu-« nesse ait prévalu; mais enfin, sire, après avoir « été honoré des plus importantes marques de votre « confiance, il ne me restera donc plus que d'aller « chercher une partie de piquet chez Livry avec les « autres fainéans de la cour, si Votre Majesté ne « daigne pas me donner entrée dans ses conseils? » Le Roi me répondit que le duc du Maine son fils, le maréchal d'Harcourt et quelques autres aspiroient à la même faveur, et qu'il me demandoit quelque temps pour s'arranger sur ce qu'il vouloit faire pour moi. « Ah! sire, repartis-je, si une pareille con-« joncture ne détermine pas Votre Majesté, puis-je « jamais en espérer de plus favorable? » Le Roi ne répondit à mes instances qu'en m'embrassant, et me répéta qu'il ne me demandoit que quelque temps. Je

me retirai avec un air assez triste. Il me suivit; et comme j'étois prêt à ouvrir la porte du cabinet, ce grand prince, qui étoit naturellement bon et sensible, me dit : « M. le maréchal, vous me paroissez peiné.
« — Il est vrai, sire, que je le suis, répondis-je. —
« Et moi aussi, répliqua-t-il. — Il est bien aisé à
« Votre Majesté, continuai-je, de faire cesser ces
« petites peines. La mienne est véritablement bien
« sensible. » Je sortis après ces paroles, et passai dans la chambre du lit, où il n'y a jamais personne quand le Roi travaille dans son cabinet. Il me suivit encore. Je crois qu'il étoit ébranlé ; je fus près d'insister. Il m'embrassa une seconde fois. Un courtisan habile, qui sait qu'on réussit quelquefois en payant de hardiesse, n'auroit pas abandonné la partie. Mais je vis le Roi fâché : mon cœur se gonfla; je sentis que quelques larmes vouloient s'échapper, et je m'enfuis. J'ai toujours cru que les autres ministres lui avoient fait peur de ma franchise, et qu'il craignit, en m'introduisant dans son conseil, d'y voir naître des altercations désagréables.

Depuis ce temps je surpris souvent le Roi à me regarder d'un air embarrassé. Il faut avouer qu'il chercha et prit tous les moyens de me dédommager de ce refus : distinctions, prévenances, soins, attentions, il ne négligeoit rien. Il me dit un jour que ma blessure me rendant les appartemens hauts difficiles, il m'en avoit destiné un qu'occupoit autrefois M. le Dauphin, et que je le partagerois avec madame la duchesse de Berri. Il s'en fit apporter les plans, marqua lui-même les changemens qu'il croyoit nécessaires, et en les ordonnant il dit : « Les gens de

« guerre seront bien aises de voir leur général bien « logé, et d'avoir de grandes pièces pour se retirer « chez lui. » Je l'approchois rarement sans qu'il me dît quelque chose de flatteur. Je le joignis à la chasse un jour que, contre sa coutume, il avoit manqué plusieurs coups; et quand je fus arrivé il en tira quatre tout de suite fort justes. Il me dit d'un air riant : « M. le maréchal, vous m'avez porté bonheur; car « jusqu'à votre arrivée j'avois mal tiré. Vous êtes ac- « coutumé à rendre mes armes heureuses. »

Je ne doutai pas que je ne dusse à sa recommandation l'ordre de la Toison d'or, dont le roi d'Espagne m'avoit honoré après la prise de Landau sans que je le demandasse. Toutes les dépenses, informations et autres formalités nécessaires se firent à Madrid à mon insu. Je n'en fus informé que par M. le duc de Berri, qui me reçut de la part du roi d'Espagne dans son appartement, en présence de M. le duc d'Orléans, du comte de Toulouse, du maréchal de Boufflers, des ducs de Gramont et de Noailles, et des autres chevaliers de l'ordre qui se trouvèrent à la cour.

Je fus aussi reçu membre de l'Académie française, et je fis un discours qui me parut avoir été assez goûté. J'avois demandé au Roi permission d'y insérer ce que Sa Majesté m'avoit dit, avant le combat de Denain, du parti par elle pris, en cas de malheur, de se mettre à la tête de son armée, et d'y périr plutôt que de laisser les ennemis pénétrer dans son royaume. Le Roi, sur ma proposition, rêva un moment, et me dit : « On ne croira jamais que, sans m'en avoir de- « mandé permission, vous parliez de ce qui s'est passé « entre vous et moi. Vous le permettre et vous l'or-

« donner seroit la même chose, et je ne veux pas que « l'on puisse penser ni l'un ni l'autre. »

[1715] Me trouvant délivré des affaires générales, je m'appliquai à celles de mon gouvernement. Les finances de la ville de Marseille étoient dans un grand désordre; et la Provence entière étant aussi accablée de dettes, le Roi avoit été déterminé à former un tribunal d'attribution, composé de conseillers d'Etat présidés par M. de Harlay, pour chercher du remède aux maux de la province. Le Roi me nomma son commissaire à la direction de ces affaires, qualité qui en pareille circonstance avoit été donnée autrefois au prince de Conti pour le Languedoc, son gouvernement. Je jugeai que ces affaires se termineroient mieux par une cour de justice sur les lieux. Le Roi me laissa maître de la former, et je la composai de M. Le Bret, premier président du parlement d'Aix, de l'intendant de Provence, de M. de Bolban, président à mortier, M. de Bellièvre, président, M. de La Garde, procureur général, et M. le marquis de Muy, conseiller.

A la chaleur que je mettois à cette affaire, le Roi craignit que je ne songeasse à me retirer de la cour. Il marqua son inquiétude à M. Desmarets, ministre des finances. Celui-ci m'en parla comme d'une résolution qui feroit une véritable peine au Roi. Je le priai d'assurer Sa Majesté que je n'avois jamais eu une pareille intention. « Mais, lui dis-je, me voyant ab-« solument inutile, j'ai cru de mon devoir de ne pas « perdre une occasion de servir le Roi, et de tirer la « ville de Marseille et toute la province qui m'a été « confiée de l'état fâcheux où ses prodigieuses dettes

« l'ont plongée. » J'ajoutai que puisqu'il plaisoit à Sa Majesté de me faire connoître que ma présence lui étoit agréable, je m'éloignerois de sa personne le moins qu'il me seroit possible; et que comme on m'ordonnoit un voyage aux eaux de Barèges à la fin de l'été pour ma blessure, je remettrois à ce même temps celui de Provence, et que je le rendrois le plus court qu'il se pourroit.

Mais les choses changèrent bien de face à la cour. Le Roi jouissoit d'une assez bonne santé pour son âge : on le purgeoit tous les mois. La médecine, après son effet, le resserroit ordinairement quelques jours. M. Fagon, son premier médecin, voulut obvier à cet inconvénient par des potions douces ou des remèdes. Le Roi refusa de s'y prêter, et la dispute finit par lui conseiller de commencer ses repas par manger des figues et boire un verre d'eau. Il en mangeoit quelquefois jusqu'à quinze; et comme j'assistois presque toujours à son dîner parce qu'il me parloit volontiers, je lui dis plusieurs fois que par ce régime il assujétissoit son estomac à une épreuve à laquelle peu de gens voudroient s'exposer; et je lui répétai si souvent cette observation, qu'il en parut un peu peiné.

J'étois aussi extrêmement surpris de voir que le Roi, qui étoit accoutumé à une nourriture solide, perdoit l'appétit pour toutes les viandes qu'il aimoit le plus; qu'il ne mangeoit qu'un peu de potage, avec un dégoût pour tout le reste; et qu'il ne reprenoit un désir de manger que pour les fruits. Je m'informai de madame la maréchale de Villars, qui soupoit presque tous les jours avec lui, ainsi que d'autres dames, s'il mangeoit bien : elle me dit qu'il soupoit

moins qu'à l'ordinaire. Ainsi, voyant qu'il diminuoit ses alimens en volume et en qualité, mon inquiétude augmenta.

Il continuoit cependant toujours ses exercices. Quoiqu'il se sentît affoibli, il alloit à la chasse, et cherchoit à suer. Son médecin avoit pour principe que les maladies des vieillards venoient du défaut de transpiration, plus difficile à exciter en eux que dans les jeunes gens, à cause de la dureté de la peau : ainsi on frottoit le Roi trois fois par jour avec des linges chauds, le soir, le matin, et au retour de la chasse. Outre cela, on le couvroit la nuit de manière qu'il se réveilloit toujours en sueur. Néanmoins, malgré ces précautions, ou peut-être par ces précautions, le Roi dépérissoit sensiblement; mais comme on ne lui voyoit pas de maladie caractérisée, il n'y avoit personne qui ne crût qu'il avoit encore du temps à vivre, et je me déterminai à faire mon voyage de Barèges et de Provence. J'hésitai cependant à partir, parce que M. de Maisons, président à mortier, mon beau-frère, tomba malade d'une colique très-douloureuse; et je ne me mis en route que quand les médecins m'eurent assuré qu'il n'y avoit pas de danger.

Je saluai, en passant par Blois, la reine de Pologne, qui y demeuroit. Elle me reçut d'une manière distinguée, et me fit asseoir. Elle étoit dans un âge fort avancé, et cependant mise avec beaucoup de rouge et de mouches, ayant pour sa personne les soins que les reines qui ont été galantes conservent plus longtemps que les autres femmes. A peine l'avois-je quittée, que je fus atteint par un courrier, qui m'annonça que M. de Maisons étoit à l'extrémité. Ma sœur me

prioit de revenir demander pour son fils la place du père. On me mandoit en même temps que le Roi étoit très-mal, qu'on avoit appelé quatre médecins de Paris; d'où je conjecturai qu'il étoit encore en plus grand danger qu'on ne le disoit. Je retournai sur mes pas. Etant à Etampes, je trouvai un autre courrier qui m'apprit la mort de M. de Maisons, et que la famille me prioit d'aller droit à Versailles. J'appris en y arrivant que M. le chancelier Voisin avoit demandé en mon nom la place pour le fils, et l'avoit obtenue.

Comme la maladie du Roi étoit très-dangereuse, je ne voulus pas qu'il pût croire qu'elle fût la cause de mon retour. Je priai le duc de Tresmes de le prévenir, et de lui dire que la famille de M. de Maisons m'avoit envoyé un courrier. Quand je parus, il me dit : « J'ai donné la charge de président à mortier, « ainsi que vous l'avez désiré. » Puis il me parla de sa maladie, qui étoit une douleur de jambe très-aiguë. Il avoit la fièvre depuis plusieurs jours. Son médecin avoit soutenu jusqu'à l'extrémité qu'il n'en avoit pas; on le disoit même encore : mais il ne dormoit pas, et buvoit vingt verres d'eau par nuit. Le premier médecin, et Maréchal, premier chirurgien, eurent sur son état une grande dispute devant madame de Maintenon, et le dernier pensa être renvoyé.

Après les premières paroles sur la charge conservée dans la famille de M. de Maisons, le Roi ajouta en me tendant la main : « Vous me voyez bien mal, « M. le maréchal. — Il n'est pas étonnant, lui répon« dis-je, que Votre Majesté, accoutumée à beaucoup « d'exercice, se croie mal par une incommodité qui « l'empêche d'en faire. — Non, répliqua-t-il, je sens

« dans ma jambe de très-grandes douleurs. » Il me parla ensuite de la reine de Pologne, que j'avois visitée à Blois; des hôtelleries de la route, qui étoient en effet les plus belles de France; des lits, des miroirs, des meubles, et jusqu'à la vaisselle d'argent qu'il avoit vue dans ces maisons, qui étoient encore presque les mêmes partout.

La maladie du Roi empira très-rapidement, et samedi au soir 24 août, veille de Saint-Louis, on commença à désespérer. Après avoir entendu la messe le jour de sa fête, il ordonna aux médecins de lui parler nettement sur son état. Ils le firent, et commencèrent pour ainsi dire son agonie huit jours avant sa mort. Il les employa à donner des ordres sur différens objets (le transport de son corps à Saint-Denis, ses obsèques, la séance du jeune Roi au parlement) avec une présence d'esprit et une fermeté étonnante. Il brûla beaucoup de papiers en présence de madame de Maintenon et de M. le chancelier, demandant sans se tromper les différentes cassettes où ils étoient renfermés.

Deux jours avant sa mort, il fit appeler les premiers de sa cour avec le Dauphin; et, nous voyant tous assemblés, il nous dit avec ce ton de dignité et de bonté qui lui étoit naturel : « Je vous recommande « le jeune Roi. Il n'a pas cinq ans : quel besoin n'au-« ra-t-il pas de votre zèle et de votre fidélité? Je vous « demande pour lui les mêmes sentimens que vous « m'avez montrés en tant d'occasions. Je vous recom-« mande d'éviter les guerres : j'en ai trop fait; elles « m'ont forcé de charger mon peuple, et j'en de-« mande pardon à Dieu. » En nous congédiant après

cette scène attendrissante, il retint les cardinaux de Rohan et de Bissy, et leur dit que c'étoit une véritable douleur pour lui de n'avoir pu terminer les affaires de la religion; que si Dieu lui eût donné quelques jours de plus, il auroit espéré faire cesser les divisions. Le cardinal de Noailles demanda à le voir : il répondit qu'il en seroit très-aise, pourvu qu'il revînt de l'opiniâtreté qui causoit les troubles de l'Eglise en France. Le Roi mourut le premier septembre, après avoir marqué tous les jours de son agonie par quelques traits de bonté, de force, et surtout de piété.

On peut croire que les intrigues furent vives dans ces derniers temps. Le duc d'Orléans se défioit de la part que le Roi lui donnoit à la régence, et ménageoit tout le monde. Il n'oublia rien pour s'attirer les principaux de la cour, et m'assura que son intention étoit de former un conseil de guerre, dont il avoit résolu de me nommer président. Il me fit entendre, ainsi qu'à plusieurs autres pairs, pendant la vie du Roi, qu'il étoit disposé à nous faire jouir dans le premier lit de justice d'un droit que nous réclamions, savoir, que le chancelier ou premier président, en demandant aux pairs leur avis, fût obligé de se découvrir. Ordinairement en prenant les voix il n'ôtoit pas son bonnet aux conseillers ni aux pairs de France, et l'ôtoit aux princes légitimés en les nommant, et aux princes sans les nommer, en leur faisant une révérence.

Les pairs prétendoient le bonnet. Les princes légitimés s'y opposèrent, parce que ce droit auroit trop rapproché les pairs d'eux; mais ils n'y mirent plus d'obstacles quand, par l'édit qui leur donnoit la fa-

culté de parvenir à la couronne après les princes du sang, ils furent gratifiés des mêmes honneurs et privilèges qu'eux. Il n'y avoit donc plus d'empêchement que de la part des conseillers. J'en parlai au Roi avant que de partir pour Bade, de la part de mes collègues, qui m'en avoient prié. « Il est surprenant, sire, lui « dis-je, que ceux qui ont l'honneur de représenter « Votre Majesté dans son parlement refusent aux pairs « de France un honneur que Votre Majesté veut bien « leur faire en toute occasion. Nous remarquons tous « les jours, lorsque Votre Majesté a son chapeau sur « la tête et que nous approchons d'elle, qu'elle veut « bien l'ôter. Y a-t-il quelque apparence de raisons « que le premier président le refuse, et que le re- « présentant veuille plus d'honneurs que le repré- « senté n'en exige? » Le Roi me répondit : « A la « vérité je n'en trouve aucune; mais il sera plus « agréable pour les pairs que le parlement se rende « de lui-même, que si c'étoit par mon ordre. »

Certainement l'intention du duc d'Orléans étoit de nous contenter comme il l'avoit promis, et de nous gagner par cette attention : il me permit même d'aller avec le duc de Berwick déclarer au chancelier que nous ne nous rendrions pas au lit de justice, si on ne nous accordoit notre demande. Mais voyant de la répugnance dans le parlement, et craignant que le lit de justice, où il avoit besoin que ses desseins ne fussent pas retardés, ne devînt tumultueux, il nous fit proposer de ne pas insister le premier jour sur nos prétentions, et qu'il nous donnoit parole de décider en notre faveur dans la séance qui suivroit. Je remontrai que si les pairs s'abandonnoient dans cette

première occasion, surtout après la démarche faite auprès du chancelier, nous n'y reviendrions plus, parce que le prince auroit plus d'intérêt à ménager tout le corps du parlement que les pairs seuls; d'où je concluois qu'il falloit persister. Le cardinal de Noailles, qui avoit promis au duc d'Orléans de me convertir, se mit à me prier, à me presser; et enfin il me dit que j'étois bien opiniâtre. A quoi je répondis qu'il avoit bonne grâce à reprocher aux autres l'opiniâtreté. Cependant, voyant que ceux mêmes qui m'avoient fait agir mollissoient, je me laissai entraîner par le nombre, et j'allai au parlement.

La lecture du testament fut faite par M. Le Dreux, conseiller de grand'chambre. Il parut dès le premier moment que le parlement étoit préparé à ne pas faire grand cas des dispositions du feu Roi. Ce prince s'étoit appliqué à circonscrire l'autorité du duc d'Orléans, en établissant un conseil de régence sans régent; et le parlement créa un régent sans conseil de régence, puisqu'il laissa au duc d'Orléans la liberté de le composer comme il voudroit, d'en retrancher ceux qui étoient nommés dans le testament, d'y en mettre de nouveaux; en un mot, une autorité sans bornes. Le Régent reconnut cette complaisance en rendant au parlement, comme il l'avoit promis, le droit de faire des remontrances, droit qui charma tout ce corps, jeunes et vieux.

M. d'Aguesseau, procureur général, proposa, de la part du duc d'Orléans, la création de conseils chargés chacun de différentes parties de l'administration. Le Régent vouloit faire croire par ces établissemens que son désir étoit d'appeler au gouvernement du

royaume les principaux de l'Etat et du parlement; mais il n'avoit réellement envie que de leur en donner l'espérance. Cependant tous y furent pris, et on applaudit avec enthousiasme à ce système de gouvernement. Il n'y eut que moi qui en sentis l'inconvénient : j'entrai deux fois dans le parquet pour le représenter au procureur général. « Ce que je fais, lui « dis-je, est contre mon intérêt particulier, puisque « je suis assuré, par la parole du duc d'Orléans, d'a« voir une part des plus honorables dans les chan« gemens qu'on médite; mais mon intérêt personnel « ne m'empêchera jamais de représenter avec force « que, dans les premiers momens d'une nouvelle ad« ministration, il y a du danger à renverser tout « l'ordre anciennement établi. S'il y a des change« mens nécessaires, il est important de ne les faire « qu'avec mesure : qu'on se borne à ôter ce qui est « reconnu certainement mauvais, et à y substituer « petit à petit ce qui sera estimé meilleur, sans tout « bouleverser à la fois. » M. d'Aguesseau me répondit que le prince étoit absolument déterminé à l'établissement de ces conseils, et qu'il croyoit en cela ne suivre que les idées du dernier Dauphin, dont on connoissoit la prudence et les bonnes intentions. Ainsi l'établissement des conseils passa tout d'une voix. Leur composition cependant ne fut fixée qu'un mois après, afin de contenir pendant cet intervalle tous les aspirans par la crainte et l'espérance.

A la tête étoit le conseil de régence, composé, comme il étoit porté par le testament, du Régent, du duc de Bourbon quand il auroit vingt-quatre ans, du duc du Maine, du comte de Toulouse, du chancelier

de France, des maréchaux de Villeroy, d'Uxelles, d'Harcourt, le surintendant des finances, et moi. Le Régent y ajouta le maréchal de Bezons, le duc de Saint-Simon, et l'ancien évêque de Troyes; il en exclut le maréchal de Tallard et les quatre secrétaires d'Etat. Les autres conseils furent : un conseil de guerre, dont je fus nommé président; un conseil de finances, le duc de Noailles président; un conseil des affaires étrangères, le maréchal d'Uxelles président; un conseil de conscience, le cardinal de Noailles président; un conseil de marine, le maréchal d'Estrées président, et le comte de Toulouse à la tête en qualité d'amiral; enfin un conseil du dedans du royaume, le duc d'Antin président.

Les quatre secrétaires d'Etat furent bien récompensés de leurs charges. Outre le prix que tira M. de Torcy de la sienne, on érigea pour lui, en charge de surintendant, l'administration des postes qu'il avoit; et l'inspection des bâtimens fut aussi rétablie en surintendance en faveur du duc d'Antin. Dans cette première occasion, le parlement s'opposa par de vives remontrances aux vues du Régent sur le rétablissement de ces deux surintendances; mais il envoya le marquis d'Effiat prier la cour d'avoir pour lui cette complaisance. Cependant le parlement s'opiniâtroit; il tenoit à son nouveau droit de remontrances, et il lui en coûtoit de le voir enfreindre dès la première fois : mais tous les pairs furent pour contenter le Régent; et comme nous étions assez grand nombre, nous l'emportâmes. Je dis en opinant : « Il faut louer la cour « de sa fermeté à s'opposer à ce qu'elle ne croit pas « de l'intérêt de l'Etat; mais mon avis est qu'on doit

« conserver ces sentimens pour des occasions plus « importantes, et donner dans celle-ci au Régent une « marque de complaisance qui dans le fond ne peut « jamais être d'un grand préjudice. »

Dès le premier conseil de régence qui se tint, je m'aperçus que la faveur auroit grande part aux décisions, même contre les intérêts du Roi. Il y fut question des prétentions du grand et du premier écuyer au sujet des dépouilles qu'ils prétendoient être dues à leurs charges à la mort des rois, savoir tout ce qui appartenoit à la grande et à la petite écurie. On remonta au temps de Henri IV, et on trouva que le duc de Bellegarde avoit eu vingt-cinq mille écus comme grand écuyer, et le premier écuyer vingt mille francs. Quand mon tour d'opiner arriva, je dis : « Comme le « feu Roi a surpassé en magnificence tous les rois « ses prédécesseurs, il est juste que les grands offi- « ciers dont il s'agit aient le double de ce qu'on voit « dans les exemples passés ; mais le reste doit rester « au Roi, dans un temps surtout où la plus grande « économie est nécessaire. » Mais mon avis ne fut pas suivi : les sollicitations de messieurs d'Armagnac et de Beringhen prévalurent. On leur adjugea toutes leurs demandes, et le jeune Roi, en arrivant au trône, se trouva privé de tous ses chevaux, carrosses et équipages.

Le Régent voulut les premiers jours que l'on délibérât dans le conseil de régence, même sur les grâces. Mais bientôt ce conseil n'en eut plus que l'apparence : il n'y fut plus question que de quelques procès rapportés par des maîtres des requêtes. Le Régent décidoit tout sans nous en parler, et nous n'en avions

connoissance que par la gazette : il n'y fut question qu'une seule fois de la distribution des charges et des emplois. Il en arriva de même des autres conseils : les présidens tirèrent à eux toutes les affaires de leur département. Ils en référoient au Régent, qui trouvoit bien plus commode de trancher sur leur rapport, que de faire dépendre sa décision d'assemblées où il se trouve souvent des gens peu complaisans, qu'on n'ose pas toujours brusquer.

[1716] Cette conduite donnoit lieu à des jalousies, à des intrigues, à des cabales qui me fatiguèrent, et me firent prendre le parti d'aller en Provence remplir les commissions que m'avoit données le feu Roi pour remédier aux désordres de la ville de Marseille et de toute la province. Je laissai donc mes fonctions de président de la guerre au duc de Guiche, vice-président, et je partis dans le mois de mars.

Le Régent ne tint pas pendant mon absence la parole qu'il avoit donnée aux ducs et pairs de les favoriser ; il les traita même assez durement en quelques circonstances : et j'ai tout lieu de croire que ma présence l'auroit un peu retenu, car, dans un de ces soupers où il s'expliquoit librement, parlant de ce qu'il venoit de faire, il dit : « Qu'auroit dit le maré-« chal de Villars s'il avoit été ici? Il auroit bien dit : « *Mes confrères,* sursùm corda! » C'est qu'il se souvenoit que, dans une assemblée de pairs chez l'évêque de Laon, où il étoit question de marquer de la fermeté, je m'étois servi de cette expression.

J'entrai en Provence par Avignon. Le vice-légat vint m'attendre à la descente de mon bateau avec ses carrosses et la compagnie des gardes du Pape ; ensuite il

me mena à son palais, et me conduisit dans l'appartement qui m'étoit destiné. Une demi-heure après, selon le cérémonial usité, le vice-légat m'envoya demander audience, et vint me voir en cérémonie. Je lui rendis aussitôt une pareille visite. Ensuite vinrent une infinité de harangueurs, suivis d'un repas magnifique.

Je partis vers les trois heures après midi, et trouvai sur les bords de la Durance les procureurs de la province, la plus grande partie de la plus illustre noblesse, et des députés des cours souveraines, qui m'attendoient. Les gardes du vice-légat m'accompagnèrent jusque là. La compagnie de mes gardes me prit de l'autre côté de la rivière, et j'allai coucher à Orgon, d'où je partis le jour d'après pour me rendre à Lambesc, où j'avois indiqué l'assemblée des Etats. L'archevêque d'Aix, qui y présidoit, vint au devant de moi à une lieue de la ville avec les évêques de Riez et de Vence, et M. Le Bret, premier président du parlement et intendant, à qui j'avois même fait donner dès le commencement de la régence une commission pour commander en Provence en mon absence. J'arrivai le 10 mars, et dès le 11 je fis l'ouverture des Etats, ou autrement de l'assemblée des communautés.

Depuis les comtes de Provence, les Etats de la province s'étoient assemblés tous les ans, composés de l'archevêque qui y présidoit, des autres évêques de la Provence, de toute la noblesse, et du tiers-état en bloc.

Pour éviter la dépense, il fut établi par ordre du Roi qu'au lieu des Etats précédens il y auroit chaque

année une assemblée dite des *communautés*, dans le lieu indiqué par le gouverneur; que le gouverneur y assisteroit; que cette assemblée seroit composée de l'archevêque président et des procureurs du pays, savoir, de deux évêques et des consuls d'Aix, deux pour la noblesse, qui étoient pour lors le marquis de Buoux avec le baron de Saberan de Baudinar, et d'un député de chaque viguerie, pour délibérer sur le don gratuit, et sur toutes les autres affaires de la province. Cette assemblée fut convoquée à Lambesc. Comme c'étoit la première fois que je faisois fonction de gouverneur de Provence, et que je n'avois pas encore paru dans la province, le concours fut grand. Tout ce qu'il y avoit de gens connus parmi la noblesse se trouva à Lambesc; tout ce qui compose le parlement et la chambre des comptes d'Aix y vint plus d'une fois. Ma table étoit de quarante couverts, et outre celle-là il y en avoit d'autres pour tout ce qui se présentoit.

L'ouverture de l'assemblée se fit par une grand'-messe chantée en musique, et célébrée par l'archevêque d'Aix dans l'église des Dominicains. Ensuite on se rendit dans une salle de leur maison, et j'ouvris l'assemblée par une harangue. L'archevêque d'Aix répondit par une autre; et l'assesseur, qui est aussi procureur du pays, en fit une. Après cette première cérémonie, l'archevêque d'Aix tint les conférences, dont la première rouloit sur le don gratuit, qui fut accordé par acclamation. Les impositions se faisoient séparément : celles de Marseille et d'Arles étoient de soixante-dix mille livres chacune, et l'usage étoit que le gouverneur, de son autorité, en diminuât la moitié.

Je trouvai que c'étoit pousser trop loin le pouvoir des gouverneurs que diminuer l'imposition ordonnée par le Roi; qu'à la vérité le gouverneur pouvoit bien représenter que l'imposition étoit trop forte, mais que la diminution devoit se tenir de la grâce du maître, et non de celle du gouverneur. Je mandai mon sentiment au Régent, qui approuva ma modération. Les autres impositions sont pour les différens intérêts de la province, et pour les diverses dépenses qu'elle est obligée de faire. D'ordinaire tout est fini en quinze jours; et s'il reste quelque chose à discuter, les procureurs du pays suivent à Aix, où l'on achève de régler les petites affaires qui n'ont pas pu l'être dans le lieu de la convocation.

Le gouverneur faisant sa première entrée à Aix, l'usage est que deux présidens du parlement et quatre conseillers viennent en robe à cheval avec leurs huissiers au devant de lui, à une demi-lieue de la ville. Lorsque je fis la mienne, toute la noblesse vint jusqu'à une lieue.

Les harangues faites par le plus ancien des présidens, et répondues, je marchai au milieu des deux présidens. La ville d'Aix n'avoit rien oublié pour célébrer cette entrée par des arcs de triomphe, et par des fontaines de vin distribuées dans tout le passage. Les consuls d'Aix m'attendirent à la porte de la ville avec le dais, et l'on alla descendre à la cathédrale, à la porte de laquelle l'archevêque m'attendoit avec tout son clergé, et me fit une harangue suivie d'un *Te Deum*. Après cette première cérémonie, j'allai descendre dans la maison qui m'étoit préparée, et où le parlement en corps, la chambre des comptes

et toutes les cours souveraines vinrent me complimenter.

Je logeois dans la maison de M. Boyer-Desguilles, la plus belle qui soit à Aix. J'y tenois une table de quarante couverts, où toutes les dames mangeoient à dîner et à souper : les rigodons, qui sont très-agréables, commençoient par des femmes de la bourgeoisie qui venoient voir dîner, et puis continuoient par les dames qui avoient dîné ou soupé. Les dames, à Aix, ne vivent pas avec la même liberté que celles du Languedoc, ni même que toutes celles de France. Le voisinage d'Italie leur donne des manières plus réservées, du moins en apparence : elles s'assemblent rarement, et dans tout l'hiver précédent il n'y avoit eu aucun bal dans cette ville; de sorte qu'elles se familiarisèrent un peu plus par ceux que je donnai tous les jours chez moi.

Après avoir séjourné quinze jours à Aix, je me rendis à Marseille, où les affaires de ma commission m'appeloient. On m'y fit une entrée avec autant de magnificence qu'à Aix, et plus encore, parce que la ville est plus puissante. J'allai droit à la cathédrale, où l'évêque m'attendoit : la foule y étoit si grande, que comme il faut descendre dix ou douze marches pour entrer dans cette église, mes gardes ne purent soutenir l'effort de la multitude; en sorte que le peuple, qui se pressoit, auroit inévitablement accablé les premiers, dont j'étois. Prêt à descendre, je me retournai avec un air qui imposa de la crainte et du respect, et qui obligea tout ce qui étoit le plus près de moi à faire en se reculant un effort qui sauva la vie à ces premiers, et peut-être à moi-même; car

il étoit impossible que cette foule, se culbutant sur les premiers, n'en étouffât plusieurs. Dès les premiers jours que je passai à Marseille, on travailla aux affaires qui avoient mis une si grande division parmi les habitans. Les négocians y étoient très-puissans, et les cabales pour les charges municipales y avoient excité la haine entre eux.

Un nommé Glesse, homme très-habile, avoit usurpé la principale autorité; et, par les intelligences qu'il ménageoit avec des commis de la cour, il régloit les différens commerces que cette puissante ville a dans toute la Méditerranée. Il avoit des ordres de la cour pour faire partir les vaisseaux quand il vouloit, et l'on se plaignoit qu'il troubloit la liberté du commerce, laquelle seule peut le faire fleurir.

Les assemblées des commissaires commencèrent le 15 avril, et ne finirent que le 4 juillet. On y arrangea toutes les affaires de la ville, et l'on fit un nouveau réglement sur les différentes parties du gouvernement et de la police de Marseille. Ce réglement contenoit soixante-dix articles, en partie pour la manière de procéder aux élections des échevins. Je déclarai que je ne donnerois ma protection à personne; que je voulois laisser une liberté entière, et que je ne me mêlerois de ces sortes d'affaires, absent ou présent, que pour empêcher le mal.

La ville de Marseille étoit tombée dans un grand désordre par une mauvaise administration : les changemens des monnoies y avoient beaucoup contribué. Les négocians, pour ne point perdre dans les diminutions des espèces, s'étoient chargés d'une quantité prodigieuse de toutes sortes de marchandises, dont

ils ne trouvèrent pas le débit qu'ils avoient espéré; et de là une infinité de banqueroutes considérables. D'ailleurs, les fermes de la ville se donnant par cabale et à vil prix, il en avoit résulté une grande diminution de revenus, et de grandes pertes. Mais enfin, par la sagesse des nouveaux réglemens, on remédia à la plupart de ces abus, et cette ville puissante et magnifique fut en état de reprendre sa première splendeur.

J'employai les jours que j'avois de libres à aller voir Toulon, la principauté de Martigues, que j'avois achetée de madame de Vendôme, et quelques villes de Provence, où le besoin de ma présence et la curiosité me conduisoient. Je vis avec douleur la destruction de cette redoutable marine qui avoit triomphé des puissances maritimes unies, c'est-à-dire de l'Angleterre et de la Hollande. En effet, je trouvai à Toulon près de trente vaisseaux entièrement abandonnés, citadelles flottantes, dont quelques-unes avoient cent vingt pièces de canon, et qui auparavant alloient porter la gloire du Roi, celle de la nation, et la terreur de nos armes, jusqu'aux extrémités de la terre.

L'état des galères à Marseille étoit également déplorable : il y en avoit quarante dans ce port, dont aucune ne pouvoit mettre à la mer, quoiqu'elles eussent le même nombre de troupes et de forçats. Je fus sensiblement touché de ce spectacle; et l'on ne pouvoit guère s'intéresser à la gloire du nom français sans ressentir le malheur de voir la nation forcée pour long-temps de renoncer à triompher sur la mer comme sur la terre.

J'apaisai quelques divisions causées par la haine que la constitution avoit allumée entre les partis de sentimens opposés, dont les chefs étoient les jésuites et les pères de l'Oratoire. Il y eut à cette occasion un violent désordre à Grasse. L'évêque, soutenu par la plus grande partie du peuple, avoit un grand démêlé avec les pères de l'Oratoire sur l'établissement d'un collége : on en vint aux coups, et la maison de ville fut attaquée.

L'évêque, qui étoit le plus fort, fit cesser ce tumulte, et j'accommodai les contestations autant qu'il étoit possible; mais il ne l'étoit guère d'étouffer la haine entre les partis aigris. Il y en avoit un à Marseille que la sainteté de l'évêque ne pouvoit calmer. Un janséniste outré fut convaincu d'avoir fait quelques vers dans lesquels il s'écartoit du respect dû à la mémoire du feu Roi : je fis mettre au cachot cet écrivain téméraire.

Comme une de mes maximes a toujours été de mêler les affaires avec les plaisirs, il y en eut beaucoup à Marseille pendant le séjour que j'y fis. Ma table étoit toujours de quarante couverts, le matin et le soir. Toutes les dames y venoient; on dansoit beaucoup : le soir, il y avoit des bals même dans les rues et les places publiques; car en ce pays il ne faut qu'une flûte et un tambourin pour faire danser tout le peuple, et les dames se mêlent souvent à ces danses populaires. Il y avoit alors à Marseille un assez bon opéra, une comédie; et en un mot le séjour que je fis en cette ville y fut tout à la fois agréable et utile.

J'en partis le 4 juillet, et allai visiter un canal

qu'on projetoit de tirer du Rhône au-dessus d'Arles jusqu'à la mer.

Pour comprendre l'utilité, ou, pour mieux dire, la nécessité de ce canal, il faut savoir que depuis un très-grand nombre d'années le Rhône est devenu très-difficile. Son embouchure se remplit de sable que charie cette rivière très-rapide, et de celui que la mer y jette; en sorte qu'il est fort difficile d'abord d'entrer dans l'embouchure du Rhône, et ensuite d'arriver à Arles, d'autant que, par les sinuosités de ce fleuve, il faut des vents entièrement contraires pour y naviguer. Ainsi les bâtimens sont quelquefois deux mois à faire treize à quatorze lieues du pays. Pour éviter ces inconvéniens, on proposoit de se servir d'une ouverture que l'on avoit faite autrefois au Rhône pour inonder des étangs qui produisoient le plus beau sel que l'on pût désirer, mais qui faisoient un très-grand tort aux gabelles du Roi.

J'allai visiter cette ouverture depuis le Rhône jusqu'à la mer. Je la trouvai si favorable, qu'en tirant un canal en droite ligne du Rhône à la mer, ou, pour mieux dire, réparant celui que la pente des eaux avoit déjà tracé, on faisoit en deux lieues de chemin le trajet, qui étoit de douze en suivant le cours ancien du Rhône. Je ne balançai donc point à faire entreprendre un ouvrage si utile, et fis donner mon nom à ce canal, qui fut appelé *le canal de Villars*. Je passai deux jours sur les lieux avec les ingénieurs, qui avoient déjà reconnu la pente des eaux. A mon retour à la cour, je fis déterminer ce dessein et les médiocres dépenses nécessaires, qui consistoient à border le canal de digues à droite et à

gauche, afin que les eaux suivissent la pente naturelle qui les menoit à la mer, et qu'elles ne se répandissent pas dans les terres.

J'allai coucher à Arles, où l'archevêque, qui est un saint homme, et fort attaché aux sentimens opposés de ceux qu'on appelle jansénistes au sujet de la constitution, me fit une harangue qui ne rouloit que sur la nécessité de la soutenir.

D'Arles j'allai à Nismes, où le duc de Roquelaure s'étoit rendu de Montpellier avec M. de Basville, intendant du Languedoc, et les plus honnêtes gens d'une province qui avoit conservé une grande reconnoissance du service que je lui avois rendu quelques années auparavant en dissipant les fanatiques et rétablissant le calme, sans dépense pour le Roi ni pour la province, et même sans effusion de sang.

La princesse d'Auvergne vint aussi de Montpellier pour me voir. Cette belle et malheureuse princesse, sœur du duc d'Aremberg, avoit épousé un écuyer de son mari; et quoiqu'une faute si capitale n'attire pas la pitié, cependant la beauté de cette dame et son esprit rendoient tout ce qui la voyoit sensible à son malheur : elle étoit venue pour voir si je ne pourrois pas donner quelque emploi à son mari. Personne ne doutoit qu'il ne le fût; mais cependant il n'étoit point reconnu, et vivoit avec elle avec les mêmes respects que s'il eût été son domestique.

M. de Basville, depuis un grand nombre d'années intendant de la province, et homme de beaucoup d'esprit, étoit lié d'une amitié particulière avec moi. Je donnai deux jours à cette bonne compagnie, et puis retournai à Avignon, où étoit le roi d'Angle-

terre, que le Régent avoit obligé à sortir du royaume, suivant en cela des vues bien différentes de celles du feu Roi.

Un bon courtisan, instruit des mauvaises dispositions du duc d'Orléans pour ce malheureux prince, ne se seroit pas détourné de sa route pour l'aller voir. Mais j'avois toujours été trop éloigné de ces maximes pour ne pas chercher l'occasion de consoler un prince qui avoit fait plusieurs campagnes dans les armées que je commandois, que le feu Roi m'avoit recommandé, et qui m'avoit toujours honoré de beaucoup d'amitié. Ce prince m'attendoit sur le port une heure avant que j'y arrivasse, et me montra avec une vive tendresse une grande consolation de retrouver un ami dans une conjoncture où ils étoient devenus si rares pour lui. Le duc d'Ormond l'accompagnoit, de même que milord Marr, qui s'étoit sauvé de l'Ecosse avec ce prince. L'intention du feu Roi avoit été de lui donner les moyens de remonter sur le trône : c'étoit aussi le dessein de la reine Anne sa sœur, et il y avoit diverses mesures déjà prises pour le rétablir dans ses Etats.

Il m'apprit là-dessus bien des particularités que j'ignorois, surtout par rapport au maréchal de Berwick, duquel il ne balança pas à se plaindre ouvertement à moi. Il me dit donc qu'il l'avoit trompé, en lui faisant perdre un temps très-précieux pour son passage en Angleterre ; qu'ensuite il avoit refusé nettement de l'y accompagner, prenant pour excuse qu'étant maréchal de France, il ne pouvoit entrer dans une guerre sans l'ordre précis du Roi son maître. Le roi d'Angleterre ne put me cacher le vif ressen-

timent qu'il avoit de ce procédé, et la reine d'Angleterre sa mère s'en expliqua de même après mon retour (1).

Ce prince malheureux avoit auprès de lui plusieurs de ces seigneurs d'Ecosse qui s'étoient sauvés avec lui; et non-seulement les secours de France lui manquoient, mais les liaisons que le Régent commençoit à prendre avec le roi Georges lui rendoient la France aussi contraire qu'elle lui avoit été favorable auparavant. Lorsqu'il voulut s'embarquer, il fut suivi par un traître, nommé Douglas. Sa tête étoit mise à prix en Angleterre, et toutes les apparences sont que ce misérable cherchoit à mériter l'horrible récompense promise au parricide. Toujours est-il certain que cet homme fut arrêté à une poste près de Dreux en Normandie, sur la route que tenoit le roi d'Angleterre; qu'il avoit un mousqueton brisé dont il pouvoit sortir huit ou dix balles en même temps; et que ce même homme fut relâché à la réquisition de milord Stairs, ambassadeur d'Angleterre.

Le roi d'Angleterre, que désormais nous devons nommer le Prétendant, par les nouvelles liaisons de la France avec ses ennemis, me conta les diverses perfidies qu'il avoit essuyées. Ce qu'il y a de constant, c'est que ce prince, lorsqu'il étoit dans les armées de Flandre, recevoit des lettres des principaux d'Angleterre, et que j'en ai eu plusieurs de milord Marlborough même.

Le Prétendant me demanda conseil sur son ma-

(1) *Voyez* dans les Mémoires de Berwick, tome 66 de cette Collection, page 245 et suiv., les bonnes raisons qu'eut le maréchal, avec le rang qu'il tenoit, de ne pas se mêler de cette affaire, très-mal concertée.

riage, et je lui dis que rien n'étoit plus important que d'avoir des enfans, puisque ceux qui étoient attachés à ses intérêts n'auroient pas, s'il restoit dans le célibat, la même confiance que s'ils lui voyoient une postérité assurée; que d'ailleurs la sûreté de sa propre vie le demandoit, parce que ses ennemis ne voyant qu'une tête à faire tomber, seroient plus entreprenans que lorsque cette tête sacrée feroit craindre des vengeurs. Le prince n'avoit alors aucune vue d'alliance déterminée, mais il parut trouver mon conseil solide. La reine d'Angleterre pensoit de même, et elle me le témoigna lorsque je fus de retour.

Cette princesse mourut quelque temps après, et finit une vie malheureuse, dont les trente dernières années avoient été très-amères. Sa seule consolation étoit une véritable et sincère dévotion.

Arrivé à la cour vers la fin de juillet, on voulut me persuader que pendant mon absence il m'avoit été rendu plusieurs mauvais offices auprès du Régent, et que le duc de Noailles avoit travaillé à me faire ôter la présidence de guerre, pour la faire tomber au duc de Guiche son beau-frère : ils s'excusèrent tous deux auprès de moi; je les crus sur leur parole, plutôt que ceux qui cherchoient à nous brouiller. Pendant que j'étois en Provence, on avoit fait une nouvelle réforme dans toutes les troupes. Je l'avois empêchée dans le temps que les premières propositions s'en étoient faites, travaillant autant qu'il m'étoit possible à une extrême économie pendant mon ministère, mais pensant aussi qu'il falloit demeurer assez armé pour ne pas recevoir la loi de ses voisins.

On fit une réforme considérable dans les gardes du corps : elle tomboit presque entière sur des cavaliers et maréchaux des logis, que l'on avoit choisis par distinction dans la cavalerie et les dragons. Je trouvai cruel que trois cents hommes que l'on avoit tirés des troupes pour être auprès de la personne du Roi, et que j'avois eu ordre d'examiner et de choisir moi-même, fussent les plus malheureux de tout ce qu'il y avoit de gens de guerre, puisqu'il ne leur restoit d'autre ressource que de sortir du royaume pour avoir de l'emploi, ne pouvant plus se remettre à labourer la terre, occupation que peut-être encore ils n'auroient pas trouvée. Il étoit bien plus raisonnable d'ôter un mauvais cavalier par compagnie, et de conserver des gens choisis, en leur donnant, outre les sept sous de la paie du cavalier, trois sous de plus. Je les fis rentrer dans la cavalerie et les dragons, les faisant premiers cavaliers, avec une petite distinction dans leurs habits. Ainsi, pour trois sous de plus, qui pour le tout ne montoient qu'à quarante-cinq livres par jour, le Roi conserva trois cents hommes qui méritoient assurément de n'être pas abandonnés.

Les vues du gouvernement avoient bien changé depuis mon départ. L'abbé Dubois, uniquement occupé de plaire au Régent, se mit en tête de renverser les principes que le feu Roi avoit établis, et qui étoient certainement les plus glorieux comme les plus utiles pour la nation.

Ce prince vouloit conserver entre la France et l'Espagne l'union si honorable à l'auguste maison de Bourbon ; et il se proposoit d'appuyer les desseins du roi

d'Angleterre, et de le faire remonter sur le trône. Le maréchal d'Uxelles, chef du conseil des affaires étrangères, le maréchal de Villeroy, le duc de Noailles, le chancelier et moi, pensions uniformément sur la nécessité de suivre les vues du feu Roi. Aussi ne fut-ce qu'un an après qu'on vit éclater les mesures secrètes que l'abbé Dubois, fait conseiller d'Etat, avoit persuadé à son maître de commencer à prendre avec l'Angleterre.

Le chancelier Voisin mourut subitement, et sa place fut donnée au procureur général d'Aguesseau, homme de beaucoup d'esprit et de mérite, fort lié avec le duc de Noailles. Alors un homme dont j'aurai lieu de parler beaucoup dans la suite s'introduisoit fortement dans la confiance du Régent, qui le connoissoit déjà; car dès le temps du feu Roi il avoit pris grande créance dans son esprit : le duc d'Orléans avoit même obligé M. Desmarests à l'écouter sur divers projets pour l'administration des finances. M. Desmarests m'en parla, et me dit que cet homme avoit de l'esprit, mais qu'il cachoit certaines vues particulières, et que ses principes étoient totalement faux, et même pernicieux.

C'étoit un Ecossais, nommé Jean Law, fils d'un orfèvre d'Edimbourg, bien fait de sa personne, né avec de l'esprit, et plein de principes séduisans pour ceux qui croient voir plus clair que les autres dans les matières abstraites, et qui, se confiant dans une certaine vivacité d'esprit, abandonnent souvent les règles solides du bon sens. Cet homme avoit pris crédit auprès du duc de Noailles, sans que celui-ci s'aperçût qu'il en prenoit encore davantage dans l'esprit du Ré-

gent, personne ne pouvant imaginer qu'on eût rien à craindre d'un tel personnage.

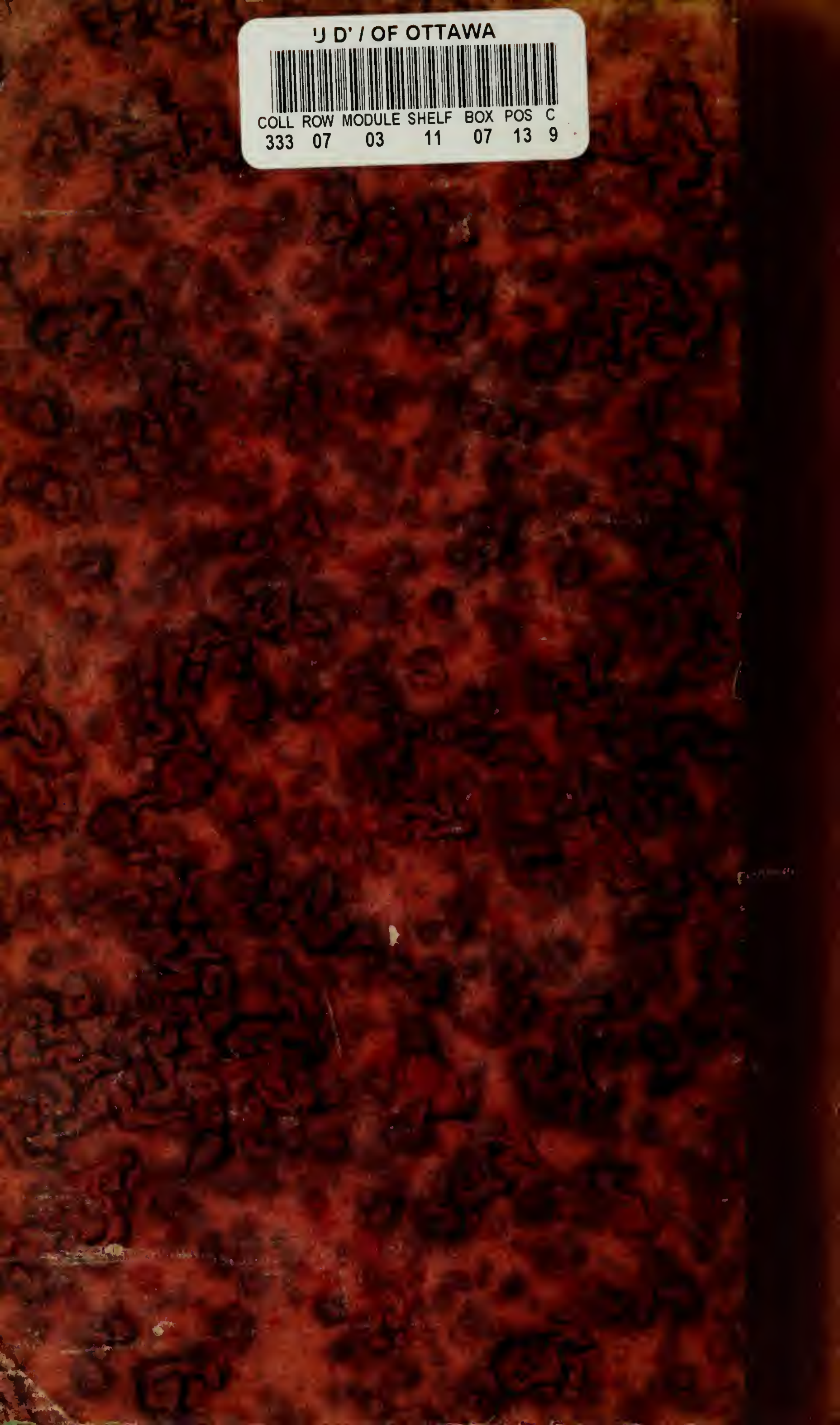
Il vint me voir dans mon château de Villars, n'oublia rien pour gagner ma confiance, et me dit : « Il « nous faut un homme comme vous. » Je lui répondis que je n'entendois pas ce discours-là ; que, pour être assuré de moi, il ne falloit qu'être utile à l'Etat; comme aussi qu'on pourroit me regarder comme ennemi dès qu'on proposeroit quelque chose de contraire à l'utilité du royaume.

FIN DU TOME SOIXANTE-NEUVIÈME.

Paris, imprimerie de A. BELIN, rue des Mathurins S.-J., n°. 14.




a39003 001187375b


'J D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 11 07 13 9